UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

LES ÉTUDES HISTORIQUES DE CHATEAUBRIAND

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg

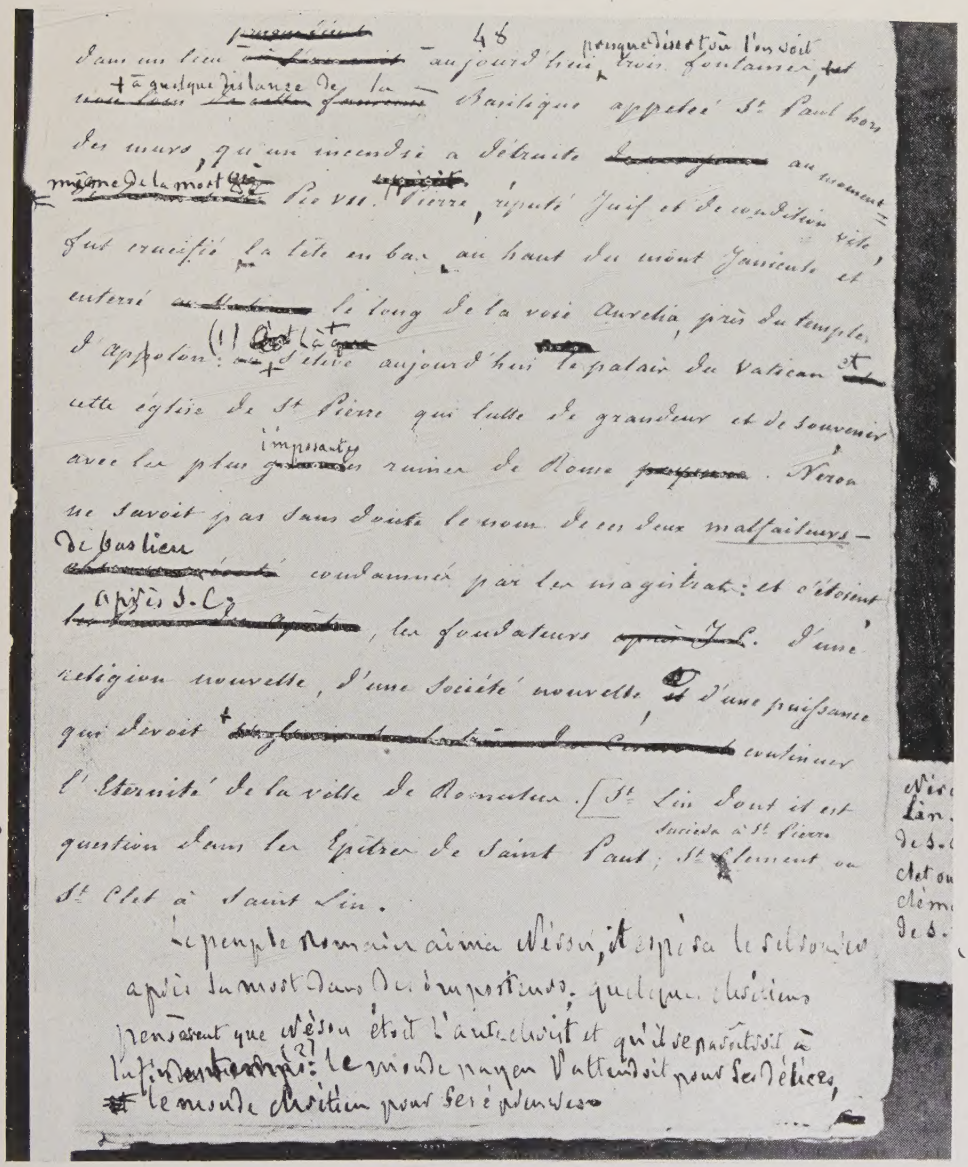
par

ALBERT DOLLINGER

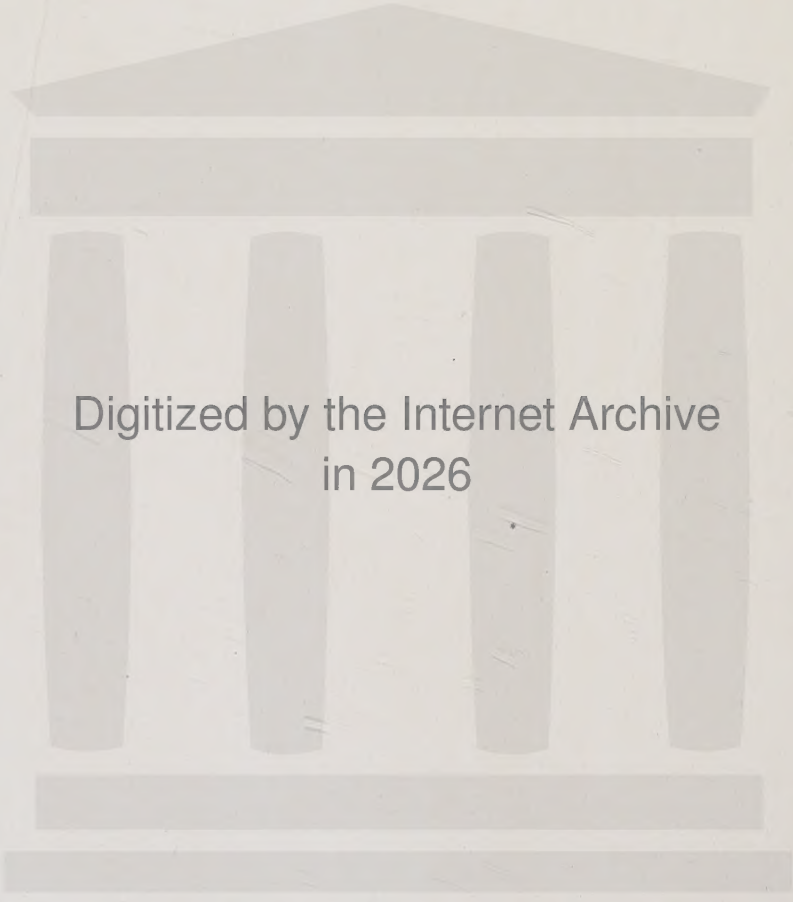
« Chaque historien... écrit d'après son propre génie... toute manière est bonne pourvu qu'elle soit vraie... vous ne pouvez exiger de l'historien que la connaissance des faits, l'impartialité des jugements et le style, s'il peut. » (Chateaubriand, *Etudes historiques*, Préface, p. XLVIII)

STRASBOURG
COMMISSION DES PUBLICATIONS
DE LA FACULTÉ DES LETTRES
1932

LES ETUDES HISTORIQUES DE CHATEAUBRIAND



Une page du manuscrit Chalvet. Les ratures, les surcharges, l'onglet coupé, à droite en bas, avec les dates (placées en marge dans l'ouvrage imprimé), les dernières lignes et peut-être le numéro de la page sont de la main de Chateaubriand. Le reste a été écrit par le secrétaire Pilorge..


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548008_0014

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

LES ÉTUDES HISTORIQUES DE CHATEAUBRIAND

THESE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITE

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg

par

ALBERT DOLLINGER

« Chaque historien... écrit d'après son propre génie... toute manière est bonne pourvu qu'elle soit vraie... vous ne pouvez exiger de l'historien que la connaissance des faits, l'impartialité des jugements et le style, s'il peut. ». (Chateaubriand, *Etudes historiques,* Préface, p. XLVIII)

STRASBOURG
COMMISSION DES PUBLICATIONS
DE LA FACULTE DES LETTRES
1932

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A MES PARENTS

AVANT-PROPOS

On a publié beaucoup d'ouvrages sur Chateaubriand; on a montré le diplomate, l'ambassadeur, l'amant; on a parlé de son style, de ses voyages, de ses idées; on a décrit sa vie, son caractère, ses amis; personne n'a encore étudié Chateaubriand historien. Si certains dans leurs ouvrages ont consacré à cette face de son talent quelques lignes, voire un chapitre, il n'existe pourtant à l'heure actuelle aucun écrit qui le considère directement et uniquement sous cet angle.

La raison? Ce n'est pas que l'histoire n'ait occupé une place importante parmi ses œuvres puisque, de l'Essai sur les révolutions *jusqu'à la* Vie de Rancé, *il n'en est pas une seule qui n'appartienne au genre historique par quelque côté au moins; bien plus l'une d'elles, les* Etudes historiques, *relève exclusivement de l'histoire; cet ouvrage considérable n'a pas encore été étudié d'une manière approfondie; chose curieuse, la plupart des écrivains qui font allusion aux* Etudes *déplorent l'oubli où elles sont tombées; ce n'est donc pas faute de goûter les talents d'historien de leur auteur. D'où vient alors qu'aucun travailleur ne se soit appliqué à cette œuvre? Chateaubriand, en la dénigrant lui-même, avec cette orgueilleuse modestie dont il a le secret, a découragé peut-être certains chercheurs; mais le motif véritable est plus prosaïque : pour pouvoir analyser et apprécier un ouvrage tel que les* Etudes, *il est nécessaire d'être historien et aucun historien n'a voulu assumer la tâche d'étudier l'œuvre historique d'un « littéraire ».*

Le présent travail a pour but de commencer à combler cette lacune; je n'ai pas voulu, en effet, écrire un

Chateaubriand historien, mais seulement ouvrir la voie et la déblayer un peu. C'est à un spécialiste plus averti et plus mûr que moi qu'il appartient d'aller plus loin et jusqu'au bout.

On s'étonnera peut-être de voir que j'ai uniquement étudié les six discours des Etudes, *m'abstenant d'examiner l'*Analyse raisonnée de l'Histoire de France *qui en forme la suite naturelle; dans l'esprit de Chateaubriand lui-même, les discours sur la chute de l'empire romain n'étaient que « le portique » de son histoire de France. Mais ils forment un tout qu'il est facile de séparer de l'*Analyse raisonnée *et cette* Analyse, *comme le nom l'indique, n'est pas une œuvre achevée; elle a été écrite en grande partie vers la fin de la Restauration, dans cette période où Chateaubriand travaillait quinze à dix-huit heures par jour. Enfin, le manuscrit Chalvet qui m'a été d'un secours constant et sur lequel j'appuie la plupart de mes affirmations, contient le premier discours, il ne comprend aucune partie de l'*Analyse raisonnée. *Tous ces motifs m'ont amené à restreindre mon travail à l'histoire romaine.*

Pour l'étude de l'ouvrage, deux voies s'ouvraient : on pouvait insister surtout sur les beautés artistiques et parler peu ou prou de la documentation et des idées; j'ai préféré une méthode plus ingrate; on trouvera sans doute mesquines et étroites certaines des critiques ou des réserves que l'examen des Etudes *m'a amené à faire au sujet de l'érudition et de la science historique de leur auteur; mais il m'a semblé équitable d'étudier et de juger la valeur de son ouvrage à tous les points de vue, aussi bien pour l'érudition, la documentation, l'exactitude, pour la critique des témoignages et la composition que pour le style lui-même; j'ai tâché d'exposer dans toutes leurs nuances les idées qu'il a exprimées, pour qu'on*

puisse se rendre compte de la vigueur de sa pensée. Procéder de la sorte, à mon avis, c'est le prendre au sérieux; ceux qui déclarent : « Que nous importent sa science et ses idées, pourvu qu'il nous enchante », sont d'une sévérité qui frise l'injustice; d'autre part, il m'a paru plus intéressant de m'étendre sur la documentation et les conceptions des Etudes *qui supposent certaines recherches, plutôt que sur le style que le lecteur savourera beaucoup mieux dans l'ouvrage lui-même. Comme je suis probablement le plus jeune de tous ceux qui ont jamais écrit sur Chateaubriand, il a pu m'arriver, il m'est nécessairement arrivé de commettre des erreurs, en raison de connaissances insuffisantes ou d'appréciations téméraires; puisse cependant l'enthousiasme avoir suppléé un peu à la maturité du jugement!*

Je tiens à exprimer ici toute ma gratitude à l'égard de M. Jean Pommier, maître de Conférences à l'Université de Strasbourg, qui m'a proposé le sujet de cette thèse et qui, au cours de mon travail, m'a souvent assisté de ses bienveillants conseils. Qu'il me soit permis de remercier également MM. Bouvier et Tronchon qui m'ont donné des indications précieuses. Je dois, enfin, de chaleureux remerciements à M. Maurice Chalvet. Si j'ai pu offrir au lecteur un certain nombre de faits inédits et aboutir à quelques conclusions nouvelles, c'est grâce à la libéralité dont il a fait preuve à mon égard en m'autorisant à puiser à pleines mains dans son manuscrit, fort différent en cela de tant de collectionneurs qui gardent jalousement leurs trésors. Le geste de M. Chalvet apparaîtra d'autant plus généreux que son érudition et son culte pour Chateaubriand le désignaient avant tout autre à l'honneur de faire servir son manuscrit à la gloire du Maître.

INTRODUCTION

Sommaire. — Eveil de la vocation d'historien chez Chateaubriand. — Quand les *Etudes historiques* furent composées; la thèse de l'abbé Pailhès, sa valeur, les tempéraments qu'il convient de lui apporter. — « Lancement » de l'ouvrage et publication. — L'accueil fait à l'ouvrage; quelques jugements des critiques. — Le manuscrit Chalvet.

LA VOCATION D'HISTORIEN DE CHATEAUBRIAND

On ne commence pas un ouvrage le jour où l'on prend la plume pour écrire; la composition est précédée d'une orientation progressive des idées vers ce qui sera le sujet; lorsqu'il y a conscience de ces convergences et qu'une sorte de cristallisation s'est faite, on se met à l'œuvre. L'élaboration des *Etudes historiques* de même ne date pas du jour où Chateaubriand a entrepris ses recherches sur l'histoire; elle a été précédée d'une longue période où la vocation d'historien de l'auteur s'est de plus en plus affirmée et où il a été amené graduellement par les circonstances et par son œuvre elle-même à songer à écrire l'histoire.

Son premier ouvrage, malgré le titre, n'est pas à proprement parler consacré à l'histoire; ou plutôt on rencontre de tout dans cet *Essai sur les révolutions*, véritable chaos de sentiments et d'idées, où l'amertume et le scepticisme se mêlent à la foi et à l'irréligion, on y trouve des passages historiques, aussi bien que des descriptions de la nature, que des « orgies noires

d'un cœur blessé » contre les systèmes politiques, que des apologies du suicide. Pourtant l'*Essai*, dans sa conception fondamentale, est un ouvrage historique en ce sens et dans cette mesure que l'histoire devait, pour Chateaubriand, fournir la preuve de l'exactitude de ses idées; certains chapitres même, tel celui qui relate la conversion des Barbares, ses causes morales et politiques (1), sont de l'histoire pour l'histoire; déjà se dessine le projet d'écrire l'histoire de France et cette idée que, pour comprendre l'histoire moderne, il faut étudier les Barbares :

« L'irruption des Barbares dans l'empire n'est pas proprement une révolution dans le sens que j'ai donné à ce mot... Quant aux Barbares, il est aisé d'apercevoir que, formant le point de contact où s'unit l'histoire des anciens et des modernes, il m'était indispensable d'en parler ».

Dans l'édition de 1826, l'auteur ajoute en note : « On voit qu'à l'époque où j'écrivais l'*Essai*, je songeais déjà à l'*Histoire de France* » (2).

Ces dispositions se précisent à l'époque du *Génie*; il y a dans cet ouvrage un très long chapitre consacré à l'histoire et qui forme une sorte de raccourci des *Etudes* : c'est le dernier chapitre où Chateaubriand a peint à grands traits un tableau de l'empire romain à la venue des Barbares et les progrès apportés par le christianisme au monde ancien; dès ce moment, l'histoire l'attire et surtout l'histoire vue sous l'angle chrétien; à ses yeux, « si le christianisme a fait faire tant de progrès aux idées philosophiques, il doit être nécessairement favorable au

(1) *Essai*, t. II, p. 308 et s., éd. Ladvocat, Paris 1826. Nos références renvoient en principe à l'édition Ladvocat des *Œuvres complètes*. Pour simplifier, on a noté, pour les *Etudes*, t. I, II, III, au lieu de t. IV, V, V *bis*.

(2) *Essai*, Introduction, t. I, p. 22, note et sous-note.

génie de l'histoire, puisque celle-ci n'est qu'une branche de la philosophie morale et politique » (3). Il importe donc de rapporter « tout à Dieu comme à la cause universelle », de ne pas faire « sortir les plus grands événements des sources les plus misérables », mais de prendre « une base historique... plus noble et... plus certaine » en mettant « l'éternité au fond de l'histoire des temps », car « celui-là pourra démasquer la sagesse humaine qui aura mieux démasqué les *ruses* de la sagesse divine » (4); croire en Dieu et méditer ses desseins c'est apprendre à mieux connaître les hommes; « la religion semble conduire à l'explication des faits les plus incompréhensibles de l'histoire (5), de sorte que le *Discours sur l'histoire universelle* est « un des plus beaux monuments historiques qui existent chez les hommes »; « les plus belles pages » de Voltaire historien « sont les pages chrétiennes..., le christianisme rehausse nécessairement l'éclat des peintures historiques en détachant pour ainsi dire les personnages de la toile et faisant trancher les couleurs vives des passions sur un fond calme et doux » (6). « Les anciens ont épuisé tous les genres d'histoire hors le genre chrétien ». L'historien moderne sera donc chrétien; et Chateaubriand ajoute ces mots qui résument les *Etudes* : « La grande vue à saisir pour l'historien moderne, c'est le changement que le christianisme a apporté dans l'ordre social » (7).

Peu après, il commence les recherches historiques sur lesquelles il a dessein d'appuyer l'épopée qu'il médite.

(3) T. XIII, p. 19.
(4) *Ibid.*
(5) *Id.* p. 22.
(6) *Id.* p. 45.
(7) *Id.* p. 40.

Le souci d'exactitude qu'il a montré dans les *Martyrs* indique une âme d'historien : « Tous les caractères qui sont peints ici, saint Jérôme, saint Augustin, Constantin, Dioclétien et Galérius sont conformes à la vérité historique » (8), constate-t-il avec satisfaction dans ses *Remarques*, et ailleurs : « La vérité des mœurs dans tout ce livre (le 7e) et surtout dans la scène qui le termine m'a toujours paru faire plaisir aux juges instruits et faits pour être écoutés » (9). Dans son épopée, il déploie des qualités d'historien, ce sens très aigu des différences qui lui permet d'imaginer et de représenter un Gaulois autrement qu'un Barbare, cette ampleur de la vision et du style avec laquelle il évoque, en larges fresques, l'état du monde antique à la fin du IIIe siècle. Il avait des goûts et des dons d'historien qui devaient l'incliner à écrire un ouvrage historique.

Par ailleurs, il était aussi amené à l'histoire pour couronner, en quelque sorte, son œuvre antérieure; la même pensée fondamentale préside au dessein des *Martyrs*, de l'*Itinéraire* et du *Génie* : la supériorité du christianisme; il faisait l'apologie de la religion chrétienne par la raison dans le *Génie*, par le sentiment dans les *Martyrs*, par le souvenir et par les yeux dans l'*Itinéraire*; il n'y avait qu'un côté par lequel il n'avait pas encore abordé sa démonstration, le côté historique; pour convaincre le lecteur de la primauté du christianisme, il avait exposé, avec le *Génie*, ses beautés et sa grandeur, il avait offert un guide et une géographie de Paris à Jérusalem avec l'*Itinéraire*, il l'avait peint sous l'angle épique avec les *Martyrs*; il ne lui restait plus qu'à

(8) T. XVII, p. 375.
(9) T. XVIII, p. 261.

raconter son avènement, sa lutte contre les forces hostiles et son triomphe au milieu de la chute de l'empire romain et des invasions barbares; il était conduit à écrire ses *Etudes historiques* pour achever et fermer le cycle de ses ouvrages sur le christianisme; il l'a d'ailleurs dit lui-même : « Sous le rapport sérieux, j'ai complété le *Génie du christianisme* dans mes *Etudes historiques* » et plus loin : « J'ai commencé ma carrière littéraire par un ouvrage où j'envisageais le christianisme sous les rapports poétiques et moraux; je la finis par un ouvrage où je considère la même religion sous ses rapports philosophiques et historiques... Les grandes lignes de mon existence n'ont point fléchi » (10).

Si, d'une façon générale, les *Etudes* sont le prolongement naturel de l'œuvre antérieure, il y a, entre cet ouvrage historique et les *Martyrs*, des analogies et des parentés très étroites qui expliquent pourquoi c'est justement après avoir écrit son épopée que Chateaubriand a entrepris son ouvrage d'histoire; le dessein apologétique des *Etudes* est la suite même de l'essai d'apologie des *Martyrs*; pour prouver la supériorité du christianisme, l'auteur avait usé d'un double moyen dans les *Martyrs* : il s'efforçait de montrer que le merveilleux chrétien est plus riche et plus beau à tous points de vue que le merveilleux païen; il cherchait, en peignant la vie et les épreuves de quelques chrétiens du monde ancien, à convaincre de la supériorité morale d'une âme chrétienne; pour qu'on ne pût pas « l'accuser d'idéaliser outre mesure les figures imaginaires qu'il met en scène », il leur prêtait avec art « de trop humaines faiblesses » (11).

(10) Avant-propos des *Etudes*, p. 4.

(11) V. Giraud, *Revue des Deux-Mondes*, 1927, p. 610. On se reportera à l'article de M. Giraud pour de plus amples développements sur la question.

Mais quelle que fût son habileté à rendre vraisemblables et « réels » les personnages qu'il créait, il devait s'apercevoir que les plus adroites fictions ne valent pas pour convaincre et persuader les faits eux-mêmes, qu'une épopée est une apologie moins persuasive que l'histoire.

Chateaubriand était ainsi conduit à écrire les *Etudes historiques*; il le sentait si bien que dans les *Martyrs* il annonçait en quelque sorte sa résolution de travailler à l'histoire : « Qu'elles viennent, ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la poésie et m'ouvrir les pages de l'Histoire. J'ai consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge : j'emploierai l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité ». Et à la fin de l'*Itinéraire*, il parlait d'élever « un monument à sa patrie ». En 1811, il est résolu à composer une histoire de France.

Le fait est remarquable; sur ce point, une fois de plus, Chateaubriand devançait son temps : le grand renouveau des études d'histoire en France date du début de la Restauration. Sous l'Empire, elles étaient dans le plus complet marasme. Dacier, dans un rapport à Napoléon, constatait en 1810 que « la plupart des recueils entrepris autrefois par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne pourraient être continués, faute de collaborateurs » (12); dans telle Faculté des Lettres, « on signalait la chaire d'histoire comme superflue et « sans but » (13); les conditions de travail étaient défectueuses, au point qu'à Paris, « aux Archives nationales, le public n'était pas prévu » (13); l'Empereur ne s'intéressait guère

(12) L. Halphen, L'*Histoire en France depuis cent ans*, Armand Colin, 1914, p. 3.
(13) *Id.* p. 6.
(13) *Id.*

à l'histoire que dans la mesure où elle constituait une discipline apte à former de bons citoyens. Le réveil des études historiques, après une première impulsion donnée par les *Martyrs*, se fera à partir de 1816, grâce à la popularité inouïe des romans de Walter Scott qui se répandront à cette époque en France et sous l'impulsion des politiques qui chercheront dans le passé un appui à leurs doctrines. Mais en 1811, on peut dire que Chateaubriand est le seul écrivain de quelque valeur à méditer une histoire de France. Il compte lui donner pour introduction le récit de l'avènement du christianisme et de la chute de Rome, ce qui forme les *Etudes historiques* proprement dites (14). Elles ont paru en 1831, quand furent-elles composées?

LA GENÈSE DE L'OUVRAGE

L'un des seuls problèmes relatifs aux *Etudes historiques* qui ait été approfondi, pour ne pas dire le seul, est celui de la date de composition de l'ouvrage. Jusqu'à la fin du siècle dernier, les quelques critiques qui s'étaient, incidemment, occupés des *Etudes*, admettaient que l'œuvre avait été bâclée dans les dix-huit mois précédant sa publication, c'est-à-dire qu'elle remontait à 1830-1831; d'illustres écrivains prêtaient l'appui de leur autorité à cette thèse, notamment Villemain dont l'opinion sem-

(14) Il est intéressant de noter qu'une dizaine d'années plus tard, Guizot aura les mêmes idées : pour lui, les trois éléments essentiels de la civilisation française sont l'antiquité gréco-romaine, le christianisme et la Germanie (cf. 30e leçon sur l'Histoire de France).

blait d'autant plus digne de foi qu'il avait connu personnellement Chateaubriand et qu'il l'avait fréquenté à cette époque.

L'abbé Pailhès, dans son livre sur « Chateaubriand, sa femme et ses amis », a soutenu une thèse radicalement opposée; pour lui, les *Etudes historiques* étaient terminées au plus tard à la fin de l'Empire et si elles n'ont été publiées qu'en 1831, c'est pour des motifs de pure opportunité. L'abbé Pailhès a étayé ses affirmations par des arguments d'apparence si solide qu'elles sont à peu près unanimement adoptées aujourd'hui par les spécialistes de Chateaubriand; par exemple, M. V. Giraud, dans ses *Extraits de Chateaubriand* et, plus récemment, dans son *Christianisme de Chateaubriand*, tient pour décisives les conclusions de l'abbé Pailhès; M. M. Levaillant écrit : « 1814 à 1829. C'est le cycle d'années pendant lequel, ayant clos volontairement sa carrière d'écrivain, Chateaubriand parcourt ce qu'il appelle lui-même sa carrière politique. Il ferme le manuscrit déjà important de son *Histoire de France*, renonce à l'honneur qui lui était promis de devenir le premier historien de l'Ecole nouvelle et quitte délibérément l'évocation du passé pour collaborer à la préparation de l'avenir » (15). Ce jugement, il est vrai, est nuancé un peu plus loin; parlant de l'année 1817, M. Levaillant dit qu'il « mettra au point l'*Histoire de France*, à quoi si vaillamment il travaillait, en 1812 et en 1813, pour se consoler à la Vallée-aux-Loups des disgrâces moins rudes de « l'autre » (16). Cassagne admet également que Chateaubriand, sous l'Empire, travaillait déjà à ses *Etudes historiques*.

(15) Maurice Levaillant, *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand*, chez Ollendorff, Paris, 1922, Avant-Propos, p. IX.
(16) *Id.* p. 45.

La thèse Pailhès, cependant, ne me paraît pas à l'abri de toute critique; elle ne tient pas compte de diverses objections qu'on peut lui faire, et qu'on ne lui a d'ailleurs pas encore faites, et elle exagère la valeur et la portée de certains des arguments qu'elle présente. Dans son ensemble, elle reste exacte, mais il est indispensable, me semble-t-il, de lui apporter des correctifs assez importants.

Pour nous en convaincre et pour exposer du même coup et le plus complètement possible les divers éléments de solution que nous possédons pour le problème de la date des *Etudes*, on retracera la thèse Pailhès et les arguments qu'elle invoque, on cherchera les autres arguments que l'on peut fournir à l'appui de cette thèse et que l'abbé Pailhès n'a pas présentés et l'on énoncera les objections qu'elle soulève; on sera ainsi mis à même de juger en quelle mesure elle vaut encore et les points sur lesquels il faut la rejeter.

***

« La preuve, dit l'abbé Pailhès, que les *Etudes historiques* étaient terminées » avant la Charte (17)?

« Il y aurait d'abord le style, qui relève manifestement de la seconde manière. Puisqu'on s'y est mépris... passons à des preuves moins contestables ».

Sous la première Restauration, il n'a pas été loisible à Chateaubriand, absorbé tout entier par la politique, de continuer son ouvrage. Mais « après le voyage de Gand... il retrouvera quelques loisirs. L'Histoire le rappelle et un moment le retient ». La preuve en est dans ce passage

(17) Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, chap. XIII, p. 499 à 510.

à la fin de l'analyse consacrée à la « deuxième race », où on lit : « Le Louvre du grand Roi est encore debout, comme le Vatican, mais par quels soldats a-t-il été pris *et est-il gardé* » ? « Ces mots portent avec eux leur date ».

Cependant, ces loisirs consacrés à l'histoire étaient brefs; la lecture des *Remarques sur les affaires du moment* qui sont du 31 juillet 1918 le montre : « J'avais renoncé à la politique, écrit Chateaubriand; des travaux historiques depuis longtemps entrepris *sollicitaient mon retour à l'étude...* C'est au milieu de ces occupations, lorsque je fouillais dans les tombeaux de nos ancêtres, que, déroulant les vieux titres de notre gloire, je cherchais à élever un monument à la France; c'est dans ce moment même que l'on me peint comme un indigne enfant de la France. La plus lâche et la plus noire calomnie arrête ma plume sur la ligne où je venais d'exprimer mon amour et mon admiration pour ma patrie. Je recherchais l'origine de la noble race de Saint Louis... ».

« S'il faut prendre au pied de la lettre, dit l'abbé Pailhès, le mot « je cherchais l'origine de la noble race de Saint Louis », il n'aurait rien écrit sur l'Histoire de France depuis le jour où il avait tracé la phrase relative au Louvre.

« Si nous l'entendons avec plus de rigueur, il est permis de trouver dans le passage suivant « la ligne » sur laquelle s'arrêta sa plume à la fin de juillet 1818 :
« ...ces Bourbons et ces Navarrais, lesquels, accablés sous la même couronne, devaient voir leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique et le dernier sous la hache de l'athée (18).

« Les reprises, on le voit, déduit l'abbé Pailhès, portent

(18) *Analyse raisonnée*, troisième race, Philippe V.

sur l'Histoire de France. Nul retour à l'histoire de l'empire romain, nulle allusion aux Barbares des premiers siècles. C'est que les *Etudes historiques,* introduction à l'*Histoire de France,* étaient terminées avant 1814 », Chateaubriand n'écrivait-il pas en 1820 à Chênedollé :

« Dix ans à mon âge, c'est trop pour l'Histoire. Il faut que je la commence promptement ou que j'y renonce. J'ai déjà deux volumes à peu près achevés, j'espérais rester en France. *Diis aliter visum* ».

L'abbé Paillhès fortifie enfin sa démonstration par une dernière preuve « plus absolue » qu'il tire de l' « Avis » précédant le discours, extrait des *Etudes,* du à la séance de l'Académie française du 9 février 1826, à l'occasion de la réception du duc Mathieu de Montmorency :

« Notre intention avait été de composer quatre discours, divisés en plusieurs parties, pour servir d'introduction à l'Histoire de France dont nons nous occupons depuis un grand nombre d'années. *Le premier discours devait traiter de l'établissement de la religion chrétienne, des mœurs des Romains, de l'invasion des Barbares et de la chute de l'Empire d'Occident. L'histoire des Gaulois et des Francs était destinée à remplir le second discours.* Le troisième aurait fait connaître les deux premières races de nos rois. Le quatrième, embrassant la période historique depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois, eût peint rapidement les croisades et déroulé le tableau des coutumes et des lois féodales. L'Histoire de France proprement dite n'aurait commencé qu'au règne de Philippe de Valois pour finir à la mort de Louis XVI.

« D'autres soins ont interrompu des recherches déjà considérables, et *des travaux fort avancés.* Des quatre

discours préliminaires, *deux sont achevés*... Appelé aux emplois publics par la volonté bienveillante du feu roi, si, d'un côté, l'expérience que nous avons acquise des affaires était un avantage pour écrire l'histoire, d'un autre côté, *le temps nous a manqué. Nous n'avons pu nous occuper que de l'histoire vivante, et c'est particulièrement aux dix années de la Restauration que nous avons consacré le peu de loisirs qui nous est resté*... »

« Donc, depuis 1816, dit Pailhès, l'histoire morte avait été délaissée, ou à peu près, pour l'histoire vivante. A cette date, les deux premiers discours étaient achevés. Or ces deux discours remplissent à eux seuls le volume intitulé *Etudes historiques* (19).

« D'autre part, nous l'avons vu, lorsque le Louvre était gardé par des soldats étrangers, il terminait l'analyse relative à la deuxième race de nos rois, matière du troisième discours. De plus, si peu que l'on soit initié à la vie de Chateaubriand, on conviendra que de 1814 à 1816, il fut tout à fait absorbé par la politique. Les *Etudes historiques* furent donc composées au cours des années qui précédèrent la Charte ».

L'analogie des titres des derniers discours contenus dans les *Etudes* et du sujet des *Martyrs* en forme une preuve de plus.

Les *Etudes* étaient donc achevées à la fin de l'Empire. L'abbé Pailhès va plus loin; il lui paraît pour le moins probable que les *Etudes historiques* sont contemporaines des *Martyrs*; ceci à cause de l'analogie qui existe entre les dernières lignes des *Martyrs* et les dernières lignes des *Etudes*; Pailhès cite encore, en faveur de son opi-

(19) Préface à part et aussi quelques alinéas ajoutés après 1830 (note de l'abbé Pailhès).

nion — dans une note, et en effet l'argument est de faible valeur — l'épître qu'un M. de la Tresne écrivait en 1810 à Chateaubriand en l'adjurant de se « livrer sans relâche » à la « noble tâche » d'écrire sa « belle histoire »; pour conclure, Pailhès reproduit un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Chateaubriand dit qu'il employa les deux années de 1812 à 1814 « à des recherches sur la France » et à la rédaction de quelques livres des *Mémoires*. — Bref, « la date extrême que l'on pourrait assigner à l'achèvement des *Etudes historiques* serait l'année 1811 ».

Telle est la thèse de Pailhès : nous l'avons exposée dans tous ses détails et souvent *in extenso* parce que, encore une fois, c'est la thèse généralement admise aujourd'hui, et pour cette raison que, voulant la discuter, il nous fallait la présenter dans tout son développement.

*
**

Remarquons d'abord qu'aucun critique n'admet plus, aujourd'hui, la thèse Pailhès sous sa forme la plus hardie; personne n'estime que les *Etudes historiques* étaient achevées dès 1811. Il est facile de détruire l'argumentation de l'abbé Pailhès. Les vers de M. de la Tresne ne prouvent en aucune façon que Chateaubriand ait terminé ses *Etudes* en 1811, ni même qu'il y travaillât en 1810, époque à laquelle cette épître lui était dédiée. — La citation des *Mémoires d'Outre-Tombe* n'est pas plus concluante; Chateaubriand écrit qu'il a consacré les années 1812-1814 à des « recherches sur la France »; mais, comme dans sa pensée les *Etudes historiques* étaient une introduction à l'histoire de France, on peut concevoir que par l'expression « recherches sur la

France », il entende aussi bien ses recherches sur les origines de la France que sur l'histoire de France proprement dite; même si l'on donne à l'expression de Chateaubriand un sens strict, il peut sembler téméraire de s'appuyer sur un pareil texte pour en tirer argument : le texte en effet ne dit pas que Chateaubriand n'a pas travaillé aux *Etudes,* il énumère seulement quelques-unes des occupations auxquelles Chateaubriand s'est livré, sans citer la composition des *Etudes*; c'est là ce qu'on appelle en langage juridique un argument *a contrario* qui participe de la faiblesse inhérente à ce genre d'arguments. Enfin, même si l'on donnait au passage des *Mémoires* la signification et la portée que l'abbé Pailhès lui prête, il resterait à montrer qu'après 1814, Chateaubriand n'a plus travaillé à ses *Etudes*; ce point, l'abbé Pailhès croit l'avoir démontré précédemment; on verra plus loin ce qu'il faut penser de la valeur de sa démonstration. Quant à l'analogie de la fin des *Martyrs* et des dernières lignes des *Etudes historiques,* elle ne prouve pas que les deux œuvres soient contemporaines; il est fréquent de rencontrer chez Chateaubriand, dans des ouvrages écrits à des époques très différentes, des passages semblables; nous citerons plus loin quelques morceaux de l'*Essai sur les révolutions* qui, par la pensée et par le style, s'apparentent étroitement à certains passages des *Etudes.*

Ainsi l'argumentation de l'abbé Pailhès est sans grande solidité; par ailleurs, il y a des raisons décisives pour situer l'achèvement des *Etudes historiques* après 1811. Pour ne pas m'attarder à réfuter cette thèse sans crédit aujourd'hui sous cette forme, je me contenterai d'extraire de la *Correspondance* quelques lettres qui manifestent, avec toute la netteté désirable, que Chateau-

briand n'avait pas encore entrepris ses travaux historiques à la date contestée.

Voici ce que Chateaubriand écrit à la duchesse de Duras le 25 juillet 1810 :

« Je vais, je crois, enfin mettre l'itinéraire sous presse et je vais avoir cinq ou six mois d'un travail continu et excessivement fatigant. Mais aussi après cela je serai débarrassé de toute étude et libre d'aller mourir hors de France ou d'y commencer mes grandes recherches sur l'histoire » (20).

Il n'a donc pas encore entrepris son ouvrage à l'été 1810 et il n'envisage pas qu'il en ait le loisir avant six mois. Près d'un an plus tard, il ne semble pas plus avancé.

« Je suis entre l'envie de commencer l'histoire et la tentation de griffonner quelque chose des mémoires, écrit-il le 30 mai 1811. Je crois pourtant que j'écrirai les premières pages de la première... » (21).

A la même époque, le 28 juillet :

« ...Je prendrais volontiers au travail; mais l'été est une mauvaise saison. Il fait trop chaud, les visites vous dérangent. J'attends donc avec impatience l'automne dont le commencement pourtant sera un peu troublé par le mariage de mon neveu; mais aussitôt qu'il aura achevé cette grande et commune sottise, je reviendrai m'ensevelir dans mon désert; il est très probable que j'y passerai l'hiver, surtout si vous ne venez pas à Paris. Alors *je mettrai en train les ouvrages que je médite* et une fois plongé dans les livres, les jours passeront vite... » (22).

(20) *Correspondance générale* de Chateaubriand publiée par M. Louis Thomas, t. II, p. 335.
(21) *Id.*, t. II, p. 343.
(22) *Id.* t. II, p. 348.

Citons encore un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Chateaubriand ne semble pas songer même à l'histoire :

« Ici j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencérages*, l'*Itinéraire* et *Moïse*. Que ferai-je maintenant dans les soirées de cet automne? Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem me tente à commencer l'histoire de ma vie » (23).

*
**

Les *Etudes historiques* n'étaient donc pas achevées en 1811. L'étaient-elles avant la fin de l'Empire, comme le soutient Pailhès et comme on l'admet en général aujourd'hui?

Reprenons un à un les arguments invoqués de façon à en apprécier exactement la valeur.

Pour le style, Pailhès n'attache lui-même pas grande valeur à l'argument et nous n'avons pas lieu d'insister plus que lui. Il convient cependant de remarquer en passant que la classification des styles de Chateaubriand en trois ou quatre manières est un peu artificielle comme toutes les systématisations et qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de situer d'après le style, à quinze années près, un texte de Chateaubriand à sa maturité. Le style des *Etudes* rappelle souvent, sans doute, celui des *Martyrs*, mais certains traits, tel raccourci fulgurant annoncent plutôt la manière de la *Vie de Rancé*.

L'allusion de l'*Analyse raisonnée* aux soldats qui gardent le Louvre constitue un argument plus probant, en tout cas plus tangible; elle ne présente aucune ambi-

(23) *Mémoires d'Outre-Tombe*, chap. I.

guïté, il n'est pas permis d'y voir un rappel des événements de la Révolution de Juillet; dans un article de 1818, en effet, Chateaubriand écrivait les lignes suivantes où l'allusion est reprise, mais d'une façon qui ne laisse place à aucun doute :

« Nous avons vu des catastrophes étonnantes... Des armées françaises s'avancent et se retirent comme le flux et le reflux de la mer, le drapeau français flotte sur les murs du Kremlin et les peuples du Caucase campent dans la cour du Louvre » (24). Les mots de Chateaubriand « portent avec eux leur date », comme le dit Pailhès; ils ont été écrits après la chute de l'Empire. Mais il ne s'ensuit pas que les *Etudes* aient été achevées à cette époque. Il y a une faute de raisonnement que Pailhès a commise plus d'une fois dans sa recherche de la date des *Etudes*, à soutenir que les *Etudes* étaient écrites au moment où tel passage de l'*Analyse* a été composé; dans l'œuvre définitive, les *Etudes* sont placées avant l'*Analyse raisonnée*, cela ne signifie nullement qu'elles lui soient antérieures au point de vue de la composition. Chateaubriand a fort bien pu rédiger simultanément des chapitres très divers; et il l'a fait; la preuve en est que l'allusion aux soldats caucasiens de la cour du Louvre se retrouve dans les *Etudes*, donc très loin du passage de l'*Analyse raisonnée* relevé par Pailhès. On lit en effet dans le quatrième discours :

« Maintenant que nous avons vu de grandes et subites invasions : que le Tartare, voisin de la muraille de la Chine a campé dans la cour du Louvre et est retourné à sa muraille ... » (25).

(24) *Œuvres complètes de Chateaubriand*, édition Lefèvre, t. XX, *Polémique*, p. 243 et 244.

(25) *Etudes*, t. II, p. 306.

La citation de l'abbé Pailhès ne prouve donc pas que les *Etudes* dans leur ensemble aient été achevées à la fin de l'Empire; elle indique simplement que Chateaubriand, peu après l'abdication de Napoléon, a rédigé quelques lignes de l'*Analyse raisonnée.*

Que vaut l'argument tiré de la phrase où Chateaubriand dans ses *Remarques sur les affaires du moment* parle du sujet des recherches auxquelles il se livrait quand on l'a attaqué, l'origine de la race de saint Louis? La même objection peut lui être opposée : si Chateaubriand, en 1818, s'occupait de saint Louis, il n'en découle pas qu'il ne travaillait pas en même temps à ses *Etudes historiques,* ni qu'il les avait achevées.

Pailhès cite ensuite une note de l'*Analyse raisonnée* où Chateaubriand montre l'origine du nom des Bourbons et leur destinée, leur premier roi tombant « sous le poignard du fanatique et le dernier sous la hache de l'athée »; et il en conclut que « les reprises... portent sur l'Histoire de France ». La conclusion semble téméraire; la citation ne prouve pas que Chateaubriand ne se soit pas occupé des Barbares et de l'empire romain à l'époque où il écrivait cette note. Et en réalité, il ne paraît pas qu'il en ait été ainsi; dans d'autres œuvres de Chateaubriand composées entre 1817 et 1820, on trouve quantité d'allusions à l'histoire ancienne; ces allusions incitent à croire que Chateaubriand travaillait ses *Etudes historiques*; s'il n'avait pas baigné dans cette ambiance spéciale où se trouve celui qui écrit et qui ramène tout au sujet dont il a l'esprit plein, il n'aurait sans doute pas introduit à propos de politique des comparaisons tirées de l'histoire ancienne, très passée de mode à cette époque. Voici quelques passages typiques :

Dans la lettre adressée à Le Normant, éditeur du *Conservateur,* datée du 5 octobre 1818, on lit :

« ...Quand César parut à Rome, la vertu était passée; il ne trouva plus que la gloire : il la prit faute de mieux... » (26).

Il y a dans les *Etudes,* au discours premier :

« ...Mais quand il parut à Rome, la vertu était passée; il ne trouva plus que la gloire : il la prit faute de mieux ».

Ailleurs, la similitude, pour être dans la pensée plus que dans la forme, n'en est pas moins frappante :

« J'observe, par exemple, que les lois deviennent meilleures à mesure que les mœurs se détériorent; de sorte que le peuple le plus corrompu (les Romains de l'empire) nous a laissé le plus beau corps de lois » (27).

Dans le premier discours des *Etudes,* on lit :

« Au surplus, si les belles lois attestent le génie d'un peuple, elles accusent aussi ses mœurs, comme le remède dénonce le mal ».

Et plus haut :

« Dans les vieux gouvernements, l'administration se perfectionne à mesure que les mœurs se détériorent : la civilisation passe de l'âme au corps ».

Les articles de polémique du *Conservateur* contiennent aussi de ces rappels de l'histoire romaine, proches par la forme de passages des *Etudes* et qui attestent un esprit empreint d'histoire ancienne :

« Les hommes étaient inférieurs aux événements, écrit Chateaubriand en 1819... Leur génie raccourci n'était pas de taille à se mesurer avec la fortune... comme cet Empereur romain qui se faisait appeler *Votre Eter-*

(26) L. Thomas, *Correspondance,* t. II, p. 46; voyez aussi t. II, p. 45, un texte symétrique à celui qui figure dans les *Etudes* au t. I, p. 101, de même t. II, p. 48 à propos d'Attila, etc.

(27) L. Thomas, *Correspondance,* t. II, p. 47; voyez aussi p. 33.

nité la veille de sa mort : c'était prendre ce titre un jour trop tôt » (28).

Ou encore :

« Quand un prince n'est pas défendu par ses vertus, il faut qu'il le soit par ses lois. Ce ne fut pas Marc-Aurèle, ce fut Tibère qui inventa le crime de lèse-majesté... » (29).

J'abrège la citation : Chateaubriand fait une digression assez longue sur le crime de lèse-majesté sous Tibère qui montre les préoccupations historiques dont il était animé au moment même où il écrivait des articles sur des sujets d'actualité et de pure polémique.

Il est donc permis de ne pas souscrire à l'opinion de l'abbé Pailhès quand il affirme, sur la foi d'une note de l'*Analyse raisonnée*, que Chateaubriand ne s'occupait plus de l'histoire romaine et de ses *Etudes historiques* vers 1818.

L'abbé Pailhès invoque ensuite à l'appui de sa thèse la lettre à Chênedollé où Chateaubriand parle de « deux volumes à peu près achevés » de son *Histoire*. Cette formule prouve-t-elle que les *Etudes* aient été terminées à la fin de l'Empire? Disons d'abord qu'en réalité cette lettre date du 26 juillet 1814 et non de 1820 (30); c'est en 1814 que Chateaubriand avait deux volumes à peu près achevés, ce qui donne une valeur plus considérable à l'argument de Pailhès. Mais que faut-il entendre par l'expression « deux volumes » ? Influencé peut-être par le souvenir de l'édition Lefèvre ou de l'édition Ladvocat, Pailhès admet sans hésitation qu'il s'agit de la totalité

(28) *Polémique*, t. XX, p. 244 (éd. Lefèvre).

(29) *Id.*, p. 121.

(30) La même erreur se retrouve dans la *Correspondance* de Chateaubriand, recueillie par M. L. Thomas. Elle a été signalée par M. M. Chalvet; cf. *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 2e année, n° 1, p. 27, note 1.

des *Etudes*. C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Il se pourrait que ces « deux volumes » comprennent seulement les deux derniers discours sur les mœurs; on lit en effet, dans la préface de l'édition de 1826 des *Martyrs*, le passage que voici :

« J'ai commencé les Martyrs à Rome dès l'année 1802, quelques mois après la publication du Génie du Christianisme. Depuis cette époque, je n'ai cessé d'y travailler. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables que, pour les seuls livres des Francs et des Gaules, j'ai rassemblé *les matériaux de deux gros volumes* » (31). La similitude des termes n'indique-t-elle pas que les deux volumes dont Chateaubriand parlait à Chênedollé en 1814, étaient les deux derniers discours des *Etudes historiques* relatifs aux mœurs des chrétiens, des païens et des barbares? Comme on le verra plus loin, ces deux discours témoignent, au point de vue de la documentation et des sources, d'un travail beaucoup plus approfondi et plus original que les autres; alors que pour les quatre premiers Chateaubriand s'est souvent contenté de copier quelques-unes des références données par Tillemont et Gibbon, et tandis que pour l'histoire ecclésiastique il a la plupart du temps purement et simplement copié des passages de Fleury, il est difficile ou impossible, dans les discours traitant des mœurs des païens, des chrétiens et des barbares, de discerner quel auteur Chateaubriand a suivi, s'il en a suivi un et où il a trouvé ses références; à la vérité, Chateaubriand paraît bien avoir fait œuvre personnelle. D'autre part, il y a des analogies de style et de pensée indiscutables entre ces discours et les *Martyrs*. On peut vraisem-

(31) T. XVII, p. 17.

blablement supposer que Chateaubriand les a composés en même temps ou peu après les *Martyrs*; ayant en main tous les documents, les sources et les références, et songeant déjà à « écrire l'histoire », il devait assez naturellement être amené à rédiger un tableau historique des mœurs de l'antiquité à l'époque des invasions, après en avoir brossé la fresque dramatique dans les *Martyrs*. Le travail approfondi que dénotent les deux derniers discours, les similitudes qu'ils présentent avec le sujet des *Martyrs*, la phrase de la préface des *Martyrs*, incitent donc à croire que ces discours sur les mœurs ont été écrits peu après les *Martyrs* et il serait possible que les deux volumes dont parle Chateaubriand dans sa lettre de 1814 soient le manuscrit de ces deux discours.

On objectera, peut-être, que deux discours ne forment pas deux volumes; mais le premier discours des *Etudes*, abstraction faite de l'Exposition, comprend, dans le manuscrit Chalvet, 190 feuillets environ de texte proprement dit, plus 115 feuillets de citations et de références, soit un volume assez imposant, et le premier discours n'est pas beaucoup plus long que les autres.

Que l'on admette ou non ces arguments et ces objections, le fragment de lettre cité par l'abbé Pailhès, s'il prouve que Chateaubriand avait commencé les *Etudes* sous l'Empire, ne permet pas d'affirmer que l'ensemble de l'œuvre fût achevé en 1814 sous la forme définitive et que l'auteur n'ait pas fait sur son ouvrage, à une date postérieure, des remaniements considérables, auxquels il ne songeait pas encore lorsqu'il écrivait la lettre.

Venons-en au dernier argument de Pailhès, le plus « absolu » de tous, les indications données par Chateaubriand dans l'*Avis* précédant le *Discours à l'Académie* de 1826; Chateaubriand dit qu'il n'a pas eu le loisir de

s'occuper de l'histoire pendant les dix années de la Restauration et qu'en 1826, des quatre discours préliminaires, deux sont achevés qui traitent de l'établissement de la religion chrétienne, de la chute de l'empire romain et de l'histoire des Gaulois et des Francs. Cet avis a été écrit par Chateaubriand en 1826; à cette époque, l'auteur des *Etudes* n'avait pas encore fait les remaniements considérables qu'il apportera à son œuvre entre 1826 et 1830; il pouvait donc affirmer que, des discours préliminaires, deux étaient achevés; il les croyait définitivement terminés; plus tard seulement, il éprouvera le besoin de les modifier et d'y ajouter des morceaux d'une grande étendue. L'argument que Pailhès tire des indications fournies par Chateaubriand en 1826, se fonde sur ce postulat que Chateaubriand n'aurait plus repris son œuvre, si ce n'est pour « quelques alinéas », après 1826 : il pèche par la base.

L'autre affirmation de l'*Avis* semble plus probante; elle ne l'est pas davantage : nous n'aurions aucune raison de ne pas croire à la sincérité de Chateaubriand quand il dit qu'il n'a pas eu le loisir de travailler à l'histoire pendant la Restauration, si l'auteur lui-même ne déclarait formellement le contraire dans sa correspondance; en juin 1818, il écrit à la comtesse de Marigny :

« Je ne vais point en Bretagne, chère sœur, je suis forcé de rester pour travailler, voulant gagner ma vie, acquérir enfin une indépendance et m'en aller pour toujours l'hiver prochain, si je parviens à mettre debout mon histoire. Je suis maintenant enfermé dix heures par jour » (32).

Et au mois de septembre, à Mme de Duras :

(32) L. Thomas, *Correspondance*, t. III, p. 354.

« Je travaille dix ou douze heures par jour et je veux aussi, comme Humboldt me venger, mais par l'Histoire » (33).

Il a donc pour le moins beaucoup exagéré la vérité dans l'*Avis*, peut-être par souci de la formule. Et il reste toujours les années 1826 à 1831.

Nous avons ainsi passé au crible les divers arguments présentés par l'abbé Pailhès pour montrer que les *Etudes historiques* étaient achevées à la fin de l'Empire et nous avons vu qu'à les examiner de près aucun n'est décisif. Il ne s'ensuit pas, naturellement, que la thèse Pailhès soit fausse. Une thèse soutenue avec des arguments insuffisants peut être néanmoins véridique. Mais il est nécessaire, si l'on veut continuer à tenir pour exactes les conclusions de Pailhès, de chercher d'autres arguments. Nous allons examiner les principaux éléments de solution au problème de la date des *Etudes* négligés par l'abbé Pailhès; de la sorte, nous serons conduits à reprendre pour notre compte une grande partie de sa thèse, que nous modifierons pourtant sur quelques points importants.

*
**

On cherchera dans la *Correspondance* et les œuvres de Chateaubriand, dans les publications des contemporains, enfin dans le texte lui-même.

L'examen des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, des articles de *Polémique* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* ne nous apprend rien de précis sur la genèse des *Etudes*; les similitudes de pensée ou de style que l'on relève entre ces œuvres et les *Etudes* permettent simplement de présumer qu'aux environs de telle date, Chateaubriand travaillait

(33) *Id.* t. II, p. 22.

ou méditait l'ouvrage (34); elles ne sont pas assez précises pour éclairer le détail de sa genèse; il faut même être prudent pour affirmer, sur la foi d'une analogie, que Chateaubriand élaborait les *Etudes*; des *Martyrs* jusqu'aux *Mémoires* écrits en 1830, il n'est pas d'œuvre qui ne contienne quelque formule, quelque pensée des *Etudes*; il serait périlleux d'en conclure que l'auteur a pensé à peu près sans interruption à son ouvrage pendant plus de vingt années.

On pourrait espérer découvrir des indices très nets dans la *Correspondance*, on s'attendrait à des confidences sur les progrès des *Etudes*, sur les difficultés rencontrées, les recherches entreprises. Mais il en faut rabattre : la *Correspondance* elle-même, encore qu'elle apporte des indications plus précises que le reste de l'œuvre de Chateaubriand, nous apprend peu de chose sur la composition des *Etudes historiques*.

Non que Chateaubriand ne parle pas de ses travaux d'histoire; mais il n'a garde de préciser s'il s'agit de l'histoire de France proprement dite ou de l'introduction à cette histoire de France, la chute de l'empire romain d'occident, l'avènement du christianisme et les invasions. A la vérité, il ne paraît pas beaucoup s'intéresser à ces « vieilleries », et quand il ne spécifie pas s'il entend l'histoire romaine ou l'histoire de France, il est plus

(34) J'ai cité ailleurs quelques-unes de ces analogies; en voici encore deux qui sont assez curieuses; dans le *Conservateur*, il écrivait ces lignes qui se retrouvent au début des *Etudes* : « Le monument de la civilisation moderne est une croix; c'est du pied de cette croix que sont partis douze législateurs, un bâton pastoral à la main, pour renouveler la face du monde »; et en 1822, dans un article sur Barante, cette remarque qu'il insérera dans l'Exposition : « Bossuet dédaigne de prendre des renseignements sur la terre; c'est dans le ciel qu'il va chercher ses chartes ».

probable, en général, qu'il pense à l'histoire de France. Comme il n'y a aucune raison de supposer qu'il a terminé l'histoire romaine parce qu'il s'occupe de l'histoire de France ou qu'il n'a composé à la fois ces deux parties de son histoire, la *Correspondance* nous renseigne moins exactement qu'on ne pourrait le croire *à priori*. Pourtant, elle contient quelques indications précieuses. On en a déjà signalé un certain nombre dans la discussion de la thèse Pailhès. En voici quelques autres :

En 1811, il écrit à la duchesse de Duras :

« Que voulez-vous dire par cette phrase en parlant de l'histoire : *à présent que j'ai le projet de n'y plus prétendre.* L'histoire n'empêchera [pas] les mémoires. Vous aurez cet hiver un volume de la première et quelques livres des seconds. Les vers m'ont rendu la prose facile... » (35).

En 1811, les *Etudes historiques* ne semblent donc pas commencées encore. Mais le 10 juin de cette même année (36), il s'est décidé à les « mettre en train ».

« Vous sentez aussi, dit-il à la duchesse de Duras, que si je ne dois pas renoncer à écrire, je dois du moins renoncer à publier et laisser le champ de bataille aux laquais qui y figurent; tout cela tournera au profit de l'histoire, et la journée de demain ne sera pas écoulée que la première page de ce grand tableau ne soit tracée... » (37).

Au début de 1812, il parle de l'interruption de ses « travaux littéraires » et il dit à Mme de Duras qu'il ne

(35) L. Thomas, *Correspondance*, t. I, p. 365.

(36) Toutefois cette date de 1811 n'est pas absolument certaine; cf. note de M. Thomas sous cette lettre.

(37) *Correspondance*, t. II, p. 346,

va « rien faire pendant ces trois mois » (37). Quelque temps plus tard, il s'est remis à la besogne : « ...Vous trouverez la tragédie faite et même la préface. Vous trouverez aussi quelque chose de l'histoire », dit-il le 31 juillet » (37). Pendant l'été 1813, « confiné dans son désert », il travaille à l'histoire; mais dans ses lettres, il ne fait d'allusion qu'à l'histoire de France; il est vrai qu'il écrit à une femme et qu'il se soucie surtout de l'amuser :

« Je travaille à l'histoire. Je suis très content et *Moïse* n'a fait que du bien aux vieilles tragédies des rois très chrétiens. Je traiterai magnifiquement nos amis. J'ai déjà amené devant moi quelques Duras, la Trémouille, Montmorency. Il faudra maintenant me saluer de loin et malheur à qui me regarderait de travers! Le pauvre Philippe le Bel, comme je l'ai arrangé pour ses Etats généraux! J'ai fait justice aussi à la Réformation à cause de Sismondi.

« Il est singulier comme cette histoire de France est tout à faire et comme on s'en est (*sic*) jamais douté!... » (38).

Quelques mois plus tôt, en avril, il se promettait de « commencer l'histoire » sitôt le cinquième acte de sa tragédie composé; il s'agit évidemment de l'histoire de France, sujet principal pour Chateaubriand de ses études historiques : ne peut-on supposer que de 1811 à 1813, il s'est surtout occupé de l'histoire romaine utilisant les notes qu'il avait prises pour les *Martyrs*? Nous sommes dans le domaine des suppositions, car il n'est pas possible de se fonder sur une phrase de lettre jetée parfois à la hâte sur le papier. Mais elle est vraisemblable.

En juin 1813, il envoie à la « chère sœur » le plan et l'état de ses travaux :

(37) *Id.* t. II, p. 365.
(37) *Id.* t. II, p. 370.
(38) *Id.* t. I, p. 278.

« ...Je tiens beaucoup à pouvoir lire cet hiver aux personnes intéressées un volume de mes vieilleries; je me sentirai plus léger... J'ai cependant un grand plaisir, c'est de m'enfermer dans la vieille France, d'oublier les nouvelles... Le discours commence à Hugues Capet et finit avec François Ier. J'en suis à Jean. Lisez la brochure de Raynouard sur les Templiers, chef excellent à un peu de déclamation près. Il y a longtemps que la critique historique n'avait eu quelque chose d'aussi serein et d'aussi bon... » et il ajoute quelques saillies sur le vieux connétable dont il veut « dire du mal coûte que coûte » et sur « un chevalier de Kersaint qui faisait le diable sous Charles VIII » (38).

En 1814, ses travaux ont fait de grands progrès, il a « deux volumes à peu près achevés ». Les événements qui accompagnent la première Restauration le contraignent à interrompre ses ouvrages, mais il regrette cet abandon et se promet sans cesse de « retourner à l'histoire ». Il y retourne probablement à la fin de 1816 et s'y consacre avec passion quelque temps.

En 1818, la politique vient l'arracher de son ouvrage, et s'il s'en occupe encore, c'est, sans doute, de façon fugitive et rare. En 1821, il laisse échapper une exclamation de regret : « Bon Dieu, quand serai-je riche en paix, seul avec mes livres » (39). Une lettre à Barante, du 5 septembre 1824, contient une allusion assez énigmatique à ses travaux historiques; à la prendre dans son sens littéral, Chateaubriand, à cette date, n'aurait pas écrit grand chose sur l'histoire de France :

« ...La politique du jour et une course que j'ai été obligé de faire en Suisse m'ont empêché, monsieur, de m'oc-

(38) *Id.* t. I, p. 378.
(39) *Id.* t. II, p. 298.

cuper de votre beau travail : je ne serais pas surpris que l'honneur du XIVe siècle fût mis à l'index comme la liberté du XIXe; *j'aurais* beaucoup de peine aussi à me résoudre à *écrire* quelque chose que d'ignobles auteurs auront le droit de mutiler; pourtant, monsieur, j'essaierai de vaincre ma répugnance pour vous prouver le désir que j'ai de faire ce qui peut vous être agréable » (40).

Son séjour à Rome interrompt d'abord ses travaux historiques. Il les reprend au mois de janvier 1829 « pour tuer, dit-il, le temps qui me tue », puis « pour en finir »; « en revoyant les manuscrits », il s'est convaincu qu'il sera en mesure de « livrer les deux volumes... promis à Pourrat » (41). Mais il a des accès de lassitude dont une lettre à Bertin de Vaux le 31 janvier donne un écho :

« ...Nous nous réunirons au coin du feu au Rocher de Cancale et nous lirons des romans, bons ou mauvais, dans notre lit, jusqu'à midi : cela vaut mieux que l'histoire » (42).

Ce sont là les principales indications que l'on peut tirer de la *Correspondance*.

***

Les écrits laissés par les amis de l'auteur et par ceux qui l'ont approché, mémoires, souvenirs, correspon-

(40) Barante, *Souvenirs*, t. III, p. 217, édition Calmann-Lévy, 1893.

(41) *Lettres de Chateaubriand à Mme Récamier pendant son ambassade à Rome* publiées par E. Beau de Loménie, Plon, 1929, p. 14, p. 55, p. 60 et p. 73.

(42) Lettre citée par M. V. Giraud dans ses *Nouvelles Etudes sur Chateaubriand*, p. 295-296. Nous n'avons naturellement pas cité toutes les lettres où Chateaubriand parle de son histoire, mais seulement les plus importantes; on pourra voir, en outre, les lettres qui figurent aux endroits suivants de la *Correspondance* de L. Thomas : t. II, p. 10; t. I, p. 284; t. II, p. 292; t. II, p. 382; t. II, p. 343; t. I, p. 265.

dances, etc., donnent moins de renseignements qu'on ne pourrait l'espérer; on sait par Chateaubriand que les *Etudes historiques* sont le produit d'un long travail, qu'il les a composées avec soin et qu'elles sont, parmi ses ouvrages, l'un de ceux auxquels il tenait le plus. On s'attendrait donc à trouver dans les Souvenirs ou Mémoires de ses familiers, si l'on peut parler de familier quand il s'agit de René, des indications nombreuses sur ces *Etudes* qui lui étaient si chères; on croirait que Chateaubriand, dans ses conversations, parlait de ses travaux d'histoire, disait les difficultés qu'il rencontrait, les découvertes qu'il entrevoyait, ses espérances, ses découragements; ou, au moins, s'il lui déplaisait de raconter ses efforts et l'état de son ouvrage, qu'il revenait souvent à cette histoire dont il devait être imprégné, par des allusions, des citations, des exemples. Il n'en est rien.

Deux ou trois passages d'Ampère, de Sismondi et d'Hortense Allart, ce sont là les seuls documents que nous possédions sur les conversations où Chateaubriand a parlé de ses *Etudes historiques*. On ne trouve aucune indication dans les cahiers de Mme de Chateaubriand, chez Marcellus, chez Barante, chez Pontmartin, etc.; Daniélo même est muet; dans ses souvenirs, il dit très peu de chose des *Etudes*; il n'est entré au service de Chateaubriand, il est vrai, qu'après 1825 ou 1826 selon toutes probabilités; au lieu de nous parler des recherches de son maître, il développe, avec force invectives à l'égard des détracteurs et des « Bavius », son opinion, dont nous n'avons nul souci, sur la valeur des *Etudes historiques;* il n'y a rien à tirer de son ouvrage.

Mais d'où vient que les amis de Chateaubriand aient noté dans leurs mémoires si peu de conversations sur l'histoire? La seule explication, c'est que l'auteur parlait

peu de son ouvrage; on a vu que, dans sa correspondance, il donnait mille détails sur l'*Histoire de France*; s'il s'abstenait de faire de même pour les *Etudes*, n'est-ce pas qu'il les considérait comme une simple introduction à l'*Histoire de France* et qu'elles ne l'intéressaient qu'à ce titre, et puis parce qu'il avait déjà traité, sous l'angle dramatique, le même sujet, la même époque dans les *Martyrs* et que la matière des *Etudes* ne présentait plus à ses yeux cet intérêt de nouveauté qui le faisait s'exclamer en rencontrant dans les méandres du passé des ancêtres de ses amis et de ses amies. Pour qu'il prît de l'intérêt à une idée, pour qu'il en remplît ses pensées et ses entretiens, il fallait qu'elle fût neuve; ce goût, cette fraîcheur de nouveauté passée, il cherchait ailleurs, avide de sensations intellectuelles ou sentimentales encore inéprouvées.

Les conversations qui nous ont été conservées, où des questions d'histoire ancienne furent débattues, sont donc rares; on ne peut guère citer que les conversations chez Mme de Duras au mois de mars 1813, consignées par Sismondi dans son journal. Chateaubriand causa avec Sismondi de « la décadence universelle des religions tant en Europe qu'en Asie », symptômes de dissolution qu'il comparait « *à ceux du polythéisme au temps de Julien* ». Un autre jour, il parla de la religion comme d'un soutien nécessaire de l'Etat, idée qu'il a plusieurs fois exprimée dans les *Etudes*. Ces entretiens semblent indiquer qu'en 1813, Chateaubriand s'occupait de questions d'histoire ancienne et qu'il travaillait alors son ouvrage; ils confirment le témoignage de la *Correspondance*.

On trouve aussi l'écho d'une conversation sur l'histoire dans une lettre de J.-J. Ampère à Mme Récamier, datée du 5 novembre 1829 :

« ...Je lui ai parlé (à Thierry) de M. de Chateaubriand qui s'occupe de sa chère histoire » (43).

Il y a encore une indication, plus précieuse celle-là, dans les *Mémoires* d'Hortense Allart de Méritens que Chateaubriand avait connue à Rome et qu'il rencontra souvent de 1829 à 1831 :

« Il étudiait beaucoup cette année-là (automne 1829); il achevait ses *Etudes historiques* et il en composait la Préface qui parut bientôt. Un jour, dans la campagne, il m'avait dicté ce passage de cet ouvrage : « La Croix sépare deux mondes, etc. ». Il avait ajouté : « Je mourrai sur ton sein, tu me trahiras et je te pardonnerai. »

Ainsi Chateaubriand achevait ses *Etudes historiques* en 1829; pour qu'Hortense Allart le sût, il fallait que Chateaubriand s'occupât principalement de cette tâche, il fallait qu'il fît plus que de retoucher quelques détails; sinon, il serait étrange qu'elle ait justement parlé de cette œuvre, quand tant d'autres travaux sollicitaient son ami. Reste un point important à élucider : où se trouve le passage dicté à Hortense Allart? Sainte-Beuve, qui cite cette page de ses *Mémoires* — sans indiquer le nom d'Hortense Allart, sous le titre « Extrait de Mémoires Inédits » — dit dans une note :

« L'auteur cite de mémoire; il s'agit probablement du passage de la Préface : « Le monde moderne prend naissance au pied de la Croix ».

Cette supposition n'a rien d'invraisemblable; mais l'on pourrait aussi voir, dans la phrase dictée à H. Allart, l'ébauche d'une phrase de l'Exposition qui s'en rapproche davantage par la forme :

« Le christianisme sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes ».

(43) André-Marie Ampère et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, recueillis par Mme H. C., chez Hetzel, t. II, p. 7.

Dans ces mêmes *Mémoires*, il y a un autre passage qui éclaire peut-être d'une façon plus certaine à quelle partie des *Etudes* Chateaubriand se consacrait, en cet automne 1829 :

« Je me rappelle, écrit Hortense Allart, lui avoir rapporté les idées de *Creutzer* sur les Religions et sur celle de l'Inde. Ce récit l'intéressait; il connaissait ces choses, parlait avec lumière sur les cultes, montrait sa philosophie, ses vues perçantes, cet esprit vaste et indépendant que rien ne pouvait borner ».

N'y a-t-il pas là un souvenir des idées de l'Exposition, et ces lignes n'incitent-elles pas à croire qu'en 1829, celui qui « parlait avec lumière sur les cultes », qui dans sa conversation déployait sa « philosophie », s'occupait alors de cette Exposition où il a développé le système métaphysique et politique des Trois-Vérités et prouvé la supériorité intellectuelle et morale du christianisme sur les autres cultes? Le témoignage a d'autant plus de valeur qu'Hortense Allart était douée d'une forte culture et d'une intelligence supérieure, et qu'elle savait sa langue; elle n'était pas femme à se laisser éblouir par le mirage de quelques traits étincelants et à voir de la philosophie là où il n'y aurait eu que des formules et des phrases (44).

Ces conversations de Chateaubriand et d'Hortense Allart contraignent donc à poser l'hypothèse que l'Exposition a peut-être été composée seulement à la fin de la Restauration. Pour la confirmer ou l'infirmer et compléter ce que nous savons de la genèse de l'ouvrage, on examinera les renseignements que fournit l'étude du texte.

(44) Sur Hortense Allart, voyez Léon Séché, *Muses Romantiques, Hortense Allart de Méritens* dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, etc., Paris. Mercure de France, 1908.

⁂

On trouve en premier lieu dans le texte des allusions plus ou moins claires qui permettent de préciser plus ou moins la date à laquelle le passage où on les lit a été écrit; on a vu plus haut, à propos d'un argument de l'abbé Pailhès, un rappel de l'occupation du Louvre par des soldats caucasiens qui figure à la fin des *Etudes* et dont la date est évidemment postérieure à 1815. Dans le sixième discours, on rencontre une allusion au second voyage du capitaine Parry (1821-1823, peut-être 1824-1825). Le passage où Chateaubriand parle de Para « monarque fugitif comme tant d'autres » (45) semble être tardif et se placer après la chute de Charles X.

De même encore, il est permis de se demander si ces mots écrits à propos d'un personnage quasi inconnu du IVe siècle, Laniogaise, « plus fidèle au malheur des rois qu'à leur autorité », ne sont pas une allusion de Chateaubriand à l'attitude qu'il prit et eut la force de maintenir, après 1830, à l'égard du gouvernement de Juillet et du roi déchu; et dans le passage suivant, il y a manifestement une allusion à la Révolution de Juillet :

« Souvenez-vous, pour ne pas perdre de vue le train du monde, qu'à cette époque (la chute de l'empire romain)... il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles, eux et moi prenant pour table dans l'édifice croulant la pierre tombée à nos pieds, en attendant celle qui devait écraser nos têtes » (46).

(45) T. II, p. 156.

(46) T. III, p. 175 et en épigraphe de l'Avant-Propos.

En revanche, le portrait de Gensériс date probablement de l'Empire, si la supposition de Bertin qui y voit un portrait de Napoléon est exacte; si Chateaubriand l'avait écrit après l'abdication, il aurait accentué la ressemblance et il n'aurait pas été contraint, pour éviter les rigueurs de la police impériale, de se contenter de traits mesurés et d'une critique voilée; et s'il a peint avec insistance et véritable volupté le despotisme des empereurs romains et les excès auxquels il a donné lieu, n'était-ce pas l'esprit plein de l'image du régime napoléonien et pour exhaler dans le passé sa haine pour le présent?

A côté de ces allusions (47), il y a des renseignements plus directs que Chateaubriand nous donne lui-même sur la composition de son travail mais dont il n'est pas toujours possible de tirer grand parti. La première phrase de l'Avant-Propos nous apprend qu'il a consacré à l'histoire « les dix-huit mois qui viennent de s'écouler », c'est-à-dire l'année 1830 et le début de 1831, à raison d'un labeur de « dix, douze et quinze heures par jour ». C'est là, sans doute, ce qui a longtemps fait croire à des gens qui ne les avaient pas lues, que les *Etudes* étaient le produit d'un travail hâtif et sans profondeur. Dès les lignes suivantes, cependant, il apparaît que Chateaubriand a longuement élaboré son œuvre : « Les *Etudes* sont le plus long et le dernier travail de ma vie, dit-il, celui qui m'a coûté le plus de recherches, de soins et d'années, celui où j'ai peut-être remué le plus d'idées et de faits ». Ce passage de l'Avant-Propos nous montre que Chateau-

(47) Je n'ai donné que les allusions les moins incertaines; mais il en est d'autres : par exemple, on lit à la fin du quatrième discours (p. 317) ces mots : « Comme je marque à présent tout ce qui finit... ».

briand a commencé les *Etudes historiques* avant 1830, mais il ne nous renseigne pas sur l'époque à laquelle il les a entreprises ni sur les interruptions que ses recherches ont pu subir, ni d'une façon générale sur la genèse de l'œuvre. Ces renseignements là, ils ne figurent dans aucun ouvrage de Chateaubriand, pas plus dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* que dans la Préface des *Etudes historiques*. Citons, cependant, quelques indications de détail qu'il a glissées dans les *Etudes*; il écrit dans la Préface : « Comme je m'occupais de ces Barricades qui chassèrent un roi de Paris, d'autres Barricades faisaient disparaître en quelques heures trois générations de rois » (48). Cette phrase est d'un enseignement médiocre : elle prouve seulement qu'aux environs des Trois Glorieuses, Chateaubriand « s'occupait », c'est-à-dire faisait des recherches sur la fin du XVI[e] siècle, ou écrivait cette période de son *Histoire de France*. — Voici un chiffre qui n'est guère plus instructif :

« Au bout d'un règne de vingt-huit ans, écrit Chateaubriand dans un discours, qui n'a d'exemple pour le fracas de la terre que les trente dernières années où j'écris... » (49).

Quand a été composé le passage qui contient ces lignes? Il serait intéressant de le savoir; mais le chiffre de trente ans, en partie posé par rapprochement avec les vingt-huit années du règne, est vague malgré sa précision apparente.

Dans la première partie du troisième discours, il y a pourtant en note une phrase de Chateaubriand plus instructive :

(48) Préface, p. CXXXII.
(49) T. II, p. 295.

« Nous n'y assistons plus (au combat des idées anciennes contre les idées nouvelles), il est fini : *je corrige le* 13 *août* 1830 *ces épreuves tirées avant le* 27 *juillet.* Insensés qui êtes placés à la tête des Etats, profiterez-vous de cette rapide et terrible leçon? » (50)

Nous apprenons là deux choses : le travail de dix, douze et quinze heures par jour auquel Chateaubriand s'est livré pendant les dix-huit mois qui ont précédé la publication des *Etudes historiques* et de l'*Analyse raisonnée* n'a pas été consacré à l'élaboration des *Etudes* ni à leur rédaction puisqu'en juillet 1830, il corrigeait déjà les épreuves du troisième discours; et d'autre part, le manuscrit Chalvet a date certaine antérieure à juillet 1830 par voie de conséquence; le reproche que Villemain et bien d'autres ont fait à Chateaubriand d'avoir bâclé les *Etudes historiques* comme « une corvée tardive » et comme « l'exécution hâtive d'un engagement forcé » est injustifié, cette note en donnerait une preuve tangible et indiscutable, si la beauté et le *fini* du style, la richesse de l'évocation historique et l'harmonie du plan général de l'œuvre ne le démontraient pas manifestement.

Telles sont les seules indications que Chateaubriand ait apportées lui-même sur la genèse des *Etudes*; c'est très peu de chose, on le voit. Mais il est possible de tirer du texte quelques autres enseignements plus instructifs.

Parmi les notes très nombreuses qui figurent au bas des pages, il en est plusieurs qui renvoient à des œuvres publiées entre 1815 et 1830; cette circonstance montre que si Chateaubriand avait achevé à la fin de l'Empire la majeure partie des *Etudes*, il les a revues ensuite de

(50) T. II, p. 213.

très près, en ajoutant tout un appareil critique destiné à les « mettre au courant des derniers progrès de la science », comme on dirait aujourd'hui (51). Il a donc ajouté des notes nombreuses à son ouvrage. Il faut remarquer d'ailleurs, surtout pour les publications postérieures à 1820, qu'il ne s'agit là que d'adjonction de notes; je veux dire que s'il a introduit au bas des pages de son manuscrit les titres d'œuvres récentes relatives au sujet qu'il traitait, il n'a presque jamais retouché son texte pour tenir compte des progrès réalisés par l'ouvrage cité, — circonstance qui prouverait par ailleurs l'antério-

(51) C'est ainsi qu'il cite la traduction de Gibbon de Guizot (1812), le *Jupiter Olympien* de Quatremère de Quincy (1814), la vie de Proclus de Marinus traduite par Boissonade (1814) et le commentaire de Proclus sur le Cratyle par le même auteur (1820), l'*Histoire de Venise* de Daru (1819), le *Julien* de Tourlet (1821), le *Voyage en Grèce* de Pouqueville (1820-1822), un jugement de Cousin sur la traduction d'Eunape donnée par Boissonade (1822), l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* en 3e édition (1825), la nouvelle traduction de la loi des Francs par J.-E.-A. Peyré, préface d'Isambert (1827); les *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* de Villemain (1827), la traduction de Tennemann par Cousin (1829), l'histoire du Bas-Empire de Lebeau, annotée par de Saint-Martin (3 vol. parus à partir de 1829), un morceau de J.-J.-A. Ampère sur les Edda et Sagga (probablement fin 1829 ou 1830), Ch. Lenormant qui lui a écrit une note sur les hiéroglyphes (après 1828, puisque l'expédition en Egypte de Champollion, à laquelle Lenormant participa, partit en juillet 1828), etc. Ajoutons, à propos de ces citations d'auteurs contemporains, que Chateaubriand a parfois commis quelques erreurs à leur égard; c'est ainsi qu'il attribue à Blin de Saint-More, une traduction du *Philopatris* que Blin de Saint-More, littérateur et poète, n'a jamais composée (au moins d'après la Biographie Jay et la Biographie Hoefer); il lui arrive de prendre un écrivain mort pour un contemporain; il donne du Monsieur à Denis-Dominique Cardonne, mort en 1783; il y a aussi, semble-t-il, une confusion entre les œuvres de Brotier et celles d'un autre écrivain.

rité du passage rédigé par rapport à la publication de l'ouvrage ensuite utilisé en note. Ce sont donc des remaniements de détail.

A côté des notes où Chateaubriand signale des ouvrages récents, il en est un grand nombre qui renferment des passages d'auteurs de l'antiquité dont le témoignage vient appuyer le récit des faits. Ces citations ont été recherchées à la fin de la Restauration seulement; en effet, c'est Daniélo qui s'est chargé de ce travail : Chateaubriand l'indique lui-même à la fin de la Préface (p. CLX), et dans le manuscrit Chalvet, les citations latines ou grecques, sauf quelques-unes très brèves, sont écrites de la main du secrétaire; or, Daniélo, né en 1806, n'a guère pu entrer au service de l'auteur avant 1826 ou 1828.

Le texte des *Etudes* donne d'autres renseignements encore; on a examiné les allusions à des événements contemporains que l'on y découvre, les indications que Chateaubriand y glisse parfois, les auteurs cités en note; il reste à étudier le contenu même du texte et son apparence.

Celui qui lit attentivement les *Etudes historiques* ne peut manquer de remarquer un fait assez curieux : les passages relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers discours sont en général d'un style beaucoup moins vivant et coloré que les parties de l'ouvrage consacrées à l'histoire des empereurs; pas de portraits étincelants dont les traits fulgurants se gravent dans la mémoire, pas de récit fortement composé et qui passionne le lecteur, pas de ces formules soudaines et éblouissantes comme des coups d'épée; l'histoire ecclésiastique est en général traitée dans un style presque terne, sans grande

vigueur, sans éclair; le grand style Chateaubriand n'apparaît que de loin en loin. On a l'impression que ces parties des *Etudes historiques* ont été écrites plus rapidement que les autres et que leur auteur n'a pas longuement mûri et médité ses phrases, comme il a fait pour l'histoire des empereurs. Et cependant, la matière n'était pas ingrate; les apôtres cheminant à la conquête spirituelle de l'univers, la carrière d'un Paul ou d'un Pierre, la psychologie des premiers empereurs chrétiens, il y avait là le sujet de tableaux ou de portraits aussi dramatiques et aussi pittoresques que la pompe d'Héliogabale ou les cruautés de Néron. Chateaubriand, il est vrai, dans les derniers discours a décrit les mœurs des chrétiens et brossé de main de maître certaines scènes de l'histoire ecclésiastique; il est néanmoins difficile de comprendre pourquoi dans les premiers discours il a souvent réduit à une simple chronologie les parties consacrées à l'histoire de l'Eglise; dans le cinquième discours, il a traité des mœurs des païens; cela ne l'a point empêché, dans les discours précédents, de peindre les empereurs en déployant toutes les ressources de son art.

Pour expliquer cette différence dans le soin qu'il semble avoir apporté à l'histoire laïque et à l'histoire ecclésiastique, on peut se demander si l'histoire ecclésiastique n'a pas été composée peu avant la publication des *Etudes*, à un moment où pressé par le temps, l'auteur n'avait plus le loisir de polir et de composer. Cette hypothèse est confirmée par l'examen de la documentation : alors que pour l'histoire des empereurs, il a puisé à des sources multiples, prenant à Crevier un détail, à Gibbon un plan, à Tillemont une idée, à Montesquieu une remarque, à Guizot une note, il s'est contenté, pour l'histoire de l'Eglise, d'une seule source, Fleury, qu'il a suivie

très étroitement et souvent simplement copiée (52). Un autre indice, de moindre valeur d'ailleurs mais de même sens, c'est le fait que dans le catalogue des livres de Chateaubriand en 1817, ne figure pas cet ouvrage de Fleury dont il s'est indiscutablement servi pour les *Etudes*; il serait étrange, s'il avait écrit avant 1817 les parties qui traitent de l'histoire ecclésiastique, qu'il n'eût pas fait l'acquisition d'une œuvre dont il tirait si grand secours, lui qui possédait une bibliothèque si abondante.

D'autre part, ni dans sa correspondance, ni dans ses ouvrages écrits entre 1812 et 1825, on ne découvre des passages de l'histoire ecclésiastique, comme on retrouve des passages de l'histoire des empereurs, on l'a vu. Fait plus remarquable encore, le *Discours* de 1826 ne contient *pas une ligne* d'histoire ecclésiastique proprement dite (53). L'opposition des progrès de l'Eglise et de la décadence de l'Empire, dont Chateaubriand a tiré dans les *Etudes* des effets saisissants, se prêtait à des développements oratoires et il est à penser que s'il avait déjà composé à cette époque les passages de son œuvre touchant l'histoire ecclésiastique, il en aurait tiré parti dans son *Discours*. Il est donc très probable qu'en 1826, l'histoire ecclésiastique était encore à écrire. L'*Avis* placé en tête du *Discours* me semble en donner une preuve quasi décisive; Chateaubriand parle des modifications qu'il a été conduit à apporter à son texte pour qu'il pût faire l'objet d'une lecture :

(52) On en lira plus loin la preuve, p. 112 et suivantes.

(53) La citation qui est faite dans ce *Discours* d'un passage des Evangiles relatant la nativité de Jésus ne constitue pas à proprement parler de l'histoire ecclésiastique dont le début est placé par Fleury et par la plupart des auteurs à la mort de Jésus.

« Dans l'original, dit-il, les règnes des empereurs sont beaucoup plus développés; ils ne sont pas réduits aux seuls portraits des bons et des mauvais princes. La suite des événements *politiques, civils et militaires,* la publication des lois nouvelles, l'ordre et les principes des finances, l'accroissement du commerce, le changement graduel des mœurs publiques, l'augmentation des idées sociales, en un mot, la marche de l'esprit humain est partout l'objet de remarques multipliées. Les règnes moins pressés, les traits caractéristiques séparés par des matières d'un intérêt moins particulier, laissent les repos nécessaires à la réflexion » (54).

On le voit, Chateaubriand énumère avec un grand luxe de détails et de précision les points du texte original qu'il a négligés dans son *Discours* : événements politiques, civils et militaires, commerce, finances, lois nouvelles, changement des mœurs et des idées, et il ne dit pas un mot de cette histoire ecclésiastique qui occupe une place très importante, aussi importante que l'histoire civile souvent, dans le texte définitif des *Etudes historiques.* A mon sens, cette circonstance, jointe aux autres présomptions indiquées plus haut, est décisive et puisqu'il n'y a aucune preuve ni présomption contraire, on peut affirmer, je crois, que les passages des *Etudes* relatifs à l'histoire de l'Eglise ont été écrits après 1826.

Dans le passage de l'*Avis* qui nous occupe, on ne lit non plus aucune allusion à la théorie des Trois-Vérités et aux idées philosophiques et religieuses de l'Exposition

(54) *Discours* servant d'introduction à l'Histoire de France, lu dans la séance tenue par l'Académie Française pour la réception de M. le Duc Mathieu de Montmorency, le 9 février 1826, par M. le Vicomte de Chateaubriand, Paris, Firmin-Didot, 1826. — Cette édition est précédée d'un *Avis* qui contient ces lignes.

qui ne se trouvent pas exprimées dans le *Discours* de 1826.

Faut-il en conclure, comme pour l'histoire ecclésiastique et par un raisonnement analogue, que Chateaubriand n'a mis au point et fixé ces doctrines qu'après 1826? On s'étonnerait de ne pas les voir figurer dans le *Discours* s'il les avait déjà conçues et précisées; la théorie des Trois-Vérités, en effet, est particulièrement propice aux effets oratoires; par ailleurs, en 1826, elle présentait un caractère de nouveauté — qu'elle n'aura plus en 1831 — et Chateaubriand avait intérêt à l'exprimer pour prendre date en quelque sorte : une théorie est toujours dans l'air avant d'être rédigée et nul ne peut se flatter d'être longtemps seul à avoir découvert une idée nouvelle. De plus, Chateaubriand a placé dans le *Discours* de 1826 plusieurs passages qui appartiennent à l'Exposition, notamment sur les invasions des Barbares; il ne s'est donc pas systématiquement abstenu de choisir ses extraits dans l'Exposition. Mais il y a d'autres raisons encore de croire que la théorie des Trois-Vérités est postérieure à 1826. D'abord son contenu même; on montrera plus loin que la plupart des idées dont l'union forme la théorie des Trois-Vérités se retrouvent dans des ouvrages parus aux environs de 1830; or, on sait que Chateaubriand a rarement découvert lui-même un concept; il était celui qui recueille et qui transfigure les idées des autres, il n'était pas celui qui péniblement enfante un système, une doctrine nouvelle; on peut penser qu'il n'a pas inventé la théorie des Trois-Vérités, mais qu'elle s'est formée en lui à la lecture des ouvrages contemporains. Même si l'on admet l'hypothèse invraisemblable qu'il l'a trouvée lui-même et bien avant la publication des ouvrages de Guizot dont il paraît bien s'être inspiré, il resterait à expliquer d'où il vient que

dans aucune de ses œuvres antérieures aux *Etudes*, pas plus dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* et dans la *Correspondance* que dans le *Discours* de 1826, on ne relève un seul mot qui annonce ou rappelle cette théorie. Il semble plus simple et plus conforme aux probabilités de placer la naissance de la théorie des Trois-Vérités après 1826. — Une dernière remarque confirme l'exactitude de cette hypothèse; Chateaubriand dut être assez fier de son système philosophique, puisqu'il en parle de nouveau complaisamment dans une grande partie de sa Préface et puisque dans le résumé de son œuvre, inséré par lui dans cette même Préface, il a fait de la théorie des Trois-Vérités la clef de voûte de toute l'histoire, il a cru qu'elle expliquait tous les événements et tous les faits historiques; cependant, les *Etudes historiques*, dont la composition est antérieure à 1826, ne contiennent que des allusions clairsemées à la théorie : loin de nous rappeler à propos de chaque événement qu'il s'éclaire par le jeu de la vérité politique, de la vérité religieuse et de la vérité philosophique, l'auteur en parle à peine; en revanche, les dernières pages qu'il a composées de son *Histoire de France* — très probablement pendant les dix-huit mois de travail acharné qui ont précédé la publication de l'ouvrage — font une place infiniment plus large à la théorie. Il en faut déduire sans doute que les *Etudes historiques* ont été écrites avant l'Exposition, et la fin de l'*Histoire de France*, après. Bref il est permis, à mon avis, d'affirmer que la théorie des Trois-Vérités chez Chateaubriand date des environs de 1828-1829.

A cette même époque remonte certainement la composition des quelques pages consacrées à l'étude de l'avenir du christianisme en notre siècle (55). Chateaubriand en-

(55) A la fin du troisième discours.

trevoit une prochaine union des cultes; cette espérance porte avec elle sa date; elle se répandit assez subitement en France peu avant la Révolution de Juillet; Chateaubriand lui-même nous raconte, dans les *Mémoires,* qu'il en a entretenu le pape en 1829; enfin, dans le texte des *Etudes,* il parle de « l'écroulement des églises », expression à rapprocher d'une phrase de la Préface où il dit qu' « on abat les croix » (56) : ce sont des allusions à la destruction d'une église au moment de la Révolution de 1830. Tous ces indices nous autorisent à soutenir que le passage où Chateaubriand développe son opinion sur l'avenir du christianisme a également été écrit tout à la fin de la Restauration.

La comparaison du texte des *Etudes* et du *Discours* de 1826 montre aussi qu'indépendamment de la théorie des Trois-Vérités, de l'histoire ecclésiastique et du passage relatif à l'avenir du christiansime, Chateaubriand a pour le moins revu avec grand soin son manuscrit des *Etudes.* Il a modifié le plan, amendé quelques erreurs de fait et corrigé le style. On donnera au chapitre consacré au style des *Etudes* des exemples de ces améliorations. Pour les erreurs de fait, voici une rectification qui prouve avec quelle attention et quel scrupule Chateaubriand a révisé son texte après 1826; on lit dans le *Discours* de 1826 que « Tibère inventa le crime de lèse-majesté »; cette légère inexactitude a disparu dans l'édition de 1831 : « Tibère étendit le crime de lèse-majesté

(56) « On se rappelle *Pons de l'Hérault,* préfet du Jura et grand abatteur de croix, ce qui fut cause que quelques malins ajoutèrent au *Credo : Passus est sub Pontio de l'Hérault* » F.-Z. Colombet, *Chateaubriand,* p. 328.

qu'avait inventé Auguste » (57). Quant au plan, il a subi une refonte totale; on se rappelle le plan primitif que Chateaubriand a retracé dans l'*Avis* de 1826; un premier discours s'étendait jusqu'à la chute de l'empire d'occident; le second comprenait ou devait comprendre l'histoire des Gaulois et des Francs; dans le texte définitif, le premier discours a été remplacé par les six discours qui forment les *Etudes historiques.* Ce changement de plan annoncé dans la Préface (58) est très tardif; il est probable, selon l'hypothèse de M. Chalvet (59), qu'il n'a été réalisé que sur épreuves; le premier discours, en effet, s'intitule dans le manuscrit Chalvet : Discours sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des Barbares, première partie, de Jules César à Constantin. Or, ce manuscrit est celui qui fut donné à l'impression. De toute manière, la transformation du plan est postérieure à 1826.

Disons enfin que la Préface, partie importante des *Etudes,* a probablement été commencée en 1829 et achevée après la Révolution de 1830; les multiples allusions aux événements de Juillet qu'elle renferme et qui ne semblent pas avoir été ajoutées après coup, les jugemnts portés sur les auteurs contemporains et sur leurs œuvres, tout indique que Chateaubriand, comme il est naturel, l'a écrite peu avant la publication de l'ouvrage lui-même; personne d'ailleurs ne le discute et je n'insiste pas.

(57) T. I, p. 46.
(58) P. CXIV.
(59) *Bulletin de la Société Chateaubriand.* 2e année, n° 1 p. 25.

⁂

Cette recherche des éléments de solution au problème de la date que l'on découvre dans le texte des *Etudes* clot notre enquête; après avoir résumé la thèse de l'abbé Pailhès et discuté la valeur probante des arguments qu'il invoque, on a cherché, comme on se l'était proposé, des objections, des confirmations et des mises au point de cette thèse, successivement dans la *Correspondance* et le reste de l'œuvre, dans les Mémoires des contemporains et dans le texte lui-même.

Il n'est peut-être pas inutile de résumer les points ainsi établis et de retracer en quelques mots la genèse des *Etudes historiques,* telle qu'elle ressort de cette enquête.

L'ouvrage n'a pas été bâclé dans les dix-huit mois de travail fiévreux qui précédèrent sa publication; Chateaubriand l'affirme, c'est l'une de ses œuvres qui lui a coûté le plus de travail et dont il s'est occupé le plus longuement.

Les *Etudes historiques* ont été conçues en même temps que les *Martyrs* ou peu après; les *Martyrs* et les *Etudes* en effet sont de la même volée, ils sont étroitement apparentés par l'art de l'historien que Chateaubriand y déploie et par la similitude du dessein apologétique.

L'ouvrage n'a été commencé probablement qu'en 1811; pendant les années 1811 à 1814, Chateaubriand y a beaucoup travaillé; il semble qu'il se soit consacré à l'histoire ancienne surtout de 1811 à 1813, avec des interruptions; une conversation avec Sismondi montre qu'il avait à cette époque l'esprit préoccupé d'histoire romaine; certaines allusions ne peuvent dater que de l'Empire.

En 1814, Chateaubriand a « deux volumes à peu près achevés ». Ces deux volumes comprenaient peut-être

l'ensemble des *Etudes*, en tout cas les deux derniers discours consacrés aux mœurs.

De 1814 à 1816, Chateaubriand abandonne, faute de temps, ses travaux historiques. Il les reprend sans doute à la fin de 1816, et jusqu'en 1818 au moins, il s'en occupe très activement, « dix et douze heures par jour ». Si ses loisirs sont plus rares après 1818, ses articles de polémique prouvent qu'il a toujours l'esprit plein des choses de l'histoire ancienne.

En 1826, dans un *Discours* prononcé à l'Académie, il communique au public quelques extraits des *Etudes*. Ce *Discours*, précédé d'un *Avis* de l'auteur, est imprimé la même année. *Discours* et *Avis* prouvent qu'en 1826, les *Etudes historiques* étaient écrites, au moins dans leur première forme.

Entre 1826 et 1830, il termine son ouvrage. Il compose, après 1826, toute la partie consacrée à l'histoire ecclésiastique, les passages de l'Exposition où il développe son système des Trois-Vérités et ses idées politiques et religieuses.

A la même époque, il revise son style, amende certaines erreurs du texte et fait rechercher par Daniélo les passages d'auteurs anciens cités dans les notes.

En 1830, à part la Préface, les *Etudes historiques* sont achevées; une note de l'auteur apprend qu'il en corrigeait les épreuves au mois d'août. Il a cependant opéré encore des changements sur épreuves : il a transformé le plan, inséré quelques allusions aux événements de Juillet et ajouté les pages relatives à l'avenir du christianisme.

Bref, les *Etudes historiques*, qui étaient écrites en partie à la fin de l'Empire, ont été remaniées pendant la Restauration et complétées dans les années 1826-1830.

LE « LANCEMENT » DE L'OUVRAGE

La genèse des *Etudes historiques* s'étend, on l'a vu, sur une quinzaine d'années; pendant cette période le public, de façon plus ou moins directe, connaît le dessein de Chateaubriand d'écrire une histoire de France. L'auteur du *Génie du christianisme* favorisa, probablement, cette opinion; l'art avec lequel il a préparé, sans peut-être le vouloir toujours lui-même, la publication de son ouvrage est remarquable et le « lancement » des *Etudes* entre 1812 et 1830 ne le cède en rien, par l'habileté des procédés employés, à celui du *Génie*; ces procédés, nous ne les connaissons souvent que de manière fragmentaire ou par leurs résultats; mais il est assez curieux de suivre l'extension progressive, parmi le public, de l'idée que Chateaubriand préparait une *Histoire de France*, de son impatience à la voir paraître et de sa curiosité ou de son enthousiasme à l'égard d'une œuvre non encore née.

Dès 1810, Chateaubriand reçoit des lettres qui le pressent d'écrire l'histoire; les promesses voilées qu'il a faites dans l'*Itinéraire* et dans les *Martyrs* ne sont pas étrangères à cet empressement. M. de la Tresne demande, en vers, à lire sa « belle histoire »; un frère du général Levasseur va jusqu'à offrir à Chateaubriand le sujet, le titre et même l'esquisse de la nouvelle œuvre; sa lettre révèle à merveille « la disposition des esprits en cette fin de l'Empire à l'égard du poète et du voyageur » (60).

(60) Pailhès, *op. cit.*, p. 540; la lettre qui suit est empruntée également à l'ouvrage de l'abbé Pailhès.

« Bergues (Nord), le 30 avril 1813.

« ...La France attend encore un ouvrage digne de votre génie. Vous dites, Monsieur, dans l'*Itinéraire* : « On a recherché les causes de la décadence de l'Empire romain. Il y aurait un bel ouvrage à faire sur les causes qui ont précipité la chute des Grecs ». Voici, Monsieur, l'ouvrage que la France attend de vous... ».

Puis il offre des notes prises par lui sur « la Grèce et les grands hommes qu'elle a produits » pour « un ouvrage qui devait avoir pour titre *Des colonies des Grecs* », et il continue :

« Reprenez vos pinceaux, Monsieur, et en nous apprenant les motifs qui forcèrent les Grecs à former des colonies et quelles furent les causes de la décadence de la Grèce, retracez-nous les sublimes actions des grands hommes de l'Attique... C'est au nom de la patrie et des Muses que vous chérissez que je vous prie d'entreprendre cet ouvrage. La Bretagne s'enorgueillira un jour de vous compter au nombre de ses enfants. Laissez murmurer l'envie. La gloire du grand Homère a survécu à toutes ses atteintes... »

Les amis du grand écrivain contribuaient aussi à répandre l'idée que Chateaubriand préparait une *Histoire de France*; Fontanes, par exemple, signale en 1813 à l'un de ses correspondants que Chateaubriand « travaille à l'histoire » (61). Sismondi à son tour apprend qu'il médite une *Histoire de France*; par avance, d'ailleurs, il la critique :

« J'ai une grande admiration pour son talent, mais il me semble qu'il n'en est aucun moins propre à écrire l'histoire. Il a de l'érudition, il est vrai, mais sans critique,

(61) Lettre citée par M. V. Giraud dans son *Christianisme de Chateaubriand*, t. II, p. 328.

je dirai presque, sans bonne foi... Son Histoire de France sera le plus bizarre roman du monde; ce sera une multiplicité d'images qui éblouiront les yeux; la richesse du coloris fait souvent papilloter les objets et je me représente son style appliqué aux choses sincères comme le clavecin du père Castel qui faisait paraître des couleurs au lieu de sons ».

Et peu à peu, le public apprit qu'il s'occupait d'une *Histoire de France*; voici, par exemple, ce qu'écrit un Montpelliérain en 1817; le passage est significatif :

« Les *Lettres Champenoises* annoncent plusieurs nouveaux ouvrages de M. de Chateaubriand; les *Abencérages, Moïse,* tragédies; deux volumes de l'histoire des Valois et un *Voyage en Amérique* en quatre volumes composés dans le feu de la première jeunesse... Il paraît que ces ouvrages, et principalement le dernier, font partie de ceux que l'auteur avait perdus. C'est une bonne fortune pour la littérature française » (62).

Chateaubriand, devant de semblables affirmations, protestait ou faisait mine de protester : « Je n'ai rien à la presse, écrivait-il en 1820, à la comtesse de Marigny. Cette histoire de France est un conte de journaux » (63). Mais il continuait à préparer habilement les esprits. Dans une lettre adressée à Louis XVIII en 1822 et qui dut avoir un certain retentissement, il parlait de ses travaux historiques « depuis longtemps commencés » et terminait son épître sur un compliment adroit, propre à attirer sur son ouvrage la bienveillance royale : « Vous savez, Sire, disait-il, l'histoire de France comme on sait celle de sa famille. Mon ouvrage serait plus digne de Votre Majesté

(62) *Notice sur M. le Vicomte de Chateaubriand,* par J. R. P., Sarran, Montpellier, 1817, p. 47.

(63) *Correspondance,* éd. L. Thomas, t. III, p. 361.

si elle permettait quelquefois de l'entretenir de mes recherches et de m'éclairer de ses lumières » (64). Des « fuites » plus ou moins involontaires se produisaient et des fragments de son ouvrage venaient à la connaissance du public. « Nous avons nous-même publié la mort de Saint Louis dans l'*Itinéraire*, écrit-il en 1826 dans l'*Avis* du *Discours* prononcé à l'Académie. Le *Conservateur* renferme quelques pages du règne du roi Jean; et dernièrement, le récit de la bataille de Poitiers a été imprimé dans les journaux sans que nous ayons pu savoir comment on s'est procuré une copie exacte de ce récit ».

Vers 1825, l'opinion publique est gagnée : chacun croit que Chateaubriand écrit ou va publier une *Histoire de France*. Il nous en reste un témoignage tangible, le dossier de trois pièces, conservé aux Archives Nationales, qui se rapporte à un projet de faire Chateaubriand historiographe de France en 1825 (65); la première pièce est un rapport au roi du vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, du 17 juillet. « ...Sans contester ici en rien le mérite très réel de l'historien du XVIII^e^ siècle, M. Charles de Lacretelle, que ses excellents sentiments rendent d'ailleurs très digne de fixer l'attention du Roi, il ne semble pas que ce mérite soit de nature à l'emporter sur celui de MM. de Chateaubriand et Michaud. Après ces trois écrivains, il n'est dans l'Académie française personne qui ne soit comme historien placé bien au-dessous d'eux... » On pourrait penser que le directeur des Beaux-Arts fait allusion à l'ouvrage de Chateaubriand

(64) *Id.* t. III, p. 366.

(65) Ces indications et celles qui suivent sont empruntées à un article de M. Lanson, paru dans la *Revue d'Histoire Littéraire*, année 1902, p. 674 et suivantes, intitulé : « A propos de la défection de Chateaubriand, documents et fragments ».

sur la *Maison de France* paru la même année; et c'est l'opinion de M. Lanson; mais le troisième document — le second n'est qu'une minute du premier et ne donne aucun renseignement nouveau — me paraît contraire à cette supposition; « il est visiblement le canevas d'une proposition orale que M. de la Rochefoucauld a faite au roi »; sur la deuxième feuille, les noms sont répétés au crayon avec les titres littéraires des auteurs :

Lacretelle, Histoire du XVIII[e] siècle.

Michaud, Histoire des Croisades.

Chateaubriand, Histoire de France.

Ne faut-il pas voir dans ces mots « Histoire de France » une allusion au travail de Chateaubriand sur l'histoire nationale, dont certains fragments avaient déjà paru et dont les journaux annonçaient la prochaine publication?

Quelque temps après, le 9 février 1826, Chateaubriand lisait dans la séance publique de l'Académie Française, à l'occasion de la réception du duc de Montmorency, un discours formé d'extraits de ses *Etudes historiques*; sans doute dans le dessein de prendre une fois la parole à l'Académie, puisqu'il n'avait pu prononcer son discours de réception; sans doute, comme le veut l'abbé Pailhès, parce que son œuvre lui était chère, mais aussi pour éveiller une fois de plus la curiosité du public autour de ses études d'histoire. Le moyen était bon; la lecture souleva l'enthousiasme; le jeune Quinet qui assistait à la séance nous a laissé toute la fraîcheur et toute l'intensité de son impression dans une lettre à sa mère; elle montre, mieux que ne sauraient faire les plus longues explications, l'ardente sympathie, la ferveur véritable qui poussaient alors vers M. de Chateaubriand la jeunesse romantique française; elle prouve aussi avec quelle habileté l'auteur

des *Etudes* avait choisi les extraits dont il composa son discours :

« Paris, décembre 1825 (66).

« J'ai vu Chateaubriand à la séance publique de l'Académie, je l'ai vu et entendu, et en vérité, il faut qu'il y ait dans la présence d'un homme de génie une étonnante puissance, car je me sens depuis un moment heureux d'un bonheur qui me fortifie et comme soulagé d'un poids immense. J'ai entendu sa voix et j'ai joui de l'immense supériorité d'un homme sur toute une multitude qui avoue, qui reconnaît son empire... Il lisait l'Introduction de son Histoire de France. Je ne sais jusqu'où le prestige m'a égaré, mais je crois n'avoir jamais entendu de lui de telles paroles. C'est l'éloquence la plus mâle, la plus philosophique, la plus impérissable. Il n'a pas été en vain à Jérusalem et il en a rapporté les accents de Daniel et d'Isaïe. Honneur à lui! ce livre est une des gloires du siècle. Voyez ce que c'est qu'un grand cœur! Il a pénétré par l'âme toutes les lois de l'histoire dont les savants recueillent à grand peine quelques débris à force de labeur et de veilles... Il semblait que sa voix dominât du haut du ciel, et chacun devenait pensif, comme atteint d'un charme irrésistible... Je croyais connaître toutes les émotions que la terre peut donner. Mais je vois bien qu'il y a dans le cœur un infini qui ne se dévoile que par degré » (67).

Toute la lettre est un hymne d'enthousiasme pour

(66) Cette date, qui figure dans l'édition Germer-Baillère, est évidemment fausse, puisque le discours a été prononcé le 9 février 1826.

(67) Edgar Quinet. *Correspondance, Lettres à sa mère,* 2 vol. (tiré des *Œuvres complètes*) chez Germer-Baillère et Cie, t. I, p. 382.

l'homme et pour l'historien. Chateaubriand savait gagner les cœurs.

Il savait aussi préparer la publication d'un ouvrage. Dans l'*Avis* qu'il plaça en tête de ce *Discours* paru la même année chez Firmin-Didot, il parle de ses *Etudes historiques* de la manière propre à exciter chez le lecteur l'envie de les connaître; il va même, pour faire valoir son œuvre, jusqu'à prendre certaines libertés avec la stricte exactitude : dans l'original, à l'entendre, « la publication des lois nouvelles, l'ordre et les principes des finances, l'accroissement du commerce..., en un mot, la marche de l'esprit humain est partout l'objet de remarques multipliées »; or, l'un des reproches que l'on peut adresser à l'auteur des *Etudes*, c'est justement d'avoir négligé dans son ouvrage l'examen de ces divers points : la publication des lois nouvelles est peu étudiée, et l'histoire du droit romain est condensée en une note; Chateaubriand parle à peine des finances, auxquelles il consacre en tout trois pages; quant au commerce, il est permis de dire qu'il l'a complètement passé sous silence. Reconnaissons, cependant, qu'il avait peut-être le dessein de combler ces lacunes, lorsqu'il écrivait l'*Avis* de 1826; il a retouché son œuvre et lui a apporté des adjonctions importantes dans les dernières années de la Restauration; ces reprises, il les méditait, sans doute, déjà en 1826 et l'on peut supposer que s'il n'avait pas été pressé par le temps, il aurait introduit dans son ouvrage des passages relatifs au commerce, aux finances et aux lois, comme il a ajouté les parties traitant de l'histoire ecclésiastique.

Désormais le public est préparé à accueillir le nouvel ouvrage; on en parle jusque dans les salons de province. Le 2 février 1830, Chateaubriand annonce à Thierry les « deux volumes » qu'il est sur le point de publier —

les « trois volumes » lui dira-t-il un mois après — et il ajoute : « Ils auront besoin de votre indulgence... » (68).

Les *Etudes historiques* parurent le 4 avril 1831, en vertu du traité conclu en 1826 avec Ladvocat, le libraire à la mode et l'éditeur des jeunes romantiques; d'après les clauses de ce traité, d'ailleurs avantageux, Chateaubriand devait faire paraître ses *Œuvres complètes* à partir de l'été 1826, en livraisons échelonnées sur plusieurs années et calculées de manière à former une trentaine de volumes; il recevait en contre-partie une somme assez importante — 150.000 francs environ — et jusqu'à sa mort, une rente viagère (69). Chateaubriand fut donc contraint, en 1831, de publier ses *Etudes historiques* et les fragments déjà écrits de son *Histoire de France* qui formèrent la treizième et dernière livraison des *Œuvres complètes* éditées par Ladvocat. Le moment était mal choisi : Chateaubriand l'a remarqué avec quelque amertume dans son Avant-Propos et dans la Préface; les esprits encore sous le coup des événements de Juillet ne se souciaient guère de travaux historiques. L'ouvrage « paraît, dit-il, lorsqu'il ne peut plus trouver de lecteurs. ...Il s'agit bien de Néron, de Constantin, de Julien, des apôtres, des martyrs..., il s'agit bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous nous trouvons engagés dans le naufrage du monde moderne. N'est-ce pas une sorte de radotage, une espèce de faiblesse d'esprit que de s'occuper des lettres dans ce moment? ». De sorte que le patient « lancement » de l'ouvrage se trouva à peu près inutile.

Si les *Etudes historiques* parurent à un moment défa-

(68) Cf. Moreau, *Chateaubriand*, chez Garnier, 1927, p. 179.

(69) Ces détails sont empruntés, entre autres, à l'ouvrage cité de M. M. Levaillant, p. 195.

vorable, il ne faudrait pas croire qu'elles passèrent totalement inaperçues; elles n'eurent pas le succès qu'elles auraient connu, publiées sous l'Empire ou même sous la Restauration, mais elles furent assez lues pour que, du vivant de leur auteur, seize éditions en aient paru, dont quatre en dehors des *Œuvres complètes* (70).

L'ouvrage formait, dans l'édition Ladvocat, quatre volumes au lieu de deux qui avaient été promis : Chateaubriand avait donc exécuté, et au-delà, les engagements pris à l'égard des souscripteurs de ses *Œuvres complètes*. Par malheur, Ladvocat avait été ruiné par la Révolution de Juillet et il ne put faire face à ses propres engagements. Sainte-Beuve a retracé la scène qui montre la désinvolture magnifique de Chateaubriand et son mépris de grand seigneur pour l'argent :

« Peu après la Révolution de Juillet, son libraire vint un matin le trouver et commença un discours sur la difficulté d'acquitter les engagements contractés avant les derniers événements. Chateaubriand comprit aussitôt et sans le laisser continuer, lui demanda de quelle somme il s'agissait : elle était considérable. Il lui en donna quittance dans l'instant » (70).

(70) Voici ces quatre éditions (d'après Kerviller) :
Paris, Lefèvre, 1831, 4 vol. in-8°.
Paris, Ledentu, 1835, 4 vol. in-18.
Paris, Lefèvre, 1838, in-8°.
Paris, Didot, 1845, gr. in-8°.
En 1872, enfin, les *Etudes* furent réimprimées une fois encore dans une édition séparée : Paris, Michel-Lévy, 2 vol. in-18.

(70) Pour de plus amples détails, cf. P. Moreau, *op. cit.*, p. 279, et l'ouvrage de l'abbé Clergeau.

LES JUGEMENTS DE LA CRITIQUE

Quelques jours après la publication des *Etudes*, le 18 avril, un article, favorable, était publié dans la *Quotidienne*; il n'était pas signé, mais Chateaubriand devina le nom de son auteur qui était Alfred Nettement et lui envoya, le même jour, une lettre de remerciement :

« *A M. Alfred Nettement,*

« Paris, ce 18 avril 1831.

« Je crois vous devoir, Monsieur, l'article obligeant que je viens de lire dans la *Quotidienne*. Je vous remercie pour moi et je vous en félicite pour vous, non à cause des éloges que vous voulez bien me donner et que je ne mérite guère, mais parce qu'il est bien conçu, bien pensé et écrit avec un rare talent.

« Recevez, de nouveau, Monsieur, je vous prie, mes remerciements sincères et mes compliments les plus empressés » (71).

Le 11 mai paraissait dans le *National* un article non moins favorable de Charles Magnin qui louait l'imagination de Chateaubriand et « la richesse de sa palette ». « L'auteur des Etudes, disait-il, est un admirable coloriste; mais il n'en est pas moins un dessinateur exact, un patient investigateur, un penseur sagace et profond. L'éclat d'une belle arme n'altère point sa trempe et nous n'avons pas entendu dire que les brillants oiseaux des tropiques aient le vol moins élevé ni moins sûr parce que leur plumage resplendit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... ». Sous ses louanges, cependant, Magnin glissait

(71) Cité par Biré, *Les dernières années de Chateaubriand.*

quelques réserves : il marquait l'absence d'unité des *Etudes* qui, « demeurées longtemps sur le chevalet, reprises à de longs intervalles et sous l'influence de théories diverses... offrent l'emploi et la fusion de plusieurs méthodes » ; il montrait la fragilité de l'unité artificielle que Chateaubriand a essayé de leur donner en faisant « circuler autour » des diverses parties « une idée philosophique qui leur est commune », et en les pourvoyant de la sorte, « sinon d'un lien tout à fait intime et très fort, au moins d'une enceinte » ; il regrettait que Chateaubriand se plût « trop à remuer du pied les cadavres et à multiplier les effroyables épitaphes » ; il concluait en déclarant qu' « il n'existe nulle part une peinture plus complète ni mieux nuancée des sociétés païenne, chrétienne et barbare ».

Les jugements des contemporains furent d'une diversité extrême; Chateaubriand, avec une orgueilleuse amertume qui montre peut-être combien les *Etudes* lui tenaient à cœur, s'attachait dans la Préface et dans l'Avant-Propos à dénigrer son œuvre « dont personne ne parcourra une ligne », « publication dont » il n'était « pas le maître » et qu'il n'aurait pas éditée sans « des engagements » qu'il avait été obligé de contracter; il n'avait pas « l'espérance d'être lu » et il écrivait sa préface pour « épargner » aux « quelques hommes singuliers » qui s'enquerraient de ses recherches « la peine d'aller plus avant » et pour leur permettre « d'approuver et de combattre » son ouvrage « sans l'avoir lu ». Il insistait sur les lacunes, montrait qu'il n'avait pu réaliser son dessein, faute de temps : « Je n'ai pu bâtir sur les masses que j'avais enfoncées dans la terre qu'une espèce de baraque en planches, ou en toile ». Dans une lettre qu'il avait adressée aux rédacteurs de la *Revue Européenne* le

15 décembre 1831, il disait de même : « Je n'ai fait, Messieurs, qu'ébaucher dans mes *Etudes historiques* le vaste sujet de la société chrétienne : explorateur d'une mer dont toutes les plages n'étaient pas sondées, j'ai reconnu quelques-uns des détroits qui conduisent à un autre océan. C'est à vous, jeunes navigateurs, à reprendre ma carte ébauchée... » (72). Un an plus tard, il aura ce mot mélancolique : « J'ai fait de l'histoire et je pouvais l'écrire... » (73).

Les appréciations des critiques du temps, qui se laissèrent parfois influencer par ces dénigrements de l'auteur lui-même, furent diverses et souvent contradictoires : Ch. Magnin admirait que Chateaubriand ait su et « pu trouver... au lendemain d'une révolution et... au milieu de pareilles secousses, la force et la liberté d'esprit nécessaires à l'achèvement de ce travail ». A l'inverse, Villemain regrettait qu'il n'ait pas « été donné à M. de Chateaubriand d'être vraiment Milton, c'est-à-dire, en se séparant du monde, d'en retirer son âme tout entière, d'emporter avec lui toute sa force » ; il déplorait que « le grand écrivain français » n'ait pas eu « ce détachement sublime, ce mépris de tout ce qui n'était pas la science et la vérité ». Villemain faisait également des réserves pour l'érudition dont Chateaubriand s'était « chargé » et il déclarait que l'œuvre n'avait été « pour l'historien lui-même que l'exécution hâtive d'un engagement forcé ».

Sainte-Beuve s'est montré plutôt sévère lui aussi : « Sous prétexte, disait-il à propos de l'*Essai,* d'écrire pour lui et pour *lui seul,* l'auteur y a tout mis, y a versé

(73) Cité par Biré, *op. cit.*

(73) Cité par Beaunier (Préface testamentaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*).

pêle-mêle toutes ses pensées, toutes ses rêveries, toutes ses lectures. J'y devine d'avance l'auteur des *Etudes historiques* et ce procédé commode qu'il s'est trop permis et qui fait qu'à part les courtes œuvres..., il n'a donné que des pages et n'a plus composé d'ouvrage véritablement joint et consistant ». Et ailleurs : « ...Dans tout ce que M. de Chateaubriand a écrit d'historique, à travers des traits admirables qui sillonnent sa matière, le fond ne m'inspire jamais une entière confiance. Je crois sentir un écrivain artiste qui n'a pas étudié les choses en *elles-mêmes* avec assiduité, avec patience et longanimité, décidé à n'y voir que ce qu'elles lui donneraient et à ne rien leur faire rendre de plus...; cela n'empêche qu'il ne laisse à tout moment échapper de ces mots, de ces éclairs qui tombent en plein sur une situation ou sur un caractère et qui les pénètrent, de ces traits qu'un honnête historien bien appliqué ne trouverait jamais ». Il appelle les *Etudes* « des fragments brusques et saccadés semés de lumières brillantes », mais il lui est arrivé de parler du « beau livre des *Etudes* ».

L'auteur de l'*Essai sur les ouvrages de M. de Chateaubriand* placé en tête de l'édition Pourrat des *Œuvres complètes*, — sans doute Jules Janin — se montre plus enthousiaste : « Quel monument élevé à la gloire de la France! le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, la *Monarchie selon la Charte*, les *Etudes historiques* et enfin les *Mémoires*, cercle immense dans lequel seront renfermés tous ces chefs-d'œuvre élevés par le génie comme sont enfermés dans leur vaste forêt les palais de Fontainebleau ».

Le morose et malicieux G. Planche est moins favorable; il reproche de façon générale à Chateaubriand de confondre « l'entassement des textes... avec l'érudition

vraie », « de jouer à l'Académie des Inscriptions » et d'avoir « le goût d'érudition hâtive ». Pour les *Etudes historiques*, elles lui semblent « un bel exercice de parole, une amplification harmonieuse, un compromis ingénieux et disert entre la science désintéressée de Gibbon et l'indignation éloquente des Pères de l'Eglise ». Quant à la Préface, « après le premier éblouissement produit par l'infinie variété des hommes et des choses qui passent devant nos yeux, si nous cherchons à reconnaître la pensée qui préside à ce panorama, nous sommes forcés de reconnaître que l'auteur s'est proposé de nommer tout le monde; il a voulu prouver qu'il sympathise de cœur et d'intelligence avec les espérances, avec les idées les plus nouvelles; sa préface, loin d'être une démonstration, n'est qu'un dénombrement ».

Edgar Quinet, revenu de ses enthousiasmes de 1826, écrivait de même à un ami que Chateaubriand, dans les *Essais sur la littérature anglaise*, « selon son usage... convoquait le ban et l'arrière-ban de la *Jeune France* comme autrefois dans ses *Etudes historiques* ».

Nisard passe purement et simplement sous silence les *Etudes historiques* qui, pour Ancelot sont un « noble et consciencieux travail ». Vinet « salue l'historien » mais ne s'arrête pas à étudier le « monument d'ailleurs inachevé, tronqué, où rien, si ce n'est le style, n'a reçu les derniers soins de l'ouvrier, où le porphyre massif émerge du milieu des gravois, où des colonnes hautaines attendent en vain l'entablement qui leur fut promis ».

Augustin Thierry était, à l'inverse, extrêmement louangeux et il écrivait à Chateaubriand pour l'inviter à poursuivre ses travaux historiques : « Après ces immortels ouvrages, le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, les *Etudes historiques* terminées en quelques mois,

vous avez toute votre force, vous êtes jeune pour le travail, vous étudiez des jours entiers..., vous pouvez, comme Thucydide, comme Tacite, écrire l'histoire de votre temps..., jamais matière plus grande ne s'est offerte à un génie plus puissant et mieux préparé..., en même temps que vous serez avec Napoléon la plus grande renommée de ce siècle, vous resterez son juge dans l'avenir » (74).

Alfred Nettement, dans son étude de l'ouvrage de Chateaubriand (75), mêlait la critique aux éloges. Il élevait quelques objections contre le système des Trois-Vérités : « La vérité en elle-même est une... tout combat d'une vérité contre une vérité serait la tentative impossible d'un suicide moral et intellectuel ». Il déplorait que Chateaubriand, pour exposer ses théories, n'ait pas employé les termes dont il aurait usé « sans doute si l'influence des temps où il écrivait ne l'avait pas déterminé à modifier son langage pour le rendre plus conforme à l'esprit dominant », et qu'il ait fait, dans quelques passages de son Exposition, « des sacrifices... à l'espoir de se concilier les suffrages des disciples de l'école moderne ». Il reprochait à l'auteur « les phrases de circonstance » qu'il a jetées dans ce livre d'histoire générale et qui « produisent l'effet de ces inscriptions banales que les passants tracent à la pointe de leurs couteaux sur les monuments avec le millésime de l'année et leur signature, insulte que le moment qui fuit laisse au front des choses qui demeurent ». En revanche, il le louait d'avoir su mettre en relief, par un contraste heureux, les « mi-

(74) Cité par Nettement.
(75) *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, t. II, p. 355 et s.

sères intellectuelles et les turpitudes morales » de la société païenne à côté des beautés et de la candeur du christianisme naissant, et d'avoir donné au fait chrétien l'importance historique qu'il mérite : « Les *Etudes historiques* ...sont une des productions historiques importantes de cette période ».

Le jugement de Collombet, qui a consacré à l'ouvrage de Chateaubriand une douzaine de pages, est symétrique à celui de Nettement. Comme lui, il regrette ce « malheureux besoin de sourire aux idées nouvelles, si ce n'est de les caresser, et de se voir en retour fêté par elles » ; il attaque le système des Trois-Vérités, la perfectibilité admise par Chateaubriand et son « christianisme progressif » ; il s'étonne de le voir ainsi « emporté au souffle nouveau et à ces vaines subtilités d'écrivains modernes, qui, ne voulant pas sembler tout d'abord les partisans des hérésies et des atteintes à l'inflexible rigueur de la foi catholique, c'est-à-dire de la vérité, se sont retranchés derrière des inventions spécieuses... » Il aime « le tableau pittoresque et animé de la vie des Césars » et certains « accents par intervalles dignes de Bossuet ». L'érudition ne lui paraît « pas toujours puisée aux meilleures éditions des auteurs qu'il cite ». Dans l'ensemble, le jugement est favorable, comme celui de Nettement.

La postérité, jusqu'à ces dernières années, a ratifié cette incertitude des jugements des contemporains : selon l'humeur du critique, la louange l'emporte sur le blâme ou le blâme sur la louange; on admire le style, on nie l'érudition.

Pour Jules Lemaître. Chateaubriand « a ...tracé dans les *Etudes historiques,* une large et abondante ébauche » de l'histoire de France. Il « avait certes en lui de quoi devenir un grand historien. Mais l'histoire n'était... pour lui qu'un pis-aller ».

Renan est sévère : « M. de Chateaubriand qui avait une intuition si vive des temps et des races, fut arrêté sur le seuil de la grande histoire par l'insuffisance de son instruction ».

Louis de Loménie admire la vigueur du style et l'allure de l'ensemble : « Ebauches, mais quelles puissantes ébauches que les *Etudes historiques* ! que de beaux fragments ! que d'idées hardies et neuves, dont plus d'un a profité sans le dire, se détachant au milieu des parties faibles de cet édifice inachevé ! »

Maurel déclare que les *Etudes* « sont le *Génie* de la politique » de Chateaubriand. « C'est l'effort d'un cœur blasé pour aimer encore. Il veut se prouver à lui-même la vérité de ce qu'il proclame ».

Citons aussi l'opinion de Monselet pour qui les *Etudes* sont « célèbres par leur préface », celle de M. E. des Essarts dans la littérature de Petit de Julleville : « On croirait souvent lire Montesquieu complété par un grand poète... le premier, Chateaubriand a trouvé ce qu'il y avait de systématique, d'hypothétique dans les théories de Guizot et d'Augustin Thierry... il nous apparaît comme le maître de Renan et de Taine, de Flaubert et de Saint-Victor, tout aussi bien que de Lamartine, d'Edgar Quinet et de Victor Hugo ». Le *Larousse Universel* estime que « sa philosophie de l'histoire est d'un poète plutôt que d'un penseur » et qu' « à l'exception du style, rien n'a reçu la dernière main de l'artiste ». L'érudition est « ingrate », mais « l'intelligence philosophique de l'histoire » est profonde.

Aux yeux de Lescure, « les intuitions et les divinations superbes des *Etudes historiques* permettent à leur auteur de se considérer là encore, sur ce terrain de l'histoire..., comme un précurseur de la science nouvelle, de l'art

nouveau ». Cependant, son érudition est « hâtive » et lui a été « fournie par quelques collaborateurs zélés », et la puissance de sa verve et de son originalité subit « des défaillances et des éclipses dans la composition et dans l'exécution » de l'ouvrage.

Brunetière est plus favorable : « Les *Etudes historiques* sont pleines de vues générales et originales, d'érudition même; et il est étrange que l'analyse en tienne d'ordinaire si peu de place dans l'examen des œuvres de Chateaubriand » (76).

Dans ses *Etudes critiques,* M. J. Bédier suspecte la documentation de l'ouvrage : « ...Pour conduire des origigines jusqu'à Louis XVI, son *Analyse raisonnée de l'histoire de France,* sans compter cet ample *Discours sur la chute de l'Empire romain,* n'y a-t-il pas indication qu'il a exploité selon les mêmes procédés de transcription géniale on ne sait encore quels Carver et quels Charlevoix ».

Les jugements des historiens sont divers : pour Léon Gautier (*Portraits littéraires*), c'est une « œuvre beaucoup trop délaissée ». Au contraire, M. Camille Jullian la trouve sans grande valeur : « En admettant » que l'auteur « ait eu, en écrivant ces pages, une idée précise et constante, il pense refaire la *Civilisation* de Guizot » et « outre sa méthode », il lui « emprunte les idées maîtresses de longs développements... Son érudition est de mauvais aloi; ses prétendus récits historiques paraissent

(76) On comprendra cet étonnement si l'on songe que Faguet et M. Lanson continuent à passer sous silence les *Etudes historiques.* Cette omission totale est cependant de plus en plus rare; dans des ouvrages récents, même destinés à l'enseignement, certains, tel M. Canat, consacrent quelques pages à l'ouvrage de Chateaubriand.

l'œuvre de collaborateurs inexpérimentés. L'ouvrage ne se tient pas... Çà et là, son génie intelligent et poétique se révèle par des pages admirablement inspirées où il a vu la vérité et retrouvé le passé par divination plutôt que par analyse ».

Disons enfin que dans des ouvrages récents, MM. V. Giraud, Melchior Bonnet, P. Moreau, etc., s'efforcent de réhabiliter les *Etudes historiques* et de leur donner dans l'examen des œuvres de Chateaubriand le rang qu'elles méritent d'occuper, réalisant ainsi la prédiction de Daniélo :

« On n'a pas encore rendu aux *Etudes historiques* une justice suffisante; le temps viendra ».

⁂

Nous avons ainsi retracé en quelque sorte la biographie des *Etudes historiques*; un côté reste à envisager, c'est le travail du style de l'auteur, les améliorations qu'il a apportées à son manuscrit au cours des années; nous en donnerons quelques exemples à propos du style; mais nous allons immédiatement décrire le manuscrit Chalvet, trésor inestimable, car il permet de suivre Chateaubriand non seulement dans son effort vers la perfection artistique, mais encore dans ses méthodes de travail, en particulier dans la façon dont il se documente et vérifie ses sources (77).

(77) Disons, pour n'omettre aucun des documents qui nous restent de l'ouvrage, que le Docteur Lenormant possède une quinzaine de pages des *Etudes historiques* recopiées par Mme Récamier.

LE MANUSCRIT CHALVET

On connaît, grâce aux renseignements de Marcellus, la manière dont Chateaubriand travaillait son style.

« La plupart du temps, il dictait à son secrétaire intime en marchant d'un angle de son cabinet à l'autre; mais quand le secrétaire n'était pas là et que l'inspiration était venue, il s'asseyait à une petite table dressée auprès de la fenêtre où se trouvaient préparés des carrés de papier en monceau, demi-feuilles d'une grande page coupée en deux. Il les chargeait rapidement de quelques lignes de sa plus grosse écriture ...(puis venait) une seconde élaboration plus lente que la première, il la nommait la refonte et n'aimait pas à en être distrait. Il y changeait les termes, coupait les périodes trop longues, coordonnait les phrases incidentes, poursuivait à outrance les amphibologies et les qui et que trop répétés, écueil de notre langue, disait-il... il retranchait rarement de la pensée primitive, il y ajoutait le plus souvent. Enfin il encombrait son texte de ratures si abondantes qu'il fallait pour s'y retrouver toute l'expérience de son secrétaire intime. Celui-ci recopiait le brouillon sur des carrés de papier tout semblables aux premiers et écrits également sur une seule face, à lignes fort écartées pour livrer plus d'espace aux corrections et afin que, si la révision venait à entraîner la suppression d'une feuille, il n'y eût à recommencer que peu de besogne. Cette seconde copie était lue à haute voix à l'auteur qui la suivait tant bien que mal sur son informe manuscrit. A cette troisième épreuve, il jugeait mieux, assurait-il, de la portée de la phrase, de sa transparence et de son eu-

phonie; aussi corrigeait-il encore..., après le troisième examen immédiat sur la copie du secrétaire intime, (le texte) allait reposer dans le carton de l'ouvrage en cours d'exécution. Peu de jours après, l'auteur le retirait lui-même pour le soumettre à une critique raisonnée ainsi qu'à une épuration grammaticale qu'il appelait *le crible à froid* ».

Cette description de l'élaboration du style pour les *Mémoires d'Outre-Tombe* et les dépêches diplomatiques s'applique à peu près également au manuscrit Chalvet. Ce manuscrit est la copie du secrétaire intime, Hyacinthe Pilorge, destinée à l'impression et comportant de la main de Chateaubriand un grand nombre de corrections, ratures, adjonctions, etc. Nous avons ainsi, de l'écriture Pilorge, la copie du premier jet — ou d'un premier jet déjà modifié — que l'on peut la plupart du temps reconstituer assez aisément, malgré les larges et énergiques barres du Maître, grâce à la netteté des calligraphies du secrétaire; et d'autre part, la comparaison du texte du manuscrit, tel qu'il a été livré à l'impression après un nouveau travail de correction, avec le texte de l'édition définitive montre que Chateaubriand a revu une fois encore son œuvre avec grand soin sur épreuves; le plan adopté dans le manuscrit, en particulier, est encore le plan primitif décrit dans l'*Avis* précédent le *Discours* de 1826; le changement de plan dont Chateaubriand parle dans la Préface (p. CXIV) n'a donc été réalisé que sur épreuves; de même, le style a encore subi des retouches et certains paragraphes ont été ajoutés.

Le manuscrit a été acquis par M. Chalvet des descendants du baron Fain dont le frère, imprimeur de Ladvocat, a imprimé la première édition des *Etudes historiques*.

Il comprend le premier discours tout entier et l'Exposition; il ne contient pas la Préface qui a été composée à une date postérieure, à un moment où les épreuves des discours avaient déjà été tirées.

Voici, d'après M. Chalvet lui-même, ses caractéristiques « externes » :

« Ce manuscrit est constitué par 333 feuillets, répartis de la façon suivante :

1) 218 feuillets de texte proprement dit, numérotés de 1 à 208 (plusieurs numéros étant répétés en *bis* et en *ter*, d'autres groupés sur le même feuillet). Ils ne sont utilisés qu'au recto (sauf 7 d'entre eux qui portent au verso des notes écrites par Daniélo). L'écriture est de Pilorge pour le texte et de Chateaubriand pour les corrections (78). Des béquets collés avec des pains à cacheter portent, de la main de Chateaubriand, les indications chronologiques qui figurent en marge dans l'édition. Le nom des typographes est inscrit presque à toutes les pages. Le papier est de trois qualités : *a*) 73 feuillets, de 190 mm. sur 250, d'un beau vergé blanc, dont le filigrane est *J. Bouchet* (en écriture anglaise), avec une coquille surmontée d'une étoile; *b*) 118 feuillets, de 170 mm. sur 225, d'un vergé un peu mince et dont le filigrane, presque semblable, ne comporte pas d'étoile (79); *c*) 27 feuillets de 150 mm. sur 200, d'un papier assez épais, tout uni et moins blanc (80).

(78) Les pages 117 et 118 font seules exception; elles sont d'une écriture inconnue, probablement féminine (qui n'est pas celle de Mme Récamier).

(79) Un bon nombre de ces 118 pages portent un foliotage complètement abandonné : elles représentent donc la partie la plus ancienne du manuscrit.

(80) Ces trois papiers ne se succèdent pas en trois séries, ils alternent irrégulièrement : la qualité *a* est beaucoup plus fréquente; la qualité *c* n'apparaît que vers la fin.

2) 115 feuillets de citations destinées à être imprimées en note au bas des pages. Ils portent en tête le numéro de la page à laquelle ils se réfèrent, plus un numérotage spécial si la note comprend plusieurs feuillets. Ils sont quelquefois utilisés au recto et au verso. On y trouve des références et des citations françaises, latines et grecques de l'écriture de Chateaubriand, de Pilorge et surtout de Daniélo; quelques notes sont d'une écriture que nous n'avons pas pu identifier. Le papier est de quatre qualités : d'abord un vergé de 170 mm. sur 200, dont le filigrane est un blason important et compliqué; puis les trois qualités déjà décrites.

« Dans la majorité des cas, le texte et la note sont écrits sur le même papier.

« Ce manuscrit, acquis par nous dans l'état où son auteur l'avait abandonné et où il était demeuré parmi les paperasses de l'imprimerie, se présente désormais dans un très beau plein maroquin tête de nègre, signé *Huser*. portant comme titre : *Chateaubriand, Etudes historiques, Fragments, Manuscrit* » (81).

Les 218 feuillets de texte proprement dit permettent d'observer le travail du style chez Chateaubriand. On en donnera plus loin des exemples. Les feuillets de citations montrent comment l'auteur faisait ses recherches. Ces feuillets portent presque toujours l'indication du texte à rechercher — ce que j'appellerai une référence — placée à la suite d'une phrase ou d'un membre de phrase copié dans les *Discours* et rappelant le passage qu'il s'agit d'appuyer par une citation; et sous la référence, le texte de la citation lui-même, suivi d'une nouvelle référence qui, en général, diffère de la première en ce

(81) *Bulletin* cité *de la Société Chateaubriand*, p. 25-26.

sens que les numéros de pages indiqués ne sont pas les mêmes.

On a donc :

une ou deux *lignes du texte* puis
une référence (*référence A*) puis
le texte de *la citation* puis
une référence (*référence B*).

La plupart du temps, les lignes du texte et la référence A sont barrées.

Tel est le type général des citations. Il présente certaines modalités, si l'on envisage les écritures. En principe, les lignes du texte sont de la main de Pilorge, la référence A de Pilorge ou de Chateaubriand, la citation et la référence B de Daniélo. Mais il arrive aussi assez fréquemment que la référence A manque (ex. : p. 54, 1 du ms. = p. 64; p. 54, 3 = p. 65; p. 55 = p.66, etc,). Parfois, tout est de la main de Daniélo, aussi bien les lignes du texte que la citation (ex. : p. 64 du mss = p. 77; p. 65 = p. 78; p. 92 = p. 95). Cette disposition apparaît surtout à la fin du manuscrit. Quelquefois les lignes du texte ont été copiées par Chateaubriand lui-même (ex. : p. 61 du ms. = p. 73; p. 63 = p. 76); la chose est très rare.

En général, la référence A indique seulement le livre et le chapitre et non la page; jamais l'édition à employer n'est mentionnée.

On peut déduire de ces observations la méthode dont Chateaubriand usait pour constituer son appareil critique de notes : il inscrivait ou faisait inscrire par Pilorge sur un bout de feuille la référence du texte qu'il désirait placer en note des discours; Daniélo emportait la feuille, se procurait le texte, recopiait le passage signalé au-dessous de la référence et ajoutait une nouvelle réfé-

rence avec le nom de l'édition dont il s'était servi. Il est même resté dans le texte définitif des *Etudes historiques*, par inadvertance sans doute, un amusant témoignage de ce procédé de travail; à l'ordinaire Daniélo, la recherche faite, le passage copié et la nouvelle référence inscrite, barrait la référence que Chateaubriand lui avait donnée; à la p. 213 du t. I, la référence de Chateaubriand a subsisté; on lit : Eut. p. 587, puis le passage latin, puis Eutrop. Rer. romanar. lib. II, p. 135. Basilæ anno 1532.

Chateaubriand laissait une certaine initiative à son collaborateur : à la p. 38, on lit après la référence, entre parenthèses, cette indication : « Il y a d'autres autorités qu'il faut rechercher »; et de fait, Daniélo cite Juste Lipse à côté de Tacite et de Dion qui lui avaient été signalés. Parfois il ne recopie pas les passages dont on lui a donné la référence, mais va chercher sa citation dans d'autres auteurs; voici, par exemple, la référence que Chateaubriand avait proposée à Daniélo pour les limites de l'empire romain sous Auguste :

Tacite, Ann. lib. I, chap. 11.

Diod., lib. 56, chap. 33 et 41.

Daniélo a copié des passages extraits de Juste-Lipse, d'Aurélien Victor, de Suétone, mais non pas de Tacite ni de Diodore (t. I, p. 35). Cet exemple est d'autant plus curieux que les auteurs originellement cités par Chateaubriand sont précisément ceux que citait Gibbon pour le même passage; or, l'auteur des *Etudes* semble avoir suivi d'une façon générale l'historien anglais. On trouvera d'autres exemples de cette initiative du collaborateur de Chateaubriand à la p. 49 du mss (= p. 60), à la p. 99 (= p. 103), à la p. 116 (= p. 108), etc.

Chateaubriand semble avoir revu avec soin les passages recopiés par Daniélo; il arrive souvent qu'il les

ait abrégés ou même supprimés. Par exemple, la note de la p. 51 (= p. 49 du mss) comprenait primitivement une citation beaucoup plus longue : quatre lignes de texte latin qui précédaient le « neque » et cinq lignes qui venaient à la suite du « salutavit » ont été barrées; voyez de même p. 67 du mss (= p. 80), p. 42 (= p. 49; là, non seulement la citation a été raccourcie, mais elle a même été tronquée de la référence B), etc.

*
**

L'étude de la première partie du manuscrit Chalvet montre, par son foliotage, une sorte de superposition de deux manuscrits écrits à des dates différentes : il y a un certain nombre de pages qui appartiennent à un manuscrit plus ancien intégré pour partie au nouveau; elles portent, en effet, un numérotage différent qui a été barré pour laisser place au numérotage définitif du manuscrit destiné à l'impression. Est-il possible de préciser la date de ces deux parties du manuscrit?

Le manuscrit le plus récent a très certainement été écrit, à mon sens, entre 1826 et 1829 : les parties relatives à l'histoire ecclésiastique et l'Exposition des *Etudes* y figurent et l'on sait qu'elles ont probablement été composées à la fin de la Restauration. Il y a d'autres indices encore : l'écriture de Chateaubriand ressemble beaucoup par son allure et sa taille aux graphies de cette époque que l'on possède de lui. Sans vouloir se fonder avec un abandon absolu sur les conclusions de la graphologie, science incertaine entre toutes, il est presque sûr que Chateaubriand a écrit tous les passages du manuscrit qui sont de sa main, après 1820 et avant la fin de 1829 où des attaques de goutte lui paralysèrent les mus-

cles du poignet et rendirent son écriture informe et presque illisible.

Le manuscrit ne peut être postérieur à 1830 puisque, pendant le mois d'août de cette même année, on l'a vu, Chateaubriand corrigeait déjà des épreuves de son ouvrage. La date 1826-1829 est vraisemblable.

Reste la partie plus ancienne, beaucoup moins importante d'ailleurs par son étendue; elle comprend une trentaine de pages dont les numéros primitifs ont été biffés, mais ils sont encore lisibles de sorte que l'on peut se rendre compte de certaines particularités de ce manuscrit ancien; la p. 1 n'existe plus, mais la p. 2 qui est devenue la p. 20 du manuscrit définitif est restée; c'est le passage « Si l'on envisage le christianisme... foi simple », p. 14-15 dans l'édition Ladvocat; on a de même encore la p. 3 (= p. 21 du mss définitif), la p. 4 devenue p. 29 et 30 dans l'édition Ladvocat; la p. 7 (= p. 23 du mss définitif) est la p. 16-17 de l'édition Ladvocat, la p. 8 est la p. 17-18. Les numéros 9, 10, 11, 12... ne se trouvent pas à la suite. On arrive, au début du premier discours, immédiatement au numéro 15 (du manuscrit ancien). Cependant, si l'on cherche dans la deuxième partie du discours, on découvre, placée dans le récit des Barbares avant les invasions, l'une de ces pages qui a été transportée dans cette partie de l'ouvrage. Il est facile de déduire de ces observations le plan primitif du début du manuscrit ancien; Chateaubriand avait mis en tête quelques généralités sur la religion chrétienne et il brossait un tableau des invasions sur lesquelles il insistait longuement. Cette introduction différait donc nettement de l'Exposition telle qu'il l'a finalement écrite; dans l'Exposition, il a renversé l'importance qu'il donnait d'abord aux deux éléments; le christianisme, qui semble avoir occupé une

place restreinte dans le manuscrit ancien, est devenu le sujet principal de l'Exposition, tandis que l'auteur a raccourci les passages destinés à offrir une vue d'ensemble sur les invasions.

On remarquera que ce plan du manuscrit ancien est à peu près celui des premières pages du *Discours* de 1826. Là ne se bornent pas les ressemblances; si l'on compare au texte du *Discours* de 1826 celui du manuscrit ancien, tel qu'il apparaît lorsqu'on fait abstraction des corrections dont Chateaubriand l'a surchargé par la suite, on s'aperçoit que les deux textes sont absolument identiques. On est tenté d'en déduire que le manuscrit ancien est antérieur au *Discours*; puisqu'il semblerait invraisemblable que possédant un manuscrit où il avait puisé les extraits du *Discours* de 1826, il en eût fait écrire un second par Pilorge, — celui que j'appelle le manuscrit ancien, — et enfin un troisième, le manuscrit Chalvet, par une véritable débauche de copie, à deux ou trois années d'intervalle à peine.

Mais une objection se dégage de l'examen des pages du manuscrit ancien : il arrive que ces pages contiennent des passages relatifs à l'histoire ecclésiastique et donc, on le sait, écrits après 1826. N'est-ce pas la preuve que le manuscrit ancien est postérieur à 1826? Nullement : ces pages portent souvent dans la pagination primitive un numéro suivi d'un *bis* ou d'un *ter*, ce qui indique qu'elles n'appartiennent pas à proprement parler au manuscrit le plus ancien : elles lui ont été *ajoutées avant la refonte totale* d'où est sorti le manuscrit définitif *mais après* 1826; quand le numéro n'est pas suivi d'un *bis* ou d'un *ter* (par exemple à la p. 22, devenue p. 44 du mss définitif), on peut supposer que Chateaubriand, plutôt que de conserver, au prix de ratures, le feuillet ancien en lui adjoignant un feuillet *bis* contenant le passage relatif à l'his-

toire ecclésiastique et la reprise du passage d'histoire civile, a préféré faire écrire par son secrétaire une page nouvelle ayant même numéro que l'ancienne. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que ces pages (à numéro primitif simple et consacrées en partie à l'histoire ecclésiastique) sont suivies des pages *bis* où se trouve la suite du passage d'histoire ecclésiastique à intercaler, quand il est de quelque étendue : on ne comprendrait pas pourquoi l'auteur aurait usé de pages *bis* s'il ne les avait composées postérieurement, ainsi qu'une partie de la page — recopiée pour le reste — qui les précède et dont elles sont la suite.

On peut donc admettre que cette partie du manuscrit est antérieure à 1826. Lui donner une date plus précise est difficile; on peut simplement dire qu'elle est postérieure à l'époque où Pilorge est entré au service de Chateaubriand, c'est-à-dire 1816; l'écriture de Chateaubriand, qui a effectué certaines modifications au texte après 1820 si l'on en croit la graphologie, n'est pas nécessairement contemporaine de la copie de Pilorge qui peut être bien antérieure; et si Daniélo a effectué certaines recherches pour des références inscrites sur des feuillets dont la pagination primitive correspond à celle du manuscrit ancien et a été biffée pour faire place à la nouvelle, on ne peut tirer aucun enseignement de cette circonstance qui montre seulement que le collaborateur de Chateaubriand a travaillé à constituer un appareil de notes à un manuscrit composé peut-être plusieurs années auparavant, après 1826, époque probable de son entrée au service de Chateaubriand, et avant que le nouveau manuscrit eût été copié par le secrétaire et la pagination modifiée, ce qui conduirait à situer la date de la copie de Pilorge plutôt vers 1828-1829 que vers 1826-1827.

*
**

Telles sont les caractéristiques essentielles du manuscrit Chalvet, indépendamment des modifications du style, des corrections, des inédits, dont on donnera quelques exemples à propos du style. Ce manuscrit n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique; une communication de M. Chalvet dans la séance de la Société Chateaubriand du 15 mai 1930, reproduite dans le bulletin de la société, et un article de M. E. Henriot paru dans le journal *Le Temps* du 26 mai 1931, p. 4, l'ont présenté sommairement au public; nous avons pensé que l'on prendrait intérêt à lire certains détails supplémentaires et une étude du travail du style de Chateaubriand sur des documents nouveaux, en attendant que le manuscrit soit intégralement publié avec toutes les corrections, surcharges, et variantes qu'il comporte.

*
**

La « biographie » des *Etudes* montre qu'il y a, dans l'ouvrage, trois éléments divers que l'on peut examiner séparément : les faits, réunis et écrits en majeure partie sous l'Empire et au début de la Restauration, les idées, contenues dans la Préface, dans l'Exposition et dans le passage sur l'avenir du christianisme, qui ont été conçues à la fin de la Restauration, le style, longuement travaillé pendant toute la période. Notre étude se divisera donc naturellement en trois parties : les faits, les idées, l'art.

PREMIERE PARTIE

LES FAITS

PREMIERE PARTIE

LES FAITS

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

Sommaire. — L'utilisation des ouvrages antérieurs pour le texte et pour les notes. — Emprunts faits à Fleury, Tillemont, Gibbon, etc., pour le texte et les notes ; l'importance de ces emprunts. — L'exactitude et la valeur de ces sources. — Jugement final sur l'érudition des Etudes.

Où Chateaubriand a-t-il pris la matière historique des *Etudes*, sa documentation est-elle de première ou de seconde main, tels sont les problèmes que nous chercherons à résoudre dans ce chapitre.

Pour être plus clair, nous nous occuperons successivement des emprunts qu'il a faits à ses ouvrages antérieurs et de ceux qu'il a faits à d'autres qu'à lui-même, en particulier à Tillemont, à Gibbon et à Fleury. Il arrive d'ailleurs que dans ses ouvrages antérieurs, il se soit déjà inspiré de ces auteurs et qu'en reproduisant tel passage dans les *Etudes*, il leur fasse indirectement un emprunt; mais l'extrême rareté du fait nous autorise à suivre la marche indiquée dans l'examen des sources.

UTILISATION DES OUVRAGES ANTÉRIEURS

Chateaubriand a fait d'assez nombreux emprunts à l'*Essai sur les révolutions,* au *Génie du christianisme,* à l'*Itinéraire,* aux *Martyrs* et peut-être même à ses articles de polémique, tant pour le texte lui-même que pour la documentation et les notes; il a copié parfois purement et simplement des pages bien venues et qui s'adaptaient à son sujet; il s'est souvent servi des notes qu'il avait prises pour ses ouvrages antérieurs et qu'il n'avait pas eu l'occasion d'utiliser, notamment pour les *Martyrs,* ce qu'on pourrait appeler d'un terme assez suggestif ses « fonds de tiroir ».

Il n'y a pas lieu de s'étonner si Chateaubriand s'est contenté pour plusieurs pages des *Etudes* de recopier à peu près mot à mot des passages de ses œuvres. C'est là chez lui une habitude et il a usé de ce procédé dans la plupart de ses ouvrages; pour ne citer que l'exemple le plus célèbre, il a transporté dans le *Génie* des pages de l'*Essai.* A M. F.-Z. Collombet qui lui reprochait, dans ses articles du *Courrier de Lyon,* d'avoir repris dans l'*Essai sur la littérature anglaise* des passages de ses *Etudes,* il écrivait en 1836 : « Il est vrai, Monsieur, que le morceau sur Luther est repris en partie des *Etudes historiques,* mais il est fort augmenté... Robertson a transporté dans son *Commerce des anciens aux Indes* des morceaux entiers de son Introduction à la Vie de Charles-Quint. « Pourquoi, dit-il, me donnerais-je la peine de mettre en d'autres mots un sujet que j'ai déjà traité et qui me convient ici? » (1)

(1) Cité par Biré, *op. cit.,* p. 245-246.

Si l'on voulait énumérer toutes les formules, toutes les épithètes des ouvrages antérieurs que Chateaubriand reprend dans les *Etudes*, la liste serait presque infinie; on se bornera à quelques exemples. Il y a beaucoup de ces comparaisons qui séduisaient Chateaubriand et qu'il ne se lassait pas de reprendre lorsqu'il répétait le fait qui les lui avait suggérées. Sainte-Beuve avec un certain agacement en a noté une; on lit dans l'une des préfaces de l'*Essai* : « Un écrivain... qui dans le dénuement de son exil n'avait pour table que la pierre de son tombeau... »; la même image reparaît en tête des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Les tempêtes ne m'ont laissé souvent pour écrire que l'écueil de mon naufrage »; enfin on la retrouve dans les *Etudes* : « Il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent... eux et moi prenant pour table dans l'édifice croulant la pierre tombée à nos pieds ». « Oh! pour le coup, s'écrie Sainte-Beuve, je connais le procédé et cette pose funèbre ne me touche plus ». Les traits semblables abondent : lorsque Chateaubriand a trouvé la forme parfaite, il ne cherche pas à la renouveler; il qualifie le manteau impérial de « lambeau de pourpre » dans les *Martyrs* et dans les *Etudes*; Eudore au milieu de son épreuve dit à Festus : « Regardez bien mon visage afin de me reconnaître au jugement de Dieu »; l'auteur s'en souviendra lorsqu'il retracera le martyre de Sainte Perpétue; plusieurs passages de l'abdication de Dioclétien dans les *Martyrs* sont repris; par exemple, « l'Empereur se dépouille de son manteau de pourpre et le jette sur les épaules du jeune pâtre ». Tel roi des Barbares aussi bien dans les *Martyrs* que dans les *Etudes* « sent en lui quelque chose qui le porte à brûler le Capitole ». Le dernier chapitre du *Génie*, sorte de rac-

courci des *Etudes*, contient sur Tibère, qui « méprisa trop les hommes et surtout leur fit trop voir ce mépris » et sur Auguste, qui « eut le génie des circonstances : c'est celui qui recueille les fruits que le véritable génie a préparés », des formules qu'on relira dans l'ouvrage historique, et dès le *Génie* Chateaubriand avait défini Tertullien « le Bossuet Africain ».

On a montré plus haut quelques-unes des similitudes de forme que l'on relève entre certains passages des articles de polémique et des *Etudes*. Il est assez difficile de déterminer si Chateaubriand a emprunté ces passages aux articles lorsqu'il a écrit les *Etudes* ou aux *Etudes* déjà écrites en partie quand il a composé ses articles du *Conservateur*, de 1818 à 1820. Il est probable, cependant, malgré les remaniements importants qu'il a apportés à son ouvrage après 1820, que les formules communes aux articles et aux *Etudes* ont été trouvées d'abord pour les *Etudes*, à moins que Chateaubriand n'ait composé simultanément ces passages des *Etudes* et ses articles, ce qui, on l'a vu, n'a rien d'invraisemblable. Un problème analogue se pose pour les similitudes qui existent entre telle phrase des *Mémoires d'Outre-Tombe* écrite aux environs de 1829 et telle phrase de la Préface ou de l'Exposition qui datent de la même époque : « Le pape, écrit Chateaubriand dans une lettre à Madame Récamier reproduite dans les *Mémoires*, est le seul prince qui bénisse ses sujets », et si dans les *Etudes*, il reproche au protestantisme de n'avoir élevé que des manufactures, les *Mémoires* déclarent de leur côté qu'il n'a « pour temples que des salles d'école ». Quoi qu'il en soit, que les passages parallèles des *Etudes* aient été écrits ou non à une date postérieure, ces similitudes d'une œuvre à l'autre sont assez curieuses à noter.

Mais à côté de ces analogies de détail, formule, comparaison, épithète communes aux *Etudes* et à une autre œuvre, il en est de plus importantes : Chateaubriand a parfois copié des morceaux entiers de ses ouvrages précédents.

Il arrive qu'il se cite lui-même, ou qu'il renvoie à tel autre de ses écrits; il reproduit le portrait de Dioclétien et celui de Galérius dans une note (2), tels qu'il les avait composés dans les *Martyrs*. Il extrait également des *Martyrs* le tableau de la persécution de Dioclétien (3). Il renvoie une fois le lecteur au *Génie du christianisme* à propos des doctrines des stoïciens (4). plus loin à l'*Essai sur les révolutions*, au sixième livre des *Martyrs*, enfin au « *Voyage en Amérique*. Gouvernement des Sauvages ».

En général, il ne dénonce pas ses propres citations. On découvre ainsi en plein texte des passages de l'*Itinéraire*, du *Génie*, de l'*Essai*. A l'*Itinéraire*, il a pris les pages qui relatent l'arrivée des Barbares, leurs cruautés, et surtout le portrait de Genséric « prince sombre, sujet à des accès de la plus noire mélancolie et qui paraissait grand dans le naufrage général du monde civilisé parce qu'il était monté sur des débris » (5), et le récit de ses exploits et de sa mission divine. Quelques lignes sur la statue de Vénus élevée par Adrien au mont Calvaire et sur d'autres profanations de ce genre se trouvent dans l'introduction (6) de l'*Itinéraire et dans les Etudes*, de même une anecdote sur la prise d'Athènes par les

(2) T. I, p. 201 et s.
(3) T. I, p. 205 et s.
(4) T. II, p. 95.
(5) T. X, p. 146.
(6) T. VIII, p. 180.

Goths (7); l'analogie est d'ailleurs moins frappante pour ces derniers passages que pour le portrait de Genséric.

Pour le *Génie*, les analogies sont plus nombreuses mais se réduisent en général à des similitudes de détail. De même pour les *Martyrs*; les sujets traités étant semblables par leur dessein mais divergents par l'angle sous lequel ils étaient envisagés, apologie par le sentiment dans les *Martyrs*, par la « raison » dans le *Génie*, par l'histoire dans les *Etudes*, Chateaubriand a constamment sous la plume des formules parallèles, mais non pas identiques, parce qu'elles expriment les mêmes faits, mais colorés d'une nuance différente; par exemple, les analogies pour son récit de l'abdication de Dioclétien dans les *Etudes* et dans les *Martyrs* sont relativement peu nombreuses parce qu'il a écarté, dans le poème, tous les traits qui pouvaient blesser le goût et qui n'avaient pas « le caractère propre à l'épopée » : les choux que Dioclétien cultive à Salone dans les *Etudes* sont des « légumes » dans les *Martyrs*. Cette adaptation stricte à la nature du sujet explique le nombre restreint des pages copiées mot à mot du *Génie* dans les *Etudes*, comme la similitude de la matière traitée explique qu'il y ait d'innombrables analogies de détail (8).

En revanche, les *Etudes* contiennent plusieurs morceaux de l'*Essai*, ouvrage essentiellement historique et qui coïncide parfois avec les *Etudes* par la nature de l'objet aussi bien que par le point de vue sous lequel il est examiné. Chateaubriand a purement et simplement reproduit dans son tableau des mœurs des philosophes païens, le portrait de ce Ménédus de Lampsaque qui

(7) T. VIII, p. 135.

(8) On lira pourtant des analogies de quelques lignes au t. XIV, p. 216 et p. 217 (t. III, p. 163 et s.), t. XI, p. 16, etc.

« paraissait en public revêtu d'une robe noire, un chapeau d'écorce sur la tête où l'on voyait gravés les douze signes du Zodiaque », d'Anaxarque, maître de Pyrrhon, et certaines anecdotes sur Zénon, Démocrite, Héraclite, Empédocle (9). Il a seulement modifié l'ordre de son énumération et supprimé les quelques lignes de morale qu'il tirait de la mort d'Empédocle. — Toutefois, l'*Essai* traite principalement des révolutions grecques et la partie consacrée aux révolutions romaines n'a pas été publiée; les points où le sujet des *Etudes* est le même que celui de l'*Essai* sont donc plutôt rares, et l'utilisation de l'*Essai* pour les *Etudes* n'est pas non plus très importante.

Au moins pour la partie de l'*Essai* que Chateaubriand a publiée. Reste le volume qu'il avait écrit sur les révolutions romaines et qu'il n'a pas édité comme il se l'était d'abord proposé (10). N'a-t-il pas employé pour les *Etudes* maint passage de ce livre qui retraçait sous l'angle historique les mêmes événements, en partie au moins, que les *Etudes*? C'est l'opinion de F.-Z. Collombet qui connut Chateaubriand. « Les meilleures pages de cette œuvre inédite se sont retrouvées depuis, déclare-t-il, dans les *Etudes historiques* » (11). Cette affirmation paraît vraisemblable. « L'*Essai historique*, dit Chateaubriand dans une note de l'édition de 1826, est la mine d'où j'ai tiré la plupart des matériaux employés dans mes autres écrits » (12). Une autre note précise cette phrase; à propos de ce volume resté inédit, Chateaubriand écrit : « Dans l'édition actuelle ce serait le troisième volume, s'il pouvait jamais me tomber dans la tête de continuer un pa-

(9) Cf. *Essai*, t. II, p. 270 et s. et *Etudes*, t. V *bis*, p. 87 et 88.
(10) Cf. *Essai*, t. II, p. 402.
(11) F. Z. Collombet, *op. cit.*, p. 46.
(12) T. I, p. 331, note *a*.

reil ouvrage : il est pourtant vrai que j'en ai la suite mais le feu m'en fera raison *à quelques pages près qui me serviront pour un autre travail* » (13). On voit mal de quel travail il s'agirait, sinon des *Etudes*. Enfin, si Chateaubriand s'est abstenu de publier ce volume, c'est peut-être parce qu'il était une « diabolique besogne » ; n'est-ce pas aussi qu'il l'avait très largement utilisé pour ses *Etudes* et que la publication n'en présentait par là plus grand intérêt? Ces circonstances rendent probable l'exactitude de l'affirmation de Collombet.

En résumé, Chateaubriand a copié dans les ouvrages écrits avant les *Etudes historiques* quelques pages en nombre assez restreint, sauf peut-être pour le volume inédit sur les révolutions romaines qu'il peut avoir employé bien davantage; il a puisé, en revanche, dans le *Génie*, l'*Essai*, l'*Itinéraire* et surtout les *Martyrs* une grande abondance de détails, épithètes, formules, tours de phrase.

A-t-il utilisé, pour ses références et pour la documentation de son texte, les notes qu'il avait prises ou pu prendre antérieurement, c'est le nouveau problème — plus délicat celui-là — qui se pose; l'on est souvent réduit aux conjectures. Le problème peut se diviser : quelle est la documentation que possède Chateaubriand au moment où il entreprend d'écrire ses *Etudes historiques*? Dans quelle mesure en fait-il usage pour son ouvrage?

Il est assez difficile de savoir exactement les recherches auxquelles Chateaubriand s'était livré pour le *Génie*, l'*Itinéraire* et les *Martyrs* : une étude fouillée n'a pas encore été faite. Elle est rendue plus malaisée encore par l'habileté de l'auteur à dissimuler ce qu'il prend à un

(13) *Essai*, t. II, p. 402, note *b*.

autre ou à le transfigurer par la magie de son style de sorte qu'on ne reconnaît pas l'emprunt. On se bornera à quelques indications, les *Martyrs*, le *Génie* et l'*Essai* ne nous intéressant que dans leurs rapports avec les *Etudes*. Les notes que Chateaubriand place au bas des pages ou en fin de volume sont le principal guide pour cette recherche.

L'*Essai sur les révolutions* semble par l'abondance de son appareil de notes témoigner d'une solide érudition et d'immenses travaux. Mais il faut en rabattre. Une bonne partie des citations est copiée du *Voyage du Jeune Anacharsis*; et si Chateaubriand a dévoré, comme il l'a raconté, les œuvres des anciens, il n'est pas certain ni même probable qu'il l'ait fait dans sa jeunesse la plume à la main. Nous n'insistons pas puisque les points sont rares, où la comparaison de la documentation de l'*Essai* et des *Etudes* est possible, c'est-à-dire le récit des mêmes faits ou des mêmes événements.

Pour le *Génie*, la question nous intéresse davantage. La documentation paraît plus sérieuse. Joubert suppliait d'ailleurs que Chateaubriand ne s'encombrât pas d'un aride fatras de volumes; apprenant que son ami était plongé jusqu'au cou, avec l'aimable Pauline de Beaumont, dans le dépouillement d'une multitude d'ouvrages, il cherchait à refréner cette ardeur infatigable : « Dites-lui... qu'il en fait trop; que le public se souciera fort peu de ses citations mais beaucoup de ses pensées... Recommandez-lui, je vous prie, de faire ce qu'il voudra, dans sa chambre, de ses in-folio mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations... Ses in-folio me font trembler... Bossuet citait mais il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale; il citait aux persuadés ». Et il se reprochait de n'avoir pas plus tôt donné à Cha-

teaubriand « le sage conseil de se contenter, ...pour toute son antiquité chrétienne », de l'ouvrage de l'abbé Fleury. Ce conseil-là, si l'auteur du *Génie* ne l'a pas écouté, l'auteur des *Etudes* en a fait largement son profit, on le verra bientôt. — Ces alarmes de Joubert indiquent que Chateaubriand travaillait la documentation du *Génie*; elles ne nous renseignent pas sur ses lectures. Il semble bien, d'après les notes, qu'il a pris un certain nombre de ses citations sans aller puiser aux textes eux-mêmes, dans la *Bibliothèque portative des pères de l'Eglise* (14). En revanche il a lu les *Lettres Edifiantes, l'Histoire de la Nouvelle France,* Montfaucon et, en huit volumes, les *Moines* (15). Pauline de Beaumont l'aida dans cette tâche, lut des choses qui, dit-elle, « l'ennuyèrent mortellement », prit des notes, copia des extraits et fit une besogne de parfait secrétaire. Sans approfondir, notons que pour le *Génie,* comme déjà pour l'*Essai,* apparaît chez l'auteur la tendance à prendre sa science dans des compilations qui permettent, avec un minimum de travail, d'obtenir une érudition en apparence considérable (16).

Les *Martyrs* semblent avoir fait l'objet de la part de Chateaubriand d'un travail de documentation beaucoup plus approfondi. L'auteur ne s'est pas borné à recopier les références que lui fournissaient quelques ouvrages commodes; il a cherché lui-même, lu un assez grand

(14) Cf. Giraud, *Christianisme de Chateaubriand,* t. II.

(15) Cf. Beaunier, *Chateaubriand, textes choisis et commentés,* Plon-Nourrit, 1912, p. 219.

(16) Les notes du *Génie* nous montrent d'ailleurs que Chateaubriand parfois a recherché ou fait rechercher le texte cité; par exemple, il reproduit *in extenso* la lettre de Pline à Trajan et celle de Trajan à Pline (t. XI, p. 328) : il cite le « Sola relinquimus templa » de Tertullien, etc., sans doute pour renforcer l'apparente solidité de sa documentation.

nombre d'auteurs anciens et de façon attentive; il cite des passages textuels d'écrivains très divers : saint Jérôme, Pline, Strabon, Homère, Plutarque, Tertullien, *Actes sincères des Martyrs*, Tacite, Hérodote, Grégoire de Tours; s'il a commis certains anachronismes, c'était, il l'a dit lui-même, dans le dessein de faire passer sous les yeux du lecteur le plus possible de personnages intéressants; il s'est efforcé de critiquer les témoignages des anciens et l'interprétation qu'en tirent parfois les auteurs modernes : « Crevier, écrit-il, pense que Galérius célébra en effet son triomphe sur les Parthes. Cela souffre pourtant des difficultés en critique, mais j'ai adopté l'opinion qui me convenait le mieux » (17); ou encore : « Il y a plusieurs opinions sur la révolte des Bagaudes. J'ai adopté celle qui fait de ces Gaulois des paysans révoltés contre les Romains » (18). Ces dernières lignes méritent d'être relevées : chose étrange, dans les *Etudes historiques*, lorsque Chateaubriand parle des Bagaudes, il s'abstient de faire, en note ou dans le texte, aucune allusion aux difficultés que suscite la révolte des Bagaudes; on s'attendrait dans l'ouvrage proprement historique à rencontrer une critique au moins aussi poussée que dans l'appendice d'une épopée. Il n'en est rien; y a-t-il là inadvertance, oubli, ou pur mépris pour les petites discussions et palabres sur d'insignifiants détails? Telle autre remarque indique de façon irréfragable des lectures multiples : « Je place avec Fleury, Tillemont et Crevier, le martyre de Saint Denis, premier évêque de Paris, sous Maximien, l'an 286 de notre ère » (19). Il est évidemment difficile de contrôler s'il a

(17) T. XVIII *bis*, p. 309.
(18) T. XVIII, p. 259.
(19) T. XVIII, p. 248.

vraiment tiré, comme il l'affirme, « les mœurs des Chrétiens primitifs, la formule des Actes des Martyrs, les différentes cérémonies, la description des Eglises... d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Lactance, des Apologistes, des Actes des Martyrs, de tous les Pères, de Tillemont et de Fleury », et il est possible qu'en stricte justice, il faille placer dans cette énumération Tillemont et Fleury en tête plutôt qu'au dernier rang. Mais il reste que Chateaubriand a fait dans les *Martyrs* « un remarquable effort pour s'assimiler ce qu'on pouvait savoir de son temps touchant les origines chrétiennes » (20). Il a lu, au moins par endroits, des auteurs anciens très divers; au lieu de se contenter des indications d'un seul d'entre eux, il a souvent confronté leurs résultats, il a procédé en tout cas ainsi à l'égard des historiens modernes; sur l'empire romain au IIIe et au IVe siècle de notre ère, — qu'il a resserrés dans l'épopée des *Martyrs*, — sur les mœurs des païens, des chrétiens et des barbares, sur les événements de cette époque, il semble aussi documenté que peut l'être un écrivain qui ne fait pas profession d'érudit : il a lu beaucoup, il sait l'essentiel.

Il en concevait un certain orgueil, d'autant plus légitime que les critiques littéraires l'attaquaient avec âpreté à propos des *Martyrs* et contestaient parfois l'exactitude historique de l'ouvrage. Il rappelle dans une Préface qu'il a « commencé les *Martyrs* à Rome dès l'année 1802 quelques mois après la publication du *Génie du Christianisme* », et qu'il n'a cessé d'y travailler depuis cette époque. « Ceux qui parcourent en quelques heures un ouvrage de pure imagination, dit-il dans ses *Remarques*,

(20) Giraud, *Revue des Deux Mondes*, 1927, t. VI, p. 606.

ne se doutent pas du temps et de la peine qu'il a coûtés à l'auteur quand il est fait comme il doit l'être, c'est-à-dire en conscience » ; plus loin : « Dans ce combat des Francs où l'on n'a vu qu'une description brillante, on saura maintenant qu'il n'y a pas un seul mot qu'on ne puisse retenir comme un fait historique » ; et ailleurs : « Les *Martyrs* sont un fleuve de citations déguisées et fondues ». Cette fierté semble justifiée en une large mesure.

L'*Itinéraire* offre aussi l'aspect d'une œuvre pleine d'érudition ; si les notes sont moins nombreuses que dans le *Génie,* il y a une introduction historique où Chateaubriand a accumulé les citations et les références et où il étale une science qui, au premier regard, est prodigieuse ; par exemple, il passe en revue tous les personnages de l'histoire romaine, historiens, généraux, rois, qui ont eu quelque rapport avec Athènes, Germanicus, Pomponius Méla, Néron, Solin, Cyrille, Basile, Stilicon, Justinien, etc., et à propos de chacun d'eux, il indique le détail par lequel il appartient à l'histoire grecque (21). De pareilles connaissances supposent des recherches et une érudition immenses, à moins que Chateaubriand n'ait puisé ces renseignements dans un manuel quelconque, hypothèse plus vraisemblable. Des notes placées à la fin de l'ouvrage montrent, comme pour le *Génie,* qu'il a cherché ou fait rechercher certains passages cités, notamment l'histoire de la prise de Jérusalem. Pailhès admet que l'*Itinéraire* a été en partie composé avec des notes inutilisées des *Martyrs* ; il n'en donne pas la preuve, d'ailleurs, et en ces matières, il est presque impossible de trouver d'autre preuve que les vraisemblances.

(21) Introduction, p. 132 à 138.

Après avoir ainsi déterminé à grands traits l'étendue et la valeur des recherches que Chateaubriand avait faites pour l'*Essai*, le *Génie*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, cherchons à nous représenter les connaissances qu'il possède vers 1811, au moment où il va commencer les *Etudes historiques*. Doué d'une mémoire prodigieuse — il nous raconte que revenant à Londres comme ambassadeur, une vingtaine d'années après son émigration, il reconnut les rues et presque chaque maison (22) — il a dû retenir beaucoup de ses lectures. Il a pris, pour l'élaboration des *Martyrs*, des notes très abondantes sur le monde romain et barbare du IIIe et du IVe siècle : il en a en portefeuille deux gros volumes; de même, il lui reste peut-être quelques notes inutilisées pour le *Génie du christianisme*; sa documentation, solide sur les points qu'il a étudiés à propos des *Martyrs*, semble comporter de graves lacunes; il n'a probablement jamais approfondi l'histoire romaine de la République et des premiers siècles; s'il a écrit un ouvrage sur les révolutions romaines, pour faire suite à l'*Essai*, il ne s'est sans doute pas astreint à des recherches plus poussées que celles auxquelles il s'est livré pour la partie de l'*Essai* publiée; quant à l'histoire ecclésiastique, quoiqu'il ait écrit le *Génie*, il ne paraît pas qu'il ait eu le courage de lire les Pères de l'Eglise et les historiens ecclésiastiques d'une façon sérieuse; des ouvrages de compilation tels que les huit tomes des *Moines* ou les *Lettres Edifiantes* l'ont retenu plus longuement. Non qu'il ignore l'histoire ecclésiastique et l'histoire romaine des premiers siècles. Il a

(22) Pour la mémoire de Chateaubriand, mémoire des faits aussi bien que des lieux, voyez également *Essai*, t. I, p. 172, les *Mémoires*, t. I, p. 227 (éd. Garnier), etc.

« dévoré », dans sa jeunesse surtout, un grand nombre d'auteurs anciens et même de Pères; seulement il l'a fait sans méthode; il en conserve des « vues d'ensemble faites d'une multitude de souvenirs vagues et d'impressions diffuses » (23); il n'a pas une documentation précise et solide comme pour les périodes et les points auxquels il a touché par les *Martyrs*. Ajoutons enfin qu'en dépouillant les ouvrages et en poursuivant ses recherches, il a probablement compris l'exactitude du jugement de Joubert sur Fleury; il a lu les *Mœurs des Chrétiens*, l'*Histoire Ecclésiastique*, il a admiré la merveilleuse érudition de leur auteur qui, lui, paraît vraiment avoir « tout lu »; il a fait connaissance aussi avec Gibbon, Tillemont et Crevier, il a apprécié l'élégance et l'ingéniosité de l'un, la solidité et la science des autres, et voyant les facilités remarquables que ces divers auteurs donnent à qui veut, à peu de frais, étaler une érudition profonde et vaste, constatant peut-être aussi par les *Martyrs* qu'en apparence au moins et pour l'immense majorité des lecteurs, il n'y a pas de différence entre l'érudition empruntée aux textes eux-mêmes et l'érudition tirée d'un savant compilateur, la tentation a dû se glisser en lui d'user plus largement qu'il n'avait fait jusque là de ces guides séduisants et commodes.

Néanmoins, s'il les a beaucoup utilisés comme on va le voir, il n'a pas dédaigné la documentation de première main qu'il possédait depuis les recherches qu'il avait faites pour ses ouvrages antérieurs et surtout pour les *Martyrs*.

Cette documentation lui a servi, d'abord, pour un certain nombre des notes qu'il a placées au bas des pages

(23) D. Mornet, *R. H. L.*, 1926, p. 289.

des *Etudes*; par exemple, à propos de l'histoire des Barbares avant les invasions, il écrit dans les *Remarques* des *Martyrs* cette note qu'il reproduira à peu près dans les *Etudes* : « Consultez les Edda, l'Introduction à l'Histoire du Danemarck et Saxo-Grammaticus sur la mythologie des Scandinaves » (24); à côté de ces indications bibliographiques, sa documentation lui permettra, quand l'occasion s'en présentera, de nommer le « barritus » au milieu d'un passage où il s'inspire visiblement de Tillemont et de Gibbon, qui ne parlent pas du barritus (25) et de parler avec compétence des cheveux frottés de beurre des Bourguignons (36), elle lui fournit des détails pittoresques dont il allègera parfois son récit, abandonnant pour un instant les auteurs qu'il s'est choisis pour guides; les précisions qu'il donne sur l'aspect de Paris au temps de Julien, il les a lues pour les *Martyrs* dans les ouvrages de l'empereur écrivain (27). Il citera dans son texte le chant « Mille Francos, mille Sarmatos semel occidimus... » que nous a laissé Flavius Vopiscus et qu'il a rencontré au cours de ses travaux (28). De même, une note de l'*Itinéraire* sur la prise de Jérusalem ne lui sera pas inutile quand il écrira l'histoire de cet épisode dans son premier discours. Une traduction de la harangue de Symmaque, qu'il a faite ou lue au moment des *Martyrs*, se retrouvera dans les *Etudes*; de même le cri de Bojacolus : « Terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir » (29). Il répétera également quelques

(24) T. XVII, p. 404.
(25) T. XVII, p. 403.
(26) T. XVIII, p. 246.
(27) T. XVIII, p. 273 et tout le livre IX des *Martyrs*.
(28) T. XVII, p. 402.
(29) T. XVIII, p. 294.

erreurs, par exemple, sur Tibère qui « avait voulu mettre Jésus-Christ au rang des dieux » (30). Il se souviendra de ses lectures de Montfaucon et des *Moines*.

A mesure que l'on s'approche du IVe siècle, on constate que Chateaubriand suit de moins en moins près Gibbon, Tillemont et Fleury dont il s'était étroitement inspiré au début de son ouvrage; c'est que sa documentation de plus en plus précise lui permet de s'affranchir de leur tutelle et de voler en quelque sorte de ses propres ailes. Lorsqu'il en arrive au tableau des mœurs des païens, des chrétiens et des barbares, les notes qu'il a prises pour les *Martyrs* sont si nombreuses et si complètes qu'il se fie désormais à elles seules et qu'il abandonne les auteurs dont il s'était largement servi pour composer les précédents discours; de sorte que ces derniers discours forment la partie la plus personnelle et la plus originale de son ouvrage : il y a là deux cents pages que Chateaubriand a écrites sans suivre, au moins de près, aucun compilateur, et en se fondant sur des recherches personnelles faites aux sources elles-mêmes.

Ainsi la documentation que Chateaubriand avait acquise pour ses premières œuvres et en particulier pour les *Martyrs*, lui a été d'un grand secours lorsqu'il a rédigé ses études sur les mœurs; pour les discours qui précèdent, elle lui a été moins utile, elle lui a permis toutefois d'émailler son texte de certaines anecdotes curieuses qui ne figuraient pas chez les auteurs dont il s'inspirait, d'ajouter quelques notes bibliographiques et quelques citations supplémentaires (31).

(30) T. XVIII *bis*, p. 251.

(31) On trouvera dans un appendice placé à la fin de cet ouvrage un tableau contenant la liste des auteurs anciens cités dans les

C'est là une opinion ancienne puisque Veuillot admettait déjà que les *Etudes historiques*, au moins en partie, ont été faites avec les restes inutilisés des *Martyrs*. Elle nous paraît appuyée par l'examen des notes et du texte même des deux œuvres et par la vraisemblance. Cependant, elle soulevait l'indignation de Daniélo, ce jeune, prolixe et ardent secrétaire de Chateaubriand.

« A entendre ledit Bavius ou son groupe, les débris des recherches faites pour les *Martyrs* auraient servi non seulement à l'*Itinéraire* mais aux *Etudes historiques*. « Il ne nous a fait grâce de rien » dit Bavius. Or comme c'est moi qui ai fait les recherches pour les *Etudes historiques*, je sais et j'affirme qu'il n'y en avait même pas une qui vînt des *Martyrs*. On le verra lorsque plus tard je dirai quel auteur M. de Chateaubriand suivait dans son récit » (32). Ces déclarations de Daniélo sont catégoriques. Infirment-elles notre thèse? Même si on prend au pied de la lettre les dires du fougueux secrétaire, on remarquera qu'il n'est entré au service de l'auteur des *Etudes* qu'à une époque où l'ouvrage était en grande partie achevé, notamment les deux discours sur les mœurs. S'il a pu voir Chateaubriand composer les passages relatifs à l'histoire ecclésiastique, il n'a rien vu de la genèse du reste des discours et il lui a été impossible

Etudes et en regard les citations, quand il y en a, de ces mêmes auteurs dans l'*Itinéraire*, les *Martyrs*, le *Génie* et l'*Essai*; on pourra comparer ainsi la documentation des *Etudes* à celle des œuvres antérieures. La valeur de la comparaison, toutefois, est beaucoup diminuée par ce que les pages qui suivent nous montrent sur les procédés de travail de Chateaubriand dans les *Etudes*. L'appendice contient également la liste des citations de Gibbon, Tillemont et Fleury dans les ouvrages écrits avant les *Etudes historiques*.

(32) J. Daniélo, *Les conversations de M. de Chateaubriand, ses agresseurs*, Paris, E. Dentu, 1864, p. 217.

de connaître les sources de Chateaubriand; l'auteur lui présentait des feuilles où il inscrivait lui-même ou bien faisait écrire par Pilorge la référence de la citation à chercher et quelques lignes du passage auquel elle devait d'adapter (33); il ne s'amusait pas, on le conjecturera sans hardiesse, à donner des explications à son secrétaire : « Cette référence, je la tiens de Tillemont et celle-là des *Martyrs* ». Si Daniélo a pu savoir d'où son maître tirait les références de l'histoire ecclésiastique, on n'aperçoit pas comment il l'aurait su pour le reste des *Etudes*. Ses affirmations n'ont donc rien de convaincant. La dernière phrase de Daniélo est peut-être la plus intéressante : « Je dirai quel auteur M. de Chateaubriand suivait dans son récit ». Il y a là une promesse précieuse pour qui cherche les sources des *Etudes*; par malheur, le secrétaire ne l'a pas tenue. Nulle part il n'indique le nom de cet auteur dont Chateaubriand s'inspirait. Il faut le découvrir sans son aide.

LES SOURCES PRINCIPALES DE CHATEAUBRIAND : FLEURY, TILLEMONT ET GIBBON.

Un examen approfondi révèle que Chateaubriand a suivi de façon étroite pour l'histoire ecclésiastique l'ouvrage de l'abbé Fleury intitulé « Histoire Ecclésiastique »; pour le reste de son œuvre, si l'on en excepte l'Exposition, la Préface et le passage relatif à l'avenir du christianisme, il a pris, semble-t-il, ses références à

(33) Cela apparaît, on l'a vu, à l'examen du manuscrit Chalvet.

Tillemont, parfois à Gibbon, il s'est inspiré pour le texte lui-même de Tillemont et de Gibbon, pour quelques pages de Crevier, de Terrasson, de Bossuet, de Villemain. Pour montrer l'exactitude de ces affirmations un peu brutales, je vais choisir un certain nombre d'exemples qui me paraissent probants et j'étudierai ensuite la mesure dans laquelle chacun des discours est emprunté à ces auteurs.

Commençons par les emprunts que Chateaubriand a faits à l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury. Cet ouvrage est d'une ampleur considérable, il comprend 25 volumes in-quarto dans l'édition de 1781, dont quatre pour la période qui nous intéresse. Sous peine de disproportionner les passages traitant de l'histoire de l'Eglise relativement à l'histoire civile, Chateaubriand ne pouvait pas entrer dans les mille détails racontés par Fleury. Il a donc élagué et supprimé l'inutile et n'a retenu que l'indispensable. Ses emprunts sont de diverses sortes : il prend parfois les notes marginales de l'ouvrage de Fleury, parfois il cueille de çà, de là, une phrase ou un détail de son modèle, parfois il le résume, quelquefois il le copie à peu près mot à mot.

Donnons quelques exemples de ces modalités; nous placerons dans la colonne de gauche le texte de Fleury, en regard, à droite, le texte des *Etudes*.

Et d'abord les notes marginales. Fleury a inscrit dans les marges de son ouvrage des phrases brèves destinées à résumer un ou plusieurs paragraphes du texte. Chateaubriand très souvent a recopié ces résumés marginaux et les a mis simplement bout à bout. Sans chercher plus loin, voici les premières notes marginales de l'ouvrage de Fleury et en face les premières lignes de l'histoire ecclésiastique dans les *Etudes*.

FLEURY

I. Dessein de ce premier livre.
II. Election de saint Mathias.
III. Publication de l'Evangile (en regard dans le texte : « Le jour de la Pentecôte étant venu...).
IV. Eglise de Jérusalem. Esséniens.
V. Election des diacres (texte : « Ils choisirent Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas...); note : act. V, 7; act. VI, 1.
VI. Martyre de saint Etienne; note : act. VIII, 2.
VII. Conversion de Samarie.
VIII. Hérésie de Simon le Magicien; note Irene, c. 20, p. 115; Justin, ibid; Orig. in Cels.
IX. Apollonius de Thyane.
X. Conversion de l'Eunuque Ethiopien.
XI. Conversion de Saül.
XII. Relation de Pilate. Mort de Tibère (texte : Pilate écrivit à Tibère tout ce qui s'était passé à l'égard de Jésus-Christ et lui envoya les actes de son procès. L'Empereur persuadé de sa divinité proposa au sénat de mettre Jésus-Christ au nombre

CHATEAUBRIAND

La publication de l'Evangile commença le jour de la Pentecôte de cette même année. L'église de Jérusalem prit naissance : les sept diacres Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas furent élus (note : Act. Apost. V. S. P. 289.Lyon 1684). Le premier martyre eut lieu dans la personne de saint Etienne (note : citation latine sans référence); la première hérésie se déclara par Simon le magicien (note : Juff. Mart. Apol. t. 2, p. 69), et fut suivie de celle d'Appolonius de Thyane, Saül, de persécuteur qu'il était, devint l'apôtre des gentils sous le grand nom de Paul. Pilate envoya à Rome les actes du procès du fils de Marie; Tibère proposa au sénat de mettre J.-C. au nombre des dieux (Euseb. Caes., Chron. An. dom. 38 Bâle).

des dieux); note : Tertull, Apolog. c. 5-21;
Eur. Chron. an. 37.

Le nombre des passages relatifs à l'histoire ecclésiastique où Chateaubriand a ainsi mis bout à bout les résumés marginaux de Fleury est très considérable et la réunion des similitudes entre le texte de Chateaubriand et de Fleury ne permet pas de croire à une coïncidence. On peut dire que *partout où Chateaubriand, parlant des faits de l'histoire ecclésiastique, a ce style haché, aux phrases brèves, sans transition entre elles, où il énumère plutôt qu'il ne raconte, il a pris les notes marginales de Fleury.*

Il lui arrive aussi fréquemment de procéder, si j'ose dire, par « grapillage », j'entends par là qu'il emprunte de çà, de là à Fleury les phrases qui résument; par exemple, d'un récit qui comporte trois pages chez Fleury, il détachera sept ou huit lignes qui contiennent l'essentiel de leur substance. En voici une illustration :

Tite... fit brûler toute la ville basse et attaqua la ville haute... le huitième d'août... Tite acheva de faire abattre ce qui restait du temple et de la ville et y fit passer la charrue. Il réserva seulement une partie de la muraille à l'occident avec trois tours... le butin fut si grand que l'or diminua de la moitié de son prix en Syrie... On compta jusqu'à onze cent mille Juifs morts en ce siège (note : VII, cap. 7), quatre vingt-dix-sept mille

Le temple fut brûlé le 8 d'août de cette année 70, ensuite la ville basse incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. Titus fit abattre ce qui restait du temple et de la ville, excepté trois tours; on promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siège, quatre vingt dix-sept mille furent vendus (note : Josèphe, lib. VII, cap. 8,

vendus : mais à peine voulait-on les acheter... à la fête de la naissance de son frère Domitien qui était le 24 d'octobre... l'anniversaire de l'avènement de son père à l'empire qui fut le 1er de juillet de l'année suivante... après son arrivée à Rome, il triompha de la Judée avec son père... (un grand nombre de Juifs) périrent soit par le feu, soit par les bêtes auxquelles ils furent exposés, soit les uns par les mains des autres comme gladiateurs (34), etc.

p. 954 et 955); à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau.

A la fête de la naissance de Domitien, à celle de l'anniversaire de l'avènement de Vespasien à l'empire (24 octobre 70 et 1er juillet 71), plusieurs milliers de Juifs périrent par le feu et les bêtes, ou par la main les uns des autres, comme gladiateurs. A Rome, Titus et son père triomphèrent de la Judée.

Ce « grapillage » est d'autant plus curieux que Chateaubriand avait, pour l'*Itinéraire*, recherché le texte de Josèphe sur la prise de Jérusalem et l'avait traduit dans une note; cependant la similitude des expressions et des tournures semble indiquer qu'il a suivi Fleury : s'inspirant de l'*Histoire Ecclésiastique* en règle générale, il a sans doute trouvé plus commode de la suivre sur ce point là encore, au lieu de rechercher la note qu'il avait prise pour l'*Itinéraire*, surtout qu'il savait bien que Fleury avait lu aussi Josèphe.

Voici encore un exemple de « grapillage ».

A la même fête des azymes... les sacrificateurs comptèrent les victimes que l'on immolait le jour de Pâques... et ils en trouvèrent deux cent cin-

La multitude des Juifs qui se trouva à Jérusalem l'an 66 de J.-C., pour la fête des azymes, fut compté par le nombre des victimes pascales :

(34) Fleury, t. I, p. 159, 160, 161, 162 (édition de 1781).
(35) *Etudes*, t. I, p. 74 et 75.

quante-cinq mille (inadvertance) cinq cents... c'était l'agneau pascal; et pour le manger, ils s'assemblaient au nombre de dix personnes au moins et quelquefois jusqu'à vingt. A dix personnes seulement pour chaque victime, c'étaient deux millions cinq cent cinquante-six mille personnes purifiées (36).

il se trouva qu'on en avait immolé deux cent cinquante-six mille, cinq cents. Dix et quelquefois vingt convives s'assemblaient pour manger un agneau, ce qui donnait, pour dix seulement, deux millions cinq cent cinquante-six mille assistants purifiés (37).

Parfois les phrases empruntées sont si proches l'une de l'autre que le grapillage tend à la copie pure et simple.

Saint Paul comme citoyen romain eut la tête tranchée, Saint Pierre fut crucifié comme Juif et personne vile... Il (Paul) fut mené à trois milles de Rome au lieu nommé eaux Salviennes où l'on voit encore trois fontaines... (Pierre fut) crucifié au haut du mont Janicule... et voulut être attaché la tête en bas. Son corps fut enseveli au Vatican dans la voie Aurélia ou triomphale, près d'un temple d'Apollon(38).

Paul a la tête tranchée comme citoyen romain, auprès des eaux Salviennes, dans un lieu aujourd'hui désert où l'on voit trois fontaines à quelque distance de la basilique appelée Saint-Paul-hors-des-murs qu'un incendie a détruite au moment même de la mort de Pie VII. Pierre réputé juif et de condition vile fut crucifié la tête en bas sur le mont Janicule, et enterré le long de la voie Aurélia près du temple d'Apollon (39).

Les exemples d'emprunt ligne par ligne du texte de Fleury par Chateaubriand sont plus rares, Fleury, en-

(36) Fleury, t. I, p. 119 et 120.
(37) *Etudes*, t. I, p. 72 et 73.
(38) Fleury, t. I, p. 132.
(39) *Etudes*, t. I, p. 57-58.

trant dans une multitude de détails que l'auteur des *Etudes* ne pouvait transcrire faute de place. Voici cependant deux passages où il a suivi de près l'*Histoire Ecclésiastique* :

Sous l'empire de Commode, l'église jouissait par tout le monde d'une profonde paix qui donna lieu à un grand nombre de conversions. En sorte qu'à Rome plusieurs personnes nobles et riches embrassèrent la foi chrétienne avec leurs domestiques et leurs parents. De ce nombre fut Apollonius, sénateur illustre dans les lettres et dans la philosophie. Il fut accusé par l'un de ses esclaves nommé Sévère qui fut puni de mort suivant l'ordonnance de Marc-Aurèle par laquelle il défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. L'esclave fut donc mis en croix et eut les jambes cassées par ordonnance de Pérennis, préfet du prétoire. Mais ensuite Pérennis pria Apollonius de rendre compte au sénat de sa conduite. Il composa un discours excellent où il confessait nettement la foi chrétienne et en faisait l'apologie et le récita en plein sénat. Mais comme ils tenaient pour

Le nombre des disciples de l'Evangile augmenta beaucoup à Rome sous le Règne de Commode, surtout parmi les familles nobles et riches. Apollonius, sénateur instruit dans les lettres et dans la philosophie avait embrassé le culte nouveau : dénoncé par un de ses esclaves, l'esclave subit le supplice de la croix, d'après l'édit de Marc-Aurèle qui défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. Mais Apollonius fut condamné à son tour à perdre la tête parce que tout chrétien qui avait comparu devant les tribunaux et qui ne rétractait pas sa croyance était puni de mort. Apollonius prononça en plein sénat une apologie complète de la religion.

La pape Eleuthère mourut et eut pour successeur Victor qui gouverna l'église de Rome pendant douze ans (40).

(40) *Etudes*, t. I, p. 104.

maxime de ne point pardonner aux chrétiens qui avaient une fois comparu en jugement, s'ils ne se rétractaient, il fut condamné par décret du sénat à perdre la tête; ce qui fut exécuté. C'était la 8e année de Commode, 189 de J.-C.

L'an de J.-C. 185 mourut le pape Eleuthère et Victor lui succéda qui gouverna douze ans (41).

Voici un autre exemple analogue :

Alexandre voulant réparer les désordres des règnes passés mit dans ses conseils et dans les plus hautes charges Sabin, Ulpien, Paul, Africain, Modestin et plusieurs autres jurisconsultes célèbres dont nous voyons encore les décisions dans le Digeste. Or ces jurisconsultes, attachés aux anciennes lois romaines, regardaient la religion chrétienne comme une nouveauté étrangère et une source de division et de troubles. Ulpien avait fait un traité du devoir d'un proconsul dans le septième livre duquel il avait recueilli toutes les ordonnances des princes qui marquaient les peines que l'on devait imposer aux chrétiens (42).

Mais les jurisconsultes placés dans les conseils et dans les charges de l'Etat, Sabin, Ulpien, Paul, Modestin étaient ennemis des disciples de la croix; leur culte paraissait à ces magistrats amateurs et gardiens du passé, une nouveauté destructive des anciennes lois et des vieux autels. Ulpien avait formé le septième livre d'un traité sur *le devoir d'un consul,* des édits statuant les délits à punir, et les peines à infliger aux chrétiens (43).

(41) Fleury, t. I, p. 334.
(42) Fleury, t. I, p. 440.
(43) *Etudes,* t. I, p. 120-121.

Souvent Chateaubriand, au lieu de suivre Fleury ligne par ligne, le résume en quelqes mots. Voici un exemple choisi parmi les plus brefs que l'on puisse trouver mais qui n'en est pas moins significatif :

Africain avait encore composé un grand ouvrage de chronologie pour servir à la controverse contre les païens en leur montrant l'antiquité de la vraie religion et la nouveauté de leurs histoires et de leurs fables. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, contenait la suite de l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C. : puis il parcourait le reste jusqu'au règne de Macrin et il comptait en tout 5723 (*sic*) finissant au consulat de Gratus et de Séleucus qui est l'an 221 de J.-C. et le quatrième d'Héliogabale. Nous n'avons plus cet ouvrage que dans la chronique d'Eusèbe (note : Eus. 6, hist. c. 32; Phot. bibl. cod. 34) (44).

Africain écrivait son Histoire Universelle qui commençant à la création du monde s'arrêtait à l'an 221 de notre ère... La chronique d'Africain ne se retrouve plus que dans celle d'Eusèbe (note : Eusèb., lib. VI, Hist., cap. 32. Phot., Bibl. cod. 34) (45).

Il arrive aussi que Chateaubriand fasse sien un détail de Fleury qui frappe son imagination de visuel :

L'on manquait et de croix et de place pour les dresser (46).

Les croix manquèrent et la place pour dresser les croix (47).

(44) Fleury, t. I, p. 459.
(45) *Etudes*, t. I, p. 141.
(46) Fleury, t. I, p. 154.
(47) *Etudes*, t. I, p. 73.

ou bien un détail qui lui paraît d'un intérêt particulier :

Ce fut cet Hippolyte qui inventa un nouveau calcul pour trouver le jour de la Pâque par le moyen d'un cycle de seize ans que nous avons encore (note : Hier. script. V. pagi, an 222).	Il (Hippolyte) inventa à l'effet de trouver le jour de Pâques, un cycle de seize ans qui nous est parvenu (note : Hier. Script.).

Ainsi Chataubriand a utilisé l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury de diverses façons, soit en copiant les notes marginales, soit en résumant le texte, par « grapillage » ou autrement, soit en s'appropriant des détails curieux.

Il a également pris à Fleury ses références; il en a choisi, plus ou moins au hasard, quelques-unes parmi celles qui lui étaient offertes par le savant compilateur. Il faut distinguer, dans les notes de Chateaubriand au bas des pages des *Etudes*, ce que j'appellerai les références et les citations : les références, c'est-à-dire les indications du nom de l'auteur, de l'ouvrage, du chapitre, de la page, etc., qui ne sont pas précédées ou suivies du texte même de l'auteur signalé, et les citations, c'est-à-dire les références précédées ou suivies du texte; par exemple j'appelle référence une note telle que : « 1. Pline lib. XXIV, cap. 7 » et citation une note comme : « 1. Sola relinquimus templa. Tertull. Apolog. ». Les références sont écrites à l'ordinaire de la main de Chateaubriand dans le manuscrit Chalvet; les citations, de la main de Daniélo qui a effectué les recherches.

Les références sont, on peut dire, toujours empruntées à Fleury; les citations généralement aussi, toutefois il arrive, pour ces dernières, qu'il y ait des divergences, parce que Daniélo parfois citait d'autres textes que ceux que

son maître avait trouvés indiqués chez Fleury et qu'il lui signalait. Voici à titre indicatif un tableau des *citations* qui figurent dans les *Etudes*, de la p. 56 à la p. 60 du tome 1[er], et en regard, à gauche, les références correspondantes de Fleury :

Juvénal sat. 1, sat. 8.	Juv. Sat. 1, vers 139 (p. 56).
Tacite XV, Ann.	Suet. In vita Neronis, pag. 251,
Suet. Nero, c. 38.	cap. 16 (id.).
(Fleury, t. I, p. 113).	Tacite Annal. lib. XV (id.).
Act. XXVIII 2-17 (p. 96).	Act. Apost., cap. 28, vers 16
Philostr. (p. 128).	(id.).
Eus. VII Hist., c. 18.	Philost. in vit. Ap. Tyan.
id. III, c. 1.	(p. 57).
Martyrol, 2 Jul. (p. 132).	Eusebii Hist. ecclesiast. lib. II.
Sévère 2, Hist.	p. 49 (p. 58).
id., dialog. 2, *in fine.*	Ib. lib. III, cap. 1, pag. 51
p. 140-141).	(p. 59).
Eus. 2 Hist., c. 24 (p. 104-105).	Baron. Martyr. pag. 289 (id.).
	Sulpitii Severi sacrae hist.
	lib. II, p. 95 (id.).
	Sulpitii Severi dialog. 2, pag.
	306 (id.).
	Euseb. Hist. eccl., lib. II, pag.
	29 (p. 60).

Voici un tableau de toutes les *références* de Chateaubriand dans les passages relatifs à l'histoire ecclésiastique contenus dans la première partie du premier discours; je place en regard comme précédemment la référence de Fleury qui figure au passage similaire de l'*Histoire Ecclésiastique* (t. I) :

Philostr. Apoll. 7, c. 2 , c. 4	Philostr. vit. Apol. lib. VII,
(p. 181).	cap. 4 (p. 80).
Eus. III Hist., c. 33 (p. 204).	Eus. III c. 33 (p. 84).
Pline lib. 10, ep. 97, 98 (id.).	Pline lib. X, ep. 97, 98 (id.).

Eus. IV Hist., c. 8-9 (p. 234).	Eus., IV, Hist. cap. 8 et 9 (p. 86).
Chron. Alex. (p. 292).	Chron. Alex. (p. 94).
Eusèbe IV, c. 13 (id.).	Euseb. Hist. IV, c. 13 (id.).
Eus. in Chron. an 191 (p. 334).	Eus. in chron. an 191 (p. 104).
L'histoire de la conversion de Minutius est longuement racontée p. 423 à 429.	Minut. in Octav. (p. 125).
Eus. lib. 6, cap. 21, 23, 25 (p. 441).	Euseb. lib. VI, c. 21, 23 et sq. (p. 126).
Hier. Script. v. pagi an 222.	Hier. Script. (id.).
Oros. l. 7, cap. 19 (p. 453).	Oros., lib. VII, cap. 19 (p. 139).
En note : livre de Tertullien de la couronne (p. 451).	Tertul. de Cor. (p. 140).
Eus. 6 Hist. c. 32 (p. 459 *in fine*).	Eus., lib. VI, Hist. cap. 32 (p. 140).
Phot. Bibl. cod. 34 (p. 460).	Phot. Bibl. cod. 34 (id.).
Eus. 6 Hist. cap. 16 (p. 461).	Eus. VI, Hist., cap. 16 (p. 141).
Epiph. de mens. n. 18-17 (id.).	Epiph. de mens. n. 18, 19 (id.).

On voit combien les références sont pareilles : Chateaubriand ne reproduit pas toutes les références de Fleury, mais toutes les références qu'il donne se trouvent chez Fleury à l'endroit correspondant. Si pour les citations proprement dites, la similitude est moins grande, comme on a eu l'occasion de le voir, il faut sans doute en rechercher la cause dans l'intervention de Daniélo qui se permettait parfois de copier le texte d'un autre auteur que celui qu'on lui signalait, qui beaucoup plus souvent copiait chez l'auteur une citation *voisine* de celle dont il avait reçu la référence.

L'examen des notes des quatre premiers discours nous autorise à généraliser les conclusions que ces tableaux nous suggèrent : Chateaubriand a pris son appareil de notes chez Fleury pour les passages consacrés à l'histoire ecclésiastique. Si Daniélo s'est abstenu de nous dire quel

est cet historien que « M. de Chateaubriand suivait », c'est peut-être moins par inadvertance et oubli que de propos délibéré; son maître s'était inspiré trop étroitement de Fleury, mieux valait de ne pas lancer les Bavius sur cette piste trop sûre.

***

Mais ne nous laissons pas arrêter par les scrupules d'une piété mal entendue et voyons que pour les événements de l'histoire romaine, Chateaubriand s'est également servi de guides. Nous avons dit plus haut qu'il avait utilisé entre autres Tillemont et Gibbon. C'est ce que nous allons établir ici encore par voie d'exemples.

On a découvert depuis assez longtemps que Chateaubriand avait fait certains emprunts à l'historien anglais Gibbon; M. Dick l'a montré dans la thèse qu'il a soutenue en 1905, qu'il a intitulée d'un titre un peu provocant « Plagiats de Chateaubriand » et dont la seconde partie est destinée à prouver que Chateaubriand a fait un très large usage de Gibbon dans le *Génie*, dans les *Martyrs* et surtout dans les *Etudes historiques*. Malheureusement, M. Dick s'est laissé entraîner à des affirmations excessives et il a été victime de l'erreur d'optique à laquelle sont facilement sujets ceux qui cherchent les sources d'un ouvrage : il a vu partout des plagiats; il a repris à son compte les critiques de *The Foreign Review*, 1828, p. 486 qui « accuse Chateaubriand tout net de plagiat » et il a aggravé encore le jugement de la *Quaterly Review*, 1834, p. 298 qui s'exprime comme suit : « Les premiers chapitres ne sont qu'un maigre résumé des vies des Césars qui succédèrent à Adrien et aux Antonins, presque entièrement tiré du premier volume du *Rise and Fall* ».

« Nous osons affirmer plus, continue M. Dick : non seulement les premiers chapitres, mais les premiers trois quarts du *Discours* sont un « maigre résumé » des premiers quarante chapitres du *Rise and Fall* » (48). Pour prouver cette assertion, il cite de quarante pages en quarante pages les *Etudes historiques* et le passage correspondant de Gibbon. Les similitudes lui paraissent décisives. Le sont-elles?

Il faut remarquer d'abord que M. Dick, par hasard ou par habileté, a choisi pour point de départ de cet examen de quarante pages en quarante pages l'endroit le plus propice à sa démonstration; je veux dire que s'il avait commencé, par exemple, dix pages plus loin, la comparaison des textes eût été moins probante. En second lieu, M. Dick ne semble pas avoir vu que Gibbon et Chateaubriand se sont tous deux inspirés assez étroitement de l'historien Tillemont; cette circonstance soulève des difficultés considérables quand il s'agit de déterminer les sources de Chateaubriand; tel passage qui ressemble à telle page de Tillemont est en même temps analogue au texte de Gibbon qui a lu de très près Tillemont. Dire dans ces conditions si l'auteur des *Etudes* a suivi Gibbon plutôt que Tillemont est extrêmement délicat. M. Dick n'a pas aperçu ces difficultés et il prête à Gibbon pour beaucoup de passages et de notes des *Etudes* une paternité littéraire qui, à notre sens, doit légitimement revenir à Tillemont. Notons enfin l'injustice d'expressions telles que « maigre résumé » : les résumés que Chateaubriand a pu faire du *Decline and Fall* ne sont jamais maigres;

(48) *Plagiats de Chateaubriand, II, Comment Chateaubriand s'est servi de Gibbon*, par Ernest Dick, Bern, 1905, p. 71 et 72 (*Rise* est une inexactitude, lire : *Decline*).

j'en citerai qui confondent par leur foudroyant raccourci et leur allure. Dans la dernière page de la thèse en question, où l'on attendrait, pour conclure, un jugement plus rassis, on lit de même : « Il serait difficile de reconnaître à cet emphatique et prétentieux *Discours* un mérite quelconque, fût-ce celui de la perfection artistique. C'est un ouvrage décousu, ou mieux mal cousu avec les lambeaux arrachés à Gibbon; d'un bout à l'autre, l'ensemble se ressent du procédé dont il est né... N'ayons pas la faiblesse de croire qu'il ait jamais étudié les livres qu'il cite... outre Gibbon, il avait un manœuvre littéraire dans Monsieur Daniélo, etc. ». Ces violences de langage sont injustes et regrettables.

Ceci dit, reconnaissons que Chateaubriand a suivi Gibbon, sinon page par page, du moins pour les grandes lignes de son ouvrage. Nous allons donner quelques exemples pour établir de quelle façon il s'est inspiré de l'historien anglais.

Parfois Chateaubriand a mis bout à bout les notes marginales qui forment un sommaire du *Decline and Fall* (49).

Maximien donne sa fille Fausta à Constantin et il lui confère le titre d'Auguste (Ann. 307, 21 mars).

Galère envahit l'Italie (texte: quoiqu'il eût pénétré jusqu'à Narni...).

Sa retraite.

Licinius est élevé au rang d'Auguste (Ann. 307, 11 nov.).

Maximien s'allie avec Constantin, lui donne Fausta, sa fille, en mariage, et le nomme Auguste.

Galérius fond sur l'Italie avec une armée; parvenu jusqu'à Narni, et forcé de retourner en arrière, il élève Licinius, son ancien compagnon d'armes, au rang d'où la mort

(49) Nos références renvoient à l'édition Lefèvre 1819 : *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, traduite de l'anglais d'Edouard Gibbon, nouvelle édition... par M. F. Guizot,

Elévation de Maximin à la même dignité (texte : Maximin qui gouvernait ou plutôt opprimait l'Egypte et la Syrie).

Six empereurs (Ann. 508; texte : l'univers romain fut gouverné pour la première fois et pour la dernière fois...) (50).

avait précipité Sévère. Daïa Maximin, le césar qui gouvernait l'Egypte et la Syrie, enflammé de jalousie se décore aussi de la dignité d'Auguste. Six empereurs (ce qui ne s'était jamais vu et ce qui ne se revit jamais) règnent à la fois (51).

Mais ce procédé est rare; pour les emprunts à Fleury, les exemples sont innombrables, tandis qu'ils sont l'exception pour Gibbon. En revanche, il arrive assez fréquemment que Chateaubriand ait suivi ligne par ligne le texte de Gibbon et, semble-t-il, dans la traduction qu'en a donnée Guizot. Nous ne citerons qu'un exemple, M. Dick en ayant fourni un grand nombre :

Trois légions suffisaient pour la Bretagne. Les principales forces étaient employées sur le Rhin et sur le Danube et consistaient en seize légions distribuées de la manière suivante : deux dans la Basse-Germanie et trois dans la Haute, une dans la Rhétie, une dans Norique, quatre dans la Pannonie, trois dans la Moesie et deux dans la Dacie. L'Euphrate avait pour sa défense huit légions, dont six étaient placées dans la Syrie

Seize légions bordaient le Rhin et le Danube; deux étaient cantonnées dans la Dacie, trois dans la Moesie, quatre dans la Pannonie, une dans la Norique, une dans la Rhétie, trois dans la Haute et deux dans la Basse-Germanie, la Bretagne était occupée par trois légions; huit légions, dont six séjournaient en Syrie et deux en Cappadoce, suffisaient à la tranquillité de l'Orient. L'Egypte, l'Afrique et l'Espagne se mainte-

(50) Gibbon, t. I, marges p. 404 à 410.
(51) *Etudes*, t. I, p. 215.

et les deux autres dans la Cappadoce. Comme le siège de la guerre se trouvait fort éloigné de l'Egypte, de l'Afrique et de l'Espagne, une seule légion maintenait la tranquillité dans chacune de ces provinces. L'Italie même ne manquait pas de troupes. Environ *vingt mille hommes* choisis, connus sous le nom de cohortes de la ville et de gardes prétoriennes veillaient à la sûreté du monarque et de la Capitale (52).

naient en paix chacune sous la police d'une légion. *Seize mille hommes* de cohortes et des gardes prétoriennes protégeaient en Italie le double monument de la liberté et de la servitude, le Capitole et le palais des Césars (53).

La similitude des deux textes est frappante, quoiqu'il s'agisse d'indications qui se trouvent chez les auteurs anciens; M. Dick fait observer à ce sujet que Dion qui est cité par Chateaubriand a un autre mode d'énumération. Toutefois, on relève une divergence incontestable puisqu'il s'agit d'un chiffre : Gibbon dit vingt mille là où Chateaubriand indique seize mille. Dans beaucoup des exemples donnés par M. Dick, il y a ainsi une divergence qui montre que si Chateaubriand s'est inspiré de Gibbon, il ne s'est pas tenu strictement à l'historien anglais et qu'il a cherché des renseignements complémentaires à une autre source. M. Dick n'a pas attaché d'importance à ces différences de texte, à tort, à notre sens.

Nous renvoyons aussi le lecteur à la thèse Dick pour d'autres exemples où l'on voit Chateaubriand emprunter à son devancier un raisonnement et une méditation his-

(52) Gibbon, t. I, p. 85.
(53) *Etudes*, t. I p. 39 à 42.

torique à propos du despotisme des premiers empereurs (54), le résumer ou le suivre de très près pendant quelques lignes.

Nous nous contenterons de présenter quelques exemples que n'a pas donnés M. Dick et qui sont peut-être plus persuasifs. Nous avons montré plus haut que Chateaubriand parfois emprunte les notes marginales de Gibbon; à la page qui suit le passage cité, on lit :

...don volontaire. Comme la somme s'augmenta insensiblement, les prétextes que l'on imagina pour la lever tels qu'une victoire, une naissance, un mariage ou le consulat du prince, furent multipliés dans la même proportion (55) (notes de Tillemont au passage correspondant p. 119, t. II, Aur. Vict., p. 526; Gibbon a une autre référence).

Maxence... invente le don gratuit que les rois et les seigneurs féodaux exigèrent dans la suite pour une victoire, une naissance, un mariage, et pour l'admission de leur fils à l'ordre de la chevalerie : sous les Romains, il s'agissait du consulat du jeune prince. (références : Aurel Vict., p. 526) (56).

Parfois Chateaubriand cueille les qualificatifs de la traduction de Guizot :

Tranquilles dans ces cabanes flottantes... les Goths bravaient une mer inconnue... murmuraient souvent contre des guides timides... ils enchaînèrent aux rames de leurs vaisseaux les plus robustes

Ils s'embarquent... dans des espèces de cabanes flottantes se confiant à une mer orageuse et à des marins timides... enchaînant les Romains captifs aux rames de leurs vaisseaux, retournent triomphants

(54) Dick, *op. cit.*, p. 74 à 76.
(55) Gibbon, t. I, p. 419.
(56) *Etudes*, t. I, p. 216.

d'entre ces malheureuses victimes; enfin ils retournèrent triomphants dans leurs nouveaux établissements du royaume du Bosphore (note : voyez une lettre de Saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée, citée par Mascon, v. 37. — Zosime l. 1, p. 32, 33) (57).

au désert (référence : Zosime, lib. I; Greg. Thaum., épist., ap. Marc) (58).

Une tournure de phrase et les notes :

(le temple d'Ephèse), qui, après être sorti sept fois de ses ruines avec un nouvel éclat fut enfin brûlé par les Goths (note : Hist. Aug., p. 178; Jorn. c. 20) (59).

Enfin les Goths allèrent brûler le temple d'Ephèse sept fois sorti de ses ruines et toujours plus beau (référence : Hist. Aug. p. 178; Jornandès, cap. 20) (60).

Une réflexion :

Quel dut être à la vue de ces peuples féroces l'étonnement d'une région si éloignée?... ils parurent sans doute tomber tout à coup d'un nouveau monde (note : Aurelius Victor; Eutrope IX, 6) (61).

Les Germains... se montrèrent sur les rivages de la Mauritanie, étonnés de cette nouvelle race d'hommes (référence : Eutrope IX, 6; Aurelius-Victor) (62).

Ou encore :

Trajan était avide de gloire.

Cet admirable prince n'eut

(57) Gibbon, t. II, p. 142, 143, 145, 146.
(58) *Etudes*, t. I, p. 161 et 162.
(59) Gibbon, t. II, p. 153, 154.
(60) *Etudes*, t. I, p. 175.
(61) Gibbon, t. II, p. 133, 134.
(62) *Etudes*, t. I, p. 161.

Tant que le genre humain continuera de répandre plus de lumière sur ses destructeurs que sur ses bienfaiteurs, la soif de la gloire sera toujours le défaut des caractères les plus élevés (63).

que la faiblesse des grands cœurs : il aima trop la gloire (64).

Une épithète rare :

Ce tyran astucieux (Auguste) (65).

L'astucieux empereur... (66).

Il abandonne, à l'instigation de Gibbon, l'ordre chronologique qu'il a coutume de suivre dans le récit des faits :

« L'élection des deux Césars, écrit l'historien anglais, n'eut lieu que six ans environ après l'association de Maximien. Dans cet intervalle, il se passa plusieurs événements mémorables; mais pour mettre de la clarté dans notre narration, nous avons préféré d'exposer d'abord dans son ensemble la forme du gouvernement établi par Dioclétien et de rapporter ensuite les événements de son règne en suivant plutôt l'ordre des faits que les dates d'une chronologie fort incertaine » (67).

C'est le plan que Chateaubriand a adopté, sans le justifier d'ailleurs.

Parfois il emprunte un parallèle : comme Gibbon (68), il rapproche Charles-Quint et Dioclétien et comme lui, il cite à ce propos Robertson et Lactance.

(63) Gibbon, t. I, p. 63.
(64) *Etudes*, t. I, p. 81.
(65) Gibbon, t. I, p. 26.
(66) *Etudes*, t. I, p. 33.
(67) Gibbon, t. II, p. 314.
(68) Gibbon, t. II, p. 370.

Pour en finir avec ces exemples, voici un passage qui paraît emprunté à une note de Guizot dans l'édition française de Gibbon :

Alexandre admit dans sa chapelle tous les cultes répandus dans l'empire : il y reçut J.-C., Abraham, Orphée, Apollonius de Tyane, etc. (note : Lamprid. in Hist. Aug. c. 29). Il est presque certain que sa mère Mammée l'avait instruit dans la morale du christianisme; les historiens s'accordent généralement à la croire chrétienne. (Voyez Tillemont sur Alexandre Sévère) (69).

Mammée, mère d'Alexandre, professait peut-être la religion nouvelle : du moins inspira-t-elle à son fils un grand respect pour cette religion. Il adorait dans une chapelle domestique l'image de Jésus-Christ, entre celles d'Appolonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée (citation : Lamprid. in vit. Alex. Severi, pag. 328; Lamprid Hist. Aug. pag. 345 et pag. 350) (78).

Gibbon n'a pas rappelé ces détails au sujet de Mammée. D'autre part, Tillemont (t. I, p. 184) parmi les dieux admis dans la chapelle d'Alexandre a cité, outre J.-C., Abraham, Apollone et Orphée, Alexandre le Grand et il ajoute qu' « il honorait Isis et Térapis ». Chateaubriand a pris l'énumération de Guizot, on peut supposer qu'il a suivi ici Guizot (71).

Il ne l'a pas toujours fait; même lorsque Guizot contredit les assertions de Gibbon, il arrive que Chateaubriand adopte l'opinion de l'auteur du XVIIe siècle; par exemple, à propos de la durée du règne d'Héliogabale : pour Gibbon — et pour Tillemont — Héliogabale mourut en 222 après un règne de trois ans neuf mois et quatre jours;

(69) Gibbon, t. I, p. 357.
(70) *Etudes*, t. I, p. 119 et 120.
(71) A moins qu'il ne se soit inspiré de Fleury (p. 439) dont l'énumération est pareille à celle de Guizot et qui cite Lampride Il est impossible ici d'arriver à une certitude absolue.

pour Guizot qui s'appuie sur l'autorité d'Eckel, « cette opinion de Valsecchi a été victorieusement combattue » ; Héliogabale n'a péri que dans la cinquième année de son règne. Chateaubriand a préféré suivre Gibbon, Tillemont et Valsecchi (72).

Examinons maintenant ses emprunts à Tillemont.

Comme pour Gibbon et pour Fleury, il arrive que Chateaubriand utilise les titres des articles qui forment résumé.

— Radagaise périt par miracle avec toute son armée.
— Honoré travaille inutilement pour Saint Chrysostome. Les Alains, les Vandales et les Suèves entrent dans les Gaules.
— Les Bourguignons, les François et d'autres Barbares entrent aussi dans les Gaules et y font d'horribles ravages. Dureté des peuples.
— Constantin fait Auguste en Angleterre après Marc et Gratien se rend maître des Gaules; combat Sarus et les Barbares; Honoré fait des lois contre les Priscillianistes et les Donatistes.
— Constant, moine, puis César et Auguste se rend maître de l'Espagne sur Didyme et Vérinien, parents d'Honoré qui sont pris et tués.
— Honoré épouse Therman-

Un an après la défaite de Radagaise (406), les Alains, les Vandales et les Suères envahirent les Gaules, toujours, supposait-on, excités par Stilicon qui renversait les Barbares par ses batailles et les relevait par ses intrigues.

Les Bourguignons et les Franks suivirent les Alains, les Vandales et les Suèves dans les Gaules, en 407, et n'en sortirent plus.

Les légions de la Grande-Bretagne élurent cette même année pour empereur Marcus qu'ils massacrèrent et ensuite un soldat, nommé Constantin. Celui-ci passa dans le continent, battit ce qu'il rencontra, et s'établit à Arles. Il fut reconnu ou toléré par Honorius qui faisait paisiblement des lois assez bonnes pour des sujets qu'il n'avait plus. Il pros-

(72) Cf. Gibbon, t. II, p. 351, notes.

cie. Alaric passe les Alpes; Stilicon lui fait donner de l'argent (73), etc. (je cite les premiers articles qui sont les plus typiques).

crivit les Priscillianistes et les Donatistes.

Constant, fils de ce Constantin empereur d'Arles, d'abord moine, ensuite César et Auguste se rendit maître de l'Espagne. Il en ouvrit la porte aux Barbares en retirant la garde des Pyrénées aux fidèles et braves paysans chargés de les défendre.

Honorius épouse en 408 Thermancie, seconde fille de Stilicon. Alaric... (un peu plus développé) (74).

Parfois Chateaubriand suit Tillemont, sinon mot à mot, les styles des auteurs étaient trop différents pour qu'il y pût consentir, du moins détail par détail, nuance par nuance, note par note :

L'armée et les officiers conclurent à élire Dioclétien. (Eutr. Chr. Alex. p. 640) (75). Il fut ainsi déclaré Empereur à Calcédoine le 17 septembre 284 (note : Labb. Chr.; Cyp. diff. app. c. 28, 35, p. 41, 50) et cette époque est d'autant plus remarquable que c'est le commencement d'une ère appelée de Dioclétien et quel-

L'armée tint un conseil à Calcédoine, afin d'élire le chef de l'Etat. Dioclétien qui commandait les officiers militaires du Palais fut choisi (note : Domesticus regens. Car. Aug. Vit., p. 250). Tout aussitôt, descendant de son tribunal, il perce Aper de son épée et s'écrie : « J'ai tué le sanglier fatal ». Une drui-

(73) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, à Paris chez Robustel 1691, t. V, articles XXII à XXXI, p. 540 à 565.

(74) *Etudes*, t. II, p. 275 et 276.

(75) Deux pages plus haut, Tillemont parle de ce titre : « Domesticos regens. Cari v. p. 251 ».

quefois des Martyrs dont on s'est longtemps servi dans l'Eglise pour régler la fête de Pâque. On marque que les Cophtes, les Abissins et quelques autres peuples d'Afrique s'en servent encore. La première année de cette ère commence le 29 d'août 284 avec l'année égyptienne.

Dioclétien étant monté sur le tribunal après avoir fait son premier discours aux soldats, protesta avec serment en attestant le soleil et l'épée nue à la main que pour lui il n'avait aucune part à la mort de Numérien (Cari v. p. 251, 2; Eutr. p. 585, Aur. Vict. p. 524); mais que puisque Aper avait été le meurtrier de son prince et de son gendre, il était raisonnable de le traiter comme le méritait une action si noire. Aper était présent et près de lui; car on l'avait mis à la tête de l'armée. Dioclétien descendit donc de son trône et enfonça son épée dans le corps d'Aper en lui disant qu'il aurait l'honneur de mourir d'une illustre main (Cari v. p. 252). Il ajouta qu'il avait enfin tué le sanglier fatal, parce que la Druide qui lui avait, dit-on, prédit l'Empire (deux pages plus haut : « Une desse de Tongres lui avait promis l'empire quand il aurait tué un *sanglier*, en latin *aper* (note : *Id., ibid.*, p. 252. Avant le meurtre d'Aper, il avait coutume de dire qu'il tuait toujours les sangliers mais qu'un autre les mangeait : *utitur pulpamento*). A cette élection du 17 septembre 284 commence l'ère fameuse dans l'Eglise, connue sous le nom de l'ère de Dioclétien ou des Martyrs (note : Elle servit longtemps au comput de la fête de Pâques et elle est encore employée par les Cophtes et les Abyssins) (76).

(76) *Etudes*, t. I, p. 192 et 193.

Druide chez qui il logeait à Tongres... ») y avait mis cette condition que ce serait lorsqu'il aurait tué le sanglier qu'on appelle en latin *Aper*. Ainsi il tuait autant de sangliers qu'il pouvait mais comme il disait, un autre les mangeait toujours (note : *utitur pulpamento*). Ce ne fut que pour accomplir cette prédiction qu'il tua Aper de sa main (77), etc.

Ce rapprochement est caractéristique. Pour un certain nombre de points, Chateaubriand suit strictement Tillemont; pour d'autres, qui lui paraissent d'un intérêt moindre, il élague et retranche. On pourrait citer de nombreux exemples de ces emprunts qui tiennent à la fois du résumé et de la copie, détail par détail, sinon mot pour mot. J'ai reproduit toutes les références du texte de Tillemont, même celles dont Chateaubriand n'a pas jugé bon de faire usage, pour montrer une fois comment il choisit parmi toutes les références qui lui sont proposées. Ajoutons que Tillemont, dans les notes critiques qu'il place à la fin de son ouvrage, a consacré deux articles au passage cité : « Que Dioclétien a été fait empereur en 284 et apparemment le 17 de septembre » (t. IV, p. 594), et « Quand Dioclétien a tué Aper ». Chateaubriand a simplement adopté les conclusions admises par Tillemont.

Le plus souvent Chateaubriand résume l'historien français; on en trouvera deux exemples indiscutables,

(77) Tillemont, t. IV, p. 4 et 5.

que je ne cite pas à cause de leur longueur, au tome III de l'*Histoire des Empereurs*, p. 408 et 409 (Etudes, t. I, p. 162) et au tome IV p. 222 à 227 (*Etudes*, t. II, p. 23 à 25), avec les références.

Il emprunte parfois des passages courts à peu près mot à mot; par exemple cette mise au point :

« ...Le nom d'Eudocie qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Eudoxie qui était propre à sa belle-mère et à sa fille » (78).

On lit dans les *Etudes* au passage correspondant :

« Il ne faut pas confondre Eudocie avec Eudoxie, nom de sa belle-mère et nom aussi de la fille qu'elle eut de Théodose » (79).

Ou bien cette remarque qu'il transfigure :

« L'éminence de cette dignité parut au-dessus de son génie qui n'était que médiocre », dit Tillemont. Chateaubriand écrit : « Valérien n'était qu'un génie raccourci qui n'avait pas la taille de sa fortune ».

Ou une anticipation :

« Cette faction subsistait encore ou s'était renouvelée sous le même nom dans le v^e^ siècle et s'était étendue jusqu'en Espagne. Salvien en parle fort amplement et fait savoir qu'ils étaient encore plus misérables que criminels; ou qu'au moins ceux qui les réduisaient à se révolter étaient plus coupables qu'eux » (80).

« Maximien soumit ces hommes rustiques dont le nom reparut au cinquième siècle. Salvien à cette dernière époque excuse leur révolte par leurs souffrances : la faction de la misère est enracinée » (81).

(78) *Tillemont*, t. VI, p. 38.
(79) *Etudes*, t. II, p. 283, 284.
(80) Tillemont, t. IV, p. 10.
(81) *Etudes*, t. I, p. 200.

Citons enfin ces lignes de Tillemont qui ont peut-être suggéré à Chateaubriand un plan par contraste : « La douleur de cette mort n'était pas encore passée, lorsqu'elle fut renouvelée le 17 d'octobre par celle d'Agrippine sa mère... L'unique remède de tant de maux que nous venons de représenter était la ruine du règne de la concupiscence; et cette source malheureuse de tous les crimes ne pouvait être arrêtée que par la mort d'un Dieu homme. J.-C. était venu au monde pour ce sujet, pour apprendre aux hommes par son exemple à combattre le péché et pour le détruire en mourant sur une croix. Les plus habiles croient que ce fut cette année qu'il exécuta ce grand dessein » (82).

On lit dans les *Etudes* :

« L'année où sa veuve, la première Agrippine, après de longues souffrances, alla le rejoindre dans la tombe, le Fils de l'Homme achevait sa mission : il rapportait aux peuples la religion, la morale et la liberté au moment où elles expiraient sur la terre. « Cependant la mère de Jésus... » (83).

Ainsi Chateaubriand semble s'être inspiré de Tillemont autant que de Gibbon. Il lui est arrivé souvent de les utiliser à la fois; il prend en général à Gibbon la ligne de son plan et à Tillemont ses références. Voici quelques exemples de cette « collaboration » de Tillemont et de Gibbon.

D'abord le texte des *Etudes* :

« Ce ne fut guère que six ans après l'association de Maximien à l'empire que Dioclétien s'adjoignit les deux Césars, Galérius et Constance. On vit dans les Gaules,

(82) Tillemont, t. I, p. 114.
(83) *Etudes*, t. I, p. 48.

sous le nom de Bagaudes (référence : Eutrop. p. 585; Goltzii mes. rei antiq. 12) (84), une insurrection de paysans assez semblable à celles qui éclatèrent en France dans le moyen-âge. Aelianus et Amandus, chefs de ces paysans, prirent la pourpre : leurs médailles nous sont parvenues » (85).

Voici le passage correspondant de Gibbon : « L'élection des deux Césars n'eut lieu que six ans environ après l'association de Maximien... (puis Gibbon indique son plan; il continue :) Il (Maximien) réprima les paysans de la Gaule qui, sous le nom de Bagaudes, désolaient cette province : ce soulèvement général peut être comparé à ceux qui dans le XIVe siècle troublèrent successivement la France et l'Angleterre... nous avons les médailles qu'ils ont fait frapper (note : Goltzius in Thes. R. A., p. 117) (86).

On remarque que Gibbon ne cite pas Eutrope et indique une autre page chez Goltzius, Tillemont, au contraire, cite, à propos de cette insurrection des Bagaudes : « Aur. Vict. p. 524 » (87) et au sujet des médailles frappées par Aelianus et Amandus : « Eutr. p. 585, Goltz. p. 121 » (88).

On pourrait citer beaucoup d'exemples analogues; en voici encore un :

Les premières lignes de la p. 181 du t. I des *Etudes* sont visiblement inspirées de Gibbon (p. 211, t. II); en note chez Gibbon, on lit : « Exspatiantia tecta multos adire

(84) Le mss Chalvet porte le chiffre 121; une erreur de typographie a amené le chiffre 12.
(85) *Etudes*, t. I, p. 200.
(86) Gibbon, t. II, p. 314 et 316.
(87) Tillemont, t. IV, p. 9 et 10.
(88) Tillemont, t. IV, p. 9.

urbes, Pline », que Tillemont ne cite pas en latin et qu'on retrouve chez Chateaubriand (note 1). En revanche, Tillemont cite : « Zos. lib. 1, p. 665; Boll 20 janvier, p. 278, art. 84 », et il écrit dans son texte : « L'on y travaillait même peut-être encore sous Dioclétien vers l'an 287, comme on le lit dans les actes de Saint Sébastien ». Ni ces indications, ni ces références ne figurent chez Gibbon. Les notes 2, 3 et 4 des *Etudes* ont dû être prises à Tillemont.

Ces deux exemples joints à une multitude d'autres que je ne puis citer permettent de supposer que Chateaubriand a trouvé — pour l'histoire civile — ses références, en principe chez Tillemont et parfois chez Gibbon. Un tableau des références des *Etudes* et de celles de Tillemont et de Gibbon quand Chateaubriand les a empruntées — confirmera cette opinion et donnera une idée des méthodes de travail de l'auteur des *Etudes*. Examinons les références de la p. 182 à la p. 200 du tome 1[er] des *Etudes*.

On placera à gauche les références de Chateaubriand, à droite celles qui leur correspondent chez Tillemont et chez Gibbon (dont les noms seront abrégés en T. et G.).

RÉFÉRENCES DE CHATEAUBRIAND	RÉFÉRENCES CORRESPONDANTES DE GIBBON ET DE TILLEMONT
Aur. Vopisc. in Hist. Aug., p. 220.	Aur. V., p. 220 (T., t. III, p. 552) Vopisc. Hist. Augu., p. 220 (G., t. II, p. 232).
Trig. Tyran, cap. 23-29. (le canton des Ucrimes).	Trig. Ty, c. 23-29, p. 190 (T., p. 522) (pas G.). (T., p. 523, Roy des Verimes).
Hist. Aug., p. 222.	Hist. Aug., p. 211 (G., p. 199); Hist. Aug., p. 211 (T., p. 502).

Suid, p. 494.	Suid., p. 494 (T., p. 526) (pas G.).
Eus. Chron.	Eus. Chron. (T., p. 540).
Hist. Aug., p. 218.	Hist. Aug., p. 218 (T., p 529) alors que Hist. Aug., p. 221, chez G. (p. 242-243).
Vopisc. Hist. Aug., p. 222.	Aurel. V., p. 222 (T. p. 552-553) (pas G.).
Hist. Aug. Vit. Tacit.	« Voir les Vies de Tacite... dans l'hist. d'Auguste » (G., p. 253) (T. aussi).
Victor. jun.; Aurel. Victor; Euseb. Chron.	T. dans le texte cite ces auteurs (p. 557-558).
Prob. vit. Hist. Aug., p. 238 et sequent.	Prob. v., p. 238, 9 (T., p. 565).
Zos., lib. 1.	Zosime, lib. 1, p. 664 (T., p. 565).
Buch. Hist. Belg. lib. III, cap. I.	Buch. Belg. l. 7. c. art. 4 p. 218 (T. p. 565) (pas G.).
Hier. Chron.	La référence est vague; réminiscence?
Vict., Ep., Eut.	Vict. ep., Eutr. (T., p. 577).
Domesticus regens, Car. Aug. Vit., p. 250.	Domesticos regens Cari v., p. 251 (T., t. IV, p. 2).
Id. ibid., p. 252.	Cari v., p. 252 (T., p. 5).
Aur. Vict., pag. 323.	Aur. Vict., p. 523 (T., p. 59). Aur. Vict., p. 523 (G., p. 365).
Eutrop., pag. 586.	Eutr., p. 586 (T., p. 59). Eutr., p. 586 (G., p. 365).
Greg. Naz. or. 3.	Greg. Naz. or. 3, p. 83 (T. p. 60) (pas G.).
Ath. apolog. cont. Arian.	« Saint Athanase se plaint de ce que les Ariens attribuaient l'éternité à des hommes... » (T. p. 60) (pas G.).
Ammian. Marcell. lib. XV,	Marcell. lib, XV (T., p. 33) (pas G.),

Aur. Vict. p. 524.	Aur. Vict., p. 524 (T., p. 9, t. IV).
Eutr., p. 585	Eutr., p. 585 (T., p. 9).
Goltzii mes. rei antiq. p. 12. (121 dans le mss).	Goltz, p. 121 (T., p. 9); Goltz. in Thes. R. A., p. 117 (G., p. 316).
Vit. S. Babol. in And. Du Ch. Hist. Fr. Script.	T. cite Duchesne, mais dans une note annexe, donc plutôt G., p. 317 : « Ce fait n'est appuyé que sur une faible autorité, une vie de Saint Babolin qui est probablement du VII[e] siècle. Voyez Duchesne, Scriptores rer. Francicarum, t. I, p. 662.

Sauf une exception, toutes les citations de Chateaubriand se retrouvent en général chez Tillemont, parfois chez Gibbon; l'exception est peu importante : il s'agit d'une période étudiée pour les *Martyrs*, on peut admettre que le « Hier. Chron. » soit une réminiscence, il y a en outre quelques divergences pour les pages indiquées tenant probablement à des inadvertances de l'auteur ou à des erreurs de typographie qui particulièrement pour les noms propres, fourmillent dans les premières éditions des *Etudes*.

Bref, à notre sens, Chateaubriand a emprunté la plus grande partie de ses références à ses devanciers.

Une objection peut se présenter à l'esprit : sans doute les références que Chateaubriand donne se retrouvent chez Tillemont; mais Tillemont est extrêmement complet, il indique à peu près toutes les références connues de son temps; dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner si l'auteur des *Etudes* cite des passages cités

par Tillemont; la chose est inévitable et n'implique pas que Chateaubriand ait emprunté sa documentation à Tillemont.

On répondra à cette objection peu solide de diverses manières : il semble indiscutable que pour le texte Chateaubriand s'est inspiré beaucoup de *l'Histoire des Empereurs*; n'est-il pas vraisemblable qu'il a pris en même temps les références qui lui étaient offertes, étant donné surtout qu'il l'a fait sans scrupule aucun pour l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury. L'examen du catalogue des livres possédés par l'auteur des *Etudes* en 1817, montre, d'autre part, qu'il n'avait dans sa bibliothèque à cette date qu'un petit nombre des écrivains anciens qu'il cite; il n'avait ni Agathias, ni Suétone, ni Libanius, ni Eutrope, ni Eusèbe, dans le texte latin ou grec, pour donner quelques exemples. On pourrait enfin songer à tirer argument de la similitude des pages qu'indiquent dans leurs références Tillemont et Chateaubriand; ces pages sont les mêmes : n'est-il pas curieux que les éditions employées par les deux auteurs soient rigoureusement identiques si l'on songe que l'un écrivait au XVII^e^ siècle et l'autre au début du XIX^e^? Il est difficile de croire à un pur hasard, même en tenant compte de la relative rareté des éditions d'auteurs anciens. D'autant plus que les éditions citées par Chateaubriand dans les *citations* ne sont pas celles qu'il emploie pour ses références; nous savons que les éditions données dans les citations ont été ajoutées par Daniélo.

Si l'on compare les éditions signalées dans les citations des *Etudes* aux éditions dont Tillemont a fait usage, — et dont il a eu soin de dresser la liste, — on constate d'assez nombreuses différences qui montrent qu'à la fin de la Restauration, les chercheurs n'employaient plus les édi-

tions dont Tillemont s'était servi (89). Ajoutons enfin que la diversité des auteurs cités par Chateaubriand dans ses notes est telle qu'il est à peu près impossible, faute de temps, que Chateaubriand ait fait lui-même les recherches. Il n'a pas pris toute la documentation à Tillemont et à Gibbon; les dépouillements qu'il avait accomplis au moment des *Martyrs* lui ont permis d'insérer quelques références qui paraissent de première main, notamment pour Ammien Marcellin et Jornandès. Mais si l'on envisage l'ensemble, on a le droit de dire que l'auteur des *Etudes* a pris son appareil de références et de citations chez Tillemont et chez Gibbon.

Les emprunts faits à Fleury, Tillemont et Gibbon sont de beaucoup les plus importants. Pour être complet, il en faut signaler cependant quelques autres. Un certain nombre de détails dans le premier discours viennent de Crevier, et surtout, semble-t-il, de la table analytique de son ouvrage. Certains détails du portrait d'Héliogabale sont peut-être tirés du même auteur. Mais on ne trouve pas d'exemple indiscutable, et comme l'*Histoire* de Crevier s'arrête à Constantin, nous n'insistons pas.

(89) Voici, par exemple, les éditions employées par Tillemont et Chateaubriand pour la période qui s'étend de Sévère à Jovien inclus.

Trois éditions sont communes (Libanius, pro templis, Théodor, hist. eccl. et Philostorge).

Huit éditions sont de la même ville, mais de dates différentes (Suidas, Themistius, Epiphane, Agathias, Codin, Théodoret, lequel est cité en diverses éditions dans les *Etudes*, Saint-Grégoire, Libanius).

Sept éditions sont de villes et de dates différentes (Eutrope, Suétone, Julien, Panégyrique de Constantin, Ammien Marcellin, Zosime, Gelasius, Cyzicenus).

Chateaubriand a pris d'autre part, à Terrasson, auteur d'une *Histoire du droit romain*, les éléments des quelques pages qu'il consacre au droit romain (t. I, p. 121 à 124). Un contemporain, nommé Giraud, éprouve le besoin de lui en faire reproche (90).

Il a aussi suivi sur certains points Villemain, de façon assez éloignée, puisqu'il s'agissait d'un contemporain, mais qui ne laisse pas place au doute; il s'est inspiré des *Mélanges historiques et littéraires*, surtout dans la troisième partie du troisième discours; il leur a emprunté quelques phrases; il a peut-être utilisé les traductions; il en cite du reste une fois une (t. II, p. 229); il a probablement trouvé chez Villemain l'idée de parler de Maxime, de Longinien et de la population de Madaure (91), sur lesquels Fleury est très laconique. Voici un trait qui semble bien venir des *Mélanges*; parlant du philosophe chrétien Synésius qui ne voulait pas devenir évêque pour garder son indépendance d'esprit et son épouse, Chateaubriand écrit : « On lui laissa sa femme et ses opinions et on le fit évêque ». (93). Villemain de son côté nous dit « qu'on eut égard à tous ses scrupules et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions ». Il est difficile de croire à une coïncidence de style et de pensée, d'autant plus que Fleury montre moins de certitude : « Il faut croire, dit-il, qu'on s'assura de sa docilité et de sa foi sur les points essentiels ». Chateaubriand cite Villemain à la page suivante, comme pour faire passer son petit larcin.

Disons enfin, pour épargner des recherches inutiles, que La Bletterie, dont le nom apparaît plusieurs fois à

(90) Giraud, *Histoire du droit romain*, p. 287.
(91) *Mélanges historiques et littéraires*, p. 467 à 477.
(92) *Etudes*, t. II, p. 246.

propos de l'histoire de Julien, n'a pas été utilisé par Chateaubriand; de même l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont n'a pas été employée; quant aux *Mœurs des Chrétiens* de l'abbé Fleury, Chateaubriand les avait lues attentivement pour le *Génie* et pour les *Martyrs*, et dans le discours consacré aux mœurs des chrétiens, il paraît s'en être souvenu; mais la matière de ce discours a fait l'objet de recherches personnelles de l'auteur et l'on ne peut parler d'emprunt.

L'UTILISATION DES SOURCES

Nous avons établi que Chateaubriand s'est servi de Fleury, de Tillemont et de Gibbon. Indiquons maintenant de quelle manière il leur a emprunté son texte et ses notes.

D'une façon générale, il prend, comme chronologie, les dates indiquées par Tillemont quand il s'agit de l'histoire des empereurs, par Fleury pour l'histoire ecclésiastique.

Il se fie manifestement davantage à Tillemont qu'à Gibbon; lorsqu'il y a désaccord entre les indications des deux historiens, la chose est rare d'ailleurs, il adopte l'opinion de l'historien français (93). Cette confiance s'explique et se justifie par le soin avec lequel Tillemont établissait sa chronologie : à la fin de son ouvrage, il discute longuement les dates controversées dans des articles critiques et ne se décide en faveur de l'une d'elles qu'après

(93) Une exception : *Etudes*, t. 1, p. 147. Tillemont dit 247-248 et Fleury 247. Gibbon donne 248 comme Chateaubriand.

avoir fait la revue de tous les arguments invoqués pour et contre. Il arrive même que Chateaubriand préfère l'opinion de Tillemont à celle de Guizot, notamment à propos de la durée du règne d'Héliogabale.

Pour le texte et pour les références, il semble que Chateaubriand ait travaillé de la façon suivante : il commençait par lire Gibbon; le *Decline and Fall* est beaucoup moins étendu que l'*Histoire des Empereurs* — laquelle comprend six forts volumes in-4° pour la période traitée dans les *Etudes* — et est construit selon des conceptions plus modernes; Gibbon a le souci des vues d'ensemble, il cherche à comprendre l'enchaînement des causes et des effets, il n'est pas obsédé par les anecdotes et les détails, il ne veut pas tout dire, mais seulement ce qu'il est nécessaire de connaître pour saisir dans son mouvement l'évolution vers la décadence de l'empire romain; le *Decline and Fall* donnait à l'auteur des *Etudes* les lignes générales de son plan, il lui indiquait l'essentiel, il l'empêchait de parler trop longuement d'un événement secondaire ou, à l'inverse, de négliger un fait de première importance; il lui inspirait en quelque sorte la silhouette de son ouvrage. — Chateaubriand se retournait alors vers Tillemont; le savant compilateur a réuni dans son *Histoire des Empereurs* tout ce qu'on savait de son temps sur l'histoire civile des premiers siècles de notre ère; il traite l'histoire par règne et n'a cure de retracer les grands courants d'idées, les transformations des mœurs, les répercussions lointaines ni même immédiates des événements; son principal souci semble être de tout dire; et en effet, il a tout dit; son histoire est complète, mais elle est un fouillis inextricable où les anecdotes sur la vigueur d'un prince voisinent avec le récit des invasions des Goths, où l'accessoire et le principal sont un confus

mélange. Cette *Histoire des Empereurs* en somme constitue une réunion, une juxtaposition des faits connus au XVIIe siècle sur l'histoire ancienne. Muni des vues d'ensemble qu'il avait trouvées ou précisées chez Gibbon comme d'un fil d'Ariane, Chateaubriand pénétrait dans le dédale de l'*Histoire des Empereurs* et cueillait de-çà de-là les détails typiques ou curieux, les références variées et multiples dont il étoffait le corps de ses *Etudes*. Parfois aussi l'historien anglais et Tillemont devaient lui servir, je ne dirai pas d'aide-mémoire, mais d'aide réminiscences : à la lecture de ces historiens, les souvenirs des dépouillements qu'il avait accomplis pour les *Martyrs* lui revenaient à l'esprit et alors, abandonnant l'aide de Tillemont, il écrivait quelques pages dont la matière lui était fournie par des souvenirs plus ou moins nets; on reconnaît facilement ces pages dans les *Etudes* : elles ne comportent presque jamais de références ni de notes critiques; elles sont floues dans leur détail, comme un souvenir; à moins qu'il ne s'agisse de la description de quelque prince oriental ou de quelque scène rutilante; quand il y a de la couleur, des contrastes violents, du mouvement et de la vie, la mémoire de Chateaubriand est sûre; les détails les plus aigus et les plus saillants ont été « fixés » pour toujours. Chateaubriand jetait enfin parfois un coup d'œil sur l'*Histoire* de Crevier, sur son Montesquieu et sur son Bossuet, il y puisait un détail, une idée, une inspiration pour son style (94).

(94) Voici quelques exemples : Chateaubriand s'est peut-être souvenu pour le début des *Etudes* du passage de Bossuet qu'il avait cité dans un ouvrage antérieur (cf. t. IX, p. 345, note H) : « Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier.. » (*Discours sur l'Histoire Universelle*, Mabre, 1881, p. 270). Il doit sans doute à Montesquieu cette idée que les

A la fin de la Restauration, il décida de compléter les *Etudes* par l'adjonction des passages relatifs à l'histoire ecclésiastique : pressé par le temps, il n'eut pas le loisir de faire, comme pour l'histoire civile, une harmonieuse synthèse; il dut se contenter de suivre un seul auteur, qui fut l'abbé Fleury, et dont il emprunta les références et les faits relatés dans le texte.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut se figurer l'élaboration des *Etudes*; la fusion qu'il a opérée de Gibbon, de Tillemont et de ses propres souvenirs rend la recherche des sources extrêmement délicate pour l'histoire civile; en particulier il est très difficile de déterminer les lectures que Chateaubriand a faites; il y a déjà deux sortes d'éditions employées dans les notes des *Etudes* : celles dont Daniélo se servait et qu'il indiquait, celles de Tillemont puisque l'auteur lui empruntait ses références; il n'était pas possible d'ajouter une troisième série d'éditions, celles que Chateaubriand avait employées pour les dépouillements des *Martyrs*; Chateaubriand était contraint, même pour les références qu'il avait lui-même collationnées, même pour les auteurs anciens qu'il avait lus dans le texte, de renoncer à citer dans ses notes les références qu'il avait en portefeuille et d'adopter celles de Tillemont, sous peine de rendre la tâche par trop compliquée à ceux qui rechercheraient les auteurs signalés, sous peine surtout de dénoncer par la dualité des éditions qu'il lui aurait fallu indiquer dans ses références les emprunts qu'il avait faits. Ce n'est donc pas parce qu'une

mœurs, en s'altérant, transforment les sociétés, idée qui revient constamment dans les *Etudes* et qui en explique le plan et l'importance donnée aux mœurs auxquelles sont consacrées deux discours sur six; voyez de même Montesquieu, chap. XVII, p. 201 (éd. de 1742) et Chateaubriand , t. I, p. 127, *in fine*, etc.

référence des *Etudes* figure avec la même page dans l'*Histoire des Empereurs* que Chateaubriand n'a pas lu l'auteur cité; par exemple, il a lu les anciens sans nul doute pour écrire le passage des *Martyrs* consacré à l'abdication de Dioclétien; il possédait sur ce sujet des notes, des références personnelles : cela n'empêche qu'il a reproduit dans les *Etudes* les références de Tillemont. On peut, cependant, par un détour se rendre compte parfois si Chateaubriand a lu l'auteur signalé : lorsqu'il le cite *in extenso* dans son texte — et que Gibbon et Tillemont ne le font pas — ou bien, mais le fait est rare, lorsqu'il cite une autorité que ses devanciers ont négligée.

Cette synthèse qu'il a réalisée de Gibbon et de Tillemont et de ses propres connaissances suscite naturellement aussi des difficultés considérables pour la recherche des sources; « tout est dans tout », Chateaubriand, Tillemont et Gibbon, traitant les mêmes sujets, présentent des similitudes par la force des choses; puisque l'auteur des *Etudes* s'inspire à la fois de l'historien anglais et de Tillemont, complication supplémentaire, n'est-il pas déraisonnable de prétendre discerner, pour un passage donné, s'il a emprunté à ses devanciers ou s'il a tiré sa substance de sa propre érudition? Nous ne le pensons pas; nous savons que Chateaubriand n'était pas un érudit, son tempérament l'écartait des bibliothèques, « ces nids à rats », et s'il aimait tant à paraître érudit, c'est par le goût qu'il eut toute sa vie de sembler pour le public ce qu'il n'était pas; il n'a pu, d'ailleurs, avoir les loisirs nécessaires pour réunir la documentation contenue dans les *Etudes* s'il ne l'a pas prise de seconde main; nous savons aussi qu'il ne se faisait pas scrupule de se servir de la matière péniblement amassée par les autres, quitte à la pénétrer des rayons de son génie, et que pour les *Etudes* même, il a

suivi de près Fleury; surtout il a un style, le style Chateaubriand, qui ne se confond avec nul autre et par sa conception visuelle et sensible des idées et des choses, il se distingue aussi nettement qu'il est possible du scrupuleux, méticuleux, terne et exact Tillemont et de Gibbon, historien rationaliste et sceptique qui cherche et découvre partout des enchaînements de causes. Donc, lorsqu'il y a coïncidence entre ces styles ou ces esprits si divers, lorsqu'un tour de phrase de Tillemont, placé en regard d'une référence reproduite dans les *Etudes*, se rencontre chez Chateaubriand, quand une expression rare de Gibbon, un plan original, une note critique, un ensemble de citations, que sais-je, se lisent dans les discours, et lorsque ces coïncidences se répètent des centaines de fois, on est en droit de conclure qu'il n'y a pas hasard.

Ces considérations faites, voici, discours par discours, dans quelle mesure Chateaubriand s'est servi dans ses *Etudes* de Tillemont, de Gibbon et de Fleury.

On trouvera dans un appendice à la fin de cet ouvrage un tableau où sont consignés les emprunts que Chateaubriand a faits pour la première partie du premier discours. Il ressort de sa lecture que tous les passages relatifs à l'histoire ecclésiastique viennent en droite ligne de chez l'abbé Fleury; pour l'histoire civile, il faut se montrer plus circonspect; le début du discours dans son ensemble (jusqu'à la p. 60) est nettement inspiré de Gibbon : Chateaubriand ajoute quelques détails au récit de l'auteur anglais mais il le suit de très près. Après une dissertation sur la fin du règne de Néron, dépourvue de notes et où il n'a suivi personne (p. 60 à 64), il paraît prendre à Tillemont ses notes pour les pages qui suivent et la substance de son texte à la fois à Tillemont, à

Gibbon et à ses souvenirs (p. 64 à 72). Des passages empruntés à Fleury nous mènent jusqu'à la p. 87 où nous trouvons des développements originaux (p. 87 à 90; pas de notes d'ailleurs). De la p. 91 à la p. 116, à côté des morceaux empruntés à Fleury, c'est de nouveau une synthèse de Tillemont et de Gibbon et parfois de réminiscences. Les p. 116 et 117, consacrées à une sorte de bilan de la décadence de l'empire romain au début du IIIe siècle et pleines de vues originales, sont de Chateaubriand. Gibbon et Tillemont inspirent très probablement les deux suivantes et Terrasson les développements sur le droit romain (p. 121 à 124). Puis c'est une trentaine de pages très pauvres en références où les emprunts sont peu nets en général, sauf pour les passages d'histoire ecclésiastique. De-çà de-là, on relève des notes qui proviennent des dépouillements effectués pour la préparation des *Martyrs*.

Le début de la seconde partie du discours est inspiré évidemment de Gibbon et de Guizot, en particulier les notes détaillées; les références sont de Tillemont (p. 150 à 158). La suite est une fusion de Tillemont et de Gibbon (p. 160 à 169). Pour le règne de Gallien, il semble bien que Chateaubriand ait fait des recherches personnelles dans l'*Histoire Auguste* : ce prince « indifférent à tout, même à l'empire » et qui « composait des vers pour le mariage de ses neveux » quand « le monde périssait », devait le séduire (p. 169 à 173). Il reprend Gibbon et Tillemont dans les vingt pages suivantes, surtout Tillemont, semble-t-il (p. 174 à 189). Il emprunte à l'historien français son récit des règnes de Carus et de Numérien et de l'élection de Dioclétien à l'empire. L'histoire ecclésiastique est toujours prise à Fleury, sans doute aucun. Les pages 197 à 200 sont dans l'ensemble composées sans

l'aide de personne (sauf la note p. 199, qui est de Tillemont); le plan suivi par Chateaubriand pour l'exposé du règne de Dioclétien est celui que Gibbon a adopté, le premier semble-t-il; les faits sont de Gibbon et de Tillemont; quoique Chateaubriand se soit occupé de la période à propos des *Martyrs*, il est sûr qu'il a au moins relu très attentivement ses devanciers avant de l'écrire dans les *Etudes*. Pour la fin du discours, il se libère davantage de leur tutelle (p. 216 à 222).

Le second discours commence par une série de développements originaux (p. 1 à 9); Fleury a inspiré les pages qui suivent (p. 9 à 20), moins étroitement toutefois qu'auparavant : Chateaubriand s'intéresse à son sujet, il a assimilé au moment des *Martyrs* ces idées et ces faits et il en parle avec plus de profondeur. Les pages suivantes sont, en revanche, très probablement le résumé pur et simple de Tillemont et de Gibbon. Les notes sont en général de Tillemont, sauf la note p. 30 qui témoigne de la lecture d'Ammien Marcellin par l'auteur (p. 20 à 34). Les passages sur Julien sont originaux dans leur ensemble. Visiblement Chateaubriand s'est passionné pour ce prince qu'il a campé de façon inoubliable. Pour les dernières pages, il se rapproche de Fleury et de Tillemont.

La deuxième partie du même discours qui s'ouvre par la suite de l'histoire de Julien est également originale; on remarquera la fréquence des citations d'Ammien Marcellin, que l'auteur a lu, l'indigence des autres; Chateaubriand a lu aussi le *Misopogon* dont il donne un certain nombre d'extraits; la longue note de la p. 74 est prise à Tillemont ainsi que quelques références. A partir de la p. 85, Chateaubriand vit probablement sur des souvenirs du *Génie* qu'il cite d'ailleurs lorsqu'il parle

du christianisme pressenti et « presque deviné » par Platon. Il revient à Julien (p. 103), cite un texte de Chrysostome « rudement traduit par Tillemont » nous dit-il; il est amusant de noter qu'il ne cite Tillemont — et de même Gibbon et Fleury — que lorsqu'aux alentours du passage cité, il n'a pas d'emprunt à ces auteurs sur la conscience. Vient une analyse des attaques du christianisme par Julien qui peut attester que Chateaubriand a lu au moins certaines pages de saint Cyrille. Il emprunte deux ou trois paragraphes à Fleury (p. 123 à 125), puis c'est l'admirable récit de la mort de l'Apostat, où il a laissé libre cours à son génie. Il suit étroitement Fleury de la p. 132 à la p. 139, sauf pour une citation de Grégoire de Nazianze qu'il semble avoir recherchée lui-même; la fin du discours est peut-être, dans les dernières pages, inspirée de Gibbon et de Tillemont, mais de façon assez lointaine.

La première partie du troisième discours, en revanche, est inspirée certainement de près par Tillemont, Gibbon et Fleury selon les modalités courantes, marges mises bout à bout, morceaux résumés, textes grapillés. Ammien est cité plusieurs fois; Chateaubriand évidemment l'a lu; il s'abstient toujours de citer les pages de l'historien, il indique seulement le numéro du livre et des chapitres, afin, à mon sens, d'éviter les complications qui résulteraient de l'introduction dans ses références d'une nouvelle édition de plus.

Les passages de la seconde partie du discours qui témoignent de la connaissance précise tant des événements que des auteurs qui les relatent, sont empruntés à Gibbon, à Tillemont et à Fleury; comme à l'ordinaire, ces emprunts sont plus étroits pour l'histoire ecclésias-

tique que pour l'histoire civile; il n'y a guère qu'un détail que l'on cherche en vain chez Fleury, ce sont les sanglots de Théodose implorant la merci du ciel; d'ailleurs le texte cité par Chateaubriand ne fait pas mention de ces larmes qui semblent être une saute d'imagination. Le discours de Symmaque, la réponse de saint Ambroise et la réfutation de Prudence (p. 197 et s.), proviennent très vraisemblablement des notes des *Martyrs*. Les détails relatifs à l'histoire d'Hypatia ont été cherchés, semble-t-il, par l'auteur lui-même que cette femme étrange devait attirer; de même le passage de Libanius (p. 214) qui ne figure ni chez Gibbon, ni chez Tillemont, ni chez Fleury; quant au morceau d'Eunape sur les moines, Chateaubriand l'a peut-être pris dans une des notes qui pouvaient lui rester du *Génie*, ou bien plus simplement dans les *Moines*. Après des citations de Fleury et de Villemain, le discours s'achève sur des passages inspirés de Tillemont.

A côté des emprunts courants à Fleury, à Tillemont et à Gibbon, la troisième partie du discours paraît s'inspirer des *Mélanges historiques et littéraires* de Villemain (p. 241 et s.). Une longue citation de saint Augustin occupe les pages précédentes, elle n'est pas donnée par Fleury. Quelques détails sur Proclus sont peut-être empruntés à Boissonnade, contemporain de Chateaubriand et auteur d'une vie de Proclus; Boissonnade est d'ailleurs cité en note. La fin du discours est consacrée au problème de l'avenir du christianisme dans la société moderne.

Les emprunts à Tillemont sont très nombreux dans le début du quatrième discours. Gibbon, en revanche, ne paraît guère mis à contribution, si ce n'est pour la ligne générale du récit. La page 276 et la page 277 ont été

faites sur le procédé des marges : Chateaubriand a placé bout à bout les titres des articles de Tillemont; il n'a inséré aucune référence à l'appui de son texte, ce qui fait contraste avec les pages précédentes et suivantes, abondamment pourvues de notes; sans doute était-il incertain sur le choix des références à prendre chez Tillemont, puisqu'il lui empruntait les titres des articles et que les notes ne figurent que dans les développements. Quelques emprunts à Fleury pour l'histoire de Théodose. Sur la fin de cette partie, les emprunts à Gibbon se font moins rares. Les notes en principe sont toujours cueillies chez Tillemont.

Au début de la seconde partie du discours, Chateaubriand s'émancipe davantage : il parle d'Attila et les souvenirs des *Martyrs* sont assez vivaces pour lui donner une certaine liberté vis-à-vis de ses sources. La page 315 entre autres semble indiquer qu'il a lu Jornandès. Pourtant il n'abandonne pas complètement ses guides, tout au moins Gibbon; pour le récit des règnes d'Avitus, de Ricimer et de Majorien, par exemple, il adopte le plan de Gibbon et le résume (Gibbon, t. VI, p. 365 à 399). Il se fie plus à l'historien anglais qu'à Tillemont pour la relation de l'histoire des Barbares, comme au début de la seconde partie du premier discours; c'est en effet l'un des points de l'histoire ancienne sur lequel des progrès avaient été réalisés depuis le XVII[e] siècle. Cette tendance s'affirme à la fin du discours qui est surtout inspiré de Gibbon.

Nous ne parlerons pas des deux derniers discours qui sont consacrés aux mœurs des chrétiens, des païens et des barbares; on a montré qu'ils étaient originaux, il serait vain de chercher des emprunts; s'il y en a, ils sont de faible importance. On fera seulement une remarque :

les citations et les références sont moins nombreuses que dans les discours précédents; en particulier pour les références, on ne trouve plus de ces accumulations de noms d'auteurs que Chateaubriand étalait aux yeux; ici, il ne cite guère que les auteurs qu'il a lus; par la force des choses, il en cite un nombre plus restreint et beaucoup moins fréquemment; il a soin presque toujours dans ses références de désigner le passage par le nom de l'auteur, le livre et le chapitre de l'ouvrage, et non par les pages; le motif est sans doute celui que je signalais plus haut : il ne veut pas introduire dans son appareil de notes une troisième série d'éditions.

LES ERREURS

Comme Chateaubriand a suivi de près Tillemont, Fleury et Gibbon, qui sont en général aussi exacts qu'on pouvait l'être de leur temps, les erreurs commises dans le récit des faits sont rares; ce sont presque toujours des inadvertances. Un certain nombre de références sont fausses à la suite d'une copie infidèle ou de coquilles typographiques; de même, beaucoup de noms propres sont d'une orthographe défectueuse : Sirmich pour Sivmich, Ecébole pour Hérébole, Creuzet pour Creuzer, Turoniens pour Eunoniens, Basiliens pour Basiliscus, Malchno pour Malchus, Lokien pour Lollien, Bergetio pour Bregetio, Murza pour Mursa, Bav. pour Bar. (Baronius), Silicie pour Sicile (95) etc.; de même, on lit quelques inadvertances de détail : Maximien « alla mourir à Nicomédie »; en réalité, il s'est seulement réfu-

(95) Ces bévues ont été réparées dans certaines editions postérieures.

gié à Nicomédie et il est mort à Tarse; Constantinople aurait été abattue 1047 ans après sa fondation (qui est de 330) par Mahomet II (t. I, p. 221); l'erreur est manifeste. Il y a également certaines inexactitudes qui s'expliquent par des négligences de lecture : « laissant de côté ce qu'ont pu faire ou ne pas faire les Huns au nord de la muraille de la Chine, 1210 ans avant l'ère vulgaire », lit-on dans le troisième discours : l'auteur fait sans doute allusion à la guerre contre les Chinois, dirigée par l'empereur Kaoti, qui eut lieu en 201 avant J.-C.; il attribue (t. I, p. 166) à Régilien ce qui revient à Pison; dans une succession d'évêques empruntée à Fleury, il omet un nom; ce sont là des bévues sans importance. Il lui arrive aussi parfois de se tromper en suivant une erreur de ses devanciers, par exemple quand il affirme, malgré les ironies de Voltaire, que Tibère proposa au sénat de mettre J.-C. au rang des dieux; ou bien de confondre deux personnages, il écrit Paturin pour Saturnin; Paturin n'a jamais existé, le nom est sans doute inspiré à Chateaubriand par une réminiscence : un Patruin fut évêque de Mérida vers 400. Ces erreurs sont très rares. Restent quelques inexactitudes plus graves dans les notes; on l'a vu, il y a un certain nombre de références que l'auteur n'a pas copiées de Tillemont ni de Fleury, mais qu'il a dû retrouver dans les notes prises pour les *Martyrs*; ces références personnelles sont assez souvent fausses; si l'on envisage les références (non précédées du texte latin) des quatre premiers discours, qui renvoient de façon précise à Ammien Marcellin, sur un total de vingt-quatre, il y en a quinze qui sont exactes, trois qui indiscutablement sont fausses (96) et six plus douteuses

(96) Ce sont : Amm. lib. XV, cap. 12 (t. II, p. 34); lib. XXI, cap. 16 (p. 51). lib. XXV, cap. 10 (p. 140).

qui sont également erronées en ce sens qu'elles ne se rapportent pas strictement au passage dont elles sont censées donner la confirmation.

Néanmoins, dans l'ensemble, Chateaubriand n'a pas altéré les faits qu'il empruntait à ses devanciers; leur exactitude et leurs faiblesses sont siennes.

⁂

On peut se demander, pour conclure, pourquoi Chateaubriand a choisi comme sources l'abbé Fleury pour l'histoire ecclésiastique, Tillemont et Gibbon pour l'histoire civile. Il aurait pu, par exemple, suivre l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, il ne l'a pas fait. Les motifs sont divers : s'il a pris Fleury, c'est d'abord, sans doute, à cause de la renommée dont cet historien jouissait au début du XIX[e] siècle; il était le héros de l'histoire de l'Eglise; un homme cultivé avait lu ou parcouru au moins deux ou trois de ses in-folio; dans une conversation d'après dîner chez Mme de Duras, en 1824, l'un des assistants disait : « Qui n'a pas lu dans l'abbé Fleury les mœurs des Israélites et des Chrétiens? » et l'auteur du propos était une femme, Delphine Gay, il est vrai (97). Chateaubriand avait probablement lu Fleury au séminaire; il ne faisait que revenir à sa lecture de jeunesse. Par ailleurs, Joubert, qui exerçait sur lui une profonde influence, était épris de l'abbé Fleury : « Il a une érudition qui est de l'eau toute pure, toute claire et beaucoup plus limpide que les textes eux-mêmes qu'il indique d'ailleurs presque à chaque ligne et qu'on peut consulter à loisir après avoir opéré sur sa parole avec toute la sécu-

(97) Rapporté par Villemain, *Chateaubriand*, p. 373.

rité possible » (98). Joubert préférait les *Opuscules* à l'*Histoire* « où il n'a pas assez eu le temps de digérer et d'abréger les textes » (99); une lettre de lui à Mme de Beaumont, du 12 septembre 1801, montre que dès cette époque, Chateaubriand travaillait l'*Histoire Ecclésiastique* : « Je n'ai pas encore à moi l'*Histoire Ecclésiastique*, mais Fontanes en a une très complète et assez joliment conditionnée, qu'il prête... volontiers... Ainsi M. de Chateaubriand ne manquera point ici de ce livre, si c'est ici qu'il le veut compulser, et il le fera venir aisément de la bibliothèque de Fontanes, s'il veut l'avoir à Savigny » (1). Chateaubriand citait déjà l'abbé Fleury dans l'*Essai* (t. II, p. 307). On conçoit qu'au moment de compléter les *Etudes*, Chateaubriand ait fait appel à l'auteur qu'il connaissait depuis longtemps et que Joubert, et de façon générale le public cultivé, tenaient en haute estime. Joubert éprouvait également une vive admiration pour Crevier : « D'abord, mon cher ami, connaissez-vous M. Crevier? écrivait-il à Molé en 1805. Que vous le connaissiez ou non, je vous déclare que c'est un de nos meilleurs historiens; qu'on voit les personnages dont il parle et qu'on s'en souvient; que son *Histoire des Empereurs* est la meilleure qu'on ait faite; que ce qu'il a écrit d'histoire romaine est très supérieur comme peinture à ce qu'a fait Rollin lui-même » (2). Ce jugement a peut-être influencé Chateaubriand qui cite et loue Crevier dans les Remarques des *Martyrs* et qui l'a un peu utilisé dans le début des *Etudes*, on le sait. Pour Tillemont, s'il l'a

(98) Cf. t. I, *Pensées* de Joubert, précédées de sa *Correspondance*, par Paul de Raynal. — Paris, Didier, 1869.
(99) *Id.*
(1) P. de Raynal, *op. cit.*
(2) id.

pris comme guide, c'est, sans doute, en raison de sa grande érudition et des références nombreuses qu'il offre au lecteur et aussi à cause de la solidité de sa chronologie : Tillemont ne pose une date qu'après avoir consulté tous les renseignements donnés par les auteurs anciens. Au surplus, voici le jugement de Chateaubriand lui-même sur ses devanciers : « Fleury et Tillemont sont deux hommes qui ne permettent pas qu'on retouche ce qu'ils ont touché. Le dernier a du génie à force de savoir, de conscience et d'exactitude. Il est en présence des faits et des hommes, comme un chrétien des premiers siècles en présence de la vérité : il aimerait mieux mourir que de faire un mensonge. Son style incorrect, sauvage et nu, est mêlé de choses qui étonnent. C'est ainsi que, peignant les derniers moments de Julien, il dit dans le langage des pères de l'Eglise : « Il mourut dans la disgrâce de Dieu et des hommes » (3).

Quant à Gibbon, Chateaubriand a dû juger qu'il était un fil conducteur commode pour les événements innombrables de l'histoire ancienne.

Le *Decline and Fall* avait eu un succès immense. Quand Chateaubriand arriva en Angleterre en 1793, sa renommée surpassait celle de tous les écrivains contemporains et il est probable qu'il le lut dès cette époque; en tout cas, il l'a cité dans l'*Essai* et il s'en est servi dès le *Génie* (4); en 1828 encore, Villemain dans son cours de littérature lui consacrait une leçon entière; la faveur du public n'avait pas diminué. Tout devait donc amener Chateaubriand à utiliser l'historien anglais. Mais s'il estimait son érudition, il n'aimait pas son tour d'esprit et

(3) *Etudes*, t. II, p. 62, note.
(4) Dick, *op. cit.*, p. 57 et s.

il a prononcé sur lui un jugement cruel qui paraîtra cynique à qui connaît le dessous des cartes des *Etudes*, dans la Préface même de l'ouvrage où il l'avait largement utilisé : « Tillemont est le guide le plus sûr des faits et des dates pour l'histoire des empereurs; Gibbon se colle à lui; il se fourvoie et tombe quand l'ouvrage de Tillemont finit ».

Il l'avait largement utilisé et en le citant en tout cinq ou six fois à peine; il avait agi de même, au reste, pour Fleury et Tillemont. « Si l'on était jadis moins minutieusement exigeant à cet égard que de nos jours, l'usage des guillemets et des références précises n'était pourtant pas inconnu » (5). On allèguera à la décharge de Chateaubriand que, s'il avait voulu citer Tillemont, Gibbon et Fleury chaque fois qu'il leur empruntait une idée, une expression ou une date, il aurait lassé la patience du lecteur, excédé de voir à chaque page reparaître les noms de ces historiens; surtout, le procédé se justifiera chez Chateaubriand par les résultats : il a donné aux passages qu'il prenait aux autres, l'allure Chateaubriand; du minerai il a fait jaillir l'or.

*
**

Il nous faut néanmoins porter un jugement final assez sévère sur l'érudition de l'auteur des *Etudes*; Chateaubriand tenait à passer pour érudit; il se vantait de n'avoir pas de bibliothèque « par une affectation qui faisait sourire ses amis » (6) et il prétendait connaître les ouvrages des Pères mieux qu'on ne les connaissait

(5) Feugère, *L'Abbé Raynal*, Angoulême 1922, p. 201 et s.
(6) Lescure, *Chateaubriand*, p. 206.

de son temps; à ses yeux, l'érudition n'était nullement ennemie de l'imagination et toute sa vie, il eut un goût très vif pour les étalages de science et le déploiement de citations multiples dans ses ouvrages, sous forme de références ou d'extraits étendus : « L'imagination, disait-il, est à l'érudition comme un coureur qui pousse toujours, comme un Cosaque qui fait ses pointes » (7). Ou encore : « Il ne faut pas croire que l'art des citations soit à la portée de tous ces petits esprits qui, ne trouvant rien chez eux, vont puiser chez les autres. C'est l'inspiration qui donne les citations heureuses... Les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV se sont nourris de citations... Cicéron qui n'avait qu'un seul idiome au service de son érudition prodigue les citations également... Pour ma part je n'y fais pas faute... je les admets volontiers partout. Socrate a dit quelque part, chez Platon, qu'il était lui-même comme une coupe s'emplissant des eaux des sources étrangères au profit de son auditoire » (8).

Mais si les citations à la Montaigne, toutes chargées de pensée humaine, sont un enrichissement, celles d'une source indiquant un fait ne sont que pauvreté si elles ont pour seul but d'impressionner le lecteur profane; Chateaubriand avait pour celles-ci, par une sorte de confusion, autant de goût que pour celles-là et dans les *Etudes historiques*, il a donné libre cours à ce que G. Planche appelait méchamment sa « maladie de l'encyclopédisme » ; rares sont les pages qui ne comportent pas au moins une note.

Quelle est la nature et la valeur de cette documenta-

(7) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 156 (2e édition, chez Garnier, 1861).

(8) *Id.*, p. 384.

tion? Que répondrons-nous à la question posée au début de ce chapitre : la documentation des *Etudes* est-elle de première ou de seconde main? Les discours sur les mœurs des chrétiens, des païens et des barbares sont composés sur des recherches personnelles chez les auteurs anciens; certaines citations ou remarques incluses dans le corps du texte des premiers discours, indiquent que Chateaubriand a lu, probablement pour les *Martyrs*, Libanius, Ammien Marcellin, Jornandès, le *Misopogon* et peut-être, par endroits, Eusèbe, saint Augustin, saint Cyrille et l'*Histoire Auguste*. A l'inverse, les événements de l'histoire romaine, de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire des Barbares, relatés dans les quatre premiers discours, si l'on fait exception pour le récit de la vie de Julien, ont été inspirés de façon étroite, pour le texte, par Tillemont, Fleury et Gibbon; principalement, l'appareil de références et de notes leur est, on peut dire, tout entier emprunté; pour donner une idée approximative des emprunts, au point de vue simpliste du nombre des lignes du texte, la moitié environ des *Etudes* est de seconde main, la moitié seulement, parce que les citations de saint Augustin, d'Ammien Marcellin, de saint Cyrille, et la vie de Julien occupent une place considérable, hors de proportion avec l'ensemble de l'ouvrage; si l'on envisage de façon plus rationnelle la matière historique qui s'y trouve contenue, on dira les deux tiers au moins.

Tels sont les résultats auxquels nous conduit l'examen des *Etudes* et des ouvrages de Fleury, Tillemont et Gibbon. Si le lecteur n'est pas convaincu, si les exemples de similitudes cités lui paraissent s'expliquer par des coïncidences et des hasards, qu'il prenne la peine de feuilleter le *Decline and Fall*, l'*Histoire Ecclé-*

siastique et l'*Histoire des Empereurs*; il y trouvera des multitudes d'exemples que nous n'avons pu citer faute de place, et à voir ainsi réunies sous ses yeux tant de similitudes de texte, de pensée, de plan, de style même, tant d'analogies et de points communs entre des esprits si divers, il arrivera à la même conviction.

CHAPITRE II

LA METHODE

SOMMAIRE. — La critique des témoignages de Chateaubriand et de ses devanciers. — Les longueurs et les lacunes des *Etudes*; raisons de ces imperfections. — L'impartialité de Chateaubriand pour le détail et pour l'ensemble de son ouvrage; celle des historiens contemporains.

Chateaubriand a emprunté à des compilateurs la majeure partie de la matière historique contenue dans les *Etudes*. Mais la réunion, la connaissance des faits n'est pas tout dans le travail de l'historien; cette première tâche accomplie, il y en a une autre qui se superpose à elle en quelque sorte; elle consiste à critiquer l'exactitude des témoignages, à exposer les événements en attribuant à chacun, dans ce qu'on pourrait appeler d'une expression d'ailleurs lourde « la hiérarchie d'importance », la place qu'il mérite, sans exagérer ni sous-estimer son rôle, à énoncer enfin les faits en toute impartialité. On examinera si l'auteur des *Etudes* s'est astreint à cette triple tâche; pour juger avec justice, on comparera sa

méthode non pas à la méthode moderne, mais à celle des historiens contemporains ou antérieurs; on saura ainsi dans quelle mesure il a droit, du point de vue de l'élaboration des faits et relativement à son temps, au titre d'historien.

LA CRITIQUE DES TÉMOIGNAGES

« Il y a des jugements que les historiens répètent sans examen », écrit Chateaubriand quelque part dans les *Etudes* (1); on est forcé d'appliquer cette affirmation à Chateaubriand lui-même : la critique des sources est à peu près inexistante dans son ouvrage. On ne trouve à peu près jamais de critique des dates; il adopte purement et simplement les résultats de la critique de Tillemont; il n'indique même pas que la chronologie soit douteuse et controversée; à le lire, un profane croirait qu'il n'y a pas d'incertitude sur les dates de l'antiquité; nous ne citerons pas d'exemples puisqu'il en est ainsi pour sa chronologie tout entière.

Pour les chiffres, même assurance : là où les historiens anciens nous ont transmis deux ou trois traditions différentes, il se contente d'une et sans dire les raisons de sa préférence. « Claude... coula à fond leur flotte (celle des Goths) composée de deux mille barques »; c'est le chiffre de Pollion et d'Ammien Marcellin, mais Zosime parle de six mille barques et a été suivi par Montesquieu. « Carus... fut foudroyé non loin de Ctésiphon. Quand la terre fati-

(1) T. I, p. 221.

guée discontinuait le meurtre de ses princes, le ciel s'en chargeait ». Il y a là encore plusieurs traditions; pour les uns, Carus fut foudroyé, pour d'autres, il mourut de maladie pendant un orage; pour d'autres enfin, il fut simplement assassiné dans sa tente. Chateaubriand a choisi l'hypothèse qui plaisait le plus à son âme d'artiste et qui permettait une formule brillante; mais l'hypothèse selon laquelle Carus mourut de maladie et dont la note fait mention, est au moins aussi vraisemblable.

Lorsqu'il lui arrive de signaler les incertitudes des textes, il ne cherche pas en général à résoudre les contradictions; il lui suffit de les noter au passage : « Tacite... mourut de fatigue ou fut tué à Tharse, ou à Thyanes, ou dans le Pont selon les versions différentes des historiens (en note : Victor jun.; Aurel. Victor »; Euseb. Chron.) »; disons d'ailleurs que ces connaissances sont empruntées de façon certaine à Tillemont (t. III, p. 557, 558). « Mamée professait peut-être la religion nouvelle »; le point est intéressant à élucider pour un historien qui traite de la venue du christianisme dans l'empire romain : il néglige d'essayer de l'éclaircir comme Tillemont ou comme Fleury.

Il acceptera des anecdotes d'une authenticité au moins douteuse : « Une biche, dit-il, ouvre le chemin aux Huns à travers les Palus-Méotides et disparaît »; ou encore :

« Théodose avait tant pleuré la veille de la bataille afin d'obtenir l'assistance du ciel, que l'on suspendit à un arbre, pour les sécher, ses habits trempés de larmes; trophée de l'humilité, qui devint celui de la victoire. Jean, le solitaire de la Thébaïde, fut instruit de cette victoire à l'heure même où elle s'accomplit. Un possédé à Constantinople, ravi en l'air au moment du combat, s'écria en apostrophant le tronc décollé de saint Jean-

Baptiste : « C'est donc par toi que je suis vaincu; c'est donc toi qui ruines mon armée! » Voilà les temps comme ils sont » (2).

Et qu'on ne croie pas que l'auteur des *Etudes* ait suivi pour sa critique les conseils de l'abbé Fleury : « S'il faut retrancher les réflexions, à plus forte raison les dissertation et les discussions de critique, dit le savant compilateur dans son *Discours sur l'histoire ecclésiastique.* Après qu'un bâtiment est achevé, on ôte les échaffauds, les machines et enfin les cintres des voûtes... Ils ne feraient plus qu'embarrasser et défigurer l'ouvrage... il (l'auteur) ne doit pas en rendre compte par des digressions fréquentes et incommodes au lecteur qui ne cherche que des faits... » (3). On ne peut supposer que Chateaubriand ait élagué son texte des discussions critiques; d'abord parce qu'il aimait à paraître érudit, et puis pour ce motif qu'il a suivi de trop près Tillemont et Fleury dans leurs conclusions; s'il avait réalisé un travail personnel de critique, on découvrirait parmi les dates, parmi les faits discutables, des divergences qui n'existent pas entre son texte et celui de ses devanciers. Lorsqu'il lui est arrivé d'insérer dans les *Etudes* une note critique, il l'a purement et simplement copiée des auteurs dont il s'inspirait. Donnons-en quelques exemples.

On lit dans la note p. 48, t. II des *Etudes* :

« J'ai suivi particulièrement Zosime pour l'histoire d'Hormisdas, mais Zonare, Agathias et Albufarage (ex arabico latinè reddita historia) diffèrent de Zosime en plusieurs points ».

(2) T. II, p. 194.
(3) Abbé Fleury, *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, p. 13.

On trouve chez Tillemont (t. IV, p. 197) le passage que voici :

« Zosime de qui nous apprenons particulièrement l'histoire de ce prince... Agathias dit qu'il règna précisément autant que son père, c'est-à-dire sept ans et cinq mois. Eutyque dit la même chose... Théophane ne donne néanmoins que six ans au règne d'Hormisda. Et Albufarage n'en met que cinq... Zonare a eu une histoire assez différente d'Hormisda et de Sapor... »

Voici un autre exemple pris p. 74, t. II des *Etudes* : « Il existe en manuscrit, dit-on, un poème de Julien sur le soleil et quelques harangues non publiées. D'une grande quantité de lettres sorties de la plume féconde de Julien, on n'en connaît guère plus de soixante-quatre. Vossius assure que *les Césars* étaient intitulés, dans les anciens manuscrits, *les Saturnales et le Banquet*; mais Suidas distingue *les Césars* des *Saturnales*, et cite de ce dernier ouvrage des choses qui ne se trouvent point dans *les Césars*. Suidas indique encore deux ouvrages perdus de Julien, l'un sur *les trois figures*, l'autre sur *l'origine du mal contre les ignorants*. Eunape, dans ses vies des sophistes, parle souvent de Julien; il en avait écrit l'histoire; peut-être faisait-elle partie de son histoire des empereurs depuis Alexandre Sévère. On croit que celle-ci se retrouve en partie dans les deux livres de Zosime qui se serait contenté de retoucher le travail d'Eunape; Calliste au rapport de Socrate avait mis en vers la vie de Julien. On présumait dans le XVII^e^ siècle que l'histoire politique d'Eunape était dans les bibliothèques d'Italie ».

Voici le texte de Tillemont (t. IV, p. 563-564). « Vossius dit que cet ouvrage est intitulé dans les anciens livres les *Saturnales* et le *Banquet*... Néanmoins, Suidas a fait deux

écrits différents des *Césars* et des *Saturnales* et il cite de ce dernier des choses qui ne sont point dans les *Césars*. Suidas lui attribue deux ouvrages que nous n'avons point, l'un sur les trois figures, l'autre sur l'origine des maux contre les ignorants... On prétend avoir vu en Italie quelques harangues manuscrites de luy avec un poème sur le soleil... Il (Libanius) n'oublie pas ses lettres dont Suidas dit qu'on avait de toutes sortes et il nous en reste encore soixante-quatre outre quelques-unes qu'on a mises à cause de leur longueur entre le discours... Eunape... en parle en divers endroits de son histoire des sophistes et toujours avantageusement. Il en avait parlé encore plus amplement dans l'histoire qu'il avait écrite en plusieurs livres. Je ne sais si c'est un ouvrage différent de l'histoire générale qu'il avait faite des Empereurs depuis Alexandre et dont on marque que Zosime est presque une copie mieux écrite que l'original car cette histoire d'Eunape n'a pas encore été imprimée... Nous avons perdu aussi l'histoire Julien faite en vers par Calliste, un des officiers de sa couronne comme nous l'apprenons de Socrate ».

De même la longue note sur l'histoire des Barbares (t. I, p. 152, 153) est un résumé de la note de Guizot (traduction de Gibbon t. II, p. 44 et s.). Les notes de la p. 174 (t. I) se retrouvent chez Tillemont (t. III, p. 462 et p. 533). La note de la p. 188 du même tome : « On sait qu'il y a erreur dans le texte de Synésius, et qu'il faut rapporter à *Probus* ce qu'il attribue à *Carin* » vient aussi de Tillemont qui nous dit : « Le P. Petau croit qu'on peut rapporter à Probe plutôt qu'à Carus ce que Synèse dit de Carin par une erreur toute visible (note : Synes. n. p. 10 reg. p. 18) » (4). Citons pour en finir un exemple de note

(4) Tillemont, t. III, p. 570.

empruntée à Fleury; bien que cette note soit plutôt destinée à expliquer et à compléter le texte qu'à critiquer à proprement parler les sources, il est intéressant de la citer; voici le texte de Fleury :

« Constantin donna à ce baptistère (de Saint-Jean de Latran) en maisons et en terre non seulement en Italie, mais en Sicile, en Afrique et en Grèce 13.934 sous d'or de revenu annuel... Il bâtit sept autres églises à Rome ...celle de Saint-Pierre-au-Vatican; ...celle de Saint-Paul au lieu de son martyre ...celle de Sainte-Croix ...que l'on nomme Sainte-Croix-de-Jérusalem, celle de Sainte-Agnès ...celle de Saint-Laurent hors de la ville ...celle des Martyrs Saint-Marcellin et Saint-Pierre... Dans le reste de l'Italie, Constantin bâtit encore plusieurs églises : une à Ostie... une à Albe... une à Capoue... une autre à Naples. Les revenus dont il dota toutes ces églises montent ensemble à 17.717 sous d'or... elles avaient encore la valeur de plus de 20.000 livres de rente en diverses aromates que les terres d'Egypte et d'Orient devaient fournir en espèce... L'église de Saint-Pierre, par exemple, avait des maisons dans Antioche et des terres aux environs, à Tarse, en Sicile (*sic*) et à Tyr. Elle en avait en Egypte près d'Alexandrie et ailleurs et dans la province de l'Eufrate près de Cyr. Une partie de ces terres était destinée à fournir tous les ans une certaine quantité de nard, de baume, de storax, de canelle, de safran et d'autres drogues précieuses pour les encensoirs et les lampes. Je ne parle point des vases d'or et d'argent pour le service et l'ornement de ces églises, dont les mêmes mémoires rapportés par Athanase font un long dénombrement (note Anastas. bibl. in Silvestro)... Il ne tirait pas du trésor public toutes ces libéralités, il y appliquait les biens confisqués sur des martyrs ou sur d'autres chré-

tiens dont il ne trouvait point d'héritiers, les revenus des temples d'idoles qu'il ruina et des jeux profanes qu'il abolit » (5).

Nous renvoyons le lecteur aux *Etudes* (t. II, p. 10, note, au début de la première partie du second discours) pour la comparaison des textes; c'est un excellent exemple de grapillage et d'emprunt à peu près mot à mot; il est particulièrement savoureux de lire : « Anasthase le bibliothécaire, des compilations duquel nous tirons ces détails... ».

Bref, lorsque Chateaubriand, et le fait est rare, insère dans les *Etudes* une note critique, il l'emprunte à Tillemont, à Fleury ou à Gibbon. Pour être complet, ajoutons toutefois qu'il y a deux notes, peut-être trois qui paraissent l'œuvre de Chateaubriand. L'auteur a confronté les divers portraits de Julien que nous ont laissés Grégoire de Nazianze, Ammien Marcellin et Julien lui-même et il s'est efforcé de concilier les indications assez contradictoires qu'ils nous donnent avec beaucoup d'ingéniosité et d'adresse : « Si on lit *argutias* au lieu *d'angustias* dans le texte (d'Ammien), on retrouverait les yeux vifs mais *égarés et tournoyants,* qu'attribue à Julien saint Grégoire de Nazianze ». Voilà de la critique, et Chateaubriand montre que, s'il le veut bien et si le sujet a l'heur de lui plaire, il est capable aussi bien et mieux qu'un autre d'interpréter un témoignage.

Pourquoi s'est-il si rarement, pour ne pas dire jamais, astreint à ce travail dans les *Etudes*? Il trouvait sans doute mesquines ces discussions autour d'un mot, autour d'un détail : que nous importe au fond de savoir, pensait-il peut-être, si les deux Dèces sont morts dans deux ba-

(5) Fleury, t. II, p. 417-418.

tailles différentes, comme le soutient Aurélius Victor, ou dans la même, comme l'affirme Jornandès, si l'édit de Caracalla a été publié dix ans plus tôt ou plus tard; ces précisions ne sont que de la science pour de la science; elles sont bonnes pour des savants enfouis dans leurs grimoires; elles sont inutiles pour qui cherche à dégager la ligne de la marche de l'esprit humain. Il écrivait, dans un passage sur Julien, cette phrase redoutable :

« La plupart de ces faits sont contestés et très contestables, mais il s'agit moins de la critique historique à cette époque que de la peinture du mouvement des esprits » (6).

Et puis surtout, Chateaubriand n'avait pas la place dans ses *Etudes*, qui devaient être une simple introduction à l'histoire de France, de discuter les textes des auteurs anciens; il eût allongé et alourdi à l'excès son ouvrage. On peut seulement regretter qu'il ait jugé nécessaire de multiplier les références et les citations pour le plaisir d'étaler son érudition. En stricte logique, il fallait ou bien s'abstenir de citer les auteurs anciens, ou bien les citer en critiquant leurs témoignages; il a adopté la solution mixte, qui a l'inconvénient d'être sans grande valeur au point de vue scientifique, mais l'avantage certain d'inspirer au lecteur moyen une vive admiration pour les connaissances de l'auteur.

*
**

La critique historique dans les *Etudes* est donc très faible; mais les *Etudes* ont été composées sous l'Empire

(6) *Etudes*, t. II, p. 134.

et sous la Restauration; pouvait-on, à cette époque, demander à un historien plus que ce qu'a fait Chateaubriand?

Incontestablement oui. Sans doute, on n'était pas alors aussi exigeant qu'on l'est de nos jours pour l'exactitude historique. A. Thierry laissait, dès qu'il en avait l'occasion, la parole aux documents qui « présentent d'une manière vive et forte *sinon authentique*, la substance des harangues » (7). La critique historique existait cependant. Dès le XVI^e^ siècle, Vico étudiait avec soin les documents et se défiait des historiens suspects de partialité : « Wolf, Creuzer, Gaus, Niebuhr... tous ces géants de la critique tiennent déjà et à l'aise dans ce petit pandémonium de la Scienza Nuova », disait Michelet. Vico avait trouvé la méthode; un long temps s'écoula avant qu'on sut l'appliquer à l'histoire romaine : « Tite-Live, Plutarque et l'inepte Denys d'Halicarnasse étaient acceptés sans contrôle, on n'essayait même pas de les concilier quand ils n'étaient pas d'accord. Une des conséquences de ce défaut de critique était que l'histoire des Romains était considérée comme une espèce de cours de morale pratique » (8), la compilation de l'honnête Rollin en offre, à la fin du XVIII^e^ siècle, un illustre et dernier exemple. Pourtant dès le milieu du XVII^e^ siècle, Saint-Evremond « trouvant les Romains juchés dans les cieux, les ramenait sur terre » (9).

Les notes que Tillemont place à la fin de son *Histoire*

(7) Aug. Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, nouv. éd. (Garnier), in-12, t. I, p. 202, cité par L. Halphen, *op. cit.*

(8) Paul-Albert, *La littérature française au* XVIII^e^ *siècle*, Paris, Hachette, 1874, p. 94.

(9) *Id. ibid.*

des Empereurs donnent des modèles achevés de dissertation critique sur les textes des auteurs anciens. On a coutume de reprocher à Montesquieu l'insuffisance de sa critique : « Il accepte les dires des historiens anciens; il ne contrôle pas leurs assertions, écrit M. Lanson (10); il ne s'embarasse pas de leurs contradictions ». Il a cependant de la critique s'il ne la montre pas toujours : « La brièveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions ont fait que ce caractère des Empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples, etc. », lit-on dans les *Considérations*. Quatre ans après l'ouvrage de Montesquieu, paraîtra enfin une dissertation critique sur les incertitudes des premiers siècles de l'histoire romaine; quelques années auparavant, les doutes de Pouilly avaient soulevé un grand débat à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (11). La haine du christianisme surexcita l'esprit critique de Voltaire et il multiplia ses ironies à l'égard des textes des écrivains ecclésiastiques. Voici, par exemple, ce qu'il dit d'un passage de Tertullien, accepté de Chateaubriand par l'intermédiaire de Fleury ou de Tillemont et relatant « que sitôt que l'empereur Tibère eut appris par Pilate la mort de Jésus-Christ, Tibère, qui chassait les Juifs de Rome, ne manqua pas de proposer au sénat d'admettre au nombre des dieux de l'Empire celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme de Judée »; ou encore à propos de l'invasion des Huns, il montre avec sa verve acérée les difficultés et les invraisemblances des récits laissés par les historiens anciens : « Procope, Jornandès nous ont débité des fables

(10) Lanson, *Histoire de la Littérature Française*, t. II, p. 92.
(11) *Id. ibid.*

que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que les Huns venus du nord de la Chine aient passé les Palus-Méotides à gué et à la suite d'une biche et qu'ils aient chassé devant eux comme des troupeaux de moutons des nations belliqueuses qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée, une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie... Ces peuples robustes et guerriers.... comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir? et comment dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople à main armée? etc. ». Tous ces points ont été admis sans discussion par l'auteur des *Etudes*. Voltaire travaillait sur les documents originaux et son information était fouillée et sûre (12). Un peu auparavant, le pieux abbé Fleury lui-même, dans son premier discours sur l'histoire ecclésiastique, donnait d'excellents conseils, plus difficiles à suivre qu'il ne le pensait : « Quand l'auteur est certain, il faut encore examiner s'il est digne de foi à peu près comme on examine des témoins en justice... sans douter de la puissance de Dieu, on peut et doit examiner si les miracles sont bien prouvés; pour ne pas porter faux témoignage contre lui en lui en attribuant qu'il n'a pas faits ». Vers la même époque, Gibbon montrait qu'on avait exagéré la dureté des persécutions et Volney appliquait à la Bible la critique historique.

Au début du XIX^e^ siècle, la critique fit un progrès décisif avec Niebuhr, dont le premier ouvrage parut à Berlin en 1811; avec lui, elle entrait dans une nouvelle phase; jusque-là, on s'était contenté, en général, de confronter les témoignages divergents et de les concilier par des

(12) Cf. Lanson, *op. cit.*, p. 85, 88, 89.

indications tirées des textes eux-mêmes; Niebuhr fait appel aux sciences les plus diverses pour éclairer la discussion : l'épigraphie, l'archéologie, les monuments qu'a laissés Rome, interviennent dans le débat. La critique historique moderne commence.

On ne pouvait demander à Chateaubriand d'employer la méthode du savant allemand. Mais il aurait pu, semble-t-il, dans ses *Etudes*, s'inspirer au moins des procédés classiques de la critique des textes; il lisait l'*Histoire des Croisades* de Michaud qui étudiait avec soin les témoignages des sources musulmanes et des sources catholiques. Il connaissait Raynal, Voltaire, Montesquieu; il s'inspirait de Tillemont et de Gibbon ainsi que de Fleury dont les conseils, sinon l'exemple, étaient profitables; l'auteur qui représentait à ses yeux le parfait modèle de l'historien chrétien, Bossuet, avait critiqué ses sources pour convaincre les protestants de leurs variations et rendre son ouvrage inattaquable. Il n'a pas suivi ces exemples, sa critique des témoignages est inexistante, comme celle de son ami Ballanche; il s'est jugé lui-même avec clairvoyance dans une note des *Etudes* : « Je suis trop ignorant pour disputer rien aux faits et n'ai pas assez d'autorité pour les interpréter ou les combattre; je les rapporte comme je les trouve » (13).

LES LONGUEURS ET LES LACUNES

Chateaubriand a-t-il donné aux faits de l'histoire ancienne dans ses *Etudes* une place proportionnée à leur

(13) *Etudes*, t. II, p. 113.

importance ou bien son ouvrage comporte-t-il des longueurs et des lacunes? C'est la question qui nous occupera maintenant.

A juger des choses dans l'ensemble, on peut dire que les *Etudes historiques* à cet égard sont bien composées; Chateaubriand a réussi en somme le tour de force d'introduire dans ses trois volumes les faits principaux de l'histoire ancienne sans que la netteté de son plan en fût atteinte; on y trouve l'essentiel et placé avec ordre.

Cependant, on peut regretter un certain nombre de digressions et de lacunes qu'un historien aurait sans doute évitées. Pour n'être pas suspect d'un jugement anachronique et partial, nous nous fonderons sur la comparaison du texte du *Decline and Fall* et des *Etudes* pour décider dans quelle mesure l'ouvrage de Chateaubriand est incomplet et nous laisserons de côté certains aspects de l'histoire ancienne qu'il néglige, mais dont on n'a découvert la portée qu'à la fin du XIX^e^ siècle.

On relèvera d'abord certaines imperfections qui sont imputables au dessein apologétique de l'ouvrage. Chateaubriand ne se proposait pas d'écrire l'histoire des premiers siècles de l'empire romain, mais de montrer l'avènement du christianisme au milieu de la société antique; il a négligé, malgré les promesses de l'*Avis* de 1826, plusieurs catégories de faits sans intérêt pour un historien du christianisme. Il est à peu près muet sur l'histoire financière de l'empire; les douanes, les tributs des provinces, les taxes sur les citoyens romains établies par Auguste, l'impôt sur les consommations, la taxe sur les legs et les héritages, les exactions du fisc au IV^e^ et au V^e^ siècle qui firent en certains endroits accueillir les Barbares comme des libérateurs, sont passés sous silence. L'armée romaine le retient à peine, il indique le nombre

et la disposition des légions sous Auguste et l'abandon à la fin de l'empire des cuirasses que le soldat trouvait trop lourdes; dans une note, il distingue l'*exercitus* des *milites* et c'est tout : la question essentielle du recrutement des légionnaires, du relâchement de la discipline du bas-empire, de l'augmentation du nombre des cavaliers par rapport à celui des fantassins (critère de faiblesse pour Montesquieu) n'est pas abordée. Il ne s'occupe ni de l'industrie, ni du commerce, ni des ressources agricoles de Rome, de la culture du blé et de la vigne, des prairies artificielles qui devinrent communes en Italie et dans les provinces; il ne parle des esclaves que pour déplorer la servitude et pour montrer la grandeur de la religion qui, dit-il, les a affranchis. Il passe extrêmement vite sur les arts et sur les belles-lettres; les poètes, en particulier, même les poètes ecclésiastiques, les historiens qu'il cite pourtant sans cesse, Tacite, Suétone, Vopiscus etc. sont complètement oubliés; pas un mot non plus sur les orateurs païens, sauf lorsqu'il s'agit de les opposer aux orateurs chrétiens.

Si le dessein apologétique de son ouvrage explique certaines lacunes, il est aussi à la source de quelques longueurs auxquelles Chateaubriand s'est laissé entraîner; il a insisté à l'excès sur l'empereur Julien : la défaite de ce prince supérieur dans sa lutte contre le christianisme révèle d'éclatante façon la vitalité de la nouvelle religion; de même, on trouvera qu'il s'étend trop longuement sur les règnes de Constantin et de Constance et sur la mort de Valens.

D'autres longueurs tiennent à la nature même de son ouvrage qui, dans sa pensée, était une introduction à l'*Histoire de France*; par exemple, sa description de Paris en quatre pages abondamment pourvues de notes,

surtout quand on se rappelle qu'il consacre seulement trois ou quatre lignes au détail des opérations militaires de l'Apostat dans sa dernière campagne; ou encore la mention de l'aventure d'Eponine : « Cette Gauloise, dit Chateaubriand, doit être nommée dans une histoire des Français » ; de fait, dans une histoire de Rome, elle n'aurait point sa place (14).

A l'inverse, s'il omet certains faits assez importants, c'est sans doute parce qu'ils sont sans intérêt du point de vue de l'histoire de France. Il est, par exemple, très bref sur les guerres des Romains contre les Perses à la fin du IIIe siècle : « Galérius, dit-il simplement, d'abord défait par les Perses, les défit à son tour ». Ces guerres cependant aboutirent à un traité, chose rare, presque unique dans l'histoire de Rome où la plupart des guerres ont été achevées par une conquête absolue ou entreprises contre des nations qui ignoraient l'usage de l'écriture; le fait était curieux à signaler; de plus, par ce traité les Perses abandonnèrent aux Romains cinq provinces au-delà du Tigre, qui formèrent une barrière précieuse à l'empire, et la nomination des rois d'Ibérie; pour un historien de Rome, ces faits ont leur importance.

Il est d'autres omissions qui tiennent plutôt au désir d'ennuyer le moins possible le lecteur : l'histoire du bas-empire est incroyablement fertile en batailles, en souverains d'un jour, en révoltes, en pillages, en édits et en lois; et si elle offre un puissant intérêt quand on la retrace dans ses détails, resserrée en un abrégé elle devient extrêmement fatigante si l'on n'en retranche de

(14) On voit, dans le mss Chalvet, que Chateaubriand avait indiqué trois références à Daniélo à propos d'Eponine. Il a barré ces références qui, en effet, étaient superflues.

propos délibéré des multitudes de faits et de noms; soyons reconnaissants à l'auteur des *Etudes* de nous avoir épargné la relation résumée des exploits de ces dix-neuf tyrans qui parurent sous Valérien et sous Gallien. Il est probable également que la longueur des citations dont Chateaubriand a augmenté le texte du troisième discours et la digression sur l'avenir du christianisme sont inspirées par le désir de reposer le lecteur de l'histoire proprement dite et du récit des événements; de même, des notes dans le genre de celle qu'il écrit sur l'éclairage nocturne des rues d'Antioche.

Si les portraits de Gallien et de Julien sont présentés avec un tel luxe de détails, il faut en chercher la cause dans la ressemblance de Chateaubriand et de ces princes : séduit par certaines similitudes, l'indifférence à toutes choses de Gallien, la largeur d'esprit de l'Apostat et sa tentative absurde et magnifique de remonter le cours des temps, « événement unique dans l'histoire ancienne » qui « n'est pas sans exemple dans l'histoire moderne ». De même il ne ferait pas mention de cet obscur Frank nommé Laniogaise, auquel le prolixe Tillemont lui-même ne consacre que deux lignes, s'il n'avait pas été « plus fidèle aux malheurs des rois qu'à leur autorité ».

La nature même de son tempérament explique aussi certaines lacunes et certains développements qui, d'un point de vue strictement historique, sont d'une ampleur excessive. Chateaubriand n'était pas un esprit analytique, il voyait les idées d'une façon pour ainsi dire sensible. Il ne s'intéressait donc pas aux causes, et sur ce point, on relève des omissions assez graves dans les *Etudes* : parmi les causes de la décadence de l'empire romain, il n'indique guère que la licence des mœurs et l'im-

puissance des institutions à leur suppléer. Il ne montre pas les conséquences de l'agrandissement de l'empire, les trente-cinq tribus du peuple romain confondues et comme noyées dans les populations inassimilées; il ne cherche pas à déceler les symptômes de décadence dans l'armée, dans les finances, dans les arts; lorsqu'il parle des Barbares, il n'essaie pas de préciser les causes de leur conversion au christianisme (15), il ne précise pas davantage les causes de l'accroissement du christianisme, doctrine d'une vie future, zèle inflexible, don des miracles attribué à l'Eglise primitive, morale austère des fidèles, union et discipline de la république chrétienne au sein de l'empire désorganisé, selon Gibbon; il ne nous dit pas les motifs qui ont amené les empereurs à persécuter les chrétiens, leur refus de reconnaître les dieux de l'empire « véritable rébellion aux yeux d'un Romain », leurs allures qui les firent passer parfois pour des conspirateurs, leurs mœurs que l'on calomniait, les imprudentes défenses des apologistes insinuant ou soutenant « que les marcionites, les carpocratiens et les autres sectes des gnostiques célébraient réellement les... sacrifices sanglants, les... fêtes incestueuses si faussement attribuées aux vrais-fidèles », de sorte qu'un magistrat idolâtre incapable de discerner l'orthodoxe de l'hérétique pouvait « imaginer qu'une animosité mutuelle leur avait arraché l'aveu d'un crime commun » (16), et d'autres causes que Gibbon, sur lequel nous continuons à nous guider, s'est abstenu d'indiquer.

Si Chateaubriand ne cherchait pas à apercevoir les

(15) Pourtant, dans l'*Essai sur les révolutions*, il avait fait tout un chapitre sur « la conversion des Barbares, ses causes morales et politiques ».

(16) Gibbon, t. III, p. 158 et s.

origines des événements qu'il relatait, de par son tempérament de visuel il les décrivait avec une intensité de couleur saisissante. Cette tendance de sa nature l'a conduit à s'étendre plus longuement sur les scènes de l'histoire ancienne où son imagination d'artiste trouvait l'occasion de se déployer. Il consacre sept pages à la visite de Constance à Rome qui le séduit par la matière à fresques magnifiques qu'il y découvre : « Autour de lui flottaient, au bout de longues piques dorées, des étendards de pourpre découpés en forme de dragons dont les queues effilées sifflaient dans les vents.. » (17). A l'inverse, il omet parfois des points d'histoire qui ne parlent pas à son imagination et qui le lassent; il ne s'occupe pas, ou très peu, de l'organisation de Constantinople, de la forme du gouvernement, des trois ordres de dignité; de façon générale, il n'étudie la constitution d'aucun des organismes de l'empire, gouvernement des provinces, services des finances, préfecture du prétoire, nomination et attributions du sénat : il n'avait pas l'âme bureaucratique.

Il convient enfin de signaler une série de lacunes qui ne peuvent s'expliquer que par des oublis ou par un manque d'érudition. Et d'abord dans les citations : les notes de Chateaubriand sont en général complètes, mais il arrive assez souvent que brusquement, et sans raison plausible, les notes cessent : le texte n'est plus appuyé de références, les bas des pages sont vides; le motif est simple; Chateaubriand, on l'a vu, abandonne parfois ses guides Tillemont et Gibbon et il écrit son texte sur ses souvenirs; dans ces cas là, il ne se donne pas, la plupart du temps, la peine de rechercher chez ses devanciers

(17) *Etudes*, t. II, p. 43.

des références et des citations et il s'abstient purement et simplement. Cette circonstance diminue beaucoup la valeur de son appareil de notes. Par ailleurs, même quand il s'inspire de ses sources ordinaires, il omet assez fréquemment d'indiquer des références importantes; on est forcé de reconnaître qu'il agit ainsi surtout lorsqu'il a déjà rempli le bas de sa page de quelques références; et l'on a l'impression qu'il tient d'abord à ce que chacune de ses pages soit accompagnée de notes et que le choix des références et leur utilité n'ont à ses yeux qu'une importance de second plan. Voici un exemple : « Il est probable, dit-il, que ces Scythes Borans... n'étaient autres qu'une colonne des Goths, vainqueurs du petit royaume du Bosphore » (18). C'est là une conjecture intéressante, et l'occasion serait belle, semble-t-il, d'indiquer, dans une note au moins, les auteurs anciens qui ont parlé de ces Scythes Borans, dont Chateaubriand s'occupe encore quelques lignes; une référence à Zosime, au Philopatris et à Jornandès serait utile; or, Chateaubriand n'en fait rien; sa note contient déjà une référence à Eutrope et une autre à Aurélius Victor; cela peut suffire. On pourrait cueillir nombre d'exemples de références peu importantes qui ont été données par Chateaubriand et de références essentielles qu'il a négligé d'indiquer.

A côté de ces lacunes dans les citations, il faut signaler un certain nombre de faits importants qui ne figurent pas dans les *Etudes*; l'auteur ne parle pas du concile de Rimini de 360 auquel assistaient une foule d'évêques — il y en avait plus qu'à Nicée — et où l'adresse des ariens sut tromper la simplicité des orthodoxes qui signèrent une profession de foi captieuse : ce fut alors que, selon

(18) *Etudes*, t. I, p. 161.

saint Jérôme, l'univers s'étonna de se trouver arien; chose incroyable, il passe sous silence le fameux édit de Milan de 313, par lequel Constantin et Licinius établissaient la tolérance universelle à l'égard de chaque culte et ordonnaient la restitution aux chrétiens, sous réserve de juste indemnisation, de leurs églises et terres confisquées; dans les passages où il s'occupe des doctrines hérétiques, il développe les idées d'Arius, mais il ne dit rien des autres systèmes de la Trinité, le Trithéisme et le Sabellianisme; le Trithéisme pourtant fut soutenu par Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze, par saint Cyrille d'Alexandrie et par saint Jean de Damas; parmi les institutions de l'église primitive, il est muet sur les juridictions spéciales aux chrétiens, sur les hôpitaux, qui sont une création du christianisme (et dont il avait touché un mot dans le *Génie*), sur l'ordre de la liturgie, etc.

Ce sont là d'incontestables lacunes. Néanmoins, comme nous le disions, le jugement d'ensemble sur la composition des *Etudes* doit être plutôt favorable, si l'on fait abstraction de l'omission plus ou moins volontaire qu'il a faite de l'histoire militaire, financière et économique du bas-empire; sur les points de l'histoire qu'il traite, c'est-à-dire l'histoire ecclésiastique, les événements de l'histoire civile ayant quelque rapport avec le christianisme et les mœurs des chrétiens, des païens et des barbares, il a été à peu près complet; il s'est parfois laissé entraîner à des digressions et à des longueurs, il a parfois oublié des circonstances assez importantes, mais de façon générale, il a en somme su donner à chaque fait la place qu'il devait occuper.

L'IMPARTIALITÉ

Il nous reste à envisager le troisième problème que nous nous étions proposé et qui est particulièrement délicat : Chateaubriand est-il impartial dans les *Etudes historiques*, donne-t-il aux faits qu'il relate leur véritable signification, ou bien son dessein apologétique l'amène-t-il à déformer leur physionomie réelle?

Disons tout de suite que Chateaubriand est remarquablement impartial dans les *Etudes historiques* surtout si l'on considère l'époque où il écrivait et la partialité de presque tous les historiens de son temps. Son christianisme ne l'a pas empêché de rendre justice aux grands hommes de l'antiquité païenne; il n'a pas cherché à cacher les actions dignes de louange des anciens et n'a pas non plus dissimulé, lorsqu'il en rencontrait, les actes répréhensibles des chrétiens; il a salué la vertu aussi bien chez Julien que chez saint Augustin, il a dénoncé le crime aussi bien chez les assassins d'Hypatia, philosophe païenne, que chez Tibère ou chez Néron. Il n'a pas caché les crimes de Constantin et à propos de son attitude vis-à-vis de Licinius, il n'a pas hésité à écrire : « Selon l'usage de la *tyrannie*, Licinius fut accusé de tramer une conspiration... sa faiblesse doit faire présumer qu'il était innocent » (19). Alors que Fleury parle à peine de la tolérance de Julien et que Gibbon le porte aux nues, il a montré sans excès la largeur d'esprit de ce prince qui, « insulté » par l'évêque Maris, supporta les

(19) *Etudes*, t. I, p. 218.

reproches. Il parle de la joie « aussi féroce qu'éloquente » (20) de Nazianze; il déplore « l'emportement du fanatisme » chez « un saint, un père de l'Eglise, un homme supérieur par ses talents (qui) n'a pas craint d'avancer que Julien avait fait empoisonner Constance » (21). « A la bataille de Murza, écrit-il, l'empereur (Constance) se retire dans une église pour prier; il eût mieux fait de combattre : ce n'est déjà plus le monde antique » (22); ou encore : « La vérité religieuse quand elle est faussée ne se livre pas à moins d'excès que la vérité politique lorsqu'elle a dépassé le but » (23); de même : « Il est une chose difficile à croire, même sur le témoignage de deux saints et de deux hommes illustres. » (24).

Séduit par la personnalité de Julien, il le déclare supérieur à Constance quoique Constance ait fait beaucoup en faveur du christianisme. Il a dénoncé la « cupidité et (le) fanatisme des nouveaux convertis qui s'autorisent des lois en les dénaturant, pour commettre des rapines et troubler l'intérieur des familles » (25). S'il a raconté les aventures du prêtre païen Rufin, il a reproduit aussi un passage où saint Jérôme s'indigne contre la frivolité des chrétiens « qui briguent la prêtrise ou le diaconat pour voir les femmes plus librement » (26); il répète la phrase où Grégoire de Nazianze dit que la foule s'écartait devant les prélats « comme devant des bêtes féroces ». Il cite

(20) *Id.* t. II, p. 135.
(21) *Id.* t. II, p. 138.
(22) *Id.*, t. II, p. 29.
(23) Préface, p. CXLII.
(24) *Etudes*, t. II, p. 124.
(25) *Id.*, p. 219.
(26) *Id.* p. 229.

avec impartialité les témoignages des auteurs chrétiens et ceux de Libanius, d'Eunape et de Rutilius sur les moines. De même à propos des empereurs chrétiens : « Théodose est un empereur violent et faible, livré au plaisir de la table, selon Zosime; c'est un saint qui règne dans le ciel avec J.-C. aux yeux de saint Ambroise » (27). Il ne cache pas que l'archevêque Théophile s'enrichit lui et les siens du produit tiré de la fonte des statues de bronze païennes d'Alexandrie et qui aurait dû être distribué en aumônes. Le philosophe Olympius qui défendit contre la population chrétienne d'Alexandrie la statue colossale de Sérapis, « était plein de Dieu et avait quelque chose du prophète » (28). Les arguments de Julien contre le christianisme sont exposés tout au long et Chateaubriand a indiqué comment chez beaucoup de chrétiens le culte des saints s'est substitué simplement au culte des idoles. Avec une largeur d'esprit totale, il reconnaît que « l'assimilation de langage, d'idées et de mœurs était presque complète entre les hommes supérieurs des deux religions... Quand on lit Synésius et Marinus, Fulgence et Damascius, et les autres écrivains religieux et moraux de cette époque, on aurait peine à déterminer la croyance à laquelle ils appartiennent » (29). De façon générale, le ton dont il parle des païens et des chrétiens est calme, posé, sans fanatisme; l'ironie est très rare, la louange n'est jamais excessive; s'il se permet quelques sarcasmes lorsqu'il décrit les jongleries des prêtres païens, il expose avec sérieux et bonne foi aussi bien les croyances d'un Julien que celles d'un saint Augustin.

(27) *Id.*, p. 214.
(28) *Etudes*, t. II, p. 209.
(29) *Id.*, t. II, p. 252.

Pourtant, une ou deux fois dans son ouvrage, il s'est laissé aller à des partialités, d'ailleurs sans grande importance et qui s'expliquent peut-être par des oublis; les longues pages qu'il consacre à Constantin ne parlent pas de la superstitieuse dévotion de ce prince chrétien pour le génie du soleil, Apollon, dont il couvrit souvent les autels d'offrandes votives; « les enfants préfèrent le Dieu d'Ambroise au dieu de Symmaque » (30), écrit-il à propos du vote du sénat sur la question de Théodose : « Quel Dieu les Romains adoreront-ils, le Christ ou Jupiter »; il omet de remarquer que la présence de l'empereur faussait la sincérité des suffrages et que l'exil récent de Symmaque dictait également les votes des sénateurs; après avoir vu le Labarum, « Constantin ne craignit point d'attaquer Maxence avec *quarante mille vieux* soldats »; l'armée de Maxence « se composait de cent soixante-dix mille fantassins et de dix-huit mille cavaliers ». Ces chiffres ne sont pas certains : Gibbon, par hostilité pour les chrétiens, prête à Constantin quatre-vingt-dix mille hommes de pied et huit mille de cavalerie; les témoignages des auteurs anciens divergent; Gibbon a pris le chiffre le plus haut, Chateaubriand le plus bas. Surtout, les discours sur les mœurs des chrétiens et des Barbares sont trop construits par souci de contraste : d'un côté les chrétiens sont vêtus de robes blanches et passent leurs journées dans les prières et les méditations; de l'autre, il y a « des villes entières consacrées à la prostitution ».

Ce sont là cependant des partialités sans grande importance; dans l'ensemble, Chateaubriand est assez impartial.

Au moins dans le détail : lorsqu'il raconte un fait, il

(30) *Etudes*, t. II, p. 202.

ne cherche pas à lui donner une signification qu'il n'a pas. Reste à savoir si pour la thèse générale qu'il a soutenue dans son ouvrage, à savoir le rôle dominateur du christianisme dans la ruine des sociétés antiques et l'avènement du monde moderne, il a montré un esprit aussi impartial, s'il n'a pas été partial dans les grandes lignes, et d'une façon beaucoup plus intelligente; car le lecteur remarque une formule tendancieuse, une affirmation excessive, un dénigrement systématique, tandis qu'il a peine à s'évader assez de sa lecture pour apercevoir la partialité de la pensée directrice de l'œuvre. On ne discutera pas le problème, car la discussion est vaine; à l'heure actuelle, la plupart voient encore dans le christianisme le fait essentiel de l'histoire d'Occident; d'autres, tout en reconnaissant qu'il a joué un rôle considérable, le placent au point de vue de l'importance, sur le même plan que d'autres grands faits, invasions, découverte de l'Amérique, invention de l'imprimerie, etc. C'est une question d'appréciation, d'école.

L'auteur des *Etudes* n'a pas soutenu dans son ouvrage que le christianisme soit un fait divin; en cela il s'est montré d'une prudence extrême.

On s'est battu sur ce problème pendant tout le XIX^e^ siècle; les uns ont dit avec Michelet : « Le christianisme nous a faits, sans doute, mais nous avons fait le christianisme », et ils ont vu en lui une immense transformation de la conscience humaine par le contact des deux génies grec et hébreu; les autres ont affirmé l'origine supérieure du christianisme, sorte « d'aérolithe divin » descendu sur la terre. Fait humain ou fait divin? A la différence de la plupart des apologistes, Chateaubriand n'a pas pris nettement position dans la bataille; sa pensée est diverse et fuyante; dans les passages assez rares où il montre un

Dieu à la Bossuet qui tient dans sa main les rênes des empires, il semble croire à la transcendance du christianisme; ailleurs il a comme le pressentiment du christianisme fait humain lorsqu'il s'enquiert « du degré d'influence que la philosophie a pu exercer sur la doctrine des pères de l'Eglise », et quand il déclare qu'à son avis « prouver que les doctrines du christianisme ont été plus ou moins connues antérieurement à son ère » démontrerait sa conformité « à la religion naturelle des plus hautes intelligences » (31); de façon générale, à la différence des apologistes qui plus ou moins consciemment posent, comme un axiome à la base de leurs développements, le caractère divin du christianisme, il n'a pas insisté sur la révélation mais s'est efforcé plutôt de montrer que l'histoire enseigne la divinité du christianisme; sans toutefois en imposer l'idée au lecteur; il s'est contenté de suggérer et encore avec beaucoup de discrétion. Bref, il a été à l'égard de la divinité du christianisme, aussi impartial que peut l'exiger un historien moderne, si c'est être impartial que de ne pas prendre nettement position; il a proclamé le rôle primordial du christianisme dans l'histoire; il n'a guère affirmé qu'il soit, ou ne soit pas, descendu des cieux.

Disons enfin que l'impartialité dont Chateaubriand fait preuve au moins dans le détail, apparaît plus saisissante encore si on la compare à celle des historiens du temps et à celle de Voltaire et de Gibbon.

On n'insistera pas sur l'incapacité où l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* se trouve fréquemment — moins qu'on ne le dit en général — de faire abstraction de ses préjugés ou idées philosophiques et rationnelles lorsqu'il re-

(31) T. II, p. 99, 100 et 101.

trace l'histoire du moyen-âge et de les considérer avec la sympathie nécessaire à qui veut comprendre. Chez Gibbon, le même esprit philosophique a suscité des jugements tendancieux : il a méconnu l'importance du « fait chrétien », il a retardé jusqu'au troisième volume l'exposition des progrès du christianisme et il les a ramassés en deux chapitres; comme le dit Villemain, il discute le martyre de saint Cyprien et trouve « que parce qu'on lui a seulement coupé la tête et qu'on a laissé recueillir son sang par les chrétiens, le gouvernement romain était très indulgent et très sage,... que les chrétiens étaient très passablement traités dans les mines et dans les cachots, qu'ils avaient l'espérance d'être délivrés à l'avènement d'un nouvel empereur » (32). Ce qui est peut-être plus grave encore, au point de vue de la science historique, il a tronqué quelques citations et omis, à dessein ou non, certains passages (33).

A côté de la partialité passionnée, féminine et inconsciente de Mme de Staël dans ses *Considérations sur la Révolution française* (1818), on rencontre chez les historiens du temps des partis pris dangereux pour la vérité des faits. Montlosier, en 1814, découvrait dans l'histoire de la monarchie française des arguments décisifs en faveur du rétablissement des privilèges. L'ascendance gibeline de Sismondi trouble la rectitude de son jugement quand il s'agit d'apprécier la conduite des papes « et les idées du XVIII[e] siècle qui dominent son esprit achèvent de le rendre involontairement partial » (34). Les *Dix ans d'é-*

(32) Villemain, *Cours de littérature française*, leçon du 13 mai 1828 sur Gibbon.

(33) Voyez l'introduction de Guizot à sa traduction du *Decline and Fall*, p. 7.

(34) Ces indications sont empruntées principalement à l'ouvrage

tudes historiques d'Augustin Thierry, constitués par la réunion d'articles parus de 1817 à 1820, montrent partout « le peuple réduit en servitude par une caste oisive et tyrannique ». Pour Guizot, la conquête est cause de toutes les inégalités sociales : « Plus il s'avance, dit M. Halphen, plus il s'enhardit, et ses leçons de 1821 à 1822 ressemblent, à s'y méprendre, à des conférences de propagande... c'est l'histoire qu'il appelle, par un euphémisme charmant, « l'histoire pratique » (Gouvernement représentatif, t. II, p. 6) ». Thiers et Miguet, qui ne viennent à l'histoire qu'après avoir écrit dans le *National* ou dans le *Constitutionnel,* n'oublient pas, dans leurs ouvrages historiques, la cause qu'ils ont soutenue. Barante n'échappera pas non plus à ces préoccupations de propagande par l'histoire, et l'*Histoire du droit municipal en France* publiée par Raynouard en 1829 laisse clairement entrevoir les idées politiques de son auteur. De façon générale, les historiens de la Restauration appartiennent au parti libéral et sont tous plus ou moins teintés d'esprit voltairien, à l'exception de Guizot; ils dénoncent partout les abus du pouvoir et les malheurs de la liberté, « la religion pour eux est une vague ennemie, oppressive, gênante tout au moins, qui a gâté le cours de l'histoire, c'est un être à demi factice qu'on peut le plus souvent écarter du récit et de l'étude (Jullian) ».

Chateaubriand a su éviter dans son ouvrage ces considérations étrangères : ses idées libérales, qu'il a exprimées dans l'Introduction, ne transparaissent pas dans le corps des discours; ses convictions religieuses ne l'ont pas empêché de rendre justice aux grands hommes du

cité de M. L. Halphen et aussi à l'article de M. Jullian, *Revue de Synthèse historique* 1906, t. 2, p. 129 et s. et à son introduction à ses *Extraits des historiens français du* XIX^e^ *siècle.* Hachette.

paganisme. D'où lui vient cette impartialité? M. Lanson dit quelque part que si Bossuet a su comprendre le passé et les formes de civilisation les plus diverses, c'est grâce à « la sympathie pour l'homme », à « la foi dans la raison humaine » dont il était animé. L'impartialité de l'auteur des *Etudes* me semble avoir sa source dans la tendance opposée; l'indifférence à l'égard des idées et des hommes, le mépris pour toutes les doctrines et toutes les opinions produisent la même netteté de vues et ce jugement débarrassé de tout parti-pris. Si Voltaire n'a pas été impartial, c'est parce qu'il avait foi dans la raison humaine, comme Bossuet, qu'il s'exaspérait à rencontrer l'ignorance et le préjugé et que son manque de sympathie pour l'homme l'empêchait de surmonter ses mouvements de colère ou d'agacement. Mais chez Chateaubriand, ni sympathie pour l'homme, ni foi dans la raison; seulement un tempérament d'artiste qui goûte dans les belles aspirations de l'âme, les actes d'héroïsme, les doctrines ingénieuses ou nouvelles, l'esthétique de la ligne. Il n'est jamais si impartial que lorsque son sentiment artistique trouve à s'émouvoir, jamais si libre que sa jouissance exaltée : il a jugé sans fanatisme ni même défiance et antipathie l'empereur apostat dont la tentative désespérée d'arrêter le cours des âges, de résister au flot grandissant du christianisme, dont la vie à la fois simple et fastueuse, couronnée par une mort préparée d'avance est un paradoxe d'une esthétique infinie; il a exagéré un peu la laideur des mœurs païennes pour faire ressortir la beauté des mœurs des chrétiens primitifs, comme un peintre force les ombres pour rendre sa lumière plus éclatante.

Aucune sympathie pour ces hommes, qu'ils soient chrétiens ou païens, sauf lorsqu'il se reconnaît lui-même

dans les mélancolies d'un saint Jérôme ou les haussements d'épaule d'un Gallien; aucune foi dans la raison humaine, ni d'ailleurs aucun effort pour la dénigrer, ce qui, par un détour serait marquer une certaine foi en elle; l'indifférence, dont les apparences sont semblables à la sérénité; il n'est pas au-dessus du débat, il en est en dehors; son amour des sensations neuves, des lignes pures, des chocs de couleurs, d'ombre et de clarté est à la base de ses enthousiasmes, son impartialité est de l'indifférence ou la désinvolture de l'artiste.

DEUXIEME PARTIE

LES IDEES

DEUXIEME PARTIE

LES IDÉES

CHAPITRE I

LES CONCEPTIONS POLITIQUES, PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

SOMMAIRE. — Difficultés de l'exposé. — Les idées politiques : la liberté, nature, rôle, importance. — La philosophie de l'histoire : l'ébauche de philosophie à la Bossuet; le système des Trois-Vérités, les vérités, sens du mot vérité, le progrès, rôle du christianisme en face des autres vérités. — Apologie du catholicisme : il n'est pas passé et il est supérieur en tous points au protestantisme; il garde sa force et va recomposer l'unité de l'Eglise; il est irremplaçable. — Quelques intuitions.

Les idées de Chateaubriand sur les régimes politiques, sur la philosophie de l'histoire et sur la religion sont contenues dans la Préface et dans l'Introduction — ou Exposition — des *Etudes*.

Dans les six discours qui les suivent et qui forment le corps de l'œuvre, si l'on excepte le passage relatif à l'avenir du christianisme, on ne trouve pas de considérations abstraites, d'analyses théoriques à la Montesquieu,

de dissertations ingénieuses éloignées des faits : l'idée chrétienne remplit, sans doute, les discours dont le dessein est de montrer sa naissance, son développement et son triomphe. Mais elle est envisagée sous un angle purement historique, elle n'est pas chose abstraite, elle fait partie intégrante des faits dont on ne peut la séparer, sous peine de dénaturer les faits et de les rendre proprement inexplicables aux yeux de Chateaubriand; et si l'auteur a semé à profusion les sentences brillantes et les traits subtils, ce n'est pas seulement pour étaler sa palette, c'est surtout pour révéler la genèse de tel fait historique, découvrir les causes qui font agir les hommes, « les secrets ressorts de l'âme », c'est toujours pour éclairer le fait historique qu'il expose, et non point pour énoncer ses idées à l'occasion d'un fait historique. Il ne faut donc pas chercher ses conceptions dans les discours; à les lire, on serait embarrassé pour dire s'il est monarchiste ou républicain, catholique, protestant ou philosophe. Tout au plus pourra-t-on y trouver l'illustration des idées qu'il a exposées dans la Préface ou dans l'Introduction. Et cela même ne sera pas toujours possible.

Qu'on se rappelle l'histoire de la composition des *Etudes*; les six discours ont été élaborés sous l'Empire et rédigés probablement avant 1820; l'Exposition date d'une époque postérieure que l'on peut situer avec vraisemblance vers 1828-1829. Quant à la Préface, Chateaubriand l'a écrite peu avant la publication des *Etudes*. Il est naturel que chacune de ces parties de l'œuvre porte la marque des idées qui le séduisaient à l'époque où il écrivait et en particulier, on ne peut s'étonner si certaines conceptions de l'Introduction et de la Préface sont absentes du corps de l'ouvrage, conçu et écrit antérieurement à elles; au moment où Chateaubriand compose

les discours, il est tout plein encore des *Martyrs* et de l'idée chrétienne, il les conçoit comme une apologie du christianisme; le christianisme sera le héros des discours. Sans abandonner ses convictions religieuses, il se laisse attirer de plus en plus à la fin de la Restauration par le libéralisme et par le progrès et il imagine son système des Trois-Vérités qui concilie sa croyance ancienne aux idées modernes; pressé par le temps, il ne peut songer à remanier de fond en comble son manuscrit des *Etudes* et il se contente d'ajouter de-ci de-là quelques allusions à la vérité politique et à la vérité philosophique.

Cette évolution de sa pensée explique pourquoi beaucoup d'idées de la Préface et de l'Introduction sont sans écho dans les discours.

L'histoire de la composition des *Etudes* éclaire aussi la raison de certaines divergences que l'on relève entre les conceptions de la Préface et celles de l'Introduction. La rédaction de l'Introduction et celle de la Préface sont séparées par un intervalle de trois ou quatre années où ses théories ont pu mûrir et où se place la Révolution de Juillet qui dut lui en paraître la confirmation décisive. Ce roi de France, précipité en quelques heures de son trône par un peuple soulevé au nom de la liberté, cette révolution préparée par les écrits des politiques de l'opposition, issue du choc de la monarchie qui tentait d'imposer l'ordre et de la nation qui refusait de laisser enchaîner sa liberté, lui semblèrent sans doute l'illustration éclatante de ses idées sur la liberté et sur la politique. De sorte que, lorsqu'il achèvera sa Préface, la tourmente à peine calmée, il n'hésitera pas à affirmer là où il s'exprimait encore avec quelque réserve dans l'Introduction et à accorder à certaines idées, à la liberté en particulier, une place beaucoup plus considérable.

On conçoit que ces circonstances ne soient pas pour

faciliter l'exposé des idées contenues dans les *Etudes historiques*; il sera souvent inexact d'appliquer aux conceptions de la Préface ou de l'Introduction un jugement valable pour les discours, et à l'inverse il faudra se garder, dans la plupart des cas, d'étendre aux discours les affirmations contenues dans l'Exposition. Le temps a manqué à Chateaubriand pour réaliser l'unité et l'homogénéité de son œuvre.

Une autre difficulté se présente lorsqu'on veut analyser les théories des *Etudes*; elle tient à la forme même de l'intelligence de Chateaubriand. Doué d'une sensibilité aiguë qui fit sa torture et ses délices toute sa vie, et dont témoignent sa correspondance, ses actes, ses amours même, il envisageait par tempérament les idées sous leur angle concret, sous leur forme affective ou sous leur forme sensible.

Une idée se présentait à lui d'abord comme image, ou bien comme sentiment, et seulement après ce stade, l'intelligence la façonnait et faisait passer l'état affectif sur le plan intellectuel, comme on dirait aujourd'hui; le christianisme, par exemple, lui apparut au début de sa carrière comme l'auteur des cathédrales gothiques et des églises dont la beauté égale ou surpasse celle des temples anciens, comme le créateur de la mélancolie moderne, comme le fondateur d'une morale qui a produit d'exquis mouvements d'âme, enfin comme la révélation de ce Dieu dont la nature avec ses magnificences et ses splendeurs, avec ses énigmes et ses mystères, proclame l'existence, bref, il l'envisageait alors sous les rapports les plus « visuels » ou les plus sentimentaux, et lorsqu'il composa les *Martyrs*, le christianisme lui apparut encore sous ces mêmes rapports; il se plut à montrer les effets dramatiques que son action produit sur les cœurs qu'il conquiert.

Cette tournure d'esprit, cette façon de « voir le monde » a plusieurs conséquences et celle-ci d'abord que Chateaubriand n'eut pas cet esprit systématique qui coordonne, qui unifie et qui rend cohérentes sous le signe d'une idée dominante les idées secondaires; il excellait à saisir les rapports de façon concrète et il répugnait, comme son ami Joubert, aux abstractions de la métaphysique qu'il trouvait « toujours obscures »; il déplorait qu'on fît appel à la subtilité (1).

Pour l'Introduction et la Préface des *Etudes*, il s'est efforcé d'exposer ses idées sous une forme abstraite, pure de tout alliage matériel, en un système cohérent. Mais cette tendance profonde à voir d'abord le côté concret se trahit par la façon dont il expose; il exprime ses idées sans chercher à les adapter, à les conformer l'une à l'autre d'où des contradictions fréquentes, au moins dans les termes; il avait une vue trop colorée et trop « réelle » des choses pour se plaire à polir, à rogner, à tailler une idée afin de la caser de force dans une théorie; il sentait bien que dans un système, il n'y a de vrai que ce qui n'est pas systématique.

Cette sensibilité qui domine chez Chateaubriand a aussi pour conséquence que l'idée est chez lui moins la conclusion d'un raisonnement que l'expression d'un sentiment; en général, le philosophe découvre ses idées par un entrelacs de déductions, d'inductions et d'analogies; l'auteur des *Etudes*, lui, assouplit ses idées aux sentiments qu'il a en lui; par exemple, ses idées sur la liberté ne lui viennent pas de considérations abstraites sur les avantages de la liberté, sur sa dignité, sur sa beauté; elles lui viennent de son besoin d'indépendance; l'idée,

(1) *Etudes*.

chez Chateaubriand, est comme la justification du sentiment. Aussi ne se souciera-t-il pas de procéder par déduction, il n'y a pas d'esprit moins déductif que le sien; il excellera dans les intuitions, parce que l'intuition est à mi-chemin du sentiment et de l'idée. Par ailleurs, il ne cherchera pas à donner la moindre preuve des conceptions qu'il énonce : elles sont pure traduction de ses sentiments; « la liberté est de droit naturel », nous dit-il, et à sa place n'importe quel encyclopédiste s'étendrait longuement sur les arguments qu'on peut apporter en faveur de cette opinion, Rousseau même, chez qui l'hérédité protestante et les goûts oratoires contrebalançaient la tendance qu'il avait en commun avec Chateaubriand d'avoir des sentiments avant d'avoir des idées. Chateaubriand point du tout; il dit son opinion et puis passe; mais vous n'y croyez pas? Tant pis pour vous. Il a voulu attribuer à la liberté qu'il aime un fondement inébranlable. Il l'a fait en la proclamant de droit naturel. Ne lui en demandez pas davantage. Il ne vous donnera pas ses raisons, parce qu'il n'en a guère. — Et puis, il y a chez lui aussi dédain du grand seigneur pour les explications, pour les discussions qui font se commettre avec la foule.

Absence d'esprit systématique, dégoût pour les jeux de l'abstraction, transposition intellectuelle des sentiments, ces caractères font qu'il est difficile de présenter sa pensée sous forme de théories cohérentes; au fond, il n'a pas de théories, à peine des idées, surtout des sentiments et des intuitions.

LES IDÉES POLITIQUES

Chateaubriand a exposé avec une grande brièveté ses idées politiques dans la Préface et dans l'Introduction. Il les a bannies entièrement des discours. A la différence de la plupart des historiens de son temps, suivant peut-être les conceptions de Barante, il n'a pas vu l'histoire comme une école de politique. En lisant les discours, on ne peut décider si leur auteur penche pour un régime d'autorité à la façon du gouvernement d'Auguste, s'il lui préfère une république aristocratique dans le genre de la république romaine, ou si son idéal est une démocratie dirigeant l'état.

S'il a évité toute apologie de système politique par l'histoire, ce n'est pas que la matière ne s'y prêtait pas; c'est qu'il avait une idée suffisamment haute de ce que doit être le travail de l'historien pour ne pas mêler des considérations étrangères à l'exposition des faits; c'est qu'il s'efforçait « d'abstraire » son esprit « de ce qui se passait autour de lui » quand il composait son ouvrage, estimant que l'historien n'a pas « à se passionner pour la forme monarchique ou pour la forme républicaine, dégagé de tout système politique ».

***

A vrai dire, pas plus dans l'Introduction et dans la Préface que dans les Discours, Chateaubriand n'a exprimé quel régime politique lui semble le meilleur; il ne fait aucune propagande, ni pour une monarchie parlementaire, ni pour un gouvernement représentatif. Mais

il indique qu'il y a un principe qui à ses yeux, doit être à la base de tout régime quel qu'il soit, la liberté : c'est la grande idée politique des *Etudes*; Chateaubriand la développe et il insiste longuement sur elle. Il l'analyse avec soin, il lui rattache ses autres conceptions politiques, il la met au premier plan dans sa Préface.

Il définit dans son analyse de la liberté, la nature et le fondement métaphysique de la liberté, la part de liberté qui se trouve dans les diverses formes de gouvernement, les modalités sentimentales que l'idée de liberté a revêtues chez les hommes au cours de l'histoire.

Pour assurer le plus fortement possible la liberté et supprimer toute discussion sur sa validité et sur son existence, il use d'un moyen fort à la mode au XVIII[e] siècle, il l'érige en droit naturel : « La liberté est de droit naturel et non de droit politique, comme on l'a dit fort mal à propos. Chaque homme en naissant l'a reçue sous forme d'indépendance individuelle ». En rattachant de la sorte, par une affirmation de pure métaphysique, la notion de liberté à celle de l'individu, Chateaubriand, aux yeux de tout philosophe, fait preuve d'une audace voisine de la témérité d'autant plus qu'il ne daigne pas, à son ordinaire, montrer par quels raisonnements on peut aboutir à de pareilles conceptions et qu'il affirme sans essayer de prouver; mais il atteint son but; en élevant la liberté à la dignité de droit naturel, s'il ne la soustrait pas aux discussions des philosophes, puisque toute métaphysique est discutable, du moins il la soustrait aux objections qu'on pouvait soulever et qu'on soulevait contre elle, quand on la déclarait de droit politique.

Définissant la liberté comme un droit naturel, Chateaubriand est amené à énoncer certaines distinctions entre la jouissance de la liberté et sa possession. Il en

résulte, en effet, qu'elle « existe en portions égales dans les trois formes de gouvernement (monarchie, aristocratie, démocratie). Aucun prince, aucune assemblée ne saurait vous donner ce qui ne lui appartient pas ni vous ravir ce qui est à vous ». Si la liberté est un droit naturel, elle ne saurait se perdre. Mais par ailleurs, Chateaubriand reconnaissait qu'au cours de l'histoire, les temps furent nombreux où la liberté politique des peuples semblait, sinon tout à fait abolie, du moins restreinte en une large mesure.

« Quand la liberté est conquise au profit d'un homme, elle devient le despotisme, lequel est la servitude de tous et la liberté d'un seul; quand elle est conquise par plusieurs, elle devient l'aristocratie; quand elle est conquise par tous, elle devient la démocratie qui est l'oppression de tous par tous, car alors il y a confusion du pouvoir et de la liberté, du gouvernement et du gouverné. »

Si la liberté « existe en portions égales dans les trois formes de gouvernement », comment peut-elle se trouver dans un nombre de mains plus grand quand il y a aristocratie que lorsqu'il y a despotisme? Chateaubriand répond à cette contradiction apparente en disant que la liberté « bien commun, ne peut périr, mais qu'elle est souvent usurpée ». De même qu'on peut avoir la nue-propriété d'un bien sans en posséder l'usufruit, on peut être libre sans jouir de sa liberté, puisque la liberté est un droit et qu'un droit, pour n'être pas exercé, n'en existe pas moins; en sorte qu'elle « n'existe point exclusivement dans la République où les publicistes des deux derniers siècles l'avaient reléguée d'après les publicistes anciens ».

La liberté ne se perd donc jamais puisqu'elle est un droit. Ce droit, les hommes l'ont conçu de façon diverse

selon les temps. Religion chez les anciens qui lui élevaient des autels, la liberté chez les modernes est « la raison; elle est sans enthousiasme; on la veut parce qu'elle convient à tous ».

Telles sont les idées de Chateaubriand sur la liberté. Elles font apparaître l'importance qu'il attache à cette liberté à laquelle il n'hésite pas à donner un fondement métaphysique qui lui assure de ne jamais périr. Cette importance se montre de manière plus frappante encore dans ce fait que Chateaubriand met la notion de liberté au centre de toutes ses conceptions politiques.

Il ne parle des divisions classiques des gouvernements en monarchie, aristocratie, démocratie que pour dire qu'au point de vue de la jouissance de la liberté, elles sont des « puérilités de l'école ». En aucun passage des *Etudes*, que ce soit dans la Préface, dans l'Introduction ou dans les Discours, il ne les envisage sous un autre angle. Il juge ces divisions en tant qu'elles font ou ne font pas sa part à la liberté, comme si la liberté était en matière politique le seul élément qui compte et dont on doit se préoccuper.

Et il semble bien penser ainsi. Sans doute il y a pour lui deux éléments dans la « vérité politique », l'ordre et la liberté, « l'ordre est la souveraineté exercée par le pouvoir; la liberté est le droit des peuples », et cette formule pourrait inciter à croire qu'il attache à l'ordre la même importance qu'à la liberté. Il n'en est rien. Chateaubriand connaissait d'assez près les faits historiques pour savoir qu'un état où l'ordre ne coexiste pas avec la liberté ne peut subsister, l'un devant être en quelque sorte le régulateur et le tempérament de l'autre. Mais s'il savait que la vérité politique comprend nécessairement l'ordre, il n'en attribuait pas moins à l'élément

liberté l'importance essentielle : quand il parle de la vérité politique, il met ordre et liberté sur le même plan, mais dès qu'il s'explique et précise, on voit qu'il n'accorde pas à l'ordre le rang qu'il réserve à la liberté. L'ordre n'est, au fond, à ses yeux qu'un moyen pour la liberté de se réaliser dans l'état; il n'a qu'une dignité inférieure. Chateaubriand va jusqu'à dire : « Il n'y a qu'une constitution réelle pour tout état : liberté, n'importe le mode ».

De même sa conception philosophique de la souveraineté dérive de sa notion de liberté. Il rejette les systèmes pour lesquels la souveraineté est de droit divin aussi bien que ceux qui en font un droit populaire.

« La liberté est de droit naturel... d'où il suit... que la souveraineté n'est ni de droit divin ni de droit populaire: la souveraineté est l'ordre exercé par la force, c'est-à-dire par le pouvoir admis dans l'Etat », le roi dans la monarchie, le corps aristocratique dans l'aristocratie, le peuple dans la démocratie.

Cette idée de liberté qui remplit Chateaubriand anime pour lui l'esprit des peuples et bien des événements de l'histoire s'expliquent par le besoin de liberté.

« Les révolutions n'ont qu'un motif et qu'un but : la jouissance de la liberté pour un individu ou pour quelques individus ou pour tous. »

Enfin, à un point de vue pratique, il faut que la liberté soit à la base de tout régime politique parce qu'elle est d'une grande souplesse, « elle convient à tous, aux rois dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir, aux peuples qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent ».

Ainsi de quelque côté que l'on regarde, qu'on précise la notion de souveraineté et celle de l'ordre, qu'on re-

cherche les causes des révolutions ou qu'on analyse la constitution réelle des états, on trouve toujours la liberté, cette liberté qui convient à tous. Pour Chateaubriand, la liberté est le premier et le dernier mot de la politique, elle en est le principe, « s'il se perdait, la société politique serait dissoute ».

Cet amour de la liberté a son écho dans les discours, écrits en partie sous l'Empire. Chateaubriand s'est parfois arrêté, quand l'occasion s'en présentait, à définir et à pénétrer le despotisme auquel il a voué une haine vigoureuse par amour de la liberté. On lit par exemple, à propos de la « révolution » que la mort de Néron causa dans l'état où l'élection de l'empereur jusque là héréditaire en fait, sinon en droit, passa aux légions, cette analyse profonde du despotisme héréditaire et du despotisme électif :

« Dans le despotisme héréditaire, il y a des chances de repos pour les hommes; il perd de son âpreté en vieillissant. Dans le despotisme électif, chaque chef surgit à la souveraineté avec la force du premier né de sa race et se porte à l'oppression de toute l'ardeur d'un parvenu à la puissance : on a toujours le despote dans sa vigueur élective, tandis que la nation qui ne se renouvelle pas reste dans sa servitude héréditaire. » (2).

Ou bien voici les caractéristiques du despotisme :

« Dans la législation du despotisme, ce qui est interdit au peuple est permis au tyran : le prince, qui crée le crime, qui fait la loi et l'applique, est au-dessus de l'une et de l'autre. » (3)

Pour lui, la politique du despote « enseigne à chercher le repos dans le crime » et il la poursuit de toute sa haine.

(2) T. I, p. 61.
(3) T. II, p. 126.

Ces analyses du despotisme sont la seule trace d'idée politique que l'on puisse relever dans les discours. On avouera que c'est peu de chose. Chateaubriand s'est même abstenu de faire directement l'éloge de la liberté; il n'en a parlé qu'à propos du despotisme et s'est abstenu de prôner aucun des régimes politiques qui favorisent l'épanouissement de cette liberté qui lui tient à cœur. Les idées de liberté sont à l'état de croyance et de sentiment plutôt que de conception politique. L'auteur s'intéresse surtout au christianisme dont il veut faire l'apologie par l'histoire.

Dans l'Exposition, qui date des environs de 1828, il parle beaucoup plus longuement de la liberté, dont il analyse la nature et l'importance. La Préface, enfin, est l'aboutissement de ce mouvement qui donne à la liberté une place de plus en plus fondamentale dans l'esprit de Chateaubriand. Alors que les six discours sont l'histoire du développement du christianisme à travers l'empire romain décadent, on pourrait dire, en exagérant un peu, que l'analyse de la suite des discours contenue dans la Préface est l'histoire de la liberté, « la fille de nos malheurs et l'esclave de notre gloire », à travers le moyen-âge et l'histoire moderne; au moins, la liberté est sur le même plan que l'idée chrétienne; cette évolution se marque d'une façon tangible par l'emploi abondant du mot « liberté » qui revient à chaque paragraphe; il se manifeste aussi dans la modification de certaines définitions : dans l'Exposition, la vérité politique se composait de l'ordre et de la liberté; dans la Préface, Chateaubriand identifie la vérité politique à la liberté (4); enfin le rôle de plus en plus grand attribué à celle-ci n'est pro-

(4) « La vérité politique ou la liberté », Préface, p. CXI et CXII.

bablement pas étranger à l'apparition dans la Préface de certains termes nouveaux : Chateaubriand parle de l'égalité démocratique et de l'égalité tout court — brièvement et sans insister; ce ne sont pas encore des idées assimilées. — Il est intéressant pourtant de les noter au passage, parce qu'elles sont le retentissement des idées répandues par la Révolution de Juillet et surtout parce qu'elles marquent le début de ces tendances nouvelles auxquelles Chateaubriand inclinera de plus en plus à la fin de sa vie, transformant ses idées de liberté en idées d'égalité.

Chateaubriand donnait trop d'importance à la liberté pour ne pas lui faire une place dans sa philosophie de l'histoire.

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Chateaubriand a exposé dans l'Introduction et dans la Préface le système des Trois-Vérités, qui constitue sa philosophie de l'histoire. Il ne lui a pas fait place dans les discours, écrits à une époque antérieure. Les discours cependant, et les parties de l'Introduction contemporaines des discours — c'est-à-dire principalement les pages consacrées à un coup d'œil général sur l'histoire des Barbares — contiennent l'ébauche d'une autre philosophie de l'histoire, d'ailleurs assez peu compatible, d'un point de vue rationnel, avec la théorie des Trois-Vérités.

D'après cette philosophie, Dieu dirige les événements et les hommes du plus profond des cieux, la Providence est maîtresse du monde. Voici le morceau où ces idées

s'expriment avec le plus d'insistance et de netteté; on en remarquera en passant le style :

« Dieu ayant arrêté ses conseils, les exécute. Rome, qui n'aperçoit à ses frontières que des solitudes, croit n'avoir rien à craindre; et nonobstant, c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemble l'armée des nations. Plus de quatre cents ans sont nécessaires pour réunir cette innombrable armée, bien que les Barbares, pressés comme les flots de la mer, se précipitent au pas de course. Un instinct miraculeux les conduit; s'ils manquent de guides, les bêtes des forêts leur en servent : ils ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore. Qui sont-ils? Dieu seul sait leurs véritables noms. Aussi inconnus que les déserts dont ils sortent, ils ignorent d'où ils viennent, mais ils savent où ils vont : ils marchent au Capitole, convoqués qu'ils se disent à la destruction de l'empire romain comme à un banquet. » (5)

Ces idées n'apparaissent que de loin en loin dans les *Etudes*; elles ne forment pas un système; elles se traduisent en général simplement par une expression telle que : « Dieu assignait... le même bras chassait... soldats du Dieu vivant, etc. », et il semble bien, comme on le verra, que ce sont des réminiscences de Bossuet. On n'insistera donc pas; ces formules pourraient contenir toute une philosophie, si on les creusait, mais Chateaubriand lui-même n'a pas voulu leur donner une grande portée et ne les a pas approfondies. Le principal intérêt de cette ébauche de philosophie à la Bossuet, — à côté de l'intérêt artistique, car ces formules prêtent à des effets de grandiose, — c'est de montrer une fois de plus que les *Etudes historiques*

(5) Exposition, p. 15-16.

ont été composées à des époques diverses; le système des Trois-Vérités conçu à la fin de la Restauration et ces idées dans le style de Bossuet qui datent probablement de l'Empire ou des années 1816-1820, s'excluent rationnellement : Chateaubriand, pressé par le temps, n'a pas eu le loisir de supprimer la contradiction en éliminant un de ses termes, en refondant son ouvrage sur une conception unique.

*
**

Le système des Trois-Vérités dont le but est « d'armer » le lecteur « des fils qui doivent le conduire dans le labyrinthe de l'histoire » et qui marque un certain effort pour pénétrer aux causes, toucher à l'essentiel et dominer l'histoire, repose sur deux idées principales; il y a trois vérités qui constituent la base de l'édifice social; les sociétés progressent.

Les trois vérités sont la vérité religieuse, la vérité philosophique et la vérité politique.

« La vérité religieuse est la connaissance d'un Dieu unique manifestée par un culte. Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la Divinité et de l'homme; par cette seule raison, le christianisme est la religion véritable ».

« La vérité philosophique est la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles », science conquise par l'indépendance de l'esprit humain.

« La vérité politique est l'ordre et la liberté ». « Moins la Cité est développée, plus ces vérités sont confuses; elles se combattent dans la cité imparfaite, mais elles ne se détruisent jamais : c'est de leur combinaison avec les esprits, les passions, les erreurs, les événements que naissent les faits de l'histoire. »

Ces définitions posées, Chateaubriand « écartant les vieilles notions du passé » s'attache à les préciser, à montrer l'évolution que les vérités ont suivie à travers l'histoire et à déterminer leur apport dans la constitution des sociétés.

On ne reviendra pas sur l'analyse de la vérité politique, sur sa nature métaphysique, ses formes, ses modalités sentimentales. On passera immédiatement à la vérité philosophique dont Chateaubriand étudie le rôle et l'histoire.

Le rôle de la vérité philosophique est de faire « monter les idées théoriques à la sommité des rangs sociaux et descendre les idées pratiques dans la classe laborieuse ».

Elle n'est autre chose que « l'indépendance de l'esprit de l'homme; elle tend à découvrir, à perfectionner... Se portant vers l'avenir, elle s'est trouvée en contradiction avec la vérité religieuse qui s'attache au passé parce qu'elle participe de l'immobilité de son principe éternel ». Chateaubriand ajoute qu'il « parle ici de la vérité religieuse mal comprise..., que la vérité religieuse du christianisme rendu à sa sincérité n'est point ennemie de la vérité philosophique ».

Au cours de l'histoire, la vérité philosophique a été en lutte avec la vérité politique et avec la vérité religieuse. Chez les Grecs et les Romains, elle « échoua contre l'ordre moral et l'ordre politique : dans les républiques, elle combattit en vain cette liberté servie par des esclaves, liberté privilégiée, égoïste, exclusive qui ne voyait que des ennemis hors de la patrie; dans les empires, la vérité philosophique se laissa corrompre au pouvoir ».

Dans le monde moderne, elle a « produit des événements et des catastrophes de toutes les espèces. L'indépendance de l'esprit de l'homme, tantôt manifestée par

le soulèvement des peuples, tantôt par des hérésies, irrita la vérité religieuse qu'obscurcissait l'ignorance. De là les guerres civiles, les proscriptions, l'accroissement du pouvoir temporel des prêtres et du despotisme des rois; elle attaquait indirectement la vérité religieuse en reprochant au clergé son avidité, son ambition et ses mœurs; elle combattait directement l'ordre établi » par ses découvertes qui allaient produire « une révolution générale, elle fut, grâce à l'imprimerie au moment d'étouffer la vérité religieuse ».

« Aujourd'hui la vérité philosophique n'est plus en guerre avec la vérité religieuse et la vérité politique ».

Chateaubriand en vient enfin à la vérité religieuse, qui « a fait jusqu'ici le principal mouvement de l'espèce humaine; elle se trouve au commencement des sociétés, elle en fut la première loi ».

Chez les anciens, la vérité philosophique « maintint par la voie des initiations ses lumières religieuses qu'elle brouillait par ses doctrines spéculatives ». Les platoniciens et les stoïciens créèrent quelques hommes supérieurs par la vertu et par la morale, mais ils tombèrent « dans les erreurs communes. Ils ignoraient ce qui rend compte de tout, le christianisme. »

Pour l'étudier, Chateaubriand se placera à un point de vue dogmatique et à un point de vue historique.

Le fondement du christianisme, qui est « né dans le berceau du monde », quoique « son ère ne commence qu'au milieu des temps », est l'expiation par un holocauste divin de la faute originelle. « A la clarté de ce système, les mystères de l'homme se dévoilent ». On comprend le mal moral et le mal physique sans être contraint « de nier l'existence de Dieu ou celle de l'âme » pour faire appel aux lois de la matière. On comprend « la solidarité

de l'espèce par la faute de l'individu » qui n'est pas injuste contre toute apparence et qui explique « notre sympathie et notre antipathie pour les résolutions généreuses ou contre les mauvaises actions ». On comprend enfin d'où vient la coutume du sacrifice humain qui se « rencontre chez tous les peuples, comme s'ils avaient tous senti qu'ils doivent se rédimer », et pourquoi l'homme verse perpétuellement dans la guerre le sang de son semblable, s'arrogeant « sur la vie de l'homme un droit qu'il n'avait pas, droit qui prit sa source dans l'idée confuse de l'expiation et du rachat religieux ».

Au point de vue historique, qu'on le considère « avec les yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie », le christianisme est la plus grande révolution advenue chez les hommes. Il a renouvelé la face du monde. Son avènement est le point de départ de la société moderne.

« Avant le christianisme révélé », il y a peut-être eu « un christianisme obscur, universel, répandu dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre », et « il conviendrait d'examiner si... l'on ne retrouve pas partout une idée confuse de la Trinité, du Verbe, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la chute primitive de l'homme,... si le christianisme... n'a pas été une sorte d'*éclectisme* supérieur, un choix exquis des plus pures vérités » (6).

La rapidité de son extension montre sa supériorité sur les religions anciennes et son caractère divin. Il conquit en moins de trois siècles le monde romain et en dépassa bientôt les limites. « La cause efficiente de son succès rapide et général est celle-ci : le christianisme se compose de la plus haute et de la plus abstraite philosophie

(6) T. II, p. 99; cf. aussi Introduction, p. 18 et 19.

par rapport à la nature divine et de la plus parfaite morale relative à la nature humaine ». Pour qu'il triomphât définitivement de la vieille société païenne, Dieu « rassembla l'armée des nations » et les invasions des Barbares vinrent détruire ce qui restait du monde antique.

Dans son développement, le christianisme a eu plusieurs ères : son ère morale ou évangélique qui correspond au temps de la prédication des apôtres et de l'extension du christianisme à travers le monde romain, son ère des martyrs quand les empereurs par les dix persécutions essayèrent de l'étouffer, son ère métaphysique ou théologique lorsqu'il eut conquis la terre et que les docteurs de l'Eglise écrivirent sur les dogmes et cherchèrent à les préciser. Dans le courant du moyen-âge, le christianisme entra dans l'état et s'empara du pouvoir temporel par une « nécessité rigoureuse », quand « toutes les lumières furent concentrées dans le Clergé. C'est son ère politique. Aujourd'hui que les peuples recouvrent leurs droits, le christianisme n'a plus besoin de jouer un rôle politique; il abdiquera ses droits résignant la tutelle de son grand pupille arrivé à l'âge de majorité ». Il sera désormais le « conservateur du principe de la Foi prise dans son sens le plus rationnel et le plus étendu ». Son âge philosophique commence.

L'accroissement des lumières n'amènera pas sa disparition parce qu'aucune vérité ne se perd et qu'il reste indispensable à l'existence de la société.

L'apport du christianime est immense. « Tout change avec lui ». Il a opéré une transformation sociale, un progrès de l'esprit humain vers la grande civilisation. Il a substitué le culte de l'idée à celui de la forme; il est la religion intellectuelle substituée à la religion matérielle; parmi les transformations qu'il a opérées, « il faut re-

marquer principalement l'émancipation des femmes... et le principe de l'égalité humaine », inconnu de l'antiquité polythéiste, qu'il a fait peu à peu triompher en abolissant successivement la prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics et dans la famille, l'arbitraire dans le supplice des condamnés. Il a couvert le monde de ses institutions et de ses monuments; il est le moule dans lequel s'est formée et façonnée la société tout entière; on ne conçoit pas la société moderne sans l'apparition du christianisme qui est « le fait dominateur de toute cette époque ».

Toutefois il est arrivé au christianisme d'exagérer son principe et d'être « obscurci par l'ignorance »; ses excès ont provoqué les hérésies qui furent la protestation de la liberté individuelle contre l'emprise du pouvoir religieux et certaines réactions des gouvernements temporels qui s'insurgèrent contre l'immixtion de la papauté dans leurs affaires à une époque où ils avaient acquis des lumières suffisantes pour se diriger eux-mêmes.

Les définitions que Chateaubriand donne des trois vérités et les précisions qu'il leur apporte, semblent assez claires pour ne prêter à aucune équivoque. Cependant, certains contemporains ont reproché à l'auteur des *Etudes* d'avoir distingué trois vérités « comme si la vérité se pouvait scinder et n'avait pas pour caractère essentiel d'être une » (7).

Il importe donc, avant d'aller plus loin, de dissiper toute incertitude sur la signification du terme « vérité », auquel il ne faut pas donner un sens trop littéral.

(7) F.-Z. Collombet, *Chateaubriand*, 1853, p. 333. Voyez aussi A. Nettement, qui reconnaît d'ailleurs qu'il ne s'agit que d'une question de mots.

On ne peut supposer que Chateaubriand ignorât que la vérité est une, idée qui avait cours partout en son temps, même parmi les disciples de l'éclectisme. Doit-on imaginer que par vérité politique, vérité philosophique et vérité religieuse, il entendait la vérité sous sa forme politique, la vérité sous sa forme philosophique, la vérité sous sa forme religieuse?

L'hypothèse est peu vraisemblable. Chateaubriand était l'ennemi de toute subtilité métaphysique; surtout, à propos du système de Bossuet, il affirme avec une netteté toute particulière qu'il y a plusieurs vérités. Il est beaucoup plus simple de donner au terme de vérité le sens de « principe générateur des faits ». Dans les sociétés humaines, les activités suivent trois directions essentielles, elles obéissent à trois tendances fondamentales; religion, ordre et liberté, indépendance de l'esprit. Cette interprétation ne trahit pas la pensée de Chateaubriand qui écrit lui-même à la fin de l'Exposition : « J'ai cherché les principes générateurs des faits; ces principes sont la vérité religieuse, la vérité philosophique avec ses trois branches, la vérité politique ». Et plus haut : « La liberté est un principe ». On conçoit la raison qui a amené Chateaubriand à nommer ces principes des vérités : puisque leur existence est nécessaire, au sens mathématique du mot, puisque ni la liberté, ni l'ordre, ni l'indépendance de l'esprit, ni la religion ne peuvent périr et qu'on peut, sans doute, les étouffer un temps, mais non les anéantir, ces principes, fondements de l'activité humaine, sont en quelque sorte des vérités parce qu'ils sont éternels.

A sa théorie des Trois-Vérités, Chateaubriand rattache avec beaucoup d'adresse ses idées sur le progrès; pour le Chateaubriand de l'Introduction et de la Préface, « l'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civi-

lisation » ; elle tend à une perfection indéfinie. L'homme, être déchu comme nous l'apprennent les traditions religieuses et primitives de tous les peuples, « ne cesse de gravir la pente escarpée » qui le mène « aux sublimes hauteurs dont il est descendu ».

Sans admettre à proprement parler les idées d'une Mme de Staël, pour qui chaque instant de l'histoire est un pas vers le progrès, de sorte que les Romains furent supérieurs aux Grecs par cette seule raison qu'ils vinrent après eux, ou celles d'un Condorcet, pour qui la société, après avoir connu des périodes de régression, s'avance désormais vers la perfection sans plus s'arrêter jamais, Chateaubriand estime, lui aussi, que les mouvements rétrogrades dont nous voyons l'histoire toute remplie ne sont que pure apparence; en réalité « la société, tout en ayant l'air de rétrograder, ne cesse de marcher en avant, elle gagne chaque jour quelque chose dans son véritable chemin » (8).

(8) La pensée de Chateaubriand manque un peu de netteté sur ce point; si les formules citées sont parfaitement claires, il est certaine comparaison entre la marche de la société et celle d'un navire retardé par les vents contraires et qui « revient sur sa trace », qui semblerait indiquer que Chateaubriand reconnaît dans l'histoire des périodes de décadence. Se fondant probablement sur cette comparaison, M. V. Giraud a exposé autrement que nous les idées de Chateaubriand sur le progrès : Chateaubriand « admet parce qu'il les constate, écrit-il dans le chapitre de son *Christianisme de Chateaubriand* consacré aux *Etudes historiques* des points d'arrêt et de rebroussement dans la ligne du développement humain; il croit à des périodes de décadence et, comme nous disons de nos jours, à des « régressions ». Quelle que soit l'autorité de l'auteur de ces lignes, nous ne pouvons souscrire à son interprétation. La comparaison pourrait jeter un doute sur la pensée véritable de Chateaubriand et cette phrase qui la précède : « la civilisation ne se meut pas en ligne droite », s'il n'y avait pas un certain nombre de formules où cette pensée s'exprime d'une

Chateaubriand lie ses conceptions du progrès à sa théorie des Trois-Vérités en disant que c'est « l'usage constant et la connaissance complète » des trois vérités fondamentales qui « produiront le perfectionnement de la société ». Les trois vérités peuvent être faussées, aussi bien la vérité religieuse que les autres; après avoir lutté entre elles et cherché à s'étouffer l'une l'autre au cours de l'histoire parce qu'elles étaient mal comprises, elles tendent de plus en plus à s'unir et à collaborer dans

façon tout à fait limpide : ces « régressions », ces prétendus rebroussements ne sont qu'apparence, « l'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation alors même qu'elle semble rétrograder ». Il ne faut pas attacher à la comparaison du progrès et du navire un sens trop absolu, trop littéral. D'ailleurs, même en la prenant au pied de la lettre, on parvient à l'accorder avec les autres formules, plus précises parce que moins poétiques; elle signifierait simplement ceci : étant donné A, but du progrès, B, qui se meut vers le progrès, C, obstacle au progrès, si B, après avoir avancé vers A, s'est heurté à C et a reculé, B en reculant a rétrogradé, sans doute, mais en un sens, bien qu'il se soit éloigné mathématiquement et à vol d'oiseau de son but, il s'en est rapproché puisqu'il n'y pouvait parvenir directement. Le recul, la décadence étant *nécessaires*, ne sont que décadence et recul apparents.

Par ailleurs, M. V. Giraud disait plus haut qu' « à la différence d'un Condorcet par exemple, Chateaubriand ne professe pas la théorie un peu puérile de ce qu'on pourrait appeler le progrès rectiligne, suivant laquelle chaque génération l'emporterait nécessairement sur la génération précédente, simplement parce qu'elle la suit dans le temps ». Sur ce point, Chateaubriand s'écarte en effet, des idées de Condorcet, mais pas autant que le soutient M. V. Giraud. Prêter à Condorcet la théorie du progrès rectiligne, bien qu'on ait coutume de le faire, est au moins une inexactitude. Condorcet admet dans le passé de ces périodes de décadence et de rebroussement, par exemple le moyen-âge (cf. l'ouvrage de Bréhier, 1930, spécialiste de l'histoire de la philosophie, et Condorcet) et il ne pose sa théorie du progrès rectiligne que pour l'avenir. C'est donc seulement pour l'avenir que, dans une certaine mesure, on peut opposer les théories de Condorcet et de Chateaubriand, si l'on y tient absolument.

le monde moderne. « L'indépendance de l'esprit de l'homme, hostile dans les vieux temps à la société politique et religieuse, l'aide et la soutient aujourd'hui ». Et à mesure que leur connaissance et leur union se font plus parfaites, grâce aux « lumières propagées », l'homme monte toujours plus haut la pente « de ce Sinaï inconnu au sommet duquel il reverra Dieu ».

La plupart de ces formules sur le développement du progrès manifestent chez Chateaubriand la croyance en un progrès chrétien plutôt que scientifique; l'humanité ne s'écartera pas du christianisme dans son mouvement vers le progrès; les découvertes de la science ne suppriment pas la nécessité de la foi en un Dieu; bien au contraire, les sociétés futures se rapprocheront de Dieu d'une marche incessante.

En somme, c'est la vérité religieuse qui sera l'élément essentiel du perfectionnement de l'homme. C'est sous son signe qu'il s'avancera dans la voie du progrès; non pas que l'essor du christianisme empêche le développement parallèle de la vérité politique et de la vérité philosophique; « il n'étouffe aucune science, aucune liberté », « cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend..., il enveloppe la société en lui laissant sa liberté d'action ». Le christianisme est à la fois fin et moyen; fin puisque le mouvement vers le progrès tend à Dieu; moyen puisqu'il favorise tout ce qui est susceptible de perfectionnement, puisqu'il « est la tolérance, la charité, la liberté, le flambeau du génie ». Il contribue au développement des vérités et lui-même croît et marche avec le temps. Le christianisme ne saurait être en contradiction avec tout ce qui se porte vers l'avenir; « lumière quand il se mêle aux facultés de l'esprit; sentiment quand il s'associe aux mouvements de l'âme, modérateur des peuples et des

rois, il ne combat que les excès de pouvoir de quelque part qu'ils viennent... il est le perfectionnement même de la société ».

Pour résumer cette conception de son rôle dans le progrès, le christianisme favorise la science, la liberté et tous les éléments propices au progrès et il indique à l'homme le but du progrès, Dieu retrouvé; il est l'un des trois principes générateurs des faits, il est susceptible lui-même de progrès, il montre à quoi tend le progrès, il est le progrès. « Elargissez Dieu », disait Diderot. Chateaubriand en faisant de la religion l'élément, l'auxiliaire et le but du progrès élargit le christianisme.

Ces considérations sur le rôle du christianisme dans le progrès posent un problème qu'il faut résoudre si l'on veut pouvoir ultérieurement déterminer avec précision l'évolution qu'a suivie la pensée de Chateaubriand depuis l'œuvre antérieure, *Essai*, *Génie* et *Martyrs*. Chateaubriand accorde-t-il à ce qu'il appelle la vérité religieuse la prééminence sur les autres vérités, vérité politique et vérité philosophique? Met-il ces trois vérités sur le même plan et leur attribue-t-il à chacune une existence indépendante, ou bien introduit-il un ordre de valeur entre les trois vérités? Estime-t-il que le christianisme a créé les autres vérités, qu'il est la vérité primordiale au sein de laquelle elles se sont formées, la vérité essentielle? La réponse est délicate : Chateaubriand semble tantôt pencher pour l'affirmative, tantôt pour la négative; parfois même il est près de se contredire, au moins dans les termes.

Il paraît bien donner au christianisme une place à part entre les vérités lorsqu'il dit que la connaissance d'un Dieu unique est la première de toutes les vérités, la

vérité qui enfante toutes les autres, ou encore cette phrase déjà citée : « Cette vérité a fait jusqu'ici le principal mouvement de l'espèce humaine... elle renferme dans son sein la vérité philosophique et la vérité politique ». N'en faut-il pas déduire que la vérité religieuse est supérieure aux autres par son antiquité et l'importance qu'elle a eue au cours de l'histoire et que les autres vérités sont une émanation du christianisme?

Ces conclusions trouveraient une confirmation dans cette circonstance que, tout au long des *Etudes*, la vérité dont Chateaubriand s'occupe principalement, pour ne pas dire uniquement, c'est la vérité religieuse. Il s'attache, on le sait, à montrer les phases de son développement, les luttes que le christianisme a eu à subir contre les religions païennes, les bienfaits immenses qu'il a apportés aux hommes, pour prouver qu'il a « renouvelé la face du monde » et que toute la société moderne est issue de lui. Il ne parle guère de la vérité politique et de la vérité philosophique, comme s'il les plaçait au second plan et à un rang inférieur. A peine y fait-il une allusion de temps à autre, quand il retrace l'histoire des hérésies ou la philosophie des anciens, et toujours à propos du christianisme, comme si elles lui étaient subordonnées et qu'elles n'avaient de valeur qu'en fonction de la vérité religieuse.

Et lorsqu'il peint « un de ces faits complets, rares dans l'histoire, où les trois vérités religieuse, philosophique et politique ont agi de concert » (9), c'est presque toujours la vérité religieuse qui forme l'élément principal du fait et qui réalise l'union des trois vérités; par exemple, dans la pénitence de Théodose au milieu de la cathédrale de

(9) T. II, p. 189.

Milan après le massacre de Thessalonique, qui constitue un de ces faits aux yeux de Chateaubriand, le rôle essentiel appartient visiblement à Ambroise qui avait su fermer un temps à l'empereur la porte du saint lieu pour l'amener à contrition et par-dessus lui, au christianisme : la part de la vérité philosophique, en l'espèce l'indépendance de l'empereur et sa puissance, apparaît faible; elles ont moins collaboré avec la vérité religieuse qu'elles ne se sont effacées devant elle; de pareils exemples montrent la supériorité du christianisme sur les autres vérités qu'il emmène dans son sillage plutôt que l'égalité des trois vérités dans la constitution d'un fait, la victoire du christianisme plutôt que l'union des trois vérités.

Chateaubriand va jusqu'à comparer le christianisme à un « cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend », et l'on serait tenté d'admettre devant des images de ce genre que la vérité politique et la vérité philosophique, contenues à l'intérieur de ce cercle extensible qui grandit avec la civilisation, sont des vérités secondaires dont la part dans la formation des faits historiques et le rôle dans l'extension de la civilisation, sont moindres.

Il serait facile de multiplier les citations qui inclineraient le lecteur à croire qu'aux yeux de Chateaubriand, la vérité religieuse est primordiale, qu'elle a créé les autres vérités, que l'ordre, la liberté et l'indépendance de l'homme sont de moindre importance. Pourtant, nombre de phrases suggèrent des conclusions opposées : la première même de l'ouvrage, cette première phrase qu'un auteur étudie et cisèle avec tant de soin et d'amour, est nette : « Trois vérités forment la base de l'édifice social ». Dans la Préface, Chateaubriand a parlé des

« vérités éternelles, bases de la société humaine »; le parallélisme des deux phrases ne permet pas de douter que ces vérités éternelles ne soient les trois vérités; en leur attribuant à toutes trois le caractère d'éternité, sans établir de distinction entre elles, Chateaubriand ne les place-t-il pas sur le même plan? Ce terme d'éternel n'a pas été écrit à la légère, plusieurs passages de l'Exposition le reprennent et le développent : « La liberté est un principe qui ne se perd jamais, lit-on par exemple; s'il se perdait, la société politique serait dissoute ». D'où il suit que la vérité politique est aussi indispensable à la civilisation que la vérité religieuse; d'ailleurs, la liberté est un droit naturel : chacun la reçoit en naissant et elle ne peut vous être ravie par aucune puissance. La liberté semble donc absolument indépendante du christianisme qui ne l'a pas créée puisqu'elle est éternelle et de droit naturel; elle est en dehors de la sphère de la vérité religieuse qui n'a aucune prise sur elle, Chateaubriand ajoute et qui ne pourrait l'anéantir « parce qu'aucune vérité ne se perd ».

Plus loin, dans sa critique des idées de Bossuet, il paraît affirmer une fois de plus la pluralité des vérités et leur indépendance respective. Le système de Bossuet pour lequel il n'y a qu'une vérité autour de laquelle tout se groupe n'est qu'une « imposante erreur ». Bossuet admettait et réclamait dans la société politique cet ordre dont l'existence manifestait, à son sens, la légitimité d'un gouvernement temporel; de même, il abhorrait le despotisme qu'il distinguait avec soin de la monarchie et il réclamait une certaine liberté politique; seulement cet ordre et cette liberté que Chateaubriand hausse au rang de vérité politique n'étaient pour Bossuet que des faits d'une importance secondaire par rapport au christianisme seul essentiel; infirmer l'exactitude d'une théorie

qui reconnaît la nécessité d'un ordre et d'une liberté politique, mais qui ne voit en eux que des faits de second plan implique, semble-t-il, que pour Chateaubriand, la vérité politique a même valeur que la vérité religieuse dans la formation de l'édifice social (10).

Enfin, si dans les discours, Chateaubriand insiste sur la vérité religieuse au point de ne guère parler des autres vérités qu'en fonction du christianisme, on remarquera, à l'inverse, que dans la Préface, où il a donné un résumé détaillé des *Etudes* et de l'*Analyse Raisonnée*, il accorde une place beaucoup plus considérable à la vérité politique et à la vérité philosophique; il indique, par exemple, que le système de l'esclavage corrompait toutes les vérités politiques et l'impression générale qui s'en dégage est que le rôle de la vérité philosophique et surtout de la liberté est de premier plan comme celui du christianisme.

Ainsi, selon les passages, Chateaubriand paraît tantôt attribuer à la vérité religieuse la prééminence sur les autres vérités, tantôt placer le christianisme au même rang que les autres « vérités fondamentales ».

Il faut expliquer et dans la mesure du possible concilier ces formules diverses. Il y a indiscutablement des différences qu'on ne peut que constater, entre les idées de la Préface, de l'Introduction et des Discours; elles sont issues des circonstances de composition des *Etudes*; la pensée de Chateaubriand a évolué pendant qu'il écrivait son ouvrage; on comprend ainsi que l'importance de

(10) Chateaubriand, dans l'Exposition des *Etudes*, ne parle pas de la conception que Bossuet se fait de l'ordre et de la liberté; mais comme il critique l'ensemble du système de Bossuet, qui subordonne toutes choses au christianisme, il critique du même coup la place que Bossuet attribue à l'ordre et à la liberté dans son système.

la liberté, faible dans les Discours écrits avant 1820, soit plus grande dans l'Introduction, qui date de 1828, et tout à fait essentielle dans la Préface, composée au sortir de la Révolution de Juillet (11). De même, pour la vérité philosophique. En revanche, l'antagonisme de certaines des formules qu'on a citées n'est qu'apparent.

Les trois vérités sont indépendantes les unes des autres; le christianisme n'a créé ni la liberté, ni l'ordre, ni l'indépendance de l'homme; mais s'il ne les a pas créés, il en a puissamment favorisé l'éclosion; la vérité politique a commencé « à rentrer dans la société par la morale chrétienne et par les invasions des Barbares..., sous l'empire du christianisme... les vérités politiques se découvrent et se fixent; le gouvernement représentatif... devient possible ». Le christianisme n'a pas inventé les vérités politiques, il les a découvertes et fixées. De même, il a aidé à l'essor de la vérité philosophique; « les sciences, qui forment la vérité philosophique, demeurées presque stationnaires reçoivent une *impulsion* rapide de cet esprit d'innovation » du christianisme naissant; « c'est sur la morale évangélique, raison supérieure que *s'appuie* la raison matérielle dans son ascension vers le sommet élevé qu'elle n'a point encore atteint. Grâce à cette morale, nous avons appris que la civilisation ne dépouille pas l'homme de l'indépendance ». Le christianisme a permis aux autres vérités de se manifester et de s'accroître; il leur a été un précieux auxiliaire; sans lui, elles

(11) La Préface reprend, pousse et développe parfois des idées que Chateaubriand n'exprimait qu'avec timidité dans l'Introduction; certaines corrections du manuscrit Chalvet montrent cette timidité de façon curieuse; on lit, par exemple, « principe de durée et de progrès »; « et de progrès » a été barré de la main de Chateaubriand.

n'auraient point péri, puisqu'elles ne peuvent périr, mais elles auraient langui et la civilisation, qui ne peut avancer que si les trois vérités tendent à s'unir et à concourir harmonieusement, aurait souffert de l'insuffisance de leur développement; le progrès en eût été retardé. Une jolie formule que Faguet a appliquée aux théories de Bonald conviendrait assez pour préciser, s'il est possible, la pensée de Chateaubriand; nous ne sommes pas pour Bonald, d'après E. Faguet, les créateurs de nos idées, nous en sommes les mères; de même, le christianisme a « enfanté », c'est l'expression même de Chateaubriand, les autres vérités, il ne les a pas créées. Pour employer l'image d'un auteur récent (M. V. Giraud), il a agi à leur égard comme un ferment.

Si l'on préfère un tour plus moderne, il a développé la vérité politique et la vérité philosophique qui, avant le début de son extension dans le monde, existaient, mais à l'état de virtualités.

L'APOLOGIE DU CATHOLICISME

Une objection devait naturellement venir à l'esprit de celui qui lisait vers les années de 1830 cette philosophie de l'histoire. Chateaubriand donne au christianisme, base de la société, facteur de son progrès, une importance essentielle. Est-il possible encore d'avoir confiance dans l'avenir du christianisme? Une autre religion plus adaptée aux besoins de la société moderne ne se substituera-t-elle pas à lui? Cette philosophie de l'histoire, qui lui fait si large part, vaut-elle pour l'avenir?

Chateaubriand, pour répondre à l'objection, s'est efforcé de montrer que le christianisme n'est pas passé, qu'il n'a rien perdu de sa vigueur et qu'il recomposera bientôt son unité au sein de l'Eglise catholique, enfin qu'il est proprement irremplaçable.

La Préface contient une longue profession de foi où Chateaubriand use de toutes les ressources de son talent et de toute la chaleur de sa conviction pour prouver que le christianisme n'est pas passé. Il n'est pas passé si ce n'est dans quelques « coteries où nous déclarons du haut de notre supériorité qu'on ne nous comprend pas, qu'on ne peut nous comprendre ».

La religion qui vient d'affranchir la Grèce et les Pays-Bas, qui a libéré l'Irlande, émancipé les colonies espagnoles, qui se bat dans la Pologne, qui progresse aux Etats-Unis, est vivante. Ce n'est pas parce que nous ne croyons plus, que l'univers ne croit pas. La philosophie allemande et la philosophie anglaise sont chrétiennes. « Deux hommes que le siècle ne reniera pas », lord Byron et Benjamin Constant, « qui marchent à la tête de toutes les opinions politiques et de toutes les doctrines littéraires nouvelles » ont des sentiments chrétiens, comme le démontrent des citations de leur œuvre que Chateaubriand reproduit et le « besoin de croyance qui se manifeste de toutes parts » (12) dans la société d'aujourd'hui, prouve combien le christianisme est nécessaire à l'esprit humain qui ne peut se contenter d'abstractions et de raisonnements ne laissant que le « vide » derrière eux. Ainsi le christianisme n'est pas passé puisqu'il affranchit les peuples, puisque les philosophes et les hommes de valeur l'admettent, puisque ceux qui l'ont perdu en souffrent.

(12) Préface, p. CLVI.

Mais dans ces années 1830, la faveur du panthéisme était grande; le cours de Cousin de 1818 avait contribué à répandre dans le public les idées de Hégel; la grande industrie qui naissait donnait à quelques-uns l'espoir d'un progrès rapide; certains voulaient tirer du panthéisme ou de la science une religion qu'ils croyaient plus conforme aux goûts et aux aspirations modernes. Chateaubriand s'insurge contre ces conceptions : il n'y a de salut que dans le christianisme, rien ne peut le remplacer.

Toute philosophie humaine serait impuissante à succéder à la foi. « Qu'aurait-elle à nous donner? Une théurgie? Qui l'admettrait? » Le panthéisme? Il serait vain de chercher à le répandre. Il mène à l'émiettement des croyances, parfois même à l'idolâtrie.

« Le christianisme est la synthèse de l'idée religieuse; il en a réuni les rayons; le panthéisme est l'analyse de la même idée, il en disperse les éléments » (13).

De plus, puisque la vérité n'est pas évidente à l'intelligence de l'homme, un système philosophique qui ne lui impose pas la vérité, ainsi que la foi chrétienne, autoriserait par là même la formation d'une multiplicité infinie de croyances entre lesquelles les fidèles se disperseraient rapidement.

« Chacun aura-t-il à ses foyers une petite fraction de la vérité divine dont il se fera un Dieu pour sa consommation particulière?... Y aurait-il autant d'autels que de familles?... Quel chaos que le mouvement et l'exercice de ces cultes infinis et divers... Comment revêtiriez-vous d'une forme sacrée pour remplacer la forme chrétienne, ces allégories, ces mythes, ces rêveries, ces vapeurs des

(13) T. II, p. 257.

esprits défectueux, nébuleux et vagues qui cherchent la religion et qui n'en veulent pas? »

Enfin, le panthéisme ne pourrait se propager parce qu'il lui manquerait ce qui fut le véhicule du christianisme, un enseignement nouveau à répandre.

« Comment alors sans la ressource d'une morale à établir, déterminerez-vous les hommes à changer les mystères chrétiens contre d'autres mystères aussi difficiles à comprendre? »

La propagation du panthéisme serait donc vouée à l'échec. Et cependant il faut une religion; l'absence de religion serait fatale à l'intelligence de l'homme et à l'existence de la société; on est forcé de constater qu'une société matérielle où l' « on pousserait les découvertes physiques et les inventions des machines jusqu'aux miracles... ne produirait que le genre du perfectionnement dont la machine même est susceptible ».

Si l'homme se borne à son corps, s'il se contente d'améliorer les conditions matérielles de sa vie, « il se dégrade dans l'échelle de l'intelligence ». L'absence de religion ferait de nous « des espèces d'Indiens ou de Chinois »; elle serait fatale même à la société politique qui pour subsister a besoin d'une religion contenant les hommes par les règles de sa morale. La religion est indispensable à la durée des états : « Même fausse, elle entraîne en s'écroulant l'édifice politique; l'ancienne société périt avec le polythéisme ».

Ainsi, il faut une religion, et le christianisme est la seule religion possible, « il n'a point d'héritier en notre siècle ». Ne peut-on craindre, à voir sa division en protestantisme et catholicisme, qu'il ne puisse jouer le rôle essentiel auquel il est appelé dans la marche de la société?

Chateaubriand répond à cette objection par la négative : la division entre catholiques et protestants ne portera point d'atteinte profonde au christianisme; le catholicisme est près de réaliser en son sein l'unité de la religion et cela sans inconvénient aucun, puisqu'il est supérieur en tous points au protestantisme.

Au point de vue esthétique, le protestantisme a retranché « l'imagination des facultés de l'homme » (14); il est d'un esprit « sec et chagrin ». Alors que le catholicisme a couvert le monde de ses monuments, le protestantisme n'a fait que des « ruines », parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures; il a rétréci le génie « dans l'éloquence, la poésie et les arts ». Il avoue pour père « un moine allemand du XVIe siècle », alors que le catholicisme remonte, « par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers ».

Un esprit superficiel serait tenté de croire que le protestantisme a été favorable à la liberté politique et qu'il a émancipé les nations. Cette opinion ne résiste pas à l'examen.

Le protestantisme n'est né ou n'a pénétré de façon durable que dans les pays soumis à la monarchie absolue, Suède, Suisse, Saxe, Danemark; il a échoué plus ou moins rapidement dans les pays républicains, comme le prouve l'exemple de Gênes, de Venise, de Ferrare, des cantons démocratiques de la Suisse, Schwitz, Ury, Unterwald; il n'a pas créé la constitution anglaise qui s'était « formée avant le XVe siècle dans le giron de la foi catholique », et l'Angleterre fut moins libre « sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Marie ». D'autre part, il

(14) Préface, p. CXXXI.

serait inexact d'attribuer au protestantisme l'émancipation des Etats-Unis; les colonies anglaises se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie, pays protestant comme elles, et « ce ne sont pas des guerres religieuses qui les ont délivrées ». Le catholicisme gagne d'ailleurs aux Etats-Unis et l'on remarquera que les colonies espagnoles catholiques voisines ont eu bien d'autres obstacles à surmonter pour s'émanciper et se constituer en république.

Enfin, si la république de Hollande s'est formée à l'aide du protestantisme, c'est qu'elle appartenait à ces communes industrielles des Pays-Bas, d'un esprit si indépendant qu'elles avaient lutté pendant quatre siècles « pour secouer le joug de leurs princes... et ce sont des prêtres catholiques qui viennent aujourd'hui même de la rendre à l'état républicain ».

Bref, le protestantisme est inférieur au catholicisme, qu'on le considère sous le rapport esthétique ou sous le rapport de la liberté qu'il donne aux peuples; il n'y aurait aucun inconvénient à réaliser de nouveau l'unité de la religion dans l'Eglise catholique, puisque le protestantisme n'a rien de bon que n'ait le catholicisme.

La réunion serait facilitée par les circonstances; les protestants « ont changé à leur avantage » depuis le temps d'Henri VIII, de Luther et de Calvin; ils ont « gagné ce que les catholiques ont perdu » de sorte qu'aujourd'hui les antipathies se sont atténuées avec les différences et qu'il serait assez aisé de recomposer l'unité catholique. Chateaubriand affirme ces idées dans deux passages qu'on ne lira pas sans intérêt, car ils marquent l'état des esprits et leurs illusions dans ces grandes années de la Révolution de Juillet.

« Les antipathies entre les diverses Communions

n'existent plus; les enfants du Christ, de quelque lignée qu'ils proviennent, se sont serrés au pied du Calvaire, souche maternelle de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé; il n'est plus resté au Vatican que la vertu des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'Unité catholique; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait... pour jeter un nouvel éclat, le christianime n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et dans sa place. » (15)

Et dans les discours :

« Le christianisme intellectuel, philosophique et moral a ses racines dans le ciel et ne peut périr; quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie. On aperçoit très bien aujourd'hui la possibilité de la fusion des diverses sectes dans l'unité catholique; mais la première condition pour arriver à la recomposition de l'unité, c'est l'affranchissement complet des cultes. Tant que la religion catholique sera une religion soldée, dépendante de l'autorité politique et de la forme variable des gouvernements, tant qu'elle continuera d'être gênée dans ses mouvements, entravée dans ses assemblées particulières et générales, contaminée dans ses chaires et dans ses écoles par l'argent du fisc; en un mot, tant qu'elle ne retournera pas au pied et à la liberté de la croix, elle languira dégénérée. » (16)

On remarquera ces dernières lignes. Pour Chateaubriand, la première condition, pour arriver à la recomposition de l'unité catholique, c'est « l'affranchissement complet des cultes », les préoccupations libérales ont

(15) Préface, p. CXIX.
(16) T. II, p. 260, 261.

envahi toutes les idées de Chateaubriand à la fin de la Restauration. L'unité profonde de toutes ses théories qui appartiennent à des domaines si variés de la pensée philosophique, religieuse, politique, c'est qu'elles font toutes une large place à la liberté.

*
**

A côté de ces conceptions fondamentales, il faudrait noter certaines idées plus modestes, mais d'un intérêt peut-être aussi grand, que Chateaubriand a négligemment glissées dans son ouvrage : ce sont des intuitions qui se sont vérifiées exactes; l'auteur des *Etudes* prévoit l'abolition de la peine de mort (sixième discours), il parle des « phénomènes sociaux » et devine qu'il y a « d'immenses intérêts » à « découvrir les lois qui régissent l'espèce humaine »; il se rend compte, mieux que Bonald, de la complexité des problèmes que soulève l'origine du langage; il prévoit dans un avenir rapproché l'émancipation totale de la femme; il écrit : « Le salaire se modifiera encore parce qu'il n'est pas une entière liberté » (Préface); il affirme la solidarité humaine et se montre l'ancêtre lointain des « solidaristes ».

Ces idées n'étaient pas toutes absolument nouvelles. Mais ce qui est tout à fait remarquable, c'est que parmi le fatras des idées qui bouillonnaient en ces années tumultueuses de la Révolution de Juillet, Chateaubriand a su, presque toujours, discerner celles dont l'existence serait éphémère et celles qui répondant à des tendances profondes, devaient se développer avec le temps; chaque fois qu'il a parlé de l'avenir (sauf peut-être pour le christianisme), il a dit juste; il a eu l'incroyable sagesse d'être rarement prophète, lui qui avait le don de l'intuition et des vues pénétrantes. Cette retenue lui a épargné l'er-

reur. La théorie des Trois-Vérités, les idées politiques et religieuses ont vieilli dans une large mesure et leur lecture ne présente plus guère qu'un intérêt historique; en revanche, le temps n'a fait qu'ajouter à l'intérêt de ces intuitions en démontrant leur exactitude et la divination de celui qui les a conçues.

CHAPITRE II

LES ETUDES HISTORIQUES ET L'ŒUVRE ANTERIEURE DE CHATEAUBRIAND

Sommaire. — La liberté et les idées politiques dans l'*Essai*, dans les écrits de *Polémique* et dans la vie politique de Chateaubriand. — Excellence du christianisme dans l'*Essai*, dans le *Génie* et dans l'*Itinéraire*. — Son avenir et la recomposition de l'unité catholique dans l'*Essai*, dans le *Génie* et dans les *Mémoires*; la sincérité de l'auteur.

La Préface et l'Introduction des *Etudes historiques* ont été conçues et écrites aux environs de 1830 et un intervalle d'une vingtaine d'années au moins les sépare des grandes œuvres du début, *Essai sur les révolutions*, *Génie du christianisme* et *Martyrs*. Il est donc d'un intérêt tout particulier de déterminer si la pensée de Chateaubriand, de l'œuvre antérieure aux *Etudes*, a évolué de façon essentielle ou si elle est restée invariable dans ses grandes lignes, et de vérifier par là l'exactitude du jugement de Sainte-Beuve : « Le commencement et la fin se rejoignent plus qu'on ne le pense. Ce jeune homme de l'*Essai* chez M. de Chateaubriand sera un jour le vieil homme ».

On examinera en quelle mesure les idées politiques, la conception du progrès, la philosophie de l'histoire et les idées religieuses qui s'expriment dans les *Etudes*, se trouvent dans le reste de l'œuvre.

FILIATION DES IDÉES POLITIQUES

La politique des *Etudes* se ramène, on l'a vu, à la croyance dans la nécessité de la liberté politique. Comme le *Génie* ne renferme guère d'idées politiques, ni d'ailleurs l'*Itinéraire*, les *Martyrs* et le *Dernier Abencérage*, on s'arrêtera surtout à l'Exposition et aux écrits politiques.

Des similitudes apparaissent au premier abord dans les circonstances morales où Chateaubriand vivait lorsqu'il composa l'*Essai* et les *Etudes*. Il y a loin, sans doute, du jeune émigré affamé, inconnu, de 1797 au ministre révoqué de 1824, au démissionnaire de 1830 : la gloire donnée par le *Génie*, par l'hostilité de Bonaparte, par les femmes, est entre eux. Pourtant les similitudes sont profondes.

Essai sur les révolutions, Exposition et Préface des *Etudes* ont été conçus à des moments de sa vie où les événements devaient incliner Chateaubriand à douter. C'est une tendance générale parmi les esprits, en présence de transformations soudaines, rapides et radicales, de douter de la solidité des principes sur lesquels ils s'étaient reposés jusque là. On a pu observer le phénomène après les révolutions comme après les guerres, en 1830, en 1848, en 1918. L'*Essai* écrit au lendemain d'une révolution qui avait bouleversé les bases politiques et sociales de la société française, est un livre « d'après-révolution ». De même, la Préface des *Etudes* fut écrite au lendemain

de la Révolution de Juillet, et si l'Exposition lui est antérieure, elle fut rédigée au moment où Chateaubriand, écœuré encore de sa disgrâce politique, doutait de la force d'un régime qui commettait de pareilles injustices et des fautes aussi graves. L'*Essai*, la Préface et l'Exposition des *Etudes* ont donc ceci de commun d'avoir été composés à des époques où les événements bouleversaient la société dans laquelle Chateaubriand vivait, ou bien sa propre carrière, sa vie.

L'*Essai* est plein de scepticisme, en matière politique tout au moins; on peut le discuter pour les opinions religieuses, mais il ne paraît pas possible de nier que le Chateaubriand de 1797 n'ait plus foi en aucun régime politique.

« Je me suis toujours étonné, écrit-il, qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes (Chamfort) eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. Ignorait-il que tous les gouvernements se ressemblent, que républicain et royaliste sont deux mots pour la même chose? »

On pourrait ne voir là qu'une boutade de jeune homme, l'exagération d'une pensée vraie dictée par un sentiment d'amertume. Mais d'autres passages de l'*Essai* confirment ce désenchantement sceptique. Dans le chapitre LXX de la première partie intitulé : « Sujets et réflexions détachés », Chateaubriand nie la liberté civile, c'est-à-dire, comme il l'explique dans la réédition de 1826, la liberté politique. « C'est en vain que nous prétendons être politiquement libres... La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein ». Cette citation a d'autant plus de valeur qu'elle est tirée du chapitre qui résume l'*Essai* s'il est possible de résumer l'*Essai*, et qui exprime-

le fond de la pensée de Chateaubriand à l'époque de l'*Essai*, étant composé de ses idées détachées, telles qu'il les jeta sans ordre sur le « papier après avoir revu lui-même l'esquisse de son travail ».

Ainsi une différence apparaît entre l'*Essai* et les *Etudes* : dans le premier ouvrage, Chateaubriand nie l'existence de cette liberté politique dont il fera une vérité éternelle dans le second. En 1796, le bouleversement de la Révolution l'amène à douter de la liberté politique, tandis que sa disgrâce de 1824 et la Révolution de Juillet le font douter seulement de la valeur des régimes d'autorité et renforcent ses idées sur la nécessité de la liberté.

La différence qu'on relève entre les conceptions de l'*Essai* et celles des *Etudes* est moins nette pourtant qu'on ne pourrait croire. Si Chateaubriand dans l'*Essai* soutient que c'est une illusion d'avoir foi même dans la simple possibilité de la liberté politique, il n'en affirme pas moins, sous l'influence des idées de Rousseau et en vrai Breton qu'il est, l'existence de l'indépendance individuelle : « Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Ecoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle selon la nature? Sois libre... Que si on le nie, on meurt ». Il croit donc que, selon la nature, l'homme est libre. Si l'on remarque que dans les *Etudes*, la liberté politique est « de droit naturel » et non de droit politique, qu'elle tire sa force et son caractère de pérennité de ce fait qu'elle est un droit que l'homme possède par cela seul qu'il est, les conceptions des *Etudes* et de l'*Essai* apparaîtront singulièrement voisines : dans l'un, Chateaubriand se refuse à admettre l'existence de la liberté politique, mais il reconnaît celle de l'indépendance individuelle, dans l'autre, il admet

l'existence de la liberté politique, mais en lui donnant pour base un droit naturel, en la ramenant en dernière analyse à l'indépendance individuelle. Constatant que l'homme n'est pas toujours libre d'agir dans le domaine politique, il en concluait, en 1797, que la liberté politique est un mythe et que seule l'indépendance de l'homme est une réalité; en 1828, que la jouissance de la liberté politique peut être usurpée mais que la liberté politique n'en existe pas moins. Au fond, la seule différence se réduit à celle-ci que dans l'*Essai*, il distingue indépendance et liberté politique tandis que dans les *Etudes*, il les rapproche, fondant l'une sur l'autre. A la fin de la Restauration, il appellera liberté politique l'indépendance individuelle à laquelle il a toujours cru; la nouveauté réside dans l'assimilation de la vérité politique à un droit naturel.

L'*Essai* se rapproche encore des *Etudes* par l'amour de la liberté qui se manifeste dans les deux ouvrages. Dans l'examen critique de l'*Essai* pour la réédition de 1826 et dans l'Avant-Propos des *Etudes* où Chateaubriand se plaît à juger l'ensemble de son œuvre, les mêmes expressions lui viennent sous la plume : « On me rendra cette justice, écrit-il en 1831, de reconnaître qu'un amour sincère de la liberté respire dans mes ouvrages », et dans l'examen critique de 1826, il parle de « l'amour de la liberté qui respire dans cet ouvrage ».

On a vu que dans les *Etudes*, Chateaubriand n'exprime aucune autre conception politique précise et qu'il s'abstient de faire l'apologie d'aucune forme de gouvernement, parce que la liberté, qui est à ses yeux l'élément essentiel de tout véritable gouvernement peut se trouver dans l'aristocratie, dans la monarchie, dans la démocratie, comme elle peut en être exclue.

L'*Essai* pas plus que les *Etudes* ne renferme de doctrine précise. Si Chateaubriand en quelques passages se montre royaliste, c'est par désespoir de ne pouvoir être républicain et non par goût de la monarchie; il aime passionnément l'indépendance individuelle et ne peut se résoudre pourtant à être démocrate, parce que la démocratie est « le pire des gouvernements », qu'il est sans valeur, « quand il faut combattre un ennemi puissant et qu'une volonté unique est nécessaire au salut de la patrie », de sorte que « ne trouvant rien ni dans le passé ni dans le présent qui puisse le satisfaire, il en conclut qu'un gouvernement quelconque est un mal... d'où il part pour vous proposer de vous faire Sauvage » (18). Cette absence de programme politique de l'*Essai* dérive, comme celle des *Etudes historiques*, d'un amour exaspéré de la liberté; les hésitations que l'on relève chez Chateaubriand, quand on cherche à préciser le régime qu'il désire à l'époque de l'*Essai* et ce nihilisme final auquel il tend, montrent non seulement, comme on l'a dit, un être qui s'avance à tâtons pour découvrir sa vérité. mais surtout l'homme épris de liberté qui, prenant ombrage au moindre soupçon de tyrannie et forcé pourtant de reconnaître la nécessité d'un régime, ne peut se résoudre à opter pour aucun et aboutit enfin à la négation de tout régime. Dans les *Etudes*, Chateaubriand dit que les divisions du gouvernement en monarchie, aristocratie, démocratie « sont des puérilités en ce qui implique la jouissance de la liberté »; s'il écrivait dans l'*Essai* que républicains et royalistes sont deux termes pour la même chose, n'est-ce pas qu'à ses yeux ces deux modes de gouvernement étaient également incapables d'assurer aux hommes la jouissance de la liberté?

(1) *Essai*, t. II, p. 80, note de l'éditeur.

Dans les deux œuvres, il estime que la forme du gouvernement est sans influence sur la part de la liberté dont jouissent les gouvernés; en 1796, il croit que la liberté est toujours sacrifiée, quel que soit le régime en vigueur; en 1830, qu'elle peut exister ou être usurpée sous n'importe quel régime.

Ainsi, il y a de grandes similitudes entre l'*Essai* et les *Etudes* : l'amour de la liberté, la croyance à l'existence d'une indépendance individuelle réalisable se retrouvent dans les deux ouvrages; aussi bien dans l'un que dans l'autre, et pour la même raison, Chateaubriand s'abstient de prôner aucune forme de gouvernement. Dans les écrits politiques, cet amour de la liberté et de l'indépendance se traduira également, mais sous une forme plus précise et plus pratique, comme il convient à des ouvrages de propagande.

Il s'exprimera dans les pamphlets; son *De Buonaparte et des Bourbons,* ou bien son discours de cent pages *sur la presse* publié, non prononcé, ou encore son « le roi est mort, vive le roi » manifestent un vif amour de la liberté. Il est très naturel, il est vrai, de voir Chateaubriand réclamer une liberté en ces ouvrages qui sont écrits dans des circonstances où l'absence de liberté se faisait particulièrement sentir. Mais dans ses ouvrages politiques qui ne sont pas à proprement parler des œuvres de combat, le même sentiment domine. Pendant la fuite à Gand, il rédigea pour le roi, comme ministre de l'Intérieur, un rapport sur l'état de la France, où il fait « des garanties constitutionnelles, de la liberté politique, du libre vote et de la libre discussion des lois et intérêts nationaux, du gouvernement représentatif enfin, la condition du pouvoir en France et l'obligation essentielle de la dynas-

tie dont il soutenait la cause » (2). Et la *Monarchie selon la Charte* contient des affirmations semblables; droit inviolable mais limité du prince; puissance des majorités parlementaires, libre examen des affaires, liberté des opinions garantie, liberté politique de la presse : c'est « l'énergique appel d'un royaliste à la liberté légale » (3).

De même dans sa carrière d'homme politique.

Au début de la Restauration, les vœux de Chateaubriand vont à la forme du gouvernement qui unissait la tradition au progrès, à une monarchie constitutionnelle, une royauté à l'anglaise; la monarchie française, parée du prestige de son antiquité glorieuse et modernisée par la dure leçon de 89, lui paraissait la meilleure. A mesure cependant que le temps coulera, il sera amené par les circonstances à négliger un peu l'élément traditionnel et à insister sur la nécessité de la liberté. Durant son ministère, ses préoccupations libérales passeront au second plan et il livrera « sa guerre » en faveur du despotisme espagnol. Mais sitôt disgrâcié, sitôt passé dans l'opposition, l'idée de liberté s'imposera de nouveau à lui, et c'est au nom de la liberté qu'il fera la plupart de ses critiques, par exemple ses attaques à propos de la loi d'indemnité, de la loi de justice et d'amour sur la presse de février 1825, son discours sur la police de la presse.

L'importance de la liberté est devenue capitale à ses yeux et en 1829, parlant de ses occupations à Rome où il allait se rendre comme ambassadeur de France, à son ami Frisell qu'il avait rencontré dans les Pyrénées à Cauterets, il disait :

« Je ferai là un grand ouvrage, une histoire de France

(2) Villemain, *op. cit.*, p. 213.
(3) *Id.*, p. 241.

empreinte des couleurs et du génie de nos différents siècles et arrivant par degrés à l'âge de la liberté régulière et stable, comme au sommet de la pyramide » (4). Les circonstances avaient conduit peu à peu Chateaubriand à s'attacher surtout à la défense de la liberté, elles avaient fait de lui un pamphlétaire, et il est dans l'esprit de tout pamphlétaire d'attaquer les régimes politiques au nom de la liberté; par le jeu des événements, il était amené à examiner sans cesse l'idée de liberté, à l'exposer, à la défendre, d'où un commencement d'hypertrophie libérale dans ses idées politiques à la fin de la Restauration. Son dernier discours à la Chambre contenait ces mots : « Toute Monarchie nouvelle sera forcée ou plus tôt ou plus tard de baillonner cette liberté (la liberté de presse). Napoléon lui-même n'a pu l'admettre ». Pour repousser l'avènement d'une nouvelle dynastie, il se fondait autant, sinon plus, sur la question de la liberté que sur celle de la légitimité.

Des jeunes gens le portent chez lui sur leurs épaules aux cris de « Vive le défenseur de la liberté de presse » et l'on conçoit qu'en cette fin de Restauration Chateaubriand ait un peu personnifié la liberté dans l'esprit public.

Cet examen de la carrière et des écrits politiques de Chateaubriand, si bref et si incomplet soit-il, suffit à montrer l'exagération, qui avoisine l'inexactitude, de ce jugement de Faguet sur lui : « Il n'a énergiquement, constamment surtout, défendu aucune liberté si ce n'est la liberté de la presse, ce qui peut tenir à ce qu'il était journaliste » (5). Chateaubriand a défendu la plupart

(4) Cité par Villemain, *op. cit.*, p. 430.
(5) Faguet, *Etudes littéraires*, XIX[e] siècle, Chateaubriand.

des libertés tout court; s'il s'est particulièrement attaché à faire triompher la liberté de la presse, cela tient à cette raison bien simple qu'il la savait nécessaire au développement des autres libertés; la presse est porte-parole de toutes les libertés.

FILIATION DES IDÉES DE PROGRÈS

Si l'amour de la liberté se retrouve dans toute l'œuvre de Chateaubriand, il n'en est pas de même pour le progrès dont l'existence est affirmée, on le sait, dans les *Etudes historiques*.

On ne s'étonnera pas si la croyance au progrès est absente de l'*Essai* écrit au sortir de la Révolution et tout empreint d'un sombre pessimisme. Ce n'est pas que l'idée de progrès fût alors inconnue; elle était dans l'air, Chateaubriand la connaissait; Chamfort la lui avait révélée sous le nom de « système de perfection ». Mais ce système optimiste ne pouvait convenir à Chateaubriand qui le rejeta hors de son premier ouvrage.

L'histoire se présente pour Chateaubriand à l'époque de l'*Essai* « comme un perpétuel recommencement » (6). Les révolutions rabâchent. « L'homme faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse. Il circule dans un cercle (7) dont il tâche en vain

(6) Beaunier.

(7) On notera que l'image du cercle est reprise par Chateaubriand dans les *Etudes* : « Bossuet a renfermé les événements dans un cercle rigoureux... le christianisme n'est point un cercle inflexible » (Exposition, p. 13).

de sortir ». Et si l'auteur de l'*Essai* ne se lasse pas de comparer et d'assimiler les événements et les hommes de l'histoire ancienne et ceux de l'histoire moderne, Pisistrate et Robespierre, les Spartiates et les Jacobins, Simonide et Fontanes, le second chant de Tyrtée et la Marseillaise, les exécutions d'Eleusis et les massacres de Septembre, c'est pour implanter, à coup d'exemples vivants, dans l'esprit du lecteur cette conviction que la Révolution Française répète les révolutions de la Grèce et de Rome, que l'histoire se répète, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Quelques années après, son article du *Mercure* sur « la Littérature » de Mme de Staël montre par les critiques dont il accable le système « tout à fait défectueux » de la perfectibilité qu'il n'est pas encore converti au progrès.

Le *Génie* marque une étape de l'évolution qui le mènera peu à peu à croire au progrès; alors que dans l'*Essai*, Chateaubriand s'efforçait de prouver que les hommes de l'histoire grecque et romaine sont en tous points pareils aux révolutionnaires de 89 et aux modernes, le *Génie* affirme qu'un abîme sépare la société chrétienne de la société païenne; l'avènement du christianisme a suscité de telles transformations parmi les hommes « qu'il a changés sous tous les rapports », qu'il n'est pas possible de mettre en parallèle un moderne et un ancien; le christianisme a passé entre eux.

« En donnant de nouvelles bases à la morale, l'Evangile a modifié le caractère des nations et a créé en Europe des hommes tout différents des anciens par les opinions, les gouvernements, les coutumes, les usages, les sciences et les arts. » (8)

(8) *Génie*, t. XIV, p. 224.

C'était admettre le progrès dans une certaine mesure. Quelques contemporains s'en aperçurent. Benjamin Constant, écrivant à Fauriel, accusait Chateaubriand d'avoir pillé *De la littérature,* « avec cette différence que ce que l'auteur de ce dernier ouvrage attribue à la perfectibilité, il l'attribue au christianisme ».

Il y a là beaucoup d'exagération : certaines phrases de Chateaubriand ne sont pas loin des idées de Mme de Staël, celle, par exemple, où il déclare que « tout ce qui est créé a nécessairement une marche progressive ». Mais pour juger les idées d'un ouvrage, surtout quand l'auteur en est Chateaubriand, on ne peut se fonder sur quelques phrases détachées, il faut examiner l'ensemble, et dans son ensemble, le *Génie* n'admet pas le système de la perfectibilité, il affirme que le christianisme est un progrès sur le paganisme, mais non pas que la société chrétienne et les sociétés en général suivent un mouvement progressif. C'est par là que les conceptions des *Etudes historiques* sur le progrès sont une nouveauté en regard de l'œuvre précédente.

FILIATION DE L'IDÉE CHRÉTIENNE.

Puisque la conception du progrès apparaît sous sa forme achevée pour la première fois dans les *Etudes*, l'idée selon laquelle le christianisme n'exclut pas le progrès est nécessairement nouvelle aussi. Mais cette idée

(9) Cité par M. H. Tronchon, *Romantisme et Préromantisme*, p. 51.

dérive et n'est qu'une application de cette idée plus générale que l'une des raisons de la supériorité du christianisme sur les autres religions, c'est qu'il n'exclut rien de ce qui est favorable au développement de l'esprit humain, et qu'il est essentiellement une religion de liberté. Cette idée qui règne, on l'a vu, dans les *Etudes historiques* et qui répond au besoin de liberté de Chateaubriand, s'est imposée à lui de plus en plus à mesure qu'il avançait dans sa carrière.

Au début, il éprouve une certaine timidité à l'affirmer. A-t-il le sentiment qu'il est paradoxal, au moins en apparence, chez un défenseur du catholicisme, de soutenir que le principe de la religion est la liberté? Ou bien l'idée n'est-elle pas mûre? Le *Génie* n'insiste pas encore sur cette question; on peut seulement signaler quelques phrases où Chateaubriand affirme « que le culte évangélique est le culte d'un peuple libre » (9); mais elles sont assez rares. Chateaubriand cherche ailleurs ses preuves de l'excellence de la religion chrétienne. Puis dans les *Martyrs* cette idée que le christianisme ne répudie rien de ce qui est vraiment humain se fait jour; une grande partie de l'ouvrage en est l'illustration.

« Cette religion... bien loin d'être hostile à la nature et à la vie, en accepte et en favorise toutes les saines tendances... elle fait sien tout ce qu'il y a de bon dans la civilisation antique... Quels hommes ont été plus mêlés à la vie spirituelle de leur temps qu'un Augustin et un Jérôme? Devenus saints, ils ont gardé cette fleur de culture que leur éducation leur avait donnée; pareillement Eudore; sa religion ne l'a pas rendu insensible à l'éclat de cette civilisation latine dont il a eu la révélation et

(9) 4e partie, lib. 6 cap. XIII.

subi l'enchantement dans la Rome impériale. Il n'est pas jusqu'au pauvre esclave Zacharie qui ne prouve par son exemple que christianisme et haute culture sont choses éminemment conciliables. » (10)

Dans la Préface de la réédition de l'*Essai,* Chateaubriand reprend cette façon de concevoir le christianisme et il la pousse jusqu'à ses dernières conséquences; il n'hésite pas à écrire que si on lui démontrait « que le christianisme est incompatible avec la liberté », il cesserait « de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme » (11). Deux pages plus loin, il donne la démonstration qu'il répètera dans la Préface des *Etudes* et selon laquelle il n'est pas vrai « que la religion protestante soit plus favorable à la cause de la liberté que la religion catholique »; les exemples cités à l'appui de la thèse sont des exemples historiques, les mêmes que ceux de la Préface des *Etudes* : l'Allemagne, les cantons catholiques de Suisse, Venise et Gênes, les Etats-Unis et les républiques espagnoles catholiques. Et il conclut en se « renfermant » dans cet « axiome » :

« Il n'y a point de véritable religion sans liberté ni de véritable liberté sans religion. »

L'Introduction des *Etudes* présente les mêmes conceptions; elle est d'ailleurs à peu près contemporaine de la nouvelle édition de l'*Essai;* par une série d'étapes, Chateaubriand est arrivé en 1826 à voir le christianisme comme essentiellement compatible avec la liberté.

*
**

(10) V. Giraud. *Revue des Deux-Mondes,* 1927, t. VI, p. 611.
(11) Préface de l'édition de 1826, p. 45.

Mais dans les *Etudes*, il indique d'autres raisons encore qui font du christianisme, à ses yeux, une religion véritable; le christianisme a donné aux hommes une morale qui est indispensable au soutien des Etats, il a aboli l'esclavage, il est le culte des philosophes; ces divers éléments de la démonstration sont déjà dans l'œuvre antérieure.

Dès l'*Essai*, Chateaubriand est convaincu de l'excellence sociale du christianisme : il faut une morale pour contenir les hommes, sinon l'ordre social ne peut subsister. Le *Génie* reprend l'idée en de nombreux passages.

« Ce n'est pas la religion qui découle de la morale, c'est la morale qui découle de la religion, puisqu'il est certain, comme nous venons de le dire, que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme physique ou la simple matière; puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se précipitent dans tous les crimes, en dépit des lois et des bourreaux. » (12)

Plus loin, il loue le christianisme où « la religion et la morale sont une seule et même chose » (13). L'identification de la morale et de la religion est complète, il définit l'impiété « l'absence des vertus morales » et si l'Evangile a « modifié le caractère des nations », c'est qu'il a donné de nouvelles bases à la morale.

Ces idées se retrouvent dans les articles de polémique, dans celui-ci, par exemple, qui porte la date du 3 mai 1819 et où il dit :

« On ne peut reconstruire l'ordre social qu'en le fondant sur les mœurs et on ne rétablit les mœurs qu'en rétablissant la religion. » (14)

(12) *Génie*, t. XI, p. 288.
(13) *Id.*, t. XII, p. 385.
(14) T. XIV, p. 219.

Au point de vue politique et social, l'apport du christianisme est immense : il a fondé la société moderne, il a supprimé l'esclavage; ces idées de l'Introduction des *Etudes* et de la Préface sont un *leit-motiv* de l'œuvre.

Elles sont en particulier longuement développées dans le dernier chapitre du *Génie* où Chateaubriand a brossé le tableau de la société romaine à la venue du christianisme. Rome était profondément corrompue, le vice régnait en maître; même chez les philosophes comme Caton, les mœurs étaient si abjectes, les goûts si dépravés, que la tyrannie devint possible et qu'elle soumit les Romains. D'autre part, le polythéisme n'était pas une religion véritable, ses prêtres ne formaient pas un corps, ils ignoraient l'esprit de prosélytisme : le polythéisme courait à sa ruine. Des esclaves n'étaient pas capables de se soulever jamais contre leurs oppresseurs; la corruption croissait tous les jours; les Barbares allaient se précipiter sur l'empire. « Il est donc très probable que sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. » Le christianisme a recueilli les débris de la civilisation et des arts et il a rétabli toutes les bases morales; il a détruit la servitude et révélé « aux hommes la dignité de leur nature ».

L'*Itinéraire*, en maint passage, glorifie ces conquêtes du christianisme : « Bénissons à jamais le christianisme qui a brisé les fers de l'esclave », s'écrie Chateaubriand, et pour redresser les erreurs que le XVIII^e^ siècle a « accumulées » contre les croisades, il montre combien le mahométanisme, « culte ennemi de la civilisation », favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, est inférieur au christianisme « culte qui a fait revivre chez les modernes le culte de la docte antiquité et aboli la servitude ».

Jusque dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, on découvre cette idée que le christianisme, par ses bienfaits politiques et sociaux, est la religion véritable.

« Depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves ou du moins sans le principe de l'esclavage. L'histoire de la société moderne commence de ce côté-ci de la croix. » (15)

Le passage a été écrit, à un ou deux ans près, en même temps que l'Introduction des *Etudes*. Il montre quelle importance Chateaubriand attribuait dans sa pensée à l'idée des bienfaits sociaux du christianisme, puisqu'il éprouvait le besoin de reproduire dans les *Mémoires* ces conceptions des *Etudes*.

Une dernière marque de l'excellence du christianisme, c'est qu'il est « le culte des philosophes ».

Dès le *Génie*, Chateaubriand avait été frappé de ce fait que la religion chrétienne est assez souple pour satisfaire à la fois les gens du peuple et les intellectuels les plus rompus à la discussion et à la critique, et que l'on compte beaucoup de chrétiens parmi les plus grands philosophes.

« La religion chrétienne, qu'on a voulu faire passer pour la religion des Barbares, est si bien le culte des philosophes qu'on peut dire que Platon l'avait presque devinée. » (16)

Il avait remarqué déjà dans l'*Essai* cette similitude de certaines doctrines de Platon et du christianisme : « Le mystère de la Trinité est emprunté à l'école de Platon », écrivait-il. Mais il en tirait alors des conclusions défavo-

(15) T. V, p. 78-79, éd. Garnier.
(16) T. XIV, p. 225.

rables au christianisme. Il examinera de nouveau ces analogies dans les *Etudes* et il en conclura, comme dans le *Génie*, que le christianisme est « le culte de l'idée », « le culte des philosophes ».

Ainsi les éléments de la démonstration qui est donnée dans la Préface et dans l'Introduction des *Etudes historiques* et d'après laquelle le christianisme est supérieur aux autres religions parce qu'il est le culte des philosophes, qu'il n'exclut aucune liberté et qu'il apporte la morale aux hommes existaient déjà dans l'œuvre précédente mais dispersés de çà de là. Ils sont réunis en un bloc pour la première fois dans les *Etudes*. On remarquera une dernière analogie avec les ouvrages antérieurs dans la méthode dont Chateaubriand use pour montrer que la religion chrétienne est véritable : il s'attachait dans le *Génie*, il le dit lui-même, « non plus à prouver que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent ». La formule vaut pour les *Etudes historiques*.

FILIATION DES IDÉES SUR LA VALEUR DU CATHOLICISME

Le christianisme est la religion véritable; mais a-t-il des chances d'avenir? Ce grand problème que Chateaubriand a traité dans ses *Etudes historiques*, il l'a posé dès l'*Essai* et il l'a repris dans le *Génie*. Les réponses qu'il lui a données ont varié beaucoup : s'il a toujours été convaincu de la nécessité d'une religion pour une société, il n'en a pas moins douté parfois de la pérennité du christianisme.

L'avant-dernier chapitre de l'*Essai* manifeste chez son auteur un scepticisme désabusé. « Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme » ? se demande-t-il. Ce ne seront pas les idées de Swedenborg — la masse ne peut prétendre aux inspirations — ni un culte moral, « absurde à supposer » ; une religion naturelle serait « trop au-dessus de la foule » et un nouveau Mahomet ne serait pas écouté : la poudre à canon nous a mis à l'abri de ce malheur ». Un prêcheur de culte nouveau n'aurait aucun succès; les nations sont devenues trop indifférentes en matière religieuse pour se laisser entraîner. « Cependant, dit Chateaubriand, il faut une religion ou la société périt » (17). Deux solutions se présentent : ou bien les nations « toutes éclairées » s'unifieront sous un même gouvernement dans un état de bonheur inaltérable ou bien, éventualité plus probable, « déchirées intérieurement par des révolutions partielles, les nations retourneront tour à tour à la barbarie. Durant ces troubles, quelques-unes d'entre elles, moins avancées dans la corruption et les lumières, s'élèveront sur les débris des premières pour devenir à leur tour la proie de leurs discussions et de leurs mauvaises mœurs; alors les premières nations tombées dans la barbarie émergeront à nouveau et reprendront leur place sur le globe et ainsi de suite dans une révolution sans terme ».

La pensée de Chateaubriand en 1797 semblerait, d'après cette analyse, n'avoir rien de commun avec celle de la fin de la Restauration. On remarquera cependant quelques similitudes : dans l'*Essai* comme dans les *Etudes*, Chateaubriand commence par examiner les systèmes que l'on propose en place du christianisme; en

(17) T. II, p. 393; pour la même idée, voir t. II, p. 293 et p. 371.

1797 c'est Swedenborg, le culte moral, la religion naturelle; en 1831, la mode a changé, c'est la théurgie et le panthéisme; et il les rejette en montrant leur insuffisance; puis il déclare, dans l'*Essai* comme dans les *Etudes*, qu'une religion est indispensable à la société.

La différence essentielle tient dans les conclusions données par Chateaubriand à ce problème qu'il a posé d'identique façon à trente années d'intervalle; à l'époque de l'*Essai*, son pessimisme le fait douter de la vitalité du christianisme qui va s'éteindre et de la société qui retombera dans la barbarie; en 1831, il affirme au contraire que le christianisme subsistera et qu'il réalisera même à brève échéance son unité au sein de l'Eglise catholique. Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand examine à nouveau le problème à la fin du dernier chapitre intitulé : « Que serait aujourd'hui l'état de la société si le christianisme n'eût point paru sur la terre — conjectures — conclusion ». Après avoir parlé des bienfaits immenses que le christianisme a apportés au monde, Chateaubriand démontre qu'aujourd'hui le polythéisme ne se conçoit plus et qu'il n'est plus possible : il pouvait exister quand la plupart des hommes vivaient dans la servitude et qu'il y avait des maîtres « dont le despotisme terrible contenait un esclave dans le devoir et suppléait par des fers à ce qui manquait à la force morale religieuse » (18). Maintenant que les hommes ne sont plus soumis les uns aux autres par des liens de dépendance étroite, il faut, pour les contenir, une force morale que seul le christianisme peut susciter : le polythéisme, qui sépare les forces morales des forces religieuses, ne saurait remplir ce rôle; il ne peut se conce-

(18) T. XIV, p. 228.

voir dans la société moderne, puisqu'il ne répond pas aux besoins nouveaux créés par l'affranchissement des hommes. Le christianisme est la seule religion qui convienne à la société d'aujourd'hui. Mais pour qu'il accomplisse sa tâche, un réveil religieux est nécessaire. Chateaubriand termine le *Génie* en exprimant sa confiance dans les destinées du christianisme : « Nous sommes convaincus, dit-il, que le christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier ».

On aperçoit combien la pensée des *Etudes* est proche de celle du *Génie* : même affirmation de l'impuissance de toute religion autre que le christianisme à jouer le rôle essentiel du christianisme dans la société actuelle, même foi en sa vitalité et en son avenir. On peut noter, toutefois, à côté de la différence due au long intervalle de temps séparant le *Génie* des *Etudes* qui fait, la mode ayant changé, que Chateaubriand s'attaque au polythéisme en 1800 et au panthéisme en 1828, une autre différence plus curieuse : dans les *Etudes historiques*, la démonstration est dogmatique; Chateaubriand prouve que le panthéisme ne peut être la religion d'un peuple pour cette raison que, de par sa constitution même, il se résoudrait rapidement en une multiplicité infinie de croyances; dans le *Génie*, la démonstration est historique; étant donné la transformation que les événements de l'histoire ont apportée aux relations entre les hommes en supprimant les liens de maître à esclave, le christianisme, seule religion capable par sa morale de contenir les hommes que l'esclavage contenait autrefois, est indispensable à la société moderne; les preuves par l'histoire se rencontrent plutôt dans l'ouvrage où l'on attendrait des arguments de dogme; les preuves par le dogme dans l'ouvrage historique. Cela tient à ceci que, le dessein des

Etudes étant de démontrer historiquement la supériorité du christianisme, Chateaubriand a cru pouvoir s'abstenir de répéter les arguments tirés de l'histoire qui sont tout l'ouvrage, et quand il a traité le problème dans le *Génie*, il a surtout invoqué le témoignage de l'histoire dans la pensée qu'il avait suffisamment exprimé dans le reste de son ouvrage les arguments de dogme en faveur de la thèse. Par ailleurs, les *Etudes* offrent une argumentation plus abondante et l'idée que l'unité de l'Eglise est près de se réaliser ne figure pas dans le *Génie*. Ce sont là des différences ou des modifications de détail; les conclusions sont les mêmes; on peut dire que les *Etudes historiques* et le *Génie du christianisme* répondent de la même façon au problème de l'avenir du christianisme.

Mais la pensée de Chateaubriand est-elle restée immuable durant les trente années qui séparent le *Génie* des *Etudes* et qui sont la grande période d'activité de sa vie? Il est assez difficile de le savoir; deux conversations dont Sismondi a reproduit la substance dans ses *Mémoires* et qui datent du mois de mars 1813 sembleraient prouver que Chateaubriand a perdu sa confiance dans l'avenir de la religion chrétienne.

« Il observait, dit Sismondi, la décadence universelle des religions tant en Europe qu'en Asie... Il en concluait la chute absolue des nations de l'Europe avec celle des religions qu'elles professent. »

Et quelques jours plus tard :

« Chateaubriand a parlé de la religion chez Mme de Duras... il en croit une nécessaire au soutien de l'Etat; il aime les souvenirs et il s'attache à celle qui a existé autrefois mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre : il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire, il s'en fait une

loi et il n'obéit pas... Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment et il écoute les deux; mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle et le second lorsqu'il écrit. »

Un passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* écrit quelques années plus tard paraît confirmer ce fléchissement dans la confiance de Chateaubriand.

« En attaquant la royauté et la religion, dit-il, vous attaquez des remparts aux trois quarts démolis et qu'en vérité un homme de courage devrait rougir d'attaquer. »

Faut-il en conclure, comme on l'a fait parfois, que Chateaubriand n'était pas sincère lorsqu'il proclamait sa foi dans les destinées du christianisme ou qu'il avait perdu sa confiance depuis le *Génie*? Le problème est infiniment délicat. Pendant l'année 1829, l'auteur des *Etudes*, au moment même où il achevait son ouvrage, courait les guinguettes avec Hortense Allart; il commençait à dicter un passage sur la grandeur du christianisme à sa maîtresse et brusquement s'interrompait et laissait libre cours à sa passion : « Je mourrai sur ton sein, tu me trahiras et je te pardonnerai. » Certains ont soutenu que l'on peut fort bien être à la fois amant et croyant. Sans doute. Mais un croyant mêlerait-il ainsi le divin et le profane? Et Chateaubriand aurait-il dit à son amie le mot de Polyeucte, le mot de quiconque croit véritablement :

... Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Il y a encore des phrases redoutables dans les *Etudes* à cet égard : « Valérien, écrit Chateaubriand, était un homme sincère, de même qu'il était un homme nul ». Quoi qu'il en soit, on remarquera que les formules citées de Sismondi et des *Mémoires* sont conciliables, si

l'on y tient, à celles du *Génie* et des *Etudes*. Elles sont, dira-t-on, teintées d'un pessimisme dont Chateaubriand, sans trahir sa conviction intime, s'est affranchi, lorsqu'il a écrit les deux ouvrages apologétiques; car chez un homme de tempérament pessimiste, comme le fut Chateaubriand avec beaucoup de voluptueux, il est naturel que les idées prennent un tour peu optimiste pendant les moments d'abandon, pendant les conversations avec des hôtes, ou la rédaction de Mémoires, ces sortes de conversations avec soi-même. Mais si le pessimiste est doué d'une intelligence puissante, il aura l'énergie de rejeter, au moment où il écrira, ce voile de pessimisme qui déforme la vérité. Il en va ainsi de Chateaubriand; dans les *Mémoires*, il se laissera aller à comparer le christianisme à des remparts aux trois quarts démolis; dans les *Etudes* écrites probablement à la même époque, il dira qu'il a besoin de « se renouveler » parce qu' « il tombe, comme toute institution que l'homme a touchée et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature ». C'est la même pensée exprimée d'une façon plus optimiste. Dans une conversation, il conclut, rapporte Sismondi, à la chute des religions de l'Europe. Sismondi n'a-t-il pas exagéré le sens des paroles de Chateaubriand, Chateaubriand ne s'est-il pas laissé entraîner au-delà de sa pensée par l'attrait d'une formule? Quand bien même Sismondi aurait exactement reproduit l'opinion qu'avait Chateaubriand au moment où il lui parlait, on se rapellera que dans le *Génie*, comme dans les *Etudes*, Chateaubriand reconnaît la nécessité d'un réveil religieux; la pensée de ces ouvrages est moins sombre que celle qui se traduit dans cette conversation ou dans le passage des *Mémoires* en ce sens qu'il croit à la venue prochaine de ce réveil, de ce mouvement religieux. Mais elle est au fond identique puisqu'il en avoue la nécessité.

On pourra donc dire qu'avec des alternatives d'optimisme et de pessimisme les idées de Chateaubriand sur l'avenir du christianisme n'ont pas varié, dans leur ensemble, du *Génie* aux *Etudes*. Pour le détail, on l'a vu, il y a quelques nouveautés à la démonstration de 1831 : l'étude du panthéisme qui tient à la date à laquelle Chateaubriand écrit, et puis cette confiance dans la recomposition prochaine de l'unité de l'Eglise et cette attaque de la civilisation matérielle qui ne peut amener que des progrès matériels.

Pour trouver trace de ces idées, il faut encore chercher dans les *Mémoires* : l'affirmation de la possibilité d'une unification prochaine des sectes apparaît pour la première fois dans une conversation que Chateaubriand eut avec le pape en 1829 et qu'il a transcrite dans ses *Mémoires*.

« Votre Sainteté ne penserait-elle pas que le moment est favorable à la recomposition de l'unité catholique, à la réconciliation des sectes dissidentes par de légères concessions sur la discipline? Les préjugés contre la cour de Rome s'effacent de toutes parts et dans un siècle encore ardent, l'œuvre de la réunion avait déjà été tentée par Leibnitz et Bossuet. »

Quant aux attaques contre la civilisation matérielle, elles s'expriment quelques pages plus haut :

« La civilisation est montée à son plus haut point, mais civilisation matérielle, inféconde qui ne peut plus rien produire, car on ne saurait donner la vie que par la morale; on n'arrive à la création que par les voies du ciel; les chemins de fer nous conduiront seulement avec plus de rapidité à l'abîme. »

Dans les dernières années de sa vie, Chateaubriand ne modifiera pas ses idées. A cette époque de renouveau

catholique, il posera une fois encore le problème de l'avenir du christianisme dans un chapitre de la fin des *Mémoires* intitulé « L'idée chrétienne est l'avenir du monde » (19) dont le titre même indique l'esprit. Il montrait le rôle social considérable qui revient au christianisme et dans la conclusion des *Mémoires*, datée du 25 septembre 1841, il disait :

« Dans toutes les hypothèses, les améliorations que vous désirez, vous ne pouvez les tirer que de l'Evangile... Vous voyez donc que je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme catholique. »

*
**

On le voit, les idées fondamentales des *Etudes*, supériorité du christianisme, liberté, avenir du christianisme et même progrès, ont comme un arrière-plan dans les ouvrages antérieurs où elles s'expriment déjà pour une large part. Chateaubriand a posé dès le début de sa carrière les problèmes qui l'occuperont encore trente années plus tard; il pouvait à juste titre écrire dans son Avant-Propos des *Etudes* que « les grandes lignes de son existence » n'avaient « pas fléchi », puisqu'à la plupart de ces problèmes, réserve faite de la question du progrès, il a répondu d'identique manière au long de ses ouvrages. L'étude des « antécédents » des grandes idées de Chateaubriand nous révèle aussi la place importante des *Etudes* dans l'œuvre de l'écrivain. On peut dire qu'il y fait le point de ses idées; il les avait jetées à travers des ouvrages antérieurs de çà de là, il les a réunies ici : les traits épars, l'esquisse ébauchée deviennent œuvre ache-

(19) *Mémoires d'O.-T.*, t. VI, p. 374 et s. (éd. Garnier); voyez pour la même idée toute la fin des *Mémoires*.

vée; c'est la synthèse de l'œuvre antérieure, en ce sens que Chateaubriand a repris dans ses *Etudes* les principaux problèmes auxquels il s'était arrêté pendant sa carrière et qu'il a encore une fois affirmé les solutions qu'il leur avait apportées; en indiquant de la sorte quelles étaient, parmi le monde des idées, celles qui lui tenaient à cœur et en nous donnant son dernier mot à leur sujet, Chateaubriand livre le secret de sa pensée plus peut-être qu'il n'a jamais fait.

CHAPITRE II

LES INFLUENCES

Sommaire. — Influence de Bossuet. — Influence du XVIII[e] siècle : Montesquieu, Voltaire, Raynal, etc. — Les courants d'idées contemporains : sous l'Empire, Molé et Mme de Staël; sous la Restauration, les relations de Chateaubriand, les formes des idées de liberté, de progrès et de christianisme chez B. Constant, Maistre, Bonald, Lamennais, Guizot, etc.; l'influence de Ballanche.

La philosophie de l'histoire, les idées politiques et religieuses qui sont exposées dans l'Introduction et dans la Préface des *Etudes* et de façon partielle dans les discours eux-mêmes, ont leurs antécédents parmi les ouvrages antérieurs de Chateaubriand; mais cette filiation ne suffit pas à expliquer pourquoi l'auteur les a exprimées au moment où il écrivait les *Etudes*, pourquoi ses théories se sont en quelque sorte « cristallisées » à la fin de la Restauration. Nous chercherons à découvrir les

causes de cette cristallisation en déterminant la sphère intellectuelle de Chateaubriand aux environs de 1830 et les principales influences qui s'exercent alors sur son esprit. On peut ramener ces influences à deux groupes : Bossuet et le dix-huitième siècle d'une part, et de l'autre les contemporains.

INFLUENCE DE BOSSUET

Vers 1830, Bossuet connaissait un renouveau de faveur parmi les écrivains. La philosophie de l'histoire commençait à être à la mode, l'on se plaisait à reconnaître en lui l'un des initiateurs de la méthode (1) et Chateaubriand lui rend hommage dans son Introduction: son système n'est, dit-il, que « celui de Bossuet rectifié ». Mais le début de cette influence sur Chateaubriand est bien antérieur à la fin de la Restauration; dès le *Génie*, il est manifeste que l'auteur est séduit par le grand orateur chrétien : aussi les Discours, bien qu'écrits avant 1820, portent-ils comme l'Introduction les traces de cette admiration.

Si les conceptions des deux hommes sont autres, en effet, leur tour d'esprit, leur façon d'envisager les événements de l'histoire et les hommes sont les mêmes. Le secret de cette profonde influence se trouve sans doute dans certaines pages du *Génie* : pour Chateaubriand, Bossuet est le plus grand historien de tous les temps, c'est

(1) On trouvera de plus amples détails dans l'ouvrage cité de M. H. Tronchon, p. 29 et s.

un modèle qu'il faut chercher à imiter, aussi bien dans sa manière d'exprimer ses idées que dans ses conceptions elles-mêmes : « Les Hérodote, les Tacite, les Tite-Live sont petits selon moi auprès de Bossuet... Il lui échappe de temps en temps quelques-uns de ces traits qui n'ont point de modèle dans l'éloquence antique et qui naissent du génie même du christianisme. Par exemple, après avoir vanté les pyramides, il ajoute : « Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux. Encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés et ils n'ont pu jouir de leur sépulcre » (Discours sur l'histoire universelle, 3e partie). On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression... », et plus haut : « Mais c'est dans le *Discours sur l'histoire universelle* que l'on peut admirer l'influence du génie du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple hors dans le début du livre des Macchabées.

« Bossuet est plus qu'un historien, c'est un père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré qui souvent a le rayon de feu sur le front comme le législateur des Hébreux. »

Il ne tarit pas d'admiration sur le passage fameux : « Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence... »

Il déclare que « Bossuet et Fénelon, le premier dans son *Histoire universelle* et dans sa *Politique* tirée de l'*Ecriture Sainte*, le second dans son *Télémaque* ont dit sur les gouvernements toutes les choses essentielles », et

il découvre entre l'évêque de Meaux et René la similitude indispensable pour que son admiration puisse être totale, il voit dans l'éloquence de Bossuet « la majestueuse mélancolie » et la tristesse qui sont dans son cœur.

Joubert partageait et entretenait les goûts de son ami à l'égard de Bossuet : « Ses idées, écrit-il, sont comme ses mots, variées, communes et sublimes. Fénelon habite les vallons et la mi-côte; Bossuet les hauteurs et les derniers sommets... à mon gré Bossuet c'est Pascal, mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur, Pascal homme et homme d'Etat, homme de cour, homme du monde et homme d'Eglise, Pascal savant dans toutes sortes de sciences et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talents ».

De quelle manière s'est manifestée l'influence de Bossuet sur Chateaubriand?

Ici encore il est nécessaire de distinguer entre les Discours et l'Introduction, entre la partie de l'œuvre écrite avant 1820 et celle qui fut composée aux environs de la Révolution de Juillet.

Dans les discours, l'influence de Bossuet est prépondérante, n'étant pas encore balancée par les idées de progrès et de libéralisme qui se feront jour à la fin de la Restauration. Bossuet a inspiré à l'auteur le dessein même des *Etudes* : si Chateaubriand s'est convaincu de la nécessité d'écrire en introduction à son *Histoire de France,* le récit de la naissance et des progrès du christianisme au milieu de la chute de Rome et des invasions barbares, c'est bien un peu parce qu'il était imprégné du *Discours sur l'histoire universelle* qui attribue au christianisme une place essentielle dans l'histoire. Il a puisé aussi peut-être chez Bossuet l'idée de faire dans son ouvrage une démonstration *historique* de la supériorité

du christianisme et de chercher l'histoire de la civilisation des premiers temps de notre ère dans les croyances religieuses seules. Les éléments de philosophie de l'histoire qu'il exprime de-çà de-là dans les discours par des formules telles que : « La Providence voulut que... Dieu assignait... un conseil éternel amenait... » sont tirés de Bossuet; certaines images de l'orateur sont reprises : « Dieu voulait que sa main parût toute seule » dit Bossuet; Chateaubriand écrit : « La main de Dieu se montrait dans la nue... il fut arrêté par une main qui se montrait partout alors au défaut de celle des hommes ». Certains passages de l'Introduction contiennent des formules analogues; ils datent très probablement de la même époque que les discours; en tout cas, ils sont antérieurs à 1826, puisque Chateaubriand en a lu des extraits dans son *Discours* à l'Académie. Si l'on donne leur plein sens et toute leur portée à ces formules, on dira qu'elles expriment une philosophie pareille à celle de Bossuet : la volonté divine qui règle tous les événements de l'histoire. Toutefois, il ne semble pas qu'il faille leur prêter une si vaste signification; on l'a noté plus haut, elles sont assez rares; l'auteur des *Etudes* se contente en général de raconter les faits en laissant le lecteur libre d'apprécier si Dieu est ou non à leur source. Il ne fait intervenir la Providence de façon directe dans l'histoire, il ne la nomme au moins que lorsqu'il peut en tirer un effet grandiose, je dirais volontiers théâtral : « Le Dieu qui d'une main abaissait l'empire romain élevait de l'autre l'empire français ». Si bien que l'on peut se demander s'il n'a pas été séduit dans le passage tant aimé de Bossuet : « Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes » et de façon générale dans les conceptions du *Discours sur l'histoire universelle* par le caractère

esthétique et dramatique de cette Providence animant les hommes selon ses secrets desseins du plus profond des cieux.

Qu'elle ait séduit Chateaubriand par son côté esthétique ou moral, cette philosophie de l'histoire a cessé d'être la sienne à la fin de la Restauration, et dans son Exposition, tout en rendant hommage à son « incomparable *majesté* », il la critiquera avec une certaine sévérité : grouper tous les faits autour de la seule vérité religieuse, ce n'est « heureusement qu'une imposante erreur », et il ajoutera la vérité politique et la vérité philosophique qui transforment complètement le système de Bossuet.

Toutefois, on n'a pas fréquenté pendant de longues années un esprit aussi puissant que celui de l'évêque de Meaux sans en conserver quelques traces. Dans l'Introduction même, on note des symétries de pensées curieuses : pour Chateaubriand, on le sait, peu importe la forme du gouvernement, pourvu qu'il respecte la liberté; sa doctrine politique n'est liée à aucun régime; le même Bossuet, parce qu'il est orthodoxe, admet la monarchie, la république aristocratique, la démocratie, tout gouvernement pourvu qu'il soit durable et qu'il assure sa fonction qui est de maintenir l'ordre — besoin essentiel dans toute société pour Bossuet comme pour Chateaubriand — et de protéger les sujets; c'est une façon identique d'envisager le problème politique, les deux esprits l'abordent par le même côté. Et puis, Chateaubriand conserve de Bossuet sa méthode, qui est de faire présider au récit des événements de l'histoire un système philosophique; sous l'influence des idées contemporaines, il s'inspire même de cette méthode dans l'Introduction plus qu'il ne l'avait fait dans les discours, où sa philosophie de l'histoire est extrêmement floue.

INFLUENCE DES IDÉES DU XVIII[e] SIÈCLE

A côté de l'influence de Bossuet, il faut noter chez Chateaubriand, à la fin de la Restauration, l'influence des idées chères au dix-huitième siècle qu'il avait acquises à fréquenter Parny, Ginguené ou Chamfort, à Paris avant l'émigration, et dans l'élaboration de son *Essai sur les révolutions.* Chateaubriand a eu trente ans avant 1800; il n'a jamais tout à fait oublié les opinions dont il était imprégné avant ce qu'il appelle sa conversion; surtout par sa façon de voir et de sentir, il est dans une large mesure un homme du XVIII[e] siècle. Dans l'Introduction des *Etudes,* on voit reparaître certaines conceptions de Montesquieu et de Voltaire, de Rousseau et de Volney, de Condorcet et de Raynal. Villemain a dit avec beaucoup de pénétration que Chateaubriand « était appelé à marquer... deux choses également décisives, également précieuses, une rétractation de l'esprit irreligieux qui trop souvent avait dominé les lettres au dix-huitième siècle, une persistance généreuse dans les vues de réforme politique et de liberté (ajoutons pour les *Etudes* : et dans les idées de progrès) que ce siècle avait incessamment poursuivies » (2).

Chateaubriand avait lu attentivement Montesquieu; il citait l'*Esprit des lois* dans les notes de l'*Essai* et du *Génie,* la *Défense de l'Esprit des lois* dans la *Défense du Génie.* Il plaçait alors Montesquieu au-dessous de Bossuet : « Montesquieu lui-même lui doit son livre de la

(2) Villemain, *Chateaubriand,* p. 3.

Grandeur et de la décadence des Romains, dont il a trouvé l'abrégé sublime dans la troisième partie du *Discours sur l'Histoire Universelle* ». Joubert était aussi assez sévère : « Dans Montesquieu, il y a des idées, mais il n'y a pas de sentiments politiques. Tous ses ouvrages ne sont que des considérations. C'est par les sentiments politiques cependant que les Etats ont une âme et de la vie. Hors de là les empires n'ont qu'un mouvement dont le ressort n'est pas en eux » (3). Il ajoutait toutefois qu' « il y a en lui des élans comme pour sortir d'une profondeur », et Chateaubriand avait Montesquieu présent à l'esprit quand il écrivait les *Etudes* : une comparaison qu'il emprunte aux *Considérations* avec beaucoup d'à-propos le prouve (4).

On peut noter certaines analogies entre les conceptions de Montesquieu et celles des *Etudes historiques.* Une des idées chères à Montesquieu est la haine du despotisme : « Le gouvernement, dit-il, c'est le laboureur qui sème et récolte; le despotisme, c'est le sauvage qui coupe l'arbre pour avoir les fruits » (*Esprit V*, 13). « La crainte du despotisme est tout le fond de Montesquieu, la recherche des moyens pour l'éviter toute sa méthode » : ce jugement de Faguet pourrait à peu près, on l'a vu, s'appliquer aux idées de Chateaubriand qui dans l'Introduction place à la base de sa politique, de ses conceptions religieuses et de sa métaphysique l'idée de liberté. Les développements sur ce fondement commun de Montesquieu et de Chateaubriand et les conséquences qu'ils aperçoivent à la nécessité de la liberté sont autres : pour-

(3) Raynal, *Pensées de Joubert,* précédées de sa correspondance (1869), Prosateurs, XV.
(4) T. I, p. 192.

Montesquieu, par exemple, malgré quelques aphorismes favorables au christianisme et bien connus des apologistes, la religion est une invention des politiques et un instrument de despotisme parce qu'elle permet d'exploiter la crédulité populaire; l'auteur des *Etudes* estime que religion signifie liberté et que le catholicisme émancipe les peuples. Mais le point de départ est identique. On trouve aussi chez Montesquieu l'idée, qui sera vingt fois exprimée au cours des *Etudes*, que l'altération des mœurs amène le changement et la ruine des sociétés. Une partie des *Considérations* repose sur cette conception.

Chateaubriand avait étudié aussi Rousseau et peu avant son départ pour l'émigration, il était allé deux fois en pèlerinage à l'Ermitage de Montmorency. L'*Essai* est plein de réminiscences du style, de la pensée et du tour d'esprit de Jean-Jacques : le quarante-sixième chapitre de la première partie développe l'idée qu' « à l'homme primitif sont réservées mille délices »; « description de la Suisse pauvre et vertueuse, calme serein de la phrase, ingénuité voulue, attention minutieuse prêtée aux arbres et aux plantes, le soin avec lequel les végétaux sont nommés » (5), tout cela est du Rousseau. On voit que Jean-Jacques avait exercé sur Chateaubriand pendant ses années de jeunesse une influence profonde; les traces de cette influence s'atténueront avec le temps et Joubert, que Rousseau « choquait par mille côtés », n'y sera pas étranger; mais il lui en restera cependant quelque chose dans l'imagination et même dans la pensée. Il paraît bien qu'il ne l'a pas oublié quand il écrit l'Introduction : l'idée de faire de la liberté un droit naturel est du Jean-Jacques tout pur.

(5) Beaunier, *Extraits de Chateaubriand*, p. III.

Il connaissait mieux encore le grand adversaire de Rousseau, Voltaire qu'il avait lu pour l'*Essai* et surtout pour le *Génie* et il rêvait en écrivant les *Etudes* de réfuter l'*Essai sur les Mœurs*; cependant, à côté des différences, il y a certaines similitudes entre la pensée des deux hommes. Voltaire a développé, comme la plupart des écrivains du XVIII[e] siècle, des idées analogues à celles de Montesquieu sur le despotisme et par ses actes même, par la défense de Calas ou de Sirven, par la réhabilitation de Lally-Tollendal, il s'est efforcé de les réaliser. Dans l'*Essai sur les Mœurs*, il a développé d'autre part sa croyance au progrès; cette idée-là encore, nous la retrouverons dans l'Introduction; par ailleurs, Voltaire diffère totalement de l'auteur des *Etudes* par sa façon de concevoir le progrès : pour lui, l'humanité s'avance à mesure que la superstition et les ténèbres de l'ignorance disparaissent, c'est-à-dire à mesure que le catholicisme perd du terrain et que les « lumières », la raison éclairée et bienfaisante règnent de plus en plus dans les esprits délivrés du fanatisme; pour Chateaubriand, le développement de la religion et en particulier de la religion catholique et romaine est une condition et un facteur du progrès.

Avant de partir pour Londres, il avait appris à connaître par la société qu'il fréquentait les conceptions de Mably, de Volney et de Condorcet.

L'influence de Mably sur l'auteur des *Etudes* semble très faible; Mably allait jusqu'à développer des idées communistes qui n'ont laissé chez lui aucune trace.

Il ne paraît pas non plus que les théories de Volney aient eu sur son esprit une influence durable; on notera toutefois qu'il y a aussi chez Volney la haine des tyrans,

— et d'ailleurs, des prêtres, — la foi au progrès et à la raison.

Chez Condorcet, Chateaubriand avait retrouvé la croyance au progrès de Voltaire et de Volney, mais précisée et appuyée sur des bases quasi scientifiques. Condorcet estime que la connaissance scientifique, contrairement à l'opinion de Diderot, est par nature indéfinie, c'est-à-dire susceptible d'un progrès indéfini; au contraire, le dogme religieux, par essence stable et fixé, n'est pas compatible avec le progrès auquel il s'oppose; la conclusion, on la devine : il faut supprimer l'entrave de la religion pour assurer le progrès.

Mais l'auteur du XVIII[e] siècle que Chateaubriand possédait le mieux, c'était Raynal; il aimait, il avait aimé l'*Histoire philosophique des Deux Indes*, cet amalgame des idées de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et d'Helvétius. Son père, assure-t-il dans les *Mémoires*, aimait les déclamations de Raynal et l'appelait « un maître homme »; il écrivait lui-même dans l'*Essai* : « Montesquieu, J.-J. Rousseau, Mably, Raynal vinrent malheureusement éclairer des hommes qui avaient perdu cette force et cette pureté d'âme nécessaires pour faire un bon usage de la vérité ». Il avait lu à fond Raynal; une anecdote qu'il raconte lui-même dans l'*Essai* le montre : « Sur la foi des livres et des intéressés, dit-il, au seul nom des Américains, nous nous enthousiasmons de ce côté-ci de l'Atlantique. Nos gazettes ne nous parlent que des Romains de Boston et des tyrans de Londres. Moi-même, épris de la même ardeur, lorsque j'arrivai à Philadelphie plein de mon Raynal, je demandai en grâce qu'on me montrât un de ces fameux quakers, vertueux descendants de Guillaume Penn. Quelle fut ma surprise

quand on me dit que si je voulais me faire duper, je n'avons qu'à entrer dans la boutique d'un frère ». Cette aventure ne l'empêche pas de goûter les idées de Raynal et de lui emprunter même certaines formules : il dira comme lui dans l'*Essai* que la religion est « une invention d'hommes adroits »; un mot qu'il jette dans l'*Analyse raisonnée* une trentaine d'années plus tard indique cette influence : « Raynal, dit-il, a fixé l'attention de la foule sur les droits de la liberté politique » (6).

Quels sont donc les points communs des idées de l'*Histoire des Deux Indes* et des *Etudes*? Comme la plupart des auteurs du XVIII[e] siècle, Raynal est déiste; il admet l'existence d'un Dieu qui regarde impassible le cours des destinées humaines; mais le catholicisme lui paraît une duperie, il estime que son caractère anti-social devrait le faire exclure des sociétés. Chateaubriand, après 1800 au moins, n'a plus accepté ces idées; on remarquera cependant, par un lointain rappel, que la sobre définition de la vérité religieuse, dans l'Introduction des *Etudes*, ne déplairait pas à un philosophe déiste : « la connaissance d'un Dieu unique manifesté par un culte ». Les conceptions de Raynal sur le progrès ont influencé davantage l'auteur des *Etudes*. Aux yeux de Raynal, l'humanité « s'élève sans cesse au-dessus d'elle-même »; si le progrès n'apparaît pas à toute époque de façon évidente, il est certain cependant qu'il n'en existe pas moins et que la société progresse de façon incessante. On reconnaît là les idées de Chateaubriand sur la marche de l'humanité qui progresse alors même qu'elle a l'air de rétrograder. Mais il y a des similitudes plus frappantes; la logique entraîne Raynal à des affir-

(6) Etudes, t. IV, p. 455 (= t. V *ter* dans les *Œuvres complètes*).

mations sur la valeur du christianisme qui ressemblent fort à celles de Chateaubriand : puisque le progrès dans le monde ne connaît ni régression, ni point d'arrêt, il est de toute nécessité que le christianisme soit supérieur au paganisme qu'il a remplacé et « que ses dogmes soient moins absurdes que les grossières fictions du polythéisme » (7). Et voici en effet quel a été l'apport de la religion chrétienne : « On doit au christianisme, c'est-à-dire à la philosophie dont il est le symbole imparfait (t. III, p. 344, lib. 6, cap. 20) », la croyance à l'unité de Dieu et à « l'ordre de la Providence (t. I, p. 67, lib. 1, cap. 8) », et surtout l'idée de la fraternité universelle qui montre, dans tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, les « enfants du même Dieu (t. I, p. 116 lib. 1, cap. 18) ». Avec le christianisme, c'est la liberté qui triomphe quand les Musulmans sont refoulés : « C'en était fait de la liberté du monde entier, elle était perdue si le peuple de la chrétienté le plus superstitieux et le plus esclave n'eût arrêté le progrès du fanatisme, les Musulmans (t. I, p. 99-100, lib. 1, cap. 13) » (8). Si l'on substitue à la malveillance manifeste dont Raynal mitige ses éloges, la foi généreuse, si au lieu de parler de symbole imparfait, l'on dit : symbole parfait, et qu'on retranche les épithètes critiques, on aura à peu près les idées sur le christianisme du Chateaubriand des *Etudes*. Les idées sur le clergé contenues dans l'*Histoire des Indes* ne sont pas moins remarquables : après avoir déclamé quelques chapitres contre le catholicisme qui a faussé la véritable

(7) Cf. Raynal, *Histoire des Indes*, t. X, p. 4 et 5, lib. 19, cap. 1, cité par Feugère : *L'abbé Raynal*, thèse lettres, Angoulême, 1922, p. 245, à qui nous empruntons plusieurs des indications suivantes.
(8) Cité par Feugère, *op. cit.*, p. 246.

religion chrétienne « et qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire », Raynal reconnaît les bienfaits d'un clergé « gouverné comme il doit l'être ». Par la force des choses, il entretient sans cesse un *ferment de liberté* dont profitent tous les citoyens et s'il seconde le gouvernement qui accomplit ses devoirs, il renverse celui qui outrepasse ses droits (t. VIII, p. 137, lib. XVI, cap. 10). Chateaubriand écrira : « Modérateur des peuples et des rois, il (le christianisme) ne combat que les excès du pouvoir de quelque part qu'ils viennent » (9). On trouve enfin chez Raynal l'idée, chère à Chateaubriand, que la mission essentielle de la religion est de donner à l'homme une morale; Raynal l'exprime naturellement avec un esprit peu bienveillant, mais il l'exprime; la religion est un mal nécessaire pour maintenir l'ordre social à son sens, tant que la raison n'aura pas pénétré assez profondément les hommes pour qu'ils puissent rendre la morale indépendante de la religion.

Telles sont les conceptions de Raynal qui ont pu laisser dans l'esprit de Chateaubriand une impression profonde.

Si l'on résumait à grands traits les ressemblances et comme les réminiscences du dix-huitième siècle qu'on lit dans l'Introduction des *Etudes*, on arriverait aux conclusions suivantes : les hommes du dix-huitième siècle, qu'ils s'appellent Voltaire ou Rousseau, Montesquieu ou Mably, Raynal ou Condorcet, ont cru essentiellement à trois choses, la liberté, le progrès, la science, et ils ont pensé que ces trois principes excluaient le christianisme. Chateaubriand en a retenu deux, la liberté et le progrès, il n'a pas eu foi dans l'avenir de la science. Et dans la mesure où il a fait place à ces idées dans l'Introduction,

(9) Exposition, p. 25.

on peut dire qu'il a été influencé à la fin de la Restauration par les auteurs qui avaient rempli sa jeunesse.

Entendons-nous sur ce terme d'influence; je ne veux pas dire par là que Chateaubriand a conçu dans les années 1828-1830 sa théorie des Trois-Vérités, ses idées politiques et religieuses *uniquement* parce qu'il avait lu avant ou pendant l'émigration les ouvrages des grands auteurs du dix-huitième siècle, que s'il a fait dans ses doctrines des *Etudes* une large place à la liberté et au progrès, c'est par la seule raison qu'il avait trouvé autrefois ces idées dans ses lectures; je veux dire simplement que ces idées auxquelles il avait cru pendant sa jeunesse avaient laissé en lui leur empreinte; il les avait plus ou moins oubliées; mais il était plus apte qu'un autre, de par sa formation antérieure, à les admettre à nouveau; son esprit était comme un terrain préparé; si parmi les contemporains, aux environs de la Révolution de Juillet, les idées de progrès et de liberté ne s'étaient pas répandues et n'avaient pas eu le large essor qu'elles eurent, sans doute l'influence qu'avaient exercée sur lui jadis les Raynal et les Voltaire n'eût pas été suffisamment puissante pour qu'il composât les doctrines des *Etudes*. Mais cette influence subie avant 1800 explique qu'il ait accepté immédiatement, comme il a fait, les idées de liberté et de progrès de nouveau à la mode et dans l'air vers 1830 et qu'elles aient aussi facilement et aussi complètement « pris » sur lui.

Il faut examiner ces courants d'idées contemporains qui ont ressuscité chez lui les conceptions de sa jeunesse parce qu'elles coïncidaient dans une large mesure avec elles.

LES COURANTS D'IDÉES CONTEMPORAINS

La question de l'influence du milieu sur un écrivain est des plus délicates; il est presque impossible, sous peine d'avoir les plus grandes chances de se tromper, de préciser qui a influencé et dans quelle mesure. Les idées sont dans l'air, chacun les exprime dans sa conversation et dans ses ouvrages; à moins d'une personnalité exceptionnellement forte, ce n'est pas d'un homme que vient une idée mais de tout un groupe, de toute une époque. Chez Chateaubriand, la difficulté à déterminer et à limiter les influences subies est aggravée par cette circonstance que les idées de la Préface et de l'Introduction, dont il s'agit de découvrir la source, sont indiquées plutôt qu'exposées et forment moins des théories systématisées et précises qu'une manière de rappel, on pourrait dire de *memento*, des systèmes philosophiques et politiques à la mode, par exemple, l'idée de la déchéance humaine est énoncée en quelques lignes, de sorte qu'il est malaisé d'y voir la pensée de Ballanche plutôt que celle de J. de Maistre ou du baron d'Eckstein. On se contentera donc de montrer que les idées de l'Introduction et de la Préface des *Etudes* étaient courantes parmi les auteurs de la fin de la Restauration et de signaler certaines similitudes que l'on relève dans des ouvrages écrits par des amis ou des connaissances de Chateaubriand, sans chercher s'il y a influence ou non. A dire vrai, il a dû bien souvent y avoir influence réciproque des uns sur les autres, ou bien découverte simultanée d'idées analogues dans une ambiance commune. Voyons donc, parmi les

relations de Chateaubriand, les formes diverses que prennent les principales idées contenues dans les *Etudes*, déchéance primitive de l'homme, préchristianisme, liberté, progrès et synthèse de la liberté et du progrès, vitalité et unification prochaine du christianisme.

Sous l'Empire, Chateaubriand avait connu deux ou trois écrivains dont il faut dire un mot.

Vers 1802, il avait rencontré au château de Champlâtreux et dans le salon de Mme de Beaumont le jeune Molé « d'une *probité patricienne*, d'une gravité consulaire et d'une figure romaine », et des rapports assez étroits, ce que Molé appellera plus tard dans ses *Mémoires* une « amitié de quatorze années ou plutôt » une « liaison semée de vicissitudes et si souvent rompue et renouée », s'établirent entre les deux hommes. Ils se retrouvaient chez leur ami commun Joubert, qui dans une charmante lettre à Mme de Vintimille nous a laissé le souvenir de la gaieté de ces réunions.

Une tradition voudrait que Chateaubriand ait communiqué à Molé le plan et certains chapitres des *Martyrs* avant leur publication et qu'il les ait retouchés en suivant ses conseils (10). Des froissements, pourtant, se produisaient qui finalement devaient mettre fin à ces bons rapports. Molé avait travaillé pendant cinq années à ses *Essais de Morale et de Politique*. Dans cet ouvrage auquel il tenait beaucoup, il admettait l'existence du progrès dans la forme du développement régulier des facultés humaines; pour assurer l'ordre, besoin essentiel à ses yeux de toute société, il estimait la monarchie le meilleur des régimes; il la distinguait soigneusement du

(10) *Vie et Mémoires de Molé*, 2 volumes, par le Marquis de Noailles, 1923, chez Champion, t. I, p. 42.

despotisme; Joubert définissait l'ouvrage une tentative pour « rattacher les théories de la liberté aux observations d'une saine psychologie et aux grands principes de religion et de morale que tant de nuages venaient d'obscurcir » (11). Chateaubriand lut attentivement, semble-t-il, les *Essais* de son ami et donna un article sur l'ouvrage dans le *Mercure de France*, où il mitigeait sa louange de réserves assez importantes. La rupture définitive n'eut lieu cependant que beaucoup plus tard. Molé a raconté la promenade qu'il fit avec Chateaubriand aux Tuileries et où il se laissa aller « avec une ingénuité » dont son compagnon « n'était pas digne », à des confidences assez intimes; Chateaubriand ne sut pas les accueillir et ils se séparèrent « très amicalement, mais sentant que les jours d'abandon et de camaraderie étaient passés » (12). La séance tenue à propos du débat de la loi sur les cris séditieux marqua, si l'on peut dire, la rupture officielle. Chateaubriand avait parlé sans succès, Molé fut très applaudi : ce fut pour Chateaubriand une blessure d'amour-propre qu'il ne pardonna pas à son ancien ami.

Sous l'Empire, Chateaubriand avait également été en relations avec Mme de Staël; s'il était loin alors de partager ses idées, il n'en reconnaissait pas moins l'étendue et la beauté de son talent.

Dans son livre *De la littérature*, elle exprimait sa foi dans le progrès et le progrès par les lettres, elle disait aussi que les lettres donnent la liberté et que la liberté leur est nécessaire, elle se demandait « quel système philosophique » concilierait les vainqueurs et les vaincus de 93, comme le christianisme avait réuni le monde latin et

(11) Cité par P. de Raynal.
(12) Cité par M. de Noailles, *op. cit.*, t. I, p. 44.

le monde barbare. Dans l'*Allemagne*, elle se laissait de plus en plus gagner par la pensée chrétienne qu'elle envisageait surtout comme l'amour de Dieu faisant « pénétrer l'idée religieuse comme toute autre idée dans un sentiment » (Faguet). Chateaubriand lut d'assez près ces ouvrages, et s'il ne fut pas convaincu, il est possible cependant qu'il subit leur influence; en tout cas, ils le familiarisèrent avec les idées de progrès et de libéralisme. L'article qu'il écrivit sur la *Littérature*, comme début au *Mercure de France*, était sévère; à la même époque, il disait à Fontanes : « Vous n'ignorez pas que ma folie à moi est de voir J.-C. partout comme Mme de Staël la perfectibilité ». Mais il y avait des similitudes profondes entre les deux écrivains et qui durent favoriser, à leur insu même, l'action des idées de Mme de Staël sur Chateaubriand. Comme lui, elle formait une sorte de transition entre le dix-huitième dont elle prenait le libéralisme et la croyance au progrès, et le siècle nouveau dont elle acceptait le christianisme. Elle traduisait dans la *Littérature* le sentiment cher à René de la misère humaine et surtout de la misère des grandes âmes dans leur poursuite du bonheur ou de la gloire. Elle sentait la tristesse que le christianisme apporte aux âmes et cette mélancolie dont Chateaubriand découvrira les signes dans les écrits d'un saint Augustin ou d'un saint Jérôme. Ces similitudes, elle les devinait plus que lui, peut-être, au moins au début de l'Empire; elle cherchait à se rapprocher de lui malgré les attaques du *Mercure*, elle le faisait rayer de la liste des émigrés, et des relations assez étroites s'établirent. « Leur amitié se poursuivit avec des alternatives diverses... jusqu'à la mort de Mme de Staël » (13). On sait qu'en 1818 parut d'elle un ouvrage

(13) Paul Gautier, *Les relations de Chateaubriand et de Mme de*

posthume sur la Révolution Française, où son libéralisme s'exprimait une dernière fois. Chateaubriand, dans la Préface des *Etudes*, lui a rendu hommage : « Une femme qui n'a point de rivale, dit-il, nous a donné dans les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, une idée de ce qu'elle aurait pu faire, si elle eût appliqué son esprit à l'histoire. Les *Considérations* sont empreintes d'un vif sentiment de gloire et de liberté... La noble indépendance de madame de Staël lui valut l'exil et les persécutions qui ont avancé sa mort. Buonaparte apprit, et Buonaparte aurait dû le savoir, que le génie est le seul roi qu'on n'enchaîne pas à un char de triomphe... Son talent croissait; son style s'épurait; à mesure que sa jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité ». Parmi ces louanges, il ajoute une phrase étrange, inexplicable si l'on ne se souvient de certaines appréciations flatteuses du *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Mais Mme de Staël abhorre les tyrans, et tout oppresseur de la liberté, si grand qu'il soit, ne trouve en elle aucune sympathie » (14).

***

Au début de la Restauration, après la ruine de son mari et la mort de Mme de Staël son amie, Mme Récamier vint s'installer à l'Abbaye-aux-Bois, « asile paisible des dames du grand monde voulant le repos sans fuir complètement la société ». L'Abbaye-aux-Bois devint vite le lieu de réunion d'un grand nombre de personna-

Staël d'après des lettres inédites de Chateaubriand. *R. H. L.* 1er octobre 1904.

(14) Préface, p. LXVIII, LXIX et LXX.

lités du temps. Et d'abord il y avait Chateaubriand, « le plus jeune de tous » les amis de Mme Récamier; c'est là qu'il rencontra Salvandy, le duc Mathieu de Montmorency, pour lequel il daigna lire en séance publique de l'Académie des extraits des *Etudes*, Sainte-Beuve, Aug. Thierry, dont il prisait le suffrage : parlant de lui dans la Préface, il dira que « l'histoire aura son Homère » et il lui enverra un exemplaire des *Etudes* orné d'une dédicace — chose extrêmement rare pour Chateaubriand — à l'écriture torturée par la goutte : « Hommage d'un vieux disciple à un jeune maître »; Villemain, dont les cours pompeux et d'une allure théâtrale attiraient à la Sorbonne des foules d'auditeurs, fréquentait aussi le salon; Béranger y vint une fois; Jean-Jacques Ampère fut introduit au jour de l'an 1820; on se rappelle la mésaventure qui lui advint à cette occasion et la bonté de Mme Récamier; J.-J. Ampère composera une note abondante des *Etudes* sur les Edda et Sagga et en 1831, au nom de quelques amis comme au sien, il écrira à Chateaubriand « pour le supplier de ne pas abandonner plus longtemps son pays et de revenir trouver un groupe de jeunes gens dont la bonne volonté et le libéralisme réclamaient ses encouragements et ses conseils » (15). Il y avait là encore Ballanche, le doux et pieux Ballanche, « d'une adorable naïveté » (16), rêveur, imaginatif et mystique; « moins éclatant mais beaucoup plus convaincu que Chateaubriand, pour ne pas dire plus sérieux, il a certainement séduit beaucoup moins d'imaginations et sollicité beaucoup plus d'âmes » (Faguet). Il avait vu

(15) André-Marie Ampère et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs* recueillis par Mme H.-C. chez Hetzel, p. 190.

(16) J.-J. Ampère, *Ballanche*, Paris, 1849.

la Révolution et en avait conservé un si horrible souvenir qu'il n'eût jamais la tentation d'écrire sur les hommes de son temps; il préférait se plonger et se perdre dans les mythes très anciens, découvrir et développer des symboles qu'il réussissait à voir partout, multiplier les conjectures et les rapprochements, organiser l'histoire en émancipations successives, ou suivre à travers les pensées et les actes des hommes telle croyance confuse acquise dans la nuit des temps, délicieusement obscur et irréel. Il se plaisait dans ce salon, plein d'hommes modernes, orateurs ou polémistes, et sa candeur n'en était pas atteinte; et puis, il y avait Mme Récamier; son *Antigone*, c'est bien elle (17). Tous ceux qui approchèrent Ballanche en gardèrent un souvenir attendri. Chateaubriand fondit en larmes à l'enterrement de son ami. « Non seulement, dit Tocqueville qui parlait sur la tombe, M. Ballanche n'a jamais fait le mal, mais il est douteux qu'il ait jamais pu le bien comprendre tant le mal était étranger à cette nature élevée et délicate » (18). L'auteur des *Etudes* lisait ses ouvrages; à propos de la *Vision d'Hébal* (1820), il le félicitait chaudement de ses conceptions qu'il aimait « prodigieusement... Toute votre exposition, écrivait-il, est magnifique; jamais vous n'avez dévoilé votre système avec plus de clarté et de grandeur... vous m'avez fait réellement comprendre que tout est contemporain pour celui qui comprend l'éternité » (19). Et dans la Préface, il consacrera plusieurs pages à expliquer les théories de son ami : « Un style élégant et harmonieux, dira-t-il en manière de conclusion, revêt des pensées con-

(17) Cf. Herriot, *Madame Récamier et ses amis*.
(18) Cité par J.-J. Ampère, *Ballanche*.
(19) *Ibid*.

solantes et pures : il semble que l'on voie tous les secrets de la conscience calme et sereine de l'auteur comme à la tranquille et mystérieuse lumière de son imagination. Ce génie théosophique ne nous laisse rien à envier à l'Allemagne et à l'Italie. » (20)

Chateaubriand fréquentait également Guizot qui a raconté dans ses *Mémoires* ses relations avec lui. Guizot faisait figure d'original avec ses traditions chrétiennes rigoristes, son enthousiasme pour la philosophie et la littérature allemande, son allure calviniste, dans les salons de Mme d'Houdetot et de Mme de Rumford où on l'avait accueilli tout d'abord. Il avait adressé en 1806 à Chateaubriand dont le « mélange de sentiment religieux et d'esprit romanesque, de poésie et de polémique morale » l'avaient « puissamment ému et conquis », une épitre en vers dont on le remercia aussitôt « en prose artistement modeste et polie ». Flatté, il écrivit dans le *Publiciste* quelques années plus tard, pour défendre les *Martyrs* (21), un article dont Chateaubriand fut « très touché ». Ces articles « devinrent... l'objet d'une correspondance » suivie entre eux; Chateaubriand « expliquait ses intentions et ses raisons dans la composition de son poème, discutait avec quelque susceptibilité et même avec un peu d'humeur cachée sous sa reconnaissance les critiques » (22) que Guizot mêlait à ses éloges; il ajoutait : « Agréez de nouveau, je vous prie, l'assurance de ma haute considération, de mon dévouement sincère, et, si vous le permettez, d'une amitié que nous commençons

(20) Préface, p. LXIII.

(21) Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, Michel-Lévy, 1858. 8 vol., t. I, p. 9.

(22) *Id.*, p. 10.

sous les auspices de la franchise et de l'honneur » (23). Sans aller jusqu'à l'amitié « dont il ne faut pas prononcer sa vite le nom », dit Guizot, ils avaient d'excellents rapports et Chateaubriand lui offrait très cordialement l'hospitalité dans sa « chaumière » (24). En 1830, Chateaubriand en compagnie de La Fayette, de d'Argenson, de de Broglie, etc., appuiera la candidature de Guizot dans le Calvados (25). Par ailleurs, de l'avis même d'un contemporain, Alfred Nettement « la grande influence historique sous la Restauration fut sans contredit celle de Guizot ». Il y avait donc toutes les raisons pour que l'auteur des *Etudes* connût les ouvrages et les cours de l'historien et qu'il fût disposé à accepter les idées et les systèmes qu'il y trouvait exposés. « Le cours d'histoire de M. Guizot, dit la Préface faisant allusion au cours sur la France, en ce qui concerne la seconde race est d'un haut mérite. On peut ne pas convenir avec le docte professeur, de quelques détails; mais il a aperçu avec une raison éclairée les causes générales de la décomposition et de la recomposition de l'ordre social au huitième et au neuvième siècle. Il a aussi de curieuses leçons sur la littérature civile et religieuse et une foule de choses justes, bien observées et écrites avec impartialité. » (26)

Si Chateaubriand était en relations par Guizot, Aug. Thierry et Barante avec les milieux d'historiens de la Restauration, il connaissait également quelques adeptes des théories philosophiques modernes et en particulier, le fondateur de l'éclectisme, Victor Cousin. Dès 1812,

(23) *Id.*, p. 11.
(24) *Id.*, p. 379.
(25) *Id.*, p. 343.
(26) Préface, p. LXXXI et LXXXII.

Cousin, alors élève de l'Ecole normale, était venu en compagnie d'un ami, faire visite à Chateaubriand (27). Il professait une vive admiration pour l'auteur d'*Atala*. En 1829, les rapports reprirent entre eux de façon passagère; Chateaubriand lui écrivit quelques billets « presque illisibles tant la main était mauvaise; les rapports fort polis ne furent jamais intimes » (28); d'ailleurs Chateaubriand indique dans la Préface qu'il s'est « adressé à M. Cousin... pour dissiper des doutes relatifs à quelques points de la philosophie des Pères de l'Eglise », et il a trouvé, ajoute-t-il, « que la vraie science est toujours accessible » (29).

Le cercle de ses relations était si étendu que parmi les contemporains il n'est presque pas un homme de valeur qu'il n'ait approché. Il a vu J. de Maîstre dans le salon de Mme de Duras (30). Il connaît Lamennais, breton, et qui plus est, malouin comme lui; Bonald qu'il a rencontré chez Mme de Beaumont; et il portera sur les conceptions de ce dernier un jugement assez sévère :

« Dans la *Théorie du pouvoir civil et religieux* de M. de Bonald, il y a du génie; mais... l'ouvrage de M. de Bonald est comme ces pyramides, palais de la mort, qui ne servent au navigateur sur le Nil qu'à mesurer le chemin qu'il a fait avec les flots. » (31)

S'il n'a guère eu l'occasion de fréquenter B. Constant, il a étudié ses ouvrages d'assez près et il s'intéresse à

(27) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XI (édit. Garnier).

(28) V. Cousin, *Sa vie et sa correspondance*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, 3 vol., Paris, 1895.

(29) Préface, p. CLVIII.

(30) Pour le salon de Mme de Duras, voyez l'ouvrage de G. Pailhès, *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, chez Perrin, 1910.

(31) Préface, p. LXXVII.

l'auteur. Malgré la brochure *De la doctrine politique qui peut réunir les partis en France*, que Constant avait écrite en réponse à la *Monarchie selon la Charte*, il doit sympathiser avec le polémiste libéral de la fin de la Restauration; il cite, dans la Préface des *Etudes*, une lettre écrite en 1811 par B. Constant à l'un de ses amis pendant qu'il travaillait à son *Histoire du Polythéisme* et il l'unit à Byron dans un grand éloge : « Il y a deux hommes que le siècle ne reniera pas : sortis de ses entrailles, leurs talents et leurs principes sont loués, encensés, admirés de ce siècle. Ces deux hommes marchent à la tête de toutes les opinions politiques et de toutes les doctrines littéraires nouvelles... Je consens à passer pour un esprit rétrograde... avec M. Benjamin Constant et lord Byron. »

Quelque temps avant la Révolution de Juillet, Chateaubriand fera connaissance avec Quinet, tout frais émoulu de l'Allemagne et de Herder, qui l'initiera sans doute à la philosophie allemande. Il citera un long passage de l'Introduction aux *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* dans la Préface des *Etudes*.

Il faudrait enfin montrer, dans ce cercle intellectuel où se mouvait Chateaubriand sous la Restauration, l'action de Joubert, cet incomparable ami, à la fois ferme et indulgent, perspicace et débonnaire. « Plein de manies et d'originalité, diront les *Mémoires d'Outre-Tombe*, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe qu'on ne pouvait plus chasser... Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever... Madame Victorine de Châtenay prétendait qu'il avait *l'air d'une âme qui avait*

rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait : définition charmante et vraie. » Esprit fin, délié et subtil, Joubert n'en avait pas moins horreur de toute métaphysique et de tout langage abstrait. L'Introduction et la Préface des *Etudes* n'auraient peut-être pas été ce qu'elles sont, au moins par endroits, des dissertations philosophiques sans grand contact ni par le fond ni par la forme avec le réel et le concret, si la mort n'était venue frapper l'ami de Chateaubriand dès 1824.

*
**

On a ainsi regroupé les principales physionomies des auteurs contemporains que fréquentait Chateaubriand et dont il lisait les ouvrages. Il reste à reconstituer « l'ambiance intellectuelle » qu'ils créaient autour de l'auteur des *Etudes*; nous chercherons à montrer que les principales idées exprimées dans l'Introduction et dans la Préface, liberté, progrès, christianisme, se retrouvent chez les contemporains et en particulier chez les hommes que Chateaubriand a approchés, en nous abstenant de parler d'influence, sauf quand il apparaîtra de façon probable qu'il n'y a pas seulement parallélisme entre les conceptions des écrivains du temps et celles de Chateaubriand mais action directe des unes sur les autres.

A la fin de la Restauration, les idées de liberté sont dans l'air. La plupart des historiens sont épris de liberté parce qu'ils sont en même temps des politiques de l'opposition; ils cherchent dans l'histoire un appui à leurs systèmes politiques et ils s'intéressent en première ligne au développement, à travers les événements qu'ils examinent, de l'idée de liberté. Le 18 juillet 1828, en quittant

sa chaire, Guizot « demandait cette liberté générale de tous les droits, de tous les intérêts, de toutes les opinions et il en demandait la coexistence légale pour que le libre examen pût exister au profit de tous (Nettement) ». Quant aux écrivains de l'opposition, dont Chateaubriand était une manière de chef, ils réclamaient la liberté parce qu'ils y croyaient et aussi par cette raison que tous les régimes sont toujours attaqués au nom de la liberté. La Révolution de Juillet sera la manifestation d'un désir et d'un besoin général de liberté.

L'un des polémistes les plus en vue était alors Benjamin Constant qui incarnait le libéralisme. Dès l'Empire, il avait exprimé ses idées dans son ouvrage sur la religion et il leur donna leur forme achevée dans son cours de *Politique Constitutionnelle*. Son libéralisme se rapproche de celui de Chateaubriand en ce qu'il répond à un besoin d'autonomie personnelle exaspéré, à une véritable défense de l'indépendance du moi contre le non-moi; fondant la liberté sur la loi morale, il arrivait, par une autre voie, à une conclusion symétrique à certaines affirmations des *Etudes historiques*; à savoir que la société ne peut détruire chez les individus cette liberté fondée sur une loi qui échappe à son emprise, tout en pouvant l'usurper : « Il y a une partie de la société humaine qui de nécessité reste individuelle et indépendante... Quand elle franchit cette ligne, la société est usurpatrice, la majorité est factieuse ».

La foi dans la perfectibilité avait gagné également les esprits de l'époque malgré les protestations du parti catholique; un journal se fondera qui aura pour titre le *Progresseur* et dont l'existence sera d'ailleurs éphémère: toutefois, la croyance dans la perfectibilité indéfinie

n'aura qu'un moment et fera bientôt place à l'idée du progrès pur et simple; mais l'idée du progrès « presque indéfini » sera admise par tous (32).

B. Constant, par exemple, croira également à « la perfectibilité de l'espèce humaine » qui à ses yeux « n'est autre chose que la tendance vers l'égalité ». Guizot introduira dans le titre de ses cours le terme de *civilisation* et il expliquera que « l'idée du progrès, du développement » lui « paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de civilisation ». Sa conception du progrès se sépare de celle de Chateaubriand sur un point, il n'admet pas, comme Chateaubriand, le progrès indéfini, mais l'idée qu'il se fait du développement de la civilisation et du jeu des divers éléments dont la combinaison forme le progrès ressemble beaucoup aux conceptions de Chateaubriand et il est permis de supposer que les cours de Guizot ont au moins facilité les systématisations de la Préface et de l'Introduction. La marche de la civilisation, d'après les cours de Guizot et celle du progrès réalisé par l'union de plus en plus parfaite des trois vérités fondamentales, d'après les *Etudes historiques*, sont parallèles et identiques; on en jugera par la lecture du passage où Guizot indiquait le plan et la méthode de son cours :

« L'histoire de la civilisation européenne peut donc se résumer, Messieurs, en trois grandes périodes : 1° une période que j'appellerai celle des origines, de la formation; temps où les divers éléments de notre société se dégagent du chaos, prennent l'être et se montrent sous leurs formes natives avec les principes qui les animent; ce

(32) Voyez les *Etapes de l'Idée de Progrès* aux alentours de 1830 dans l'ouvrage cité de M. Tronchon, p. 46 et s.

temps se prolonge presque jusqu'au XII[e] siècle; 2° la seconde période est un temps d'essai, de tentative, de tâtonnement; les éléments divers de l'ordre social se rapprochent, se combinent, se tâtent pour ainsi dire, sans pouvoir rien enfanter de général, de régulier, de durable; cet état ne finit à vrai dire qu'au XVI[e] siècle; 3° enfin la période du développement proprement dit où la société humaine prend en Europe une forme définitive, suit une direction déterminée, marche rapidement et d'ensemble vers un but clair et précis; c'est celle qui a commencé au XVIII[e] siècle et poursuit maintenant son cours.

« Tel m'apparaît, Messieurs, dans son ensemble, le spectacle de la civilisation européenne; tel j'essaierai de vous le reproduire. » (33)

Dans ce développement de la civilisation dont les éléments d'abord confondus se précisent puis finissent par s'unir, on reconnaît la marche des Trois-Vérités, telle que Chateaubriand l'a conçue dans l'Introduction et la Préface.

Aux alentours de 1830, un besoin de renouveau fermentait dans les âmes, et beaucoup, dans leur soif de croyance, se tournaient vers le christianisme (34). Certains cherchaient une religion qui laissât une large place à la liberté; B. Constant, par exemple, que son hérédité protestante conduisait à croire que la religion n'est qu'une forme de la liberté personnelle; Lamennais surtout, le fougueux apôtre du libéralisme catholique, qui peut, dès 1828, avoir développé dans des conversations devant Chateaubriand sa croyance à la possibilité de

(33) Guizot, *Histoire de la Civilisation en Europe*, Didot (1840), 4[e] édition, p. 183.

(34) Pour ce mouvement cf. Tronchon, *op. cit.*, p. 4 et s.

l'union et de la coexistence du christianisme et de la liberté et les avantages pour l'Eglise d'une rupture du concordat (35); ou encore Guizot pour qui l'Eglise chrétienne a séparé le pouvoir moral du pouvoir matériel, distinction inconnue ou méconnue de l'antiquité; par là elle a fondé la liberté de conscience; dans la sixième leçon sur la civilisation en Europe, il affirmait avec une netteté particulière la nécessité de la liberté en toute religion : « Pour que les religions accomplissent réellement leur tâche, il faut qu'elles se fassent accepter de la liberté même; il faut que l'homme se soumette, mais volontairement, librement, et qu'il conserve sa liberté au sein de sa soumission. C'est là le double problème que les religions sont appelées à résoudre. » (36)

D'autres, tels que J. de Maistre, un peu antérieur il est vrai puisqu'il est mort en 1821, mais qui semble par sa personnalité vigoureuse avoir exercé une influence durable sur les idées de Chateaubriand, tels que de Bonald aussi, rejettent l'individualisme, la liberté de conscience et peut-être la liberté tout court, les idées égalitaires, toutes les notions développées ou ébauchées par le dix-huitième siècle et de même rejettent au point de vue chrétien tout ce qui n'est pas conforme à la plus rigide des traditions ou qui fait part à des besoins nouveaux; ils s'attachent à Dieu, à la création, à la réversibilité et à la rédemption. Hors cela, point de salut. Aux yeux de Bonald, le fait essentiel est la création; pour prouver le christianisme, il faut remettre en honneur cette idée inconnue des matérialistes, des déistes, des païens, des

(35) L'idée sera reprise par Lamartine quelques années plus tard.

(36) Guizot, *op. cit.*, p. 183.

artistes même et des chrétiens modernes; son traditionalisme se relie à cette théorie que l'essentiel s'étant passé à la création, il importe de s'en éloigner le moins possible. Christianisme, esprit de tradition, foi dans la création, tout cela a pu fortifier chez Chateaubriand certaines tendances et certains sentiments. De Bonald voyait le chiffre trois partout, à croire qu' « il a un triangle dans le cerveau », selon les dires de Faguet, il le retrouvait dans la constitution de l'Etat, de la famille, de l'homme, de la divinité; cette manie finalement a peut-être influencé Chateaubriand; il a réduit le nombre des vérités essentielles à trois et il est certain que ce chiffre trois n'a pas grande raison d'être; Chateaubriand parle lui-même quelque part dans la Préface d'une « vérité morale » qui pourrait constituer un quatrième élément dans son système; et il aurait pu aussi ramener à deux ses trois vérités; la vérité philosophique, c'est-à-dire « l'indépendance de l'esprit humain », et la vérité politique, définie principalement par la liberté, peuvent se confondre en une même vérité, ou un seul principe d'action, la liberté. Si l'auteur a préféré le nombre trois, c'est sans doute par un souci d'esthétique; le jeu et les interpénétrations de trois éléments sont plus souples et plus divers ou plus harmonieux et plus cohérents que les combinaisons de deux ou de quatre principes; ce souci d'esthétique avait peut-être été anciennement formé ou exalté dans une certaine mesure par l'exemple de Bonald.

De Maistre, comme de Bonald, restait strictement traditionaliste : à ses yeux, la conscience de l'humanité, les traditions de toutes les religions, la forme des institutions, les lois qui dirigent et fondent notre être impliquent la déchéance originelle, la solidarité des hommes, l'expiation du péché originel et la réversibilité, « de sorte,

disait un critique contemporain, que tous les dogmes de l'ordre surnaturel révélés par le catholicisme, le péché originel d'Adam, la sentence prononcée contre l'homme et sa postérité solidaire de ses fautes, l'expiation par le sang du Christ, la rédemption ont leur racine dans l'ordre naturel ». Ce sont là les principaux points des doctrines de J. de Maistre. On remarquera qu'ils se retrouvent à peu près tous dans l'Introduction des *Etudes*, notamment l'idée de l'expiation par une libation de sang perpétuelle de la faute première, l'explication de la solidarité humaine par la communauté du péché originel et la rédemption.

Pour répondre à Voltaire qui prouvait que le christianisme n'est en rien supérieur aux religions des idolâtres en montrant que ses principes essentiels étaient admis et courants dans les religions antérieures au christianisme, de Maistre retournait le raisonnement et voyait dans les similitudes du christianisme et des religions païennes la preuve que le christianisme « est né dans le berceau du monde », comme dira Chateaubriand, et qu'il s'est conservé sous une forme confuse au sein du paganisme jusqu'à son rétablissement par Jésus-Christ dans sa forme complète. Des recherches sur les croyances primitives et sur les mythologies païennes avaient de nouveau attiré l'attention, à la fin de la Restauration, sur l'existence de cette manière de préchristianisme. Après de Maistre, Lamennais et Ballanche interrogeront longuement les traditions primitives des diverses religions pour y découvrir les traces des principaux dogmes ou articles de foi du christianisme, unité de Dieu, création, déchéance de l'homme. Ces idées ont été indiquées dans les *Etudes historiques*; dès le *Génie* d'ailleurs, Chateaubriand les avait exprimées.

L'attente d'un renouveau chrétien suscitait chez certains l'espérance et la conviction d'une prochaine unification des cultes au sein du catholicisme; chez de Maistre, par exemple, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*; avant 1800 déjà, à l'époque où Chateaubriand écrivait l'*Essai*, il disait : « Tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire » (37).

L'idée de l'unité morale des cultes apparaîtra aussi chez Quinet, mais surtout dans les ouvrages postérieurs à 1830. Chateaubriand dans les *Etudes* donnera une large place à ces idées et montrera sa confiance dans la vitalité du christianisme qui « n'attend pour se renouveler qu'un grand génie ».

Disons enfin, sans insister (38), que la mode de la philosophie de l'histoire se répandit en France à la fin de la Restauration où elle connut une telle vogue que la plupart des historiens lui sacrifièrent. Chateaubriand, comme les autres, composa dans la Préface et dans l'Introduction des *Etudes* une philosophie de l'histoire et il la constitua des principales idées qui étaient alors dans l'air, liberté, progrès et religion.

Il y en avait d'autres encore qui circulaient alors et dont Chateaubriand n'a pas manqué non plus de faire mention parce qu'il tenait à paraître au courant de toutes les idées modernes. L'expédition de Champollion en Egypte, partie en 1828, attirait la curiosité du public sur les écritures de l'ancienne Egypte : quelle gloire d'offrir

(37) Notice de son fils, p. VIII. *Œuvres complètes*, Lyon. Vitte, 1884, cité par Giraud, *Christianisme de Chateaubriand*, t. II.

(38) On trouvera d'abondants détails dans l'ouvrage cité de M. H. Tronchon, p. 23 et ss., dans le *Philosophy of History* de Flint, dans l'ouvrage cité de M. L. Halphen, etc.

dans les *Etudes* une note inédite d'un membre de l'expédition, Ch. Lenormant, toute consacrée aux hiéroglyphes! Michelet avait donné en 1827 une traduction de Vico, le père de la philosophie de l'histoire; nous aurons dans la Préface un extrait de l'ouvrage; et de même un extrait de l'*Introduction* de Quinet aux *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* par Herder « trop célèbres pour ne pas les rappeler » dans cette Préface et qu' « un passage de l'Introduction de M. Quinet suffira » à « faire connaître »; on citera aussi, quitte à déformer son nom, « M. Creuzet » dont la *Symbolique*, qui commençait à paraître, connaissait un très grand succès. Et comme le public s'intéressait de plus en plus aux choses scandinaves, on lui offrira la primeur d'une note de « M. Ampère, fils de l'illustre académicien à qui la science doit des découvertes que le monde savant admire » sur les Edda et Sagga, extraite d'un grand ouvrage en préparation. A propos des mythes scandinaves, l'auteur ne manquera pas de faire une allusion aux « Esquimaux assemblés autour d'un *sorcier* sur leur mer solide », et à « l'intrépide capitaine Parry ».

Ces idées, pas plus celles de Herder ou de Vico que celles de Lenormant ou d'Ampère, n'ont influencé profondément Chateaubriand, probablement parce qu'elles étaient entièrement neuves pour lui, à la différence des idées de progrès, de christianisme et de liberté. Il les a signalées pour plaire à son temps : il n'a pas cherché à se les assimiler.

***

Chateaubriand a introduit dans son système des Trois-Vérités les grandes idées qui avaient cours en son temps;

ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il les a admises presque toutes, cherchant à les rendre compatibles l'une avec l'autre.

Un souffle de conciliation philosophique des contraires passait sur les esprits à la fin de la Restauration : Chateaubriand avait beau définir l'éclectisme, « si fort en vogue », « l'hérésie des hérésies ou le choix des choix philosophiques », il n'en subissait pas moins son influence et ne craignait pas de se demander si le christianisme « n'a pas été une sorte d'éclectisme supérieur », un « éclectisme des grandes civilisations philosophiques de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la Grèce, et des Gaules » (39). C'est le temps où Cousin déclare que « chaque système est vrai dans ce qu'il affirme et faux dans ce qu'il nie », que sans user d'un « syncrétisme aveugle » pour chercher à « rapprocher forcément des systèmes contraires », il faut prendre à chacun la part de vérité qu'il renferme et qu' « il n'y a pas de système faux mais beaucoup de systèmes incomplets » ; le temps où, s'inspirant plus ou moins consciemment de ces méthodes, le philosophe Massias rattache la perfectibilité aux « doctrines de la morale évangélique » qui « poussent sans cesse notre espèce vers son perfectionnement » (40), où Dugaz-Monthel subordonne mais concilie la perfectibilité à l'Evangile : « Maintenant que le christianisme a perfectionné l'individu et réhabilité l'humanité tout entière, écrit-il en 1830, maintenant que la loi divine, la loi de liberté reçoit sa pleine exécution et pousse le genre humain dans la voie d'un perfectionnement indéfini, le devoir imposé à la loi de

(39) T. II. p. 99 et Introduction, p. 18.
(40) Cité par M. H. Tronchon, *op. cit.*, p. 54.

l'homme est de diriger ce mouvement progressif » (41). A la même époque, Guizot estimait qu'aux ouvrages de Bossuet, qui « ne cherche l'histoire de la civilisation que dans les croyances religieuses », et à ceux de Montesquieu, qui la vit seulement « dans les institutions politiques et civiles, il manque... ce qui constitue l'histoire générale, c'est-à-dire la pensée supérieure qui devait présider à leur conception », et voulait qu'on fît part à la fois à la religion, à la politique et aux idées; il commençait aussi en « homme du juste-milieu » qu'il était, à développer ses théories politiques sur le gouvernement des classes moyennes; il voulait « une philosophie très chrétienne et un christianisme dont le philosophe pût aisément s'accommoder » (Faguet) et il prétendait montrer dans ses cours « les progrès de justice et de liberté conciliables avec les lois éternelles de l'ordre social » (42). On voit là le même tour d'esprit, la même façon d'envisager les problèmes que dans les *Etudes*.

On voit que la pensée de Chateaubriand, par nature d'ailleurs conciliatrice comme l'indique Villemain, touchait à celle des hommes de son temps et en particulier à celle de Guizot. Selon l'observation et le témoignage d'un contemporain, les conceptions de Guizot « n'étaient pas seulement celles d'un homme; elles devenaient en se communiquant aux esprits par la parole accréditée du professeur celles de la portion la plus influente de la nouvelle génération » ; on reconnaît dans les cours de 1828 « à la fois la trace de l'influence de M. Guizot sur cette atmosphère générale des idées que les hommes de talent modifient mais aussi qu'ils respirent et la trace d'in-

(41) *Id.*, p. 54 et 55.
(42) *Mémoires*, p. 346.

fluence exercée par cette chaude atmosphère sur l'intelligence de M. Guizot... on y retrouve l'état des idées de M. Guizot et de ses auditeurs à la fin de la Restauration » (43).

*
**

La méthode même du système philosophico-historique de Chateaubriand, cet esprit de conciliation des contraires, aussi bien que ses éléments, liberté, progrès, christianisme étaient dans l'air à la fin de la Restauration.

Il est un homme chez qui ces idées et cet esprit se sont donné aussi rendez-vous et dont l'influence sur Chateaubriand semble à peu près certaine : c'est le modeste Ballanche.

Chateaubriand a cité dans la Préface un passage de Desmousseaux de Givré, son ancien attaché d'ambassade, qui résume assez bien la *Palingénésie sociale* et de façon générale la pensée de son ami (p. LX et s.). Le tour de force réalisé par Ballanche a été de concilier et d'unir en un système cohérent des idées opposées et qui paraissent s'exclure l'une l'autre, la déchéance de l'homme, l'expiation, le progrès et la foi dans l'avenir du christianisme. L'homme est un être déchu à la suite d'une faute originelle qu'il a commise et qu'il doit expier; la preuve en est que si l'on interroge les mythes des diverses religions, si l'on éclaircit leurs symboles, si l'on explique les traditions poétiques des peuples, on trouve partout l'idée de faute primitive et d'expiation. D'autre part l'homme sent en lui un besoin de se perfectionner, de faire mieux et de se dépasser lui-même qui est l'idée du progrès. On

(43) A. Nettement, *Histoire littéraire de la Restauration*, p. 27.

ne concevrait pas d'où cette idée lui serait venue, s'il n'avait pas à remonter : « Quand il progresse, il *répare*. Le progrès est lié à la chute, comme l'effet à sa cause. La chute l'explique et il démontre la chute,... progressisme et christianisme sont complémentaires » (44). Puisque le progrès est connexe à la chute et qu'il est une expiation, il ne s'accomplira que par le sacrifice de la vie de l'initiateur, Prométhée, Orphée, Evandre, Rémus, Louis XVI et surtout Jésus-Christ, parfait modèle des bienfaiteurs de l'humanité; Jésus-Christ a donné son sang pour le rachat des hommes, il est à l'origine des sociétés modernes avec leurs libertés, son enseignement a affranchi l'esclave, réhabilité la femme, institué l'égalité devant la croix et le droit des gens; grâce à lui, l'homme continue son ascension qui doit continuer sans fin, car il aspire à Dieu. Mais comment concilier le christianisme, qui par essence est immobile ayant reçu de J.-C. sa forme parfaite et définitive, avec le progrès qui suppose mouvement et donc changement? Ballanche rompant avec « les prophètes du passé », de Maistre et de Bonald, qui rejetaient le progrès au nom du christianisme, admet que la religion du Christ elle-même puisse progresser : « La religion faite pour l'homme dans le temps est sujette à la loi du progrès et de la succession... Lorsque Dieu a parlé dans le temps, il a parlé la langue de l'homme et du temps. L'esprit contenu dans la lettre se développe; et la lettre est abolie ». L'évolution du progrès tendra à mener les hommes à la démocratie; car le christianisme qui dirige cette évolution, par l'égalité devant la croix et le

(44) Faguet, *Politiques et Moralistes*, p. 150; pour certaines des indications qui précèdent ou qui suivent, on a consulté, outre l'œuvre de Ballanche et l'ouvrage de Faguet, A. Nettement, *L'histoire littéraire de la Restauration* et Ampère.

droit des gens qu'il a institués, est essentiellement démocratique.

Ballanche avait emprunté à Vico plusieurs des points principaux de son système : l'idée qu'il y a une philosophie de l'histoire, qu'il faut la chercher surtout dans les mythes les plus anciens, qu'elle prouve l'existence du progrès et qu'elle se concilie à la religion chrétienne (45). Il est probable que Chateaubriand s'est intéressé à Vico, dont il parle assez longuement dans la Préface, surtout sous l'influence de son ami et peut-être également parce que Vico, dont une traduction par Michelet avait paru en 1827, était à la mode à la fin de la Restauration à titre de précurseur de la philosophie de l'histoire et qu'il était élégant de le citer. Mais il ne semble pas que Vico ait eu une influence réelle sur Chateaubriand autrement qu'au second degré, c'est-à-dire à travers Ballanche, dans la mesure où ses idées se retrouvaient dans la *Palingénésie sociale.*

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, les analogies des théories de Ballanche et des *Etudes historiques* sont nombreuses : comme Chateaubriand, Ballanche croit à la déchéance primitive de l'homme, à l'expiation d'une faute originelle par la libation du sang de l'initiateur, à l'importance essentielle du christianisme dans la genèse de la société moderne, à la possibilité d'adapter le christianisme aux exigences actuelles, au progrès — plus ou moins indéfini, la théorie est là un peu floue — qui se fait sous le règne du christianisme et ramène l'homme à Dieu. Il est tel passage des *Etudes* qui montre la similitude des préoccupations des deux écrivains : « Il conviendrait d'examiner, dit Chateaubriand,... si l'on ne re-

(45) D'après Faguet, *op. cit.*

trouve pas partout une idée confuse de la Trinité, du Verbe, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la chute primitive de l'homme » (46). C'est exactement ce que Ballanche essayait de découvrir à la même époque (47). Certaines phrases de Chateaubriand par le genre de comparaison qu'elles renferment, par leur mouvement et leur ton pourraient être signées de Ballanche.

« Sur des sociétés qui meurent sans cesse, une société vit sans cesse; les hommes tombent, l'homme reste debout, enrichi de tout ce que ses devanciers lui ont transmis, couronné de toutes les lumières, orné de tous les présents des âges; géant qui croît toujours, toujours, toujours, et dont le front, montant dans les cieux, ne s'arrêtera qu'à la hauteur du trône de l'Eternel. » (48)

L'esprit des théories de Ballanche et de Chateaubriand est le même; c'est la conciliation d'éléments très divers, l'effort pour rejeter le moins possible des idées lentement acquises au cours des siècles et pour unir en une synthèse harmonieuse les principes en apparence les plus contradictoires. Quel curieux parallélisme dans la méthode, les idées, parfois même le style du doux, modeste et effacé Ballanche et de René, éclatant d'orgueil et prince du verbe! Un mot d'Ampère à propos de la *Vision d'Hébal* livre peut-être le secret de la séduction que les théories de Ballanche ont exercée sur Chateaubriand. « On dirait, écrit Ampère, un rêve de Bossuet. »

(46) *Etudes*, t. II, p. 99.

(47) Quelques lignes après le passage cité, Chateaubriand emploie le mot d'*éclectisme* qui paraît donner la date de sa composition.

(48) Préface, p. CLIII.

*
**

On remarquera que Chateaubriand s'est montré plus conciliateur encore que son ami : il a admis à l'exemple de Ballanche la compatibilité du christianisme et du progrès, et allant plus loin que lui, il a mis sur le même plan liberté et christianisme, à la façon de Guizot; il a concilié des conciliateurs par souci d'actualité pour donner à ses lecteurs le plaisir de retrouver dans les *Etudes*, sous une forme nette et simple, les idées dont ils entendaient parler autour d'eux et dont il leur fallait nourrir leurs conversations pour paraître des esprits « cultivés ». Un jugement de Faguet sur Ballanche, dans ses *Politiques et Moralistes du* XIX^e^ *siècle*, s'applique à merveille à l'auteur de l'Introduction et de la Préface des *Etudes historiques* :

« Il fut éminemment conciliateur; christianisme, progrès, liberté et démocratie étant idées qui circulaient dans le monde en son temps se sont donné rendez-vous dans son esprit et dans ses œuvres, cherchant à s'ajuster les unes les autres... ne s'excluant jamais... Au fond il n'avait pas tort. Ce qu'il cherchait à concilier logiquement dans son esprit était concilié par juxtaposition dans l'esprit de ses contemporains. Un peu de christianisme, un peu de liberté de pensée et un peu de démocratie, un peu de progrès... c'était de quoi était faite la pensée de beaucoup d'hommes de cette époque et c'est de quoi était faite la sienne. »

TROISIEME PARTIE

L'ART

TROISIEME PARTIE

L'ART

CHAPITRE I

LE GENRE HISTORIQUE

SOMMAIRE. — Les idées de Chateaubriand dans la Préface sur la façon d'écrire l'histoire; école descriptive et école fataliste; l'application dans les discours. — La méthode chronologique, les anecdotes et citations dans le texte, les contrastes. — Les conceptions de Villemain sur la composition d'une histoire romaine idéale.

Chateaubriand a exposé dans la Préface ses idées sur la façon dont il convient d'écrire l'histoire.

Il distingue deux systèmes principaux dans l' « école moderne », qui lui semblent prêter l'un et l'autre à la critique. Le premier, l'histoire dite descriptive, consiste « dans le simple narré des événements » et laisse au lecteur le soin de dégager du récit des faits les conclusions qu'il pourra en tirer. L'inconvénient de ce système est de négliger « les vérités éternelles, bases de la société humaine » qui se perdent dans le tableau des mœurs, de peindre « l'homme de son siècle » et d'oublier « l'homme

de tous les siècles ». Son avantage est de donner une idée vivante des temps passés et d'éviter les anachronismes auxquels sont sujets ceux qui veulent juger des époques écoulées « en prenant pour règle » ce qu'ils croient « de la liberté, de l'égalité, de la religion ». « Ce qu'il y a de bon, de sincère dans l'histoire descriptive, c'est qu'elle dit les temps tels qu'ils sont ».

L'autre système qu'on appelle le fatalisme ou l'histoire fataliste, consiste à « substituer l'histoire de l'espèce à celle de l'individu » et à « rester impassible devant le vice et la vertu » ; il tombe « dans l'excès opposé au système de l'histoire descriptive. Annuler totalement l'individu, ne lui donner que la position d'un chiffre, lequel vient dans la série d'un nombre, c'est lui contester la valeur *absolue* qu'il possède, indépendamment de sa valeur *relative*. De même qu'un siècle influe sur un homme, un homme influe sur un siècle, et si un homme est le représentant des idées du temps, plus souvent aussi le temps est le représentant des idées d'un homme ». On peut aussi reprocher à ce système de raconter « les plus grandes atrocités sans indignation » et « les plus hautes vertus sans amour... La mort ici n'est rien; c'est l'accident plus ou moins pathétique », ce qui n'a « même pas l'avantage de transporter à l'histoire l'intérêt de la fatalité tragique », et qui « retranche la vérité morale de la la vérité politique ». Le côté vrai de l'histoire fataliste est de tenir compte de l'espèce à côté de l'individu. Barante a fondé l'école descriptive; Thiers et Mignet sont les chefs de l'école fataliste (1). La perfection serait de

(1) Barante dans son *Histoire des Ducs de Bourgogne* (1824). Thiers dans son *Histoire de la révolution* (1824-1827), Mignet dans son *Histoire de la révolution* (1824).

marier « ces divers systèmes », l'histoire « particulière », l'histoire « générale » et l'histoire « philosophique » du dix-huitième siècle qui se caractérisait par sa critique serrée des faits.

Toutefois, remarque Chateaubriand, « s'il est bon d'avoir quelques principes arrêtés en prenant la plume », il ne faut pas exagérer leur valeur : « Chaque historien... écrit d'après son propre génie... toute manière est bonne pourvu qu'elle soit vraie... vous ne pouvez exiger de l'historien que la connaissance des faits, l'impartialité des jugements et le style, s'il peut » (2). Chateaubriand dit encore que l'histoire est devenue « une encyclopédie » et qu' « il y faut tout faire rentrer depuis l'astronomie jusqu'à la chimie; depuis l'art du financier jusqu'à celui du manufacturier; depuis la connaissance du peintre, du sculpteur et de l'architecte, jusqu'à la science de l'économiste; depuis l'étude des lois ecclésiastiques civiles et criminelles jusqu'à celle des lois politiques » (3).

Telles sont les conceptions de Chateaubriand sur la manière d'écrire l'histoire; l'auteur a évité de se prononcer sur l'utilité de mettre en clef de voûte au récit des événements une philosophie de l'histoire; et c'était faire preuve d'une grande sagesse si l'on songe à la vogue que connaissaient alors les idées de Vico, de Bossuet et de Herder; il a exposé les principes des systèmes les plus connus de philosophie de l'histoire, il a déclaré que ces « nobles systèmes » présentaient « d'immenses intérêts » mais il a conclu sur une note de doute : « Je ne sais, écrit-il, si Vico, Herder et M. Ballanche, en appliquant leurs formules à l'histoire ne confondent pas un peu

(2) Préface, p. XLVIII.
(3) *Id.* p. IV.

des sujets et des genres divers » (4). Toutefois, il s'est conformé aux idées de son temps et il a composé, comme on sait, une philosophie de l'histoire qu'il a placée, dans le résumé de son histoire de France contenu dans la Préface, à la base des événements et des « affaires humaines ».

Ces théories sur la manière d'écrire l'histoire ont été conçues vers 1830. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si elles ne trouvent pas leur application dans les six discours composés en grande partie à une date antérieure. D'une façon générale, il faut s'en féliciter. Sans doute, si les discours avaient été rédigés une quinzaine d'années plus tard, si leur élaboration avait été contemporaine de celle de la Préface, Chateaubriand n'aurait pas négligé l'histoire des finances, du commerce, de l'agriculture, de l'esclavage, des arts; mais il n'aurait pu s'empêcher de nous gratifier de considérations philosophiques et de ces maximes dont les ouvrages historiques de la fin de la Restauration sont « infestés », selon l'énergique expression de M. Halphen; il aurait fondé les événements sur le jeu de ses trois vérités et il aurait justifié le reproche que lui adresse M. Ch. Bonnet : « Sa grande erreur, aussi bien dans les *Mémoires* que dans les *Etudes historiques* a été de juger les hommes et les événements en fonction de son système basé sur l'idée de progrès et de liberté. Suivant leur résistance ou leur adhésion à cette loi de la perfectibilité, il les loue ou les blâme... il a fait de la philosophie de l'histoire sans échapper à ses inconvénients.... dans une histoire systématique... les événements, dépouillés de ce qui ne rentre pas dans la thèse, prennent une apparence de nécessité qui fausse le

(4) *Id.* p. LXIII.

réel » (5). Pour quelques détails complémentaires qui n'auraient donné matière ni à des vues très nouvelles, ni à de beaux morceaux de style — le régime des impôts à Rome et dans les provinces, l'extension des prairies artificielles en Italie, des points de ce genre n'ont rien qui séduise, qui *allume* un Chateaubriand — nous aurions eu le tableau rutilant et magnifique du monde ancien gâté par des considérations vieillies.

MÉTHODE CHRONOLOGIQUE, ANECDOTES.

Si Chateaubriand n'a pas subi la tyrannie de la philosophie de l'histoire, lorsqu'il a composé les *Etudes*, néanmoins, sa façon d'écrire l'histoire se ressent de diverses influences.

Et d'abord celle de Tillemont et de Fleury; il n'a pas fréquenté impunément les *in-folio* de ces auteurs : il en a gardé une méthode presque exclusivement chronologique dans l'exposé des faits. Tillemont et Fleury traitent des événements année par année, sauf lorsqu'il y a une guerre, ou quelque circonstance qui nécessite un certain enchaînement dans le récit sous peine de confusion totale; les renseignements qu'ils trouvent chez les anciens sur telle année de l'histoire une fois épuisés, ils passent à la suivante. Sans tomber dans ces excès, les *Etudes* n'en sont pas moins construites dans leur ensemble sur

(5) Chateaubriand, *Scènes et Portraits historiques* recueillis et préfacés par Christian Melchior-Bonnet, chez Tallandier, 1928, p. XXV et XXVII. M. Bonnet songe probablement à l'*Analyse raisonnée* qui fait suite aux *Etudes*.

la chronologie. Chateaubriand ne s'en est écarté — la réserve, il est vrai, est importante — que pour le tableau de la chute du polythéisme et de la destruction des écoles philosophiques et pour l'exposé des mœurs qu'il a rejeté à la fin de son ouvrage dans deux discours purs de tout souci chronologique. Mais les autres discours, malgré l'exemple de Gibbon qui dans le premier tome du *Decline and Fall* a complètement abandonné la méthode des Tillemont et des Fleury, contiennent un récit des événements ordonné selon leur date. En marge du texte, toutes les dix ou douze pages, Chateaubriand indique la période qu'il étudie et le nom des empereurs et des papes pour la même époque; par exemple :

Commode, emp., Eleuthère, pape. De J.-C. 181-192.

Et il groupe les faits règne par règne, comme Tillemont, ce qui constitue, si je puis dire, l'unité chronologique par excellence, celle qu'avaient adoptée la plupart des « Chronologies abrégées de l'histoire de France », autrefois en si grand honneur et usage (6).

Sa façon d'écrire l'histoire se caractérise également par la place qu'il fait aux anecdotes et aux citations; il y a là, semble-t-il, le résultat de plusieurs influences. Celle de son ami de Barante et des contemporains en premier lieu; pour replacer dans leur cadre les hommes et les événements du passé, de Barante s'efforçait, dans son *Histoire des Ducs de Bourgogne*, de multiplier les faits concrets et saisissait « avec empressement » le « moyen dramatique de faire connaître le caractère des personnages et l'esprit du temps en insérant dans son récit les opinions des contemporains » (Préface). Petitot écrivait

(6) Michelet lui-même, d'ailleurs, n'use pas d'une autre méthode dans ses premiers ouvrages; voyez à ce sujet l'ouvrage de G. Monod sur Michelet.

en 1819, en tête de sa *Collection des Mémoires* : « On se plaint de la sécheresse de l'histoire de France et c'est ce qui donne tant d'attrait aux mémoires où se trouvent les détails qu'on regrette... Les histoires modernes destinées ou à n'être que de simples chroniques ou à faire prévaloir des systèmes... sont nécessairement inférieures aux productions de l'antiquité dont les immortels auteurs ornaient des plus belles couleurs ces mêmes détails pleins de naturel et de vérité que sous prétexte d'analyse et de méthode on affecte aujourd'hui de négliger » (7). Les goûts du public que Chateaubriand ne négligeait pas, surtout à partir de l'apparition des romans de Walter Scott en France, demandaient ces « détails pleins de naturel » que lui offraient de Barante et dans les années qui suivent, pour répondre à ce besoin d'anecdotes historiques, les mémoires plus ou moins authentiques se multiplieront d'une façon prodigieuse. Par ailleurs, Chateaubriand s'était nourri pendant sa jeunesse de Plutarque, de Tacite, de Tite-Live, plus tard de son Tillemont qui rapporte fidèlement toutes les anecdotes racontées par les anciens et de Fleury qui reproduit dans le texte de longues citations. On conçoit, dans ces conditions, qu'il ait parsemé son texte de ces petits à-côté de l'histoire qui reposent le lecteur.

Du reste, il faut reconnaître qu'il a su, en général, donner à ces détails une portée et une signification qui les justifient. S'il consacre peut-être quelques lignes de trop à nous renseigner sur les performances athlétiques de l'empereur Maximin, il n'est cependant pas inutile d'indiquer l'extraordinaire vigueur du premier Barbare

(7) Petitot, *Collection complète des mémoires*, t. I (1819), p. V, VI, cité par L. Halphen, *op. cit.*

monté sur le trône et de l'opposer à la faiblesse efféminée des empereurs de sang romain qui l'avaient précédé. De même, la citation un peu longue de saint Augustin montre l'âme des Pères de l'Eglise dans ces temps de décadence et de ruine.

Toutefois certaines des anecdotes et des citations des *Etudes* paraissent nettement des « hors-d'œuvre » ; était-il nécessaire de nous raconter les aventures de Tyran, prêtre de Saturne, le supplice de Potamiène, ou certaines scènes de carnage et de mort? Des contemporains ont reproché à l'auteur de n'avoir pas épargné au lecteur ces tableaux qui le fatiguent et le choquent sans lui montrer ni lui faire sentir rien de neuf. Chateaubriand, à dire vrai, s'est laissé sur ces points entraîner par son tempérament; sa sensibilité aiguë, sa sensualité, pour être franc, l'ont amené à décrire avec quelque complaisance des scènes assez osées; et s'il a aimé les récits de carnage, c'est qu'il était, dans une certaine mesure tel que l'a peint M. Maurras en termes somptueux : « Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers, Chateaubriand n'a jamais cherché dans la mort et dans le passé le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel; mais le passé comme passé et la mort comme mort furent ses uniques plaisirs ».

De son tempérament aussi et de sa nature de visuel lui vient sa façon de s'imaginer et de représenter l'histoire par des contrastes. Tout est contraste dans les *Etudes* : Chateaubriand ne cesse de faire ressortir la beauté du christianisme par la laideur du monde païen finissant, il met en regard l'humilité des premiers chrétiens et l'arrogance des défenseurs d'idoles, la pureté, la candeur des uns et la bassesse morale des autres; il

montre les conquêtes pacifiques des apôtres et les expéditions sanglantes des empereurs, la simplicité du culte nouveau et la bouffonnerie des rites anciens, la splendeur des idées d'un saint Augustin ou d'un saint Ambroise et l'insuffisance d'un Libanius ou d'un Symmaque, la vigueur et la jeunesse des peuples barbares et l'indolence efféminée de la race usée des Romains, les palais de Rome et la « hutte d'herbages » d'Attila, l'esprit d'un Genséric, plein d'une mission divine, qui vogue sur les mers là où Dieu le conduira et l'esprit d'un Gallien, « indifférent à tout même à l'Empire... couché à des banquets, parmi des femmes... au milieu de la société croulante », « Jésus-Christ sur la croix, Tibère à Caprée ». C'est là son moyen de mettre en relief les faits historiques. D'autres, pour faire saillir l'importance ou l'intérêt d'un fait, s'attachent à dégager les causes qui l'ont amené, ses répercussions immédiates et lointaines; ils le relient par des liens de causalité à l'avenir et au passé et à des événements contemporains sans rapport en apparence; ils le replacent dans un enchaînement. Chateaubriand point du tout. Il dédaigne la recherche des causes, l'analyse, la pénétration par l'intelligence des faits : il *voit* l'histoire, il ne l'explique pas; et pour bien la montrer au lecteur, pour qu'il en garde une image nette et saisissante, il représente le jeu des événements et des destinées sous forme de contrastes où les ombres accentuent la lumière; son tempérament traduit et symbolise en images ce que tout autre historien exprimerait par des abstractions : pour faire sentir au lecteur la différence d'idées et de mœurs d'un empereur chrétien à un empereur païen, et en même temps, les similitudes issues de l'ambiance antique et la continuité, il décrit Constance, visitant « la grande et mourante Rome,

tandis que Julien habitait la petite et naissante Lutèce » :

« Il existait sans doute à Rome quelque vieillard à qui, dans son enfance, son aïeul avait raconté l'entrée d'un prêtre de Syrie, Elagabale, sautant avec la pourpre au milieu des eunuques et des danseuses, devant une pierre triangulaire consacrée au soleil : voici venir dans une pompe triomphale pour un succès obtenu sur des Romains, voici venir une espèce d'idole chrétienne, Constance, pareillement environné d'eunuques mais immobile sur un haut char éclatant de pierreries, les yeux fixes, ne se remuant ni pour cracher, ni pour se moucher, ni pour s'essuyer le front, baissant seulement quelquefois sa courte stature afin de passer sous de hautes portes » (8).

Il voit donc l'histoire en une série de tableaux aux contrastes vigoureux; lorsqu'il ne trouve pas matière à description colorée, ou qu'il est forcé de passer vite, son récit prend une allure d'abrégé assez sec; il en est ainsi pour beaucoup des passages consacrés à l'histoire ecclésiastique et pour certaines pages où l'auteur résume les événements (9). On a pu dire de lui qu'il représentait l'histoire à la façon d'un cabinet de médailles dont les pièces sont reliées par des notices explicatives et on lui a reproché un parti-pris de contraste. Le reproche est excessif. De quoi s'agit-il en somme? De donner au lecteur une impression puissante et profonde de la civilisation du bas-empire, de la décadence de Rome, de la naissance du christianisme et de l'arrivée des Barbares. Par ses fresques largement colorées et dont les contrastes sont fortement accusés, Chateaubriand a fait sentir ce

(8) T. II, p. 42-43.
(9) Voyez par exemple t. II, p. 24 à 34.

qu'était un chrétien des premiers temps, un Goth, un Elagabale, un saint Jérôme; il a campé les silhouettes avec une vision si nette et si frappante, que l'on emporte de la lecture des *Etudes* un souvenir vigoureux et comme vécu de l'histoire romaine; on n'a peut-être pas compris parfaitement l'enchaînement des causes; l'important n'est-il pas d'avoir le sentiment que l'on a vu les hommes et les événements de ces époques lointaines? Mais il est arbitraire, dit-on, de figurer l'histoire sous des contrastes aussi tranchés; dans la réalité, les choses sont plus fondues; il y eut des chrétiens qui restaient païens par plus d'un côté, telle cette nouvelle convertie qui devint la maîtresse de Commode; il y eut des païens dont la simplicité et la pureté valaient celles des meilleurs chrétiens. Bien que Chateaubriand ait noté parfois ces faiblesses des néophytes et la supériorité morale de certains païens, à le lire, n'a-t-on pas l'impression qu'il y a d'une part les chrétiens et de l'autre les idolâtres et ne fait-il pas à tort abstraction de l'immense foule de ceux qui n'étaient plus tout à fait païens mais pas non plus chrétiens très orthodoxes? Sans doute; cependant les contrastes existent et sont l'essentiel; et pour en donner le sentiment au lecteur, il faut lorsqu'on écrit, les forcer quelque peu comme on exagère la lumière pour certaines prises de vues photographiques; si l'auteur dépeignait exactement la réalité, l'image toujours moins forte qu'on en garderait serait plus faible que la réalité; en forçant les contrastes, Chateaubriand nous donne une image, un souvenir exacts du monde ancien.

Il reconnaissait lui-même qu'il se plaisait à découvrir dans l'histoire des contrastes violents et à les mettre en relief : dans l'édition de l'*Essai* de 1826, il ajoute cette note à propos du tyran Denys :

« Ce petit despote qui finissait le royaume de Sicile dînant avec le jeune Alexandre en qui allait commencer un des trois grands empires du monde, formait un contraste qui n'aurait pas dû m'échapper ».

Les contemporains, sur ce point, partageaient les idées de Chateaubriand; voici quelques extraits de la leçon sur Gibbon prononcée par Villemain le 13 mai 1828; l'histoire romaine idéale, telle que la conçoit le professeur, c'est en somme celle que l'auteur des *Etudes* a essayé d'écrire :

« ...Il me semble que l'esprit de Gibbon... s'est trompé sur le véritable point de vue du sujet qu'il avait choisi... il ne lui semblera pas que le christianisme était un contrepoids donné à l'esclavage du monde; il ne remarquera pas cette révolution qui faisait que la liberté chassée du forum et du Sénat s'était réfugiée dans le stoïcisme; que chassée du stoïcisme et devenant plus populaire, plus cosmopolite, elle s'était réfugiée dans l'Evangile... par un préjugé philosophique, préjugé comme un autre, il jette une dérision froide et cruelle sur des hommes qui enfin n'avaient d'autre tort et d'autre crime que de mourir pour leur croyance... Voilà, Messieurs, le côté moral de cette grande question; *les autres vues ne sont qu'inférieures et secondaires,* elles n'intéressent que l'art et que le goût. Toutefois... sous le rapport de la composition... n'auriez-vous pas éprouvé pour l'intérêt comme pour la vérité un vif et profond plaisir à voir plus tôt ce grand avènement du Christianisme? Pourquoi ne pas montrer, dès le règne de Marc-Aurèle, les chrétiens dans un coin du tableau? Ils étaient déjà nombreux, ils présentaient des suppliques à l'empereur... l'historien aurait mieux fait de présenter les chrétiens dès qu'ils ont paru dans le monde; de

faire incessamment contraster leurs progrès, leurs opinions, leurs souffrances avec le reste de l'Empire, avec la domination des Césars... Sous le seul rapport de la vérité philosophique, l'écrivain... devait, pour expliquer cette prodigieuse influence, ce rapide progrès du christianisme, me retracer d'abord la profonde dégradation morale où était tombé l'Empire... cette décrépitude des anciennes croyances... la sourde agitation d'un peuple immense qui n'ayant plus ni libertés ni institutions voyait devant ses yeux les tyrannies fantasques et honteuses des princes, les vices des grands, les misères des esclaves, les rêveries des sophistes et attendait dans une oisive anxiété quelque chose de nouveau dans le monde... *il fallait qu'il se dît : voyons ce que faisaient ces chrétiens,* que sentaient-ils, que disaient-ils tandis qu'il y avait un philosophe qui bavardait dans son école, un préteur qui commandait d'injustes et cruels supplices, un maître qui torturait ses esclaves, des lois barbares... Au milieu de cette abjection du genre humain arrivent des hommes qui s'écrient hardiment : « Continuez, Magistrats condamnez, frappez, tourmentez, exterminez nos corps... Dieu nous absout et nous couronne! » Gibbon... ne s'aperçoit pas de la puissance prodigieuse que ce culte nouveau ainsi propagé par la douleur et l'enthousiasme exerçait dans le monde, etc. ».

Villemain estime donc comme Chateaubriand, qu'il faut écrire l'histoire romaine en en faisant un « vivant tableau », en consacrant quelques chapitres aux mœurs et en insistant sur les contrastes.

Il n'en critiquera pas moins, dans son ouvrage sur Chateaubriand, la composition des *Etudes historiques*; il jugera qu'elles manquent « de liaison entre les parties, d'exactitude approfondie dans les détails, à travers les

splendides efforts et les rapides ébauches d'une inspiration qui renaît par moments ». S'il devait approuver les contrastes, en revanche, la méthode chronologique, les anecdotes et les citations multipliées du texte, l'absence d'une philosophie de l'histoire dominant le récit lui paraissaient, sans doute, des erreurs et des faiblesses.

CHAPITRE II

LE STYLE DES ETUDES

Sommaire. — I. Ses caractères : la souplesse, style abstrait, rapide, grandiose, humoristique, style dans les traductions; la couleur : les fresques, les raccourcis, les portraits, la couleur locale; les antithèses et les comparaisons; la phrase et la syntaxe; le rythme; les influences.

II. Les corrections de Chateaubriand : exemple de page du ms. Chalvet montrant leur nombre et leur importance; elles tendent à préciser les détails; à supprimer l'inutile; à retrancher du style ce qui l'alourdit tout en respectant ou en améliorant le rythme.

I. — LES CARACTÈRES DU STYLE

La documentation des *Etudes historiques* est en majeure partie de seconde main; le système philosophico-historique et les idées politiques et religieuses exprimées dans l'Introduction et dans la Préface n'ont plus guère qu'un intérêt historique; la composition et le mode de présentation des faits sont sujets à caution. Une chose reste, le style.

Tout historien digne de ce nom s'efforce d'exprimer ce qui lui paraît être la réalité; on étudiera à quels moyens d'expression Chateaubriand fait appel pour traduire l'histoire. Les caractéristiques principales de son style sont la souplesse, la couleur, l'abondance des antithèses et des comparaisons, la simplicité de la phrase, la clarté de la syntaxe, le rythme enfin : c'est en utilisant ces qualités que Chateaubriand a exprimé telle qu'il la voyait l'histoire de Rome.

La souplesse

L'histoire est chose multiple; les événements ont la diversité des hommes. Avec un art infini, Chateaubriand, — si l'on fait abstraction une fois pour toutes de l'histoire ecclésiastique écrite dans un style assez terne et uniforme — a su s'adapter au sujet traité. Si au coin de chaque phrase on ne découvrait le je ne sais quoi propre à tout ce qui sort de la plume de Chateaubriand, on pourrait dire qu'il y a plusieurs styles dans les *Etudes*.

Le style abstrait comme l'objet auquel il s'adapte lorsqu'il s'agit de décrire des idées; par exemple dans l'Introduction, ou encore à propos du concile de Nicée :

« Le concile de Nicée a fait ces choses immenses : il a proclamé l'unité de Dieu et fixé ce qu'il y avait de probable dans la doctrine de Platon. Constantin, dans une harangue aux pères du concile, déclare et approuve ce que ce philosophe admet : un premier Dieu suprême, source du second; deux Essences égales en perfection, mais l'une tirant son existence de l'autre et la seconde exécutant les ordres de la première. Les deux Essences n'en font qu'une; l'une est la Raison de l'autre et cette Raison étant Dieu est aussi fils de Dieu. »

De même, si ses portraits sont en général éclatants de couleur, il sait, quand il le veut, éteindre ses feux et être précis, simple et net à la façon de Voltaire :

« Julien avait des vertus, de l'esprit et une grande imagination : on a rarement écrit et porté une couronne comme lui. Il détestait les jeux, les théâtres, les spectacles; il était sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimait la liberté et l'égalité autant que prince le peut; il dédaignait le titre de seigneur ou de maître. Il pardonna dans les Gaules à un eunuque chargé de l'assassiner » (1).

Pour retracer une discussion, le style se précipitera, se parsèmera d'interrogations, d'exclamations et fera sonner comme un cliquetis d'arguments; voici par exemple l'apostrophe de César à Alexandre tirée d'un passage où Chateaubriand raconte, d'après Julien, le débat qui survient aux enfers entre les deux « jouteurs de gloire » :

« ...Que prétend Alexandre avec sa conquête de la Perse? Peut-il opposer quelque chose à la journée de Pharsale? Quel était le capitaine le plus habile de Pompée ou de Darius? Où étaient les meilleurs soldats? « Toi, Alexandre, tu as égorgé les citoyens de Thèbes, incendié les villes des malheureux Grecs; moi, César, j'ai conquis les Gaules, passé le Rhin, franchi l'Océan, sauté sur le rivage des Bretons; tu as vaincu dix mille Grecs : j'ai défait cent cinquante mille Romains... ».

Au contraire, la phrase se fera majestueuse et grandiose pour peindre les progrès du christianisme : « Ce n'est plus l'Eglise militante, esclave, démocratique dans

(1) Vigny a peut-être trouvé dans les pages des *Etudes* consacrées à Julien la première idée de *Daphné*.

les cachots et dans le sang; c'est l'Eglise triomphante, libre, royale, à la tribune et sur la pourpre.»

Quand il s'agit, dans ces événements confus du bas-empire, de résumer la situation, il a des mises au point d'une lucidité parfaite et qu'on cherche en vain chez Gibbon, *à fortiori* chez Tillemont :

« ...Trois causes, ou trois prétextes amenaient donc Attila en Gaule : la réclamation de la dot d'Honoria, l'intervention réclamée dans les affaires du royaume des Franks, la guerre contre les Visigoths en vertu de l'alliance existante entre les Huns et les Vandales. Arbitre des nations, défenseur d'une princesse opprimée, le ravageur du monde, devancier de la chevalerie, se prépara à passer le Rhin, au nom de l'amour, de la justice et de l'humanité. »

Il expose, de même, avec clarté les systèmes philosophiques anciens en dégageant ce qu'ils présentent de commun.

S'il veut ranimer l'attention du lecteur, il use d'un style familier :

« Ne croirait-on pas voir...»; « Je dois vous faire remarquer... vous avez vu... je ne vous parle de . . »; il a des tournures exclamatives : « Quel spectacle et quelle leçon!... on vit des soldats (et quels soldats!)»

Il a très rarement des expressions humoristiques; il parle fort gravement du serpent adoré des Ophites et qui venait se tortiller autour du pain sacré; il ne plaisante jamais, il est trop grand seigneur pour le faire; par là il s'oppose à Michelet qui, en homme du peuple, est loin de dédaigner les plaisanteries même assez lourdes. C'est à peine s'il se permet parfois une ironie, quand il décrit les philosophes anciens, en particulier Anaxarque et Ménippe, ou bien ce prophète « qui portait une tunique en

poils de chèvre... et prédisait l'avenir » ; à propos des miracles qui saluèrent aussi bien chez les païens que chez les chrétiens, la mort de Julien l'Apostat, il laisse percer un grain de scepticisme : « Les deux religions en présence luttèrent de prodiges dans les versions opposées des derniers moments de l'empereur. »

Disons encore qu'il n'a pas de « style de traduction », c'est-à-dire que son style reste lui-même quand il transpose un passage d'auteur ancien. Ce n'est pas à dire qu'il lui soit infidèle; mais il cherche à « faire de l'original un portrait ressemblant » (2) et à rendre l'esprit plutôt que la lettre. Il n'hésitera pas à insérer dans le plaidoyer de Symmaque en faveur de l'autel de la Victoire un « N'ai-je donc tant vécu que pour être insultée au bout de ma carrière? », librement traduit de : *Ad hoc ego servata sum ut longaeva reprehendar*? et qui rappelle le vers célèbre de don Diègue; voici de même un morceau où il a su traduire le sentiment qui s'exprime dans l'original (soit qu'il l'ait lu, soit qu'il ait modifié l'adaptation de Fleury).

Ac tantum telluris possedit quantum nec facile nominare qui nunc exiguo conditur humo, et quantulum ei non nemo miseratione motus imperties.

Ces lignes de saint Chrysostome deviennent :

« Cet homme qui avait possédé plus de terre qu'on n'en pouvait mesurer, obtint à peine le peu qu'il en fallait pour couvrir son cadavre. »

En général, il ne suit pas longtemps l'auteur ancien qu'il traduit; il se borne à cueillir le détail qui le séduit, à l'ordinaire une comparaison ou les éléments d'une

(2) F. Boillot, *Chateaubriand théoricien de la traduction*, *R. H. L.*, 1912, p. 791 et s.

image vigoureuse, par exemple Attila acculé dans son camp comme un lion rugissant (Jornandès). Il traduit moins qu'il ne choisit.

Le style auquel vont les préférences de Chateaubriand, c'est en effet le style fortement coloré.

La couleur et l'évocation.

L'auteur des *Etudes* excelle dans l'évocation par la couleur des événements du passé; c'est le mode d'expression qui convient le mieux, il faut le répéter ici, à son tempérament de visuel.

Il sait brosser à larges traits le tableau qui résume toute une époque; voici l'empire sous Gallien :

« Représentez-vous l'état en proie aux diverses usurpations, les tyrans se battant entre eux, se défendant contre les troupes du prince légitime, repoussant les Barbares ou les appelant à leur secours : Ingenuus avait un corps de Roxolans à sa solde; Postume un corps de Franks. On ne savait plus où était l'empire : Romains et Barbares, tout était divisé; les aigles romaines contre les aigles romaines, les enseignes des Goths opposées aux enseignes des Goths. Chaque province reconnaissait le tyran le plus voisin; dans l'impossibilité d'être protégé par le droit, on se soumettait au fait. Un lambeau de pourpre faisait le matin un empereur, le soir une victime, l'ornement d'un trône ou d'un cercueil. Saturnin obligé d'accepter la souveraine puissance s'écria : « Soldats, vous changez un général heureux pour faire un empereur misérable ».

« Et à travers tout cela des jeux publics, des martyrs, des sectes parmi les chrétiens, des écoles chez les philosophes où l'on s'occupait de systèmes métaphysiques au milieu des cris des Barbares. »

Par de telles fresques, il parvient à donner au lecteur le sentiment qu'il domine les époques et qu'il comprend l'histoire.

Par des raccourcis brillants, il a l'art, en simplifiant, en schématisant en quelque sorte les événements, de lui faire croire qu'il en saisit l'essence.

« L'héritage du monde qu'avait laissé le roi des Huns n'avait rien de réel; ce n'était qu'une sorte de fiction ou d'enchantement produit par son épée : le talisman de la gloire brisé, tout s'évanouit. Les peuples passèrent avec le tourbillon qui les avait apportés. Le règne d'Attila ne fut qu'une invasion. »

Ou encore ce récit, qu'il est particulièrement curieux de comparer au texte pâteux et lent de Tillemont et à celui de Gibbon; on apprécie à sa valeur le jugement de ceux qui accusent Chateaubriand de n'avoir fait dans les *Etudes* qu'un « maigre résumé » de ses devanciers.

« Pertinax était un soldat rigide; les prétoriens le massacrèrent. L'empire est proposé au plus offrant : il se trouva deux fripiers de tyrannie pour se disputer les haillons de Tibère. Didius Julianus l'emporte sur son compétiteur par une surenchère de douze cents drachmes. Les prétoriens livrent la marchandise de cent vingt millions d'hommes à Didius. Celui-ci ne peut fournir le prix de l'adjudication et il fut menacé d'être exécuté pour dettes. Jadis, le sénat avait proclamé la vente d'un morceau du territoire de la république : c'était celle du champ où campait Hannibal. »

On remarquera une inexactitude de détail : la surenchère fut de douze cent cinquante drachmes et non de douze cents; cette erreur n'est pas le fait d'une inadvertance; dans le *Discours* de 1826, Chateaubriand avait indiqué le chiffre exact; s'il l'a altéré, c'est évidemment

par souci esthétique, pour rapprocher de façon plus étroite pour les yeux les cent vingt millions d'hommes du prix offert.

Chateaubriand enfin a l'art de peindre les hommes. Ses portraits ne sont presque jamais des analyses psychologiques très poussées. Il choisit le trait essentiel et le met en pleine lumière; peu de nuances, aucune complexité (sauf peut-être dans la description de Julien); Gallien est indifférent à tout; Maximien est une brute athlétique, Claude un timoré; c'est une simplification un peu théâtrale et factice, mais combien puissante; avec quel éclat ressort le seul trait conservé et comme il s'enfonce dans l'esprit du lecteur!

« Durant ces troubles, l'Orient avait été gouverné par Arcade successivement gouverné lui-même par Rufin et par Eutrope; l'un, mauvais favori qui se croyait haï à cause de sa fortune et ne l'était que pour sa personne; l'autre, hideux eunuque devenu consul, d'esclave d'un palefrenier qu'il avait été, avide publicain qui prenait tout même des femmes, qui vendait tout, par habitude, se souvenant d'avoir été vendu. »

D'autres portraits sont plus étendus; celui d'Héliogabale est l'un des plus beaux; Gibbon, réputé pour l'éclat de son style est nettement dépassé.

« Elagabale régna donc. Il fallait que toutes les passions et tous les vices passassent sur le trône, afin que les hommes consentissent à y placer la religion qui condamnait tous les vices et toutes les passions.

« Rome vit arriver un jeune Syrien, prêtre du soleil, le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées; ce jeune Syrien, entouré

d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines, dansant et marchant devant une pierre triangulaire, Elagabale vint régner aux foyers du vieil Horace, rallumer le feu chaste de Vesta, prendre le bouclier sacré de Numa et toucher les vénérables emblèmes de la sainteté romaine. »

A côté de ces fresques, de ces raccourcis et de ces portraits, Chateaubriand, pour évoquer les temps anciens et en donner une image vivante se sert encore de la *couleur locale* qu'il répand judicieusement dans son texte, la couleur locale, c'est-à-dire le pittoresque adapté aux temps et aux lieux : les Huns étaient des « cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux » ; ils avaient « la voix grêle et le geste sauvage » ; un ancien champ de bataille est devenu « une solitude verte bigarrée d'ossements blanchis » ; les Barbares étaient « de petits hommes maigres et basanés ou des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans de l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendres de frêne » ; les Gélons avaient « un visage tailladé, des blessures qui présentaient des écailles livides, surmontées d'une crête rouge ». L'auteur prodigue les détails qui parlent aux yeux; il décrit avec soin la parure de la Romaine, le trésor d'une église, les vêtement des Goths.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la narration se maintienne toujours au même degré de perfection. Il arrive que Chateaubriand soit forcé de résumer rapidement des événements où rien ne sollicite sa nature de visuel, ou de parler d'individus sans défaut ni qualité essentiels; le récit prend alors l'allure d'un abrégé assez sec; il en est à peu près toujours ainsi, pour l'histoire

ecclésiastique, on le sait, et aussi pour certains passages de l'histoire civile, dans la première partie du quatrième discours par exemple. Mais dès qu'il s'intéresse, dès que son œil discerne de la couleur vive et crue, on a de nouveau le style Chateaubriand.

Aimant la couleur, il aura tendance à employer comme mode d'expression de sa pensée l'antithèse et la comparaison concrète.

Antithèses et comparaisons.

Si l'on excepte l'Introduction et une série de passages consacrés aux doctrines des philosophes et des hérétiques, l'on peut dire que Chateaubriand dans les *Etudes* a exprimé la plupart de ses idées à l'aide de comparaisons et d'antithèses.

L'eau a fourni à l'auteur des *Etudes*, comme à Michelet, un assez grand nombre d'images : il compare à un fleuve, les peuples, une cité, les hérésies; la marche du temps à une navigation, l'échec de la tentative de Julien pour rebrousser le cours des temps à un naufrage; les barbares à une marée, les hérésies troublant la tranquillité de l'Eglise à la surface agitée de la mer qui reste calme dans les profondeurs, etc. Citons aussi : « L'empire d'Occident sur son lit de mort ressemblait à un guerrier ou à un roi dont on pille la tente ou le palais tandis qu'il expire en ne laissant pas un linceul pour l'ensevelir. »

Le mode favori de Chateaubriand, celui dont il a tiré les plus beaux effets semble être la comparaison dont les deux termes jurent d'être accouplés, l'un étant infiniment moins noble et plus concret que l'autre; il parlera d'une « meute de princes tributaires » à la suite d'Attila, d'un « brevet de tyran honoraire », d' « échantillons de ca-

davres », de « fripiers de tyrannie ». Le paganisme est une « gangrène » ou une « pourriture ». « L'Empire était une ferme que le prince prenait à bail avec clause tacite de mourir promptement. » Dans la *Vie de Rancé* il exagèrera parfois les conjugaisons brutales.

Ce goût des contrastes violents l'amène à exprimer souvent sa pensée sous forme d'antithèses; le plan même des *Etudes* repose sur le *sentiment* d'une opposition entre les chrétiens, les Romains et les Barbares; alors que Victor Hugo pratique surtout les contrastes d'ombre et de lumière, il use des antithèses les plus diverses; il prend pour thème, la vie et la mort : « Les sépulcres des princes de Tanis, les puits où dorment les momies des persécuteurs de Moïse, sont les bibliothèques de ce seul vivant »; la force matérielle et la puissance du souvenir : « le défilé des Thermopyles qui n'était plus défendu que par le tombeau de Léonidas »; le commencement et la fin : « (Les poètes) chantent autour du berceau et de la tombe et les villes s'élèvent ou s'écroulent au son de la lyre »; la réalité et la fiction : « miraculeux pouvoir du génie qui donnait pour père à la vérité le père des fables »; l'avènement et la décadence : « Le Dieu qui d'une main abaissait l'empire romain, élevait de l'autre l'empire français ».

Parfois, Chateaubriand crée un contraste par une sorte de jeux de mots d'un ordre supérieur : il insiste sur un détail commun à deux faits très différents, suggère l'existence d'une opposition et d'un lien mystérieux entre deux choses qui n'en comportent pas : « Rufin se flattait d'être proclamé Empereur par les soldats qui lui apportaient une autre *pourpre* (la mort) ». « Assis dans le char funèbre, il (Jovien) avait partagé les honneurs impériaux rendus à la poussière de son maître... on aurait pu y

trouver le présage de son second et prochain voyage sur le même *char* » ; « le cynique à manteau de pourpre (Julien) qui *portait* le vieux monde dans sa tête et l'empire dans sa besace » ; « peuples qui n'étaient pas même indiqués dans les géographies... force fut de les placer sur la *carte* quand Alaric et Genseric eurent *écrit leurs noms* au Capitole ». Ces jeux d'idées et de sentiments sont chers à l'auteur des *Etudes*.

La phrase et la syntaxe.

Pour la phrase, Chateaubriand n'étant pas de sa nature analytique, ne construira pas sa pensée en périodes; ce sont les esprits logiciens qui prennent plaisir à subordonner et à recomposer le réel par un subtil agencement de propositions; il préférera le type de la phrase bilatérale, souvent bâtie sur une image ou sur une antithèse et ne comprenant qu'un nombre restreint de conjonctions. On ne trouve pas une seule période à proprement parler dans les six discours, mais seulement parfois des phrases allongées (la plus longue a neuf lignes) par des juxtapositions de mots ou de membres de phrase; il introduira des appositions plutôt que des subordonnées. On peut noter quelques phrases sans verbe qui sont en général des sortes d'appositions ou d'exclamations : « conquête digne de leur imagination » ; « prodigieux changement dans les mœurs » ; « combinaison extraordinaire », etc.

Au point de vue des mots, il reprend des vocables désuets : hostoyer pour guerroyer, butiner pour faire du butin; il en crée de nouveaux : « rez-pied », « rez-terre », « remparée », « gauchir » ; il parle de cette corne « à la ronflée de laquelle devait s'écrouler le Capitole » ; il use de termes techniques : « embaucher les cerfs sauvages ».

« les compurgateurs », « primicère des gardes »; il emploie des mots dans des acceptions rares « le débit de ses erreurs »; malgré son goût pour Racine, il emploie parfois des mots « vulgaires », tels que cochon, cervelle, jaune d'œufs, pâté, foies de canard. S'il se permet ces libertés, c'est pour obtenir des effets plus énergiques ou plus pittoresques.

Dans l'ensemble, sa syntaxe est simple; il use de mots courants et il les agence avec une parfaite clarté.

Le rythme.

Le style des *Etudes* est, de façon générale, d'une harmonie et d'un « nombre » remarquable. Chateaubriand sait éviter les rimes et les alexandrins et trouver le rythme qui fait « éprouver une espèce de frémissement d'amour » et qui joue « du clavecin avec » les « fibres », selon le mot de Mme de Beaumont. Son style éveille comme des répercussions lointaines et des prolongements profonds et intimes. « Une seule des divinités évoquées par Julien apparut un moment à la fumée des sacrifices : la victoire. » « Attila s'attendait à être attaqué; il ne s'aperçut de la retraite des vainqueurs qu'au long silence des campagnes abandonnées aux cent soixante-deux mille muets de la mort. » « Augustule déposait le diadème l'an 476 de J.-C., et l'an 481, Clovis, couronné de sa longue chevelure, régnait sur ses compagnon. » « Le Sarrasin ainsi que l'Alain, était nomade : monté sur son dromadaire, vaguant dans des solitudes sans bornes, changeant à chaque instant de terre et de ciel, sa vie n'était qu'une fuite. » Et voici la fin de la première partie d'un discours :

« Tel était l'état des hommes et des choses à l'avène-

ment de Dèce; tout hâtait la dissolution de l'Etat. Les Barbares n'avaient rien devant eux, sauf le Christianisme, qui les attendait pour les rendre capables de fonder une société, en bénissant leur épée. »

Voici un exemple d'harmonie imitative :

« Rien de plus complet et de plus rempli que la vie des prélats du quatrième et du cinquième siècle. Un évêque baptisait, confessait, prêchait, ordonnait des pénitences privées ou publiques, lançait des anathèmes ou levait des excommunications, visitait les malades, assistait les mourants, enterrait les morts, rachetait les captifs, nourrissait les pauvres, les veuves, les orphelins, fondait des hospices et des maladreries, administrait les biens de son clergé, prononçait comme juge de paix dans des causes particulières, ou arbitrait des différends entre des villes; il publiait en même temps des traités de morale, de discipline et de théologie, écrivait contre les hérésiarques et contre les philosophes, s'occupait de science et d'histoire... était appelé aux conseils des empereurs, chargé de négociations, envoyé à des usurpateurs ou à des princes barbares pour les désarmer ou les contenir : les trois pouvoirs, religieux, politique et philosophique s'étaient concentrés dans l'évêque. »

Les influences.

Pour conclure, il convient de chercher si des influences se sont exercées sur le style de Chateaubriand dans les *Etudes.*

On peut signaler de vagues réminiscences de Corneille et de Racine (3) mais sans grande importance. L'influence

(3) On a cité plus haut un exemple de réminiscence cornélienne (N'ai-je donc tant vécu); le « tout s'épouvante » (t. II, p. 56) est peut-être un souvenir du « tout fuit » de la mort d'Hippolyte.

de Bossuet est plus considérable; on reconnaît les tours du grand orateur chrétien en certains passages : « Humiliez-vous et reconnaissez le néant des empires! »; ou encore : « Là se trouvait rassemblée une partie considérable du genre humain, comme si Dieu avait voulu faire la revue des ministres de ses vengeances, au moment où ils achevaient de remplir leur mission »; et ailleurs : « Ajoutons ceci, attentifs que nous sommes à l'immutabilité des conseils éternels et à la vicissitude des choses humaines »; de même enfin : « Il est un certain travail du temps qui donne aux choses humaines le principe d'existence qu'elles n'ont point en soi; les hommes cessent et ne sont rien par eux-mêmes, mais leurs vies mises bout à bout, leurs tombeaux rangés à la file, forment une chaîne dont la force augmente en raison de la longueur : de ces néants réunis se compose l'immortalité des empires. »

Il est possible aussi que le vousoiement dont Chateaubriand use assez souvent à l'égard de son lecteur soit un souvenir de certaines phrases de Bossuet qui s'adressait au dauphin dans le *Discours sur l'Histoire Universelle*.

En 1811, un professeur de rhétorique, M. Amar trouvait dans son style des imitations de Bossuet. « Il semble, affecter, disait-il, de prêter aux grandes choses une tournure simple et familière » (4), et d'autres faisaient des critiques analogues. Sans s'émouvoir, Chateaubriand déclarait dans ses lettres à Mme de Duras que la citation de certaines phrases de Bossuet confondrait ceux qui l'accusaient de malmener la langue française et de dépasser les bornes de l'audace. « Que diraient-ils si j'avais appelé la

(4) Cité par M. P. Moreau, *Chateaubriand écrivain, Correspondant*, 1927, p. 813.

mort une *grande rature* passée sur la vie... », et quelques années après dans ses articles au *Conservateur*, il citera les formules les plus hardies de Bossuet, les enfants qui sont « la recrue continuelle du genre humain », la mort qui est « un souffle languissant » ou un « appartement » que Dieu nous donne « en attendant la réparation de notre ancien édifice » (5).

L'*Essai sur les révolutions* qu'il a relu en 1826 pour une nouvelle édition, a peut-être ravivé en lui le goût des rapprochements entre les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes.

Tertullien est un « Bossuet Africain », Julien, un « Luther païen » ou un « César apôtre », Gallien un « Horace impérial », Lucien, le « Voltaire de son siècle » (dans le ms. Chalvet; la formule a finalement été barrée); les billets de Julien rappellent ceux de Frédéric, et les arguments de l'Apostat contre le christianisme sont analogues à ceux du patriarche de Ferney; Julien est « ravi de joie » à la vue d'un cynique qu'il prend pour le philosophe Maxime : « Ne croit-on pas voir un empereur chrétien humiliant sa pourpre devant un anachorète ou un chevalier de la croisade baisant la manche de Pierre l'Hermite ».

Comme dans les *Martyrs*, Chateaubriand a répandu dans son texte cette couleur locale qu'il a fait connaître aux hommes de son temps, mais le vieux maître est maintenant dépassé à cet égard par ses disciples ou imitateurs. Il y a un écho du romantisme dans les *Etudes*, mais seulement de celui dont leur auteur a été l'initiateur et encore en une mesure restreinte par la haute idée qu'il avait de la tenue du style historique; des phrases comme

(5) Cité par M. P. Moreau, article cité.

« ce Moyen-Age où tout était aventures », « les Germains adoraient la secrète horreur des forêts » sont rares. Le style peu influencé par le dehors est resté tel que Chateaubriand l'avait lentement mûri dans les œuvres antérieures.

II. — LES CORRECTIONS DE CHATEAUBRIAND

Le style des *Etudes historiques* est le résultat d'une longue élaboration dont le secret nous est livré par le manuscrit Chalvet. Ce manuscrit, qui lui-même est sans doute le produit d'une ou de plusieurs refontes du premier jet de Chateaubriand, montre à la fois combien l'auteur était scrupuleux pour son style et dans quel sens il cherchait à le corriger, en somme l'intensité de son scrupule artistique et son idéal.

Les corrections de la main de Chateaubriand abondent dans le manuscrit; quoiqu'il y ait peu de texte sur les pages, afin d'épargner le temps du secrétaire quand un morceau devait être révisé et la page où il figurait recopiée, assez rares sont celles qui ne comportent pas au moins une modification et il y en a un grand nombre qui sont littéralement bourrées de surcharges, ratures, adjonctions, etc.

Voici par exemple la fin de la page 88 et la page 89 du manuscrit (= p. 92-93 de l'édition Ladvocat); les corrections sont en italique et entre crochets; le texte primitif que nous donnons est de l'écriture de Pilorge.

D'un autre côté, les persécutions ne furent plus exercées par les magistrats mais encore par les peuples.

[*D'une autre part, les magistrats ne furent plus les seuls promoteurs des persécutions : les peuples demandèrent*]. Ce furent [*fut*] le soulèvement des masses à Vienne, à Lyon, à Autun qui multiplièrent [*multiplia*] les martyrs [*victimes*] dans les Gaules ce qui prouve que les Chrétiens n'étaient plus une petite secte renfermée parmi [*bornée à*] quelques initiés, mais des hommes nombreux placés dans tous les rangs de la société [*menaçant l'ancien ordre social et* (barré) *armant contre eux les vieux intérêts et les antiques préjugés*] ; l'on vit un corps entier de soldats chrétiens qui furent incorporés dans la légion fulminante et auxquels Marc-Aurèle dut une victoire qu'il emporta sur les [*la légion fulminante était en partie composée de disciples de la nouvelle religion; elle triompha en* 174 *des*] Sarmates, des Quades et des Marcomans (*mot illisible*) victoire retracée encore aujourd'hui (ces deux mots sont barrés) dans les bas-reliefs de la Colonne Antonine : selon Eusèbe Marc-Aurèle reconnut qu'il devait [devenu *redevable de*, puis *devoir*] son succès aux prières et aux armes (ces trois mots sont barrés) des soldats chétiens [*du Christ*]. Le christianisme [devenu la *religion* puis *l'évangile*; de plus, Chateaubriand a fait mettre à la ligne] avait fait de tels progrès que Méliton, évêque de Sardis en Asie disait à Marc-Aurèle [*au prince philosophe*] dans une requête qu'il lui présenta pour les Chrétiens, notre philosophie [qu'il... philosophie est barré; *on*] persécute [*à présent*] les serviteurs de Dieu... notre philosophie avait cours [*était répandue*] auparavant chez les Barbares; vos peuples en furent éclairés [devenu *reçurent la lumière*, barré, puis *en reçurent la lumière*] sous le grand (barré) règne d'Auguste et elle porta bonheur à votre empire (Chateaubriand a fait mettre à la ligne). Un roi de la Grande-Bretagne [*des Bretons*]

tributaire des Romains écrivit l'an 70 [170] au pape Eleuther (*e*) qui avait succédé au pape [*successeur de*] Soter pour lui demander des missionnaires : ce furent ces missionnaires qui [ce... qui, barré, *ceux-ci*] portèrent la foi aux Bretons [*peuplades britanniques*] comme le Moine Augustin envoyé par Grégoire le grand prêcha depuis l'évangile aux Saxons vainqueurs des Bretons (Chateaubriand a fait mettre à la ligne). Marc-Aurèle...

On observera que l'auteur ne s'est pas contenté de revoir le manuscrit de près, il a encore réalisé un certain nombre de corrections sur épreuves (Voir notamment au début du passage cité).

Cet exemple, choisi parmi une multitude d'autres aussi probants, montre avec quel soin Chateaubriand reprenait et modifiait le style des *Etudes*.

En examinant en détail les corrections, leur sens et, si l'on peut dire, leur qualité, on apercevra les principes plus ou moins conscients qui guident l'auteur des *Etudes* dans sa poursuite de la perfection, dans son effort vers l'idéal artistique.

Chateaubriand, d'une façon générale, précise et « force » les détails, simplifie le récit et allège la forme tout en conservant ou en améliorant l'harmonie et le rythme de la phrase.

Il donne plus de précision et de netteté à son texte en retouchant certaines définitions un peu floues :

« La science naturelle... consiste dans la recherche de la constitution [*des secrets*] de la nature » (p. 6), malgré l'assonnance de consister et de constitution.

« Le culte des faux dieux » ; reprise : « Le culte national » (p. 6).

A propos de la liberté moderne, il y a eu double retouche :

Texte primitif : « La liberté moderne sans esclaves, sans préjugé national, sans intolérance, est une liberté de raison d'accord avec la vérité philosophique ».

Première transformation : « La liberté moderne sans esclaves, sans préjugé national, sans intolérance, est une liberté sympathique à la vérité philosophique. »

Texte définitif : « La liberté moderne sans esclaves, sans intolérance, est une liberté qui coïncide à la vérité philosophique. » (p. 8)

Il trouve l'épithète juste; il remplace « l'Empereur démissionnaire » par « l'Empereur abdiqué », « les souvenirs d'une famille historique » par « les souvenirs d'une lignée historique », « sa tête portée au bout d'une pique » par « sa tête plantée au bout d'une pique », « le vaisseau... atteint le port vers lequel il avait déployé ses voiles » par « le vaisseau... surgit au port vers lequel il avait déployé ses voiles ».

Il précise un détail historique :

« Massacré en Lydie » (il s'agit d'un receveur du fisc de Maximin) devient « massacré en Afrique » puis « massacré à Thysdrus » (p. 133).

Il avait parlé à propos des Barbares des « plaines de la Pologne et de la Russie », il rectifie : « les plaines de la Pologne et de la Moscovie » (p. 16).

En modifiant un mot, il accentue une image et la rend plus évocatrice :

« Mais ces esclaves qui jugèrent leur maître tombé n'avaient pas osé l'attaquer dans sa puissance », devient « Ces esclaves qui jugèrent leur maître tombé n'avaient pas osé l'attaquer debout » (p. 55).

« (Tacite) parut derrière les tyrans pour les punir, comme le remords après le crime » lit-on dans le texte primitif; dans une nouvelle version, Chateaubriand

cherche à obtenir un effet plus brutal par une répétition :

« (Tacite) parut derrière les tyrans pour les punir, comme le remords derrière le crime ».

Il trouve enfin la formule :

« (Tacite) parut derrière les tyrans pour les punir, comme le remords à la suite du crime » (p. 63).

Ou encore :

« Valérien était un homme sincère de même qu'il était un homme commun » est remplacé dans le ms. par : « Valérien était un homme sincère de même qu'il était un homme ordinaire » et sur épreuve par ce trait décisif : « Valérien était un homme sincère de même qu'il était un homme nul » (p. 163).

Parfois, par la transformation d'un mot, il ajoute une suggestion romantique :

« (Galba, Othon et Vitellius) eurent à peine le temps de s'envelopper du manteau impérial pour mourir » se mue en : « (Galba, Othon et Vitellius) eurent à peine le temps de se cacher sous le manteau impérial » (p. 64).

« Cette Babylone qui vit la tour de Babel et les sépulcres des grands rois » devient « cette Babylone qui vit pleurer Israël auprès des sépulcres des grands rois » (p. 146).

Une phrase banale est transfigurée par la substitution d'un seul terme :

Texte primitif : « Celles-ci (des colonies de barbares) se soulevèrent et apprirent aux Romains ce qu'ils auraient à craindre de pareils établissements » ; Chateaubriand barre « établissements » et met « hôtes » puis le mot définitif « laboureurs » (p. 88).

Pour que l'évocation soit plus nette, il lui arrive d'ajouter quelques épithètes à son texte :

Voici dans sa première forme, la déchéance d'un em-

pereur : « Les mains liées derrière le dos, il est traîné le long de la Voie Sacrée »; Chateaubriand retouche, surcharge et campe la scène inoubliable : « Les mains liées derrière le dos, la corde au cou, les vêtements déchirés, les cheveux rebroussés, *Vitellius* demi-nu est traîné le long de la Voie Sacrée » (p. 67).

De même, « Valérien étant mort, sa peau empaillée resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de la Perse » devient par un effet à la Delacroix, selon le mot de M. Henriot : « Valérien mort, sa peau [enflée], empaillée, tannée et teinte en rouge resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de la Perse » (p. 163, 164).

Pour améliorer le rythme, il supprime les assonnances: « Les mystères [de la grandeur et des misères] de l'homme se dévoilent (p. 10), écrit-il par exemple; ou bien : « Le décret d'extermination [affiché fut arraché...] portait » (p. 205).

Il allonge une phrase trop courte et lui donne une harmonie plus ample :

A propos de Néron : « Son goût affecté pour les arts donna peut-être à sa tyrannie un caractère ridicule qui a servi à le faire remarquer ». Reprise :

« Peut-être encore son goût affecté donna-t-il à sa tyrannie un caractère ridicule qui a servi à le faire remarquer. Le beau ciel de Baïa et des fêtes étaient les [cadres] tableaux où Néron aimait à placer ses crimes... » (p. 55).

Chateaubriand cherche aussi à « accélérer » son texte, tant par la suppression de détails inutiles que par la simplification de la forme.

Voici une série de passages qui figuraient primitivement dans le ms. et qu'il a fait disparaître.

p. 47 du ms. = p. 56 ...avec Pierre [Un sénateur nommé Pudens se convertit]. Hérésie des Nicolaïtes.

p. 67 du ms. = p. 80 ...l'apôtre saint Jean [fut plongé dans l'huile bouillante et] relégué...

p. 82 du ms. = p. 91 ...et leurs jeux [Le Pape Aniset mourut à Rome l'an 161 l'année même de la mort d'Antonin le Pieux. Il eut pour successeur Sauter, diacre de l'Eglise Romaine]. Marc Aurèle...

p. 78 du ms. = p. 89 ...l'autre esclave [plusieurs jurisconsultes fameux Salvius Julienne (?), Sexe Pomponius] et enfin...

p. 114 du ms. = p. 116 ...les fortunes [le parvenu conserve ses vices, l'homme tombé perd ses vertus] Après...

p. 165 du ms. = p. 175 ...s'entredétruisirent [Odénat qui resta fidèle et qu'on compte parmi les tyrans on ne sait pourquoi renversa Quietus et Baliste en Orient. Macrien qui avait usurpé le suprême pouvoir fit tuer Pison et Valens en Grèce, marcha contre Régilien, tyran en Illyrie, le trouva mort en arrivant et fut défait et tué lui-même par Auréole, général de Gallien. Postume périt de l'autre côté des Alpes par un soulèvement de son armée] et lorsque Claude...

p. 152 du ms. = p. 159 ...Empires [saint Corneille convoqua un concile où se trouvèrent soixante évêques et un plus grand nombre de prêtres et de Diacres. La Communion avec l'Eglise romaine s'étendit]. Gallus...

p. 170 du ms. = p. 182 ...Tétricus [empereur des Gaules devint simple particulier à Rome] il n'avait pas...

Voici quelques autres passages que Chateaubriand a barrés, dans le ms., mais dont il a repris quelques lignes, une épithète, ou une idée en d'autres endroits des *Etudes*

p. 18 du ms. = p. 14 ...le principe de l'esclavage [De cette société d'une nature supérieure sort la vraie mo-

rale qui commence à l'évangile et ces progrès, conséquences de la division du travail et de l'industrie de tous : de là, ces découvertes qui en appellent d'autres, qui ne peuvent plus se perdre parce que tous les souvenirs sont fixés par l'imprimerie; de là ce mouvement des esprits qui tend à perfectionner la politique aussi bien que les arts qui créant une raison publique donne de nouvelles bases aux libertés, de nouvelles combinaisons aux gouvernements établit un nouveau droit des gens de paix, de guerre et de conquête.] L'histoire de la société moderne...

p. 138 du ms. = p. 144 ...des Romains [Les Francs étaient les derniers Barbares (*mot illisible*) arrivés au rendez-vous. L'armée de Dieu semblait avoir attendu ceux qui devaient hériter d'une aussi grande partie de l'empire pour commencer son attaque générale.] Gordien III...

p. 183 du ms. = p. 196 ...prêtres captifs. [Les Payens attribuèrent longtemps les maux dont l'Empire était affligé, pestes, tremblements de terre, soulèvements de la mer, guerres civiles, invasions à la colère des Dieux contre une secte impie. Les Chrétiens répondaient que ces fléaux venaient de la corruption des Romains, de leur injustice, de leur cruauté envers les disciples de l'Evangile. Ils leur disaient : « Vous payez des tributs aux Barbares et ils sont vos maîtres; nous, avec une parole, nous en faisons nos serviteurs ». Lorsque les hommes du Nord furent poussés de nouveau sur l'Empire par les hommes de l'Orient, ils étaient encore Barbares mais ils n'étaient plus sauvages. L'évangile avait semé dans un sol vierge les germes de la nouvelle civilisation.] De tous les corps...

Le motif de ces suppressions, c'est le souci de rendre le récit plus alerte. Il faut en citer quelques-unes, rares

d'ailleurs, qui s'expliquent par d'autres considérations.

Chateaubriand a retranché les détails qui pouvaient paraître une allusion aux événements de Juillet.

p. 8 du ms. = p. 8 ...la vérité religieuse qu'elle fut au moment d'étouffer [dans la lutte de nos dernières révolutions].

p. 117 du ms. = p. 117 ...l'ingratitude [La reconnaissance est nulle chez le peuple; les grands l'oublient; elle pèse aux Rois] Le sujet offensé...

p. 117 du ms. = p. 118 ...les Sarrasins [Toute révolution militaire quand elle est durable ranime une nation : les armes en fortifiant le corps donnent de la vigueur à l'âme]. Non content...

p. 3 du ms. = p. 3 ...droit populaire [Le roi n'est point souverain de droit ni le peuple de fait]. La souveraineté...

Ou encore peut-être :

Nous devons compter les [généreux et malheureux] Arsibares au nombre de nos ancêtres.

Il enlève également certains passages qui peuvent sembler partiaux ou excessifs.

p. 112 ...toutes les passions [Il n'y avait alors rien de plus extraordinaire que les crimes des Payens si ce n'était les vertus chrétiennes] Rome...

Les modernes [peuples vieillis et civilisés]...

Souvent, il transporte un paragraphe en un autre endroit du ms. où il est mieux à sa place. Par exemple, les lignes de la fin de l'Exposition, depuis « Pour vous introduire dans le labyrinthe de l'histoire moderne », se trouvaient d'abord placées, sous une forme un peu différente, au début du premier discours, après « qui selon ses prophéties ne doit point finir » (p. 32). Chateaubriand les a déplacées pour donner toute sa valeur à l'image saisissante qu'il avait découverte et pour en ennoblir la fin de l'Exposition.

De façon générale, il a retranché des détails de son texte, plus qu'il n'en a ajouté; cependant on peut citer quelques passages dont il l'a augmenté et notamment il y a certains morceaux de l'édition définitive qui sont absents du ms. et qui ont donc été écrits sur épreuves; par exemple, des réflexions sur la rapidité des progrès du christianisme (Mais... mourir p. 83-84 = p. 72 du ms.) ou bien ce morceau, inspiré peut-être par les événements contemporains : « Les nations qui changent de mœurs, de lois, de nom, de sang, ne meurent point, il est vrai; mais est-il rien de plus vite et de plus mortel que l'homme? » (p. 199-200 = p. 187 du ms.; le passage ajouté s'étend de « sachez » à « l'homme »).

Si Chateaubriand élague de son récit les détails inutiles, il s'astreint au même travail sur son style pour le rendre plus rapide et lui donner plus de relief.

Il barre les épithètes faibles :

« [Le fameux] Origène commençait à paraître » (p. 105).

« Dans ce magnifique système théocratique, voici d'abord ce que l'on aperçoit »; reprise : « Dans ce système théocratique voici d'abord ce qu'on aperçoit »; texte définitif : « Voici d'abord ce qu'on aperçoit » (p. 14).

Religion catholique [apostolique et romaine] (p. 14).

Les tautologies et les redondances sont supprimées :

« De grands noms [historiques] » (p. 143).

« Les deux bouts [opposés] » (p. 26).

« Il réduisit la Dacie en province [romaine] » (p. 81).

« Une seule parole de l'Evangile créait un prince juste au milieu de tant de princes iniques : [il est glorieux pour le christianisme de voir la différence que son ombre seule mettait tout à coup entre les hommes] » (p. 120).

« Tel est le squelette [de la société existante aujourd'hui] qu'il s'agit maintenant de le (*sic*) couvrir de chair

[et d'élever l'édifice sur les fondements mis à nud] » (p. 29).

« C'est ce système qui se plie aux événements [et marche avec les temps, les générations et les âges] et qui enveloppe la société en lui laissant sa liberté d'action » (p. 13).

L'auteur élimine tout ce qui alourdit la phrase, les « il paraît que, il semble que », des propositions telles que : « des conséquences graves sont à indiquer » (p. 116 avant « chaque empereur »); il fait la chasse aux qui et aux que :

« Macrien qui avait eu la confiance de Valérien et qui l'avait peut-être trahie était un vieillard rusé, politique hardi qui ne pouvait porter les ornements impériaux parce qu'il était estropié ».

Ce texte médiocre devient :

« Macrien, vieillard rusé, politique hardi était estropié : il faisait porter les ornements impériaux par ses deux jeunes fils vigoureux au lieu de les traîner lui-même » (p. 166).

Les qui et les que se sont miraculeusement évanouis et ont laissé la place à une formule vigoureuse.

Il réussit de même à éviter les génitifs qui se commandent :

Il écrivait dans son texte primitif : « Ce prince de ces peuples [futurs] de tous pays destinés à couvrir la terre entra furtivement à Rome... »

Gêné par tous ces « de », il barre la plupart des mots et ne laisse sur le ms. que cette phrase trop brève :

« Ce prince entra à Rome... »

Sur épreuves, il surchargera et obtiendra :

« Ce prince d'une espèce nouvelle, dont les successeurs étaient appelés à monter sur le trône des Césars, entra dans Rome... » (p. 52).

Il enlève un détail pittoresque mais inutile : « La pythonisse [les cheveux épars] se plaignait d'être muette » (p. 204).

Par de simples suppressions, il forme des phrases nerveuses ou mélancoliques là où il n'avait qu'une suite de mots relativement faible.

« Bossuet dédaigne de prendre ses documents sur la terre c'est dans le ciel qu'il va chercher ses chartes » devient : « Bossuet dédaigne les documents de la terre, c'est dans le ciel... » (p. 12).

« La ville éternelle [ne voyant plus ses maîtres] s'isola peu à peu au milieu de l'empire; et tandis qu'on se battait autour d'elle, elle s'assit [tranquille à ses festins et à ses jeux] à l'ombre de son [grand] nom en attendant sa ruine » (p. 138-139).

« Il consulta Esculape, Apollon, Sérapis, Jupiter Olympien; il ne fut point soulagé : on ne guérit point des remords [si ce n'est par la pénitence, remède que le christianisme découvrit et enseignait alors à une autre classe de Romains] » (p. 108-109).

« Gallien ne songea ni à racheter ni à venger son père : il en fit un dieu. Cela coûtait moins [qu'une rançon] ».

Ainsi la plupart des retouches tendent à simplifier le texte en retranchant les détails inutiles et les mots superflus; à mesure que le style s'allège, il gagne en fermeté et se rapproche de la perfection; c'est le diamant dont les arêtes vives et la splendeur se dégagent peu à peu de la gangue qui les dissimulait. Le style de Chateaubriand devient lui-même en se dépouillant.

CONCLUSION

CONCLUSION

Il convient, pour conclure, de déterminer à grands traits l'impression générale que laissent les *Etudes historiques* de Chateaubriand.

L'ouvrage est divers, peu cohérent; il se compose de plusieurs ouvrages réunis sous un même titre : la Préface, vue d'ensemble sur les historiens français du temps, l'Introduction, exposé de la philosophie historique de l'auteur, les Discours, tableau de la décadence de Rome, des invasions barbares et de l'avènement du christianisme; ces parties diffèrent l'une de l'autre non seulement par le sujet qu'elles traitent, mais encore par l'époque à laquelle elles furent écrites : les Discours, si l'on excepte le passage relatif à l'avenir du christianisme et l'histoire ecclésiastique qui sont postérieurs, datent de l'Empire et du début de la Restauration; l'Introduction est sans doute de 1828-1829; la Préface a été composée après la Révolution de Juillet; jusqu'à 1820 environ, l'influence de Bossuet s'est exercée seule sur Chateaubriand, de sorte que les Discours renferment des réminiscences de la philosophie et du tour de style de l'*Histoire universelle*; vers 1829, les idées des contemporains, parmi lesquels surtout Guizot et Ballanche, inspirent à Chateaubriand sa théorie des Trois-Vérités et ses conceptions métaphysiques qui, rationnellement, sont incompatibles avec le système de Bossuet. Mais Chateaubriand, faute de temps pour reprendre et reviser son

ouvrage, les laisse coexister. L'impression d'incohérence est fortifiée encore par les inégalités du style — à l'ordinaire brillant et somptueux, il est presque terne dans les pages consacrées à l'histoire de l'Eglise qui ont été écrites à la hâte — et par celles de la documentation : solide et personnelle pour les discours sur les mœurs, composés d'après des notes prises pour les *Martyrs*, elle est empruntée en partie aux ouvrages de Tillemont et de Gibbon pour les faits de l'histoire civile; elle est la copie pure et simple de celle de l'abbé Fleury pour l'histoire ecclésiastique. Ce qui sauve les *Etudes* de l'incohérence complète, c'est le plan de l'ouvrage : avec un art incomparable, Chateaubriand a su mettre en parallèle les trois éléments du monde ancien dont la fusion devait amener la naissance du monde moderne, les Romains, les Chrétiens et les Barbares; et sous sa plume, les peuples se réunissent, marchent, meurent, ou deviennent les maîtres de la terre, comme s'ils étaient les acteurs d'un théâtre suprême; il fait sans cesse valoir les uns par les autres et tel passage, médiocre pour le style ou d'une documentation insuffisante, garde néanmoins de l'intérêt parce qu'il est le pendant d'un morceau avec lequel il fait contraste. Chateaubriand aimait les plans à la fois nets et fondus comme un beau corps de femme; celui des *Etudes* est l'un des plus parfaits qu'il ait composés.

Au point de vue strictement historique, les *Etudes* ne donnent pas une impression très favorable de la science de leur auteur. La documentation est, en majeure partie, de seconde main. Les citations sont en général semées au hasard, de façon à remplir le bas des pages, « pour l'effet », dira Sainte-Beuve. La critique des témoignages est presque inconnue; quand elle existe, elle est empruntée à quelque devancier. Chateaubriand a néanmoins des

dons d'historien : lorsqu'il daigne s'intéresser à un point discuté, son raisonnement est vigoureux et il a des intuitions pénétrantes; son impartialité, faite, semble-t-il, de mépris et d'indifférence plutôt que de sympathie et d'amour, lui permet de juger avec la même balance les actes des chrétiens et ceux des païens; surtout, il possède l'art de l'historien : son style a une infinie souplesse, il est multiple, comme les choses auxquelles il s'adapte, tour à tour abstrait et coloré, majestueux et rapide, grandiose et familier, et c'est toujours le « style Chateaubriand » qui excelle dans les évocations et donne l'impression qu'on a vu ce qu'il décrit; pour être poussé jusqu'à la perfection, il a été remis « vingt fois sur le métier »; on peut, en quelque sorte, assister à sa genèse en lisant les corrections du manuscrit Chalvet, document inestimable, de beaucoup le plus étendu de ceux que nous possédons de Chateaubriand.

Bref, l'auteur des *Etudes* n'a pas la science de l'historien, mais il en a l'art; il n'est pas exact, mais il est puissamment vraisemblable.

A la différence des historiens de son temps, il n'a pas posé, en clef de voûte de son ouvrage, une philosophie de l'histoire qui domine et explique les événements, parce qu'il a composé les discours avant l'époque où la philosophie de l'histoire devint à la mode. Pour obéir cependant aux goûts du public et ne pas sembler désuet, Chateaubriand a cru nécessaire d'exposer dans une Introduction un système philosophico-historique, celui des Trois-Vérités. Comme il avait l'esprit conciliateur, par indifférence et désir de plaire, toutes les idées dans l'air à la fin de la Restauration et qui étaient en partie celles de sa jeunesse s'y sont donné rendez-vous. Les théories qu'il expose seraient d'un faible intérêt, si elles n'étaient

un fidèle miroir des conceptions en vogue et si elles ne représentaient l'effort du moins systématique des hommes pour mettre debout un système.

Que subsiste-t-il donc des *Etudes historiques*, si elles manquent de cohérence et d'unité, si les idées ont vieilli, si l'érudition est médiocre? L'ouvrage a-t-il une valeur quelconque? Qu'apportait-il de neuf?

Comme quelques années auparavant dans les *Martyrs*, Chateaubriand a déployé un sens remarquable de la diversité des époques et des hommes. Si l'ouvrage avait paru en 1820, au moment où les discours dans leur ligne générale étaient achevés, avant les productions de la nouvelle école historique qui l'éclipsèrent en 1831, nul doute que le retentissement en eût été considérable et sa destinée différente : on le citerait au moins comme une œuvre en avance de dix ans sur son temps. En ne voyant le jour qu'en 1831, les *Etudes*, selon le mot de Sainte-Beuve, ont manqué leur heure de soleil.

La même année, Michelet publiait son *Introduction à l'histoire universelle*. L'œuvre de celui qui allait révolutionner les méthodes et les conception historiques se levait au moment même où paraissaient les *Etudes*, tout empreintes des vestiges d'un passé finissant. Le jeune athlète jetait les premiers fondements de sa renommée dans l'instant où le patriarche déposait un dernier témoignage de sa gloire.

BIBLIOGRAPHIE ET APPENDICES

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

La bibliographie des *Etudes historiques* est très brève si l'on s'en tient aux ouvrages qui en parlent de façon directe et qui lui consacrent un chapitre, très longue et quasi infinie si l'on cherche à énumérer toutes les œuvres qui, par quelque côté, touchent aux *Etudes*.

OUVRAGES CONTENANT QUELQUES PAGES SUR LES ÉTUDES HISTORIQUES

PLANCHE. — *Portraits littéraires*, p. 169 et s., 1846-1849.

COLLOMBET (F.-Z.). — *Chateaubriand*, p. 328 à 340, 1851.

NETTEMENT (Alfred). — *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de juillet*, t. II, p. 353 à 365, 1859.

PAILHÈS. — *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 500 et s., 1896.

MOREAU (Pierre). — *Chateaubriand*, chap. X, 1927.

GIRAUD (Victor). — *Le christianisme de Chateaubriand*, t. II, chap. X, 1928.

Ce chapitre est reproduit dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1928.

MELCHIOR-BONNET (Christian). — *Chateaubriand, scènes et portraits historiques recueillis et préfacés* : la préface, d'une quarantaine de pages, est intitulée « Chateaubriand historien ». Paris, 1928.

Il y a de plus, sur les *Etudes*, un article de A. Nettement dans la *Quotidienne* du 18 avril 1831 et des articles de Ch. Magnin parus dans le *National*.

Sur le *manuscrit Chalvet*, une communication de M. M. Chalvet à la séance de la Société Chateaubriand du 15 mai 1930 (Bulletin de la société 1931, n° 1, p. 25 et s.) et un article de M. E. Henriot dans *Le Temps* du 26 mai 1931, p. 4.

SOURCES

TILLEMONT. — *Histoire des Empereurs*, 1692-1738.

FLEURY. — *Histoire ecclésiastique*, 1691 et s.; *Mœurs des Israélites*, 1681; *Mœurs des Chrétiens*, 1682.

GIBBON. — *Decline and Fall of the Roman Empire*, 1776-1787 et la traduction de Guizot, 1812.

CREVIER. — *Histoire des Empereurs jusqu'à Constantin*, 1750.

TERRASSON. — *Histoire la jurisprudence romaine*, 1750.

VILLEMAIN. — *Mélanges historiques et littéraires*, 1827.

MOUVEMENT DES ÉTUDES HISTORIQUES AU DÉBUT DU XIX^e^ SIÈCLE

A côté des œuvres elles-mêmes :

HALPHEN. — *L'Histoire en France depuis cent ans*, 1914.

JULLIAN. — *Aug. Thierry et le mouvement historique sous la Restauration, Revue de Synthèse historique*, 1906, t. II, p. 129 et s.

Du même auteur, l'introduction des *Extraits des historiens français* du XIX^e^ siècle.

MONOD. — *La vie et la pensée de Jules Michelet.*

NETTEMENT. — *Histoire de la littérature française sous la Restauration*, 1852.

MOUVEMENT DES IDÉES A LA MÊME ÉPOQUE RAPPORTS DE CHATEAUBRIAND ET DE SES CONTEMPORAINS

FAGUET (Em.). — *Politiques et Moralistes du XIX^e^ siècle*, 1891.

TRONCHON (Henry). — *Romantisme et Préromantisme*, 1930.

NOAILLES (Marquis de). — *Vie et mémoires de Molé*, 1923.

FONTANES. — *Œuvres*, précédées d'une lettre de M. de Chateaubriand, 1839.

VAUTHIER. — *Les premières relations entre Chateaubriand et Ballanche*, 1922.

AMPÈRE (J.-J.). — *Ballanche*, 1849.

AMPÈRE (A.-M. et J.-J.). — *Correspondance et souvenirs* recueillis par Mme H.-C.

PAILHÈS. — *Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille, Sainte-Beuve*, 1900.

RAYNAL (P. de). — *Les correspondants de Joubert*, 1883; *Pensées de Joubert*, précédées de sa correspondance, 1869.

BARANTE. — *Souvenirs*, 1893.

SÉCHÉ. — *Muses romantiques, Hortense Allart de Méritens.*

SAINTE-BEUVE. — *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

FRASER. — Article sur Frisell dans le *Correspondant* du 25 septembre 1897.

CHÉDIEU DE ROBETHON. — *Chateaubriand et Mme de Custine.*

LENORMANT (Mme). — *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier.*

HERRIOT. — *Mme Récamier*, 1904.

PAILHÈS. — *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, 1910.

O MÉARA. — *Un salon à Paris, Chateaubriand, Mme Récamier, Ampère, Mérimée.*

LAURIS. — *Benjamin Constant et les idées libérales.*

BEAU DE LOMÉNIE. — *Lettres de Chateaubriand à Mme Récamier pendant son ambassade à Rome*, 1928.

THOMAS (Louis). — *Correspondance générale de Chateaubriand.*

CHATEAUBRIAND ET AUG. THIERRY. — *Lettres inédites*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1917.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. — *Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, 1895.

GUIZOT. — *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 1858.

GAUTIER. — *Relations de Chateaubriand et de Mme de Staël, d'après les lettres inédites de Chateaubriand, R. H. L.*, 1er octobre 1904, etc.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

TRONCHON. — Ouvrage cité.

FLINT. — *Philosophie of history* (traduit par Carrau).

RAPPOPORT (Ch.). — *La philosophie de l'histoire.*

COCHERY. — *Les grandes lignes de la philosophie historique et juridique de Vico*, 1923.

LANSON. — *Bossuet*, 1891.

SUR GIBBON

GUIZOT. — Préface et traduction du *Decline and Fall.*

VILLEMAIN. — Leçon sur Gibbon dans le *Cours de Littérature française de* 1828.

DICK (Ernst). — *Plagiats de Chateaubriand,* 1905.

INTÉRÊTS DIVERS

LEVAILLANT (Maurice). — *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand,* 1922.

BIRÉ. — *Les dernières années de Chateaubriand.*

DANIÉLO. — *Les conversations de M. de Chateaubriand,* 1864.

VILLEMAIN. — *Chateaubriand.*

MARCELLUS. — *Chateaubriand, sa vie et son temps,* 1859.

QUINET (Edgar). — *Correspondance* (lettres à sa mère).

ALBALAT. — *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.*

LANSON. — *A propos de la défection de Chateaubriand,* documents et fragments, *R. H. L.* 1902, p. 674 et s.

CHEVOLOT. — *Wie hat Chateaubriand in seinen spaeteren Werken seine frueheren benutzt?* (Comment Chateaubriand a utilisé dans ses œuvres postérieures ses œuvres antérieures), Heidelberg, 1901. Cette thèse ne tient pas, au moins pour les *Etudes,* les promesses de son titre; elle nous a été d'un très faible secours.

MOREAU (Pierre). — *Chateaubriand écrivain, Correspondant* du 25 mars 1927, p. 813.

GIRAUD. — *Revue des Deux Mondes,* 1927, t. VI, p. 585 (pour la vocation d'historien de Chateaubriand).

TRONCHON. — *Fortune intellectuelle de Herder en France,* 1920.

WENDEROTH. — *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders « Ideen »* (Le jeune Quinet et sa traduction des conceptions de Herder), 1906.

FEUGÈRE. — Ses ouvrages sur Raynal.

La « Notice des Bons Livres provenant de la Bibliothèque de M. de Ch. dont la vente se fera le lundi 28 avril 1817, etc. » (à la Bibliothèque Nationale).

APPENDICE A

TABLEAU DES EMPRUNTS DE CHATEAUBRIAND (TEXTE ET NOTES) DANS LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER DISCOURS

Les numéros indiquent la page du mot qui les précède immédiatement. A gauche figure le texte des *Etudes*, à droite les emprunts.

T. = Tillemont; G. = Gibbon; F. = Fleury; M. = Montesquieu. — Marge = emprunt des marges mises bout à bout. — *Passim* = emprunt par ce que j'ai appelé « grapillage ». — Mot à mot signifie : aussi près que la différence des styles le permet. — Et tous = texte trop vague ou traitant de choses trop connues pour qu'on puisse chercher la source.

Après... royaumes (p. 31) : peut-être Bossuet, cf. t. IX, p. 345.

Les lois... supériorité : Chat.

La terreur... Horace : G. (t. I, p. 197 et 175), peut-être et Chat.

Les limites... Romains : G. (p. 261, 56, 63 à 65, 60 à 61, 84, 69), sûr; notes G. et T.

Les Celtibériens... esclavage (39) : Chat.?

Seize... attaquer (43) : G. (p. 85 à 88), sûr.

Il est vrai... cavaliers : Chat.

Une ligne... légions : G. et tous.

Lorsque... moderne : citation de la Bible et Chat.

Tibère... fainéants : Chat. et tous : peut-être M. ou G. (p. 213).

Tibère... étendit ainsi (48) : Chat. et tous.

L'année... terre : peut-être T. (p. 114 et 115, t. I).

Cependant... Caprée : citation de la Bible et tous.

La publication... faits : F. marges (début de son ouvrage), sûr.

Après... sénat (49) : tous et T. *passim* (p. 114 et 115).

Les Juifs... Claude (54) : F. marges et *passim* (p. 19 à 24, 31, 22, 33, 81 et 82). sûr.

Ces noms... crimes : Chat. et tous.

Les sénateurs... historien : Chat.

L'incendie... chars (56) : F. *passim* (p. 113), sûr.

Hérésie... saint Lin (59) : F. marges et *passim* (p. 90, 91, 94, 118, 127, 109, 123, 125, 128, 132 et 134), sûr.

Le peuple... épreuves : tous et T. (p. 333) pour la citation.

Ce fut... fameuses : F. *passim* (p. 104 et 105), sûr.

La mort... pays (62) : M. (p. 160 et 161), peut-être.

Séjean... second : Chat. et tous; M. (p. 168)? et T. (p. 113, 254, 189)?

Pendant... mourir : note des *Martyrs*.

Nous... empereur : tous et T. (p. 351, 360, etc.).

Galba... dépouillé : Chat.?

Othon... puissance : résumé de T. (p. 379), probable.

Vitellius... Gémonies (68) : T. (p. 386, 387, 392, 403), probable

Les Sarmates... romaines; T. (p. 405), résumé probable.

La mort... félicités : tous et Chat.

Les premiers... innocence : G. ligne par ligne (p. 213, 211, 212) sûr.

Il y avait... Français : tous et T. (t. II, p. 14 à 16).

Du petit... lui (71) : Chat.

Saint Clément... encore (75) : F., résumé et *passim* (p. 125, 144, 129, 112, 113, 154, 155, 156, 158, 159 à 162), sûr.

Peut-être... céleste : note des *Martyrs*.

Les Juifs... Jésus-Christ : tous.

Le Capitole... somme : Chat?

Le dieu... époque : T. (p. 56).

Ebion... canoniques : F. marges et *passim* (p. 164, 166).

Jamais... précipités (79) : Chat. et tous.

Les armes... septentrion : T. (p. 74), très probable.

Un coup... part (79) : G. (p. 72)? M. (p. 170)?

Domitien... société : F. (p. 180, 181, 184 à 188), sûr.

Domitien... conquêtes : tous et G. (p. 63), sûr.

Il faut... martyr : F. marges et *passim* (p. 192 à 195, 205, 223, 225), sûr.

Les chrétiens... mourir : citation de Sacy.

Trajan... Trajan : F. (p. 204, 205), presque mot à mot.

L'histoire... puissance : tous et T. (p. 243, 239, 247, 259)?

Les hérésies... empereur (87) : F. marges et *passim* (p. 228 à 230, 232 à 235, 237 et 243), sûr.

Antonin... religion : T. (p. 312), peut-être.

Sous... fils : F. marges (p. 246 à 258), sûr.

Marc-Aurèle... attention : T. articles (p. 343, 346, 355, 356, 369), probable.

Les arts... dieux : T. titres des derniers articles sur Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle... jeux (91) : Chat.; G. pour la fin (p. 139 et 113)?

Marc-Aurèle... Irénée : F. mot à mot et marges (p. 262, 268, 285, 309 et 317), sûr.

A cette époque... Bretons (94) : F. *passim* (p. 264, 305, 291, 290), sûr.

Marc-Aurèle... foi : F. *passim* et marges (p. 292, 146, 294, 303).

Avec... innocence : Chat.; G. (p. 224)?

Commode... commencé : Chat.

Sous... Orient : T. (p. 443, 444).

Pertinax... Annibal : tous, résumé de T. (p. 4 t. III) et de G. (p. 265-266)?

Le Sénat... crime : T. (p. 23) pour les notes et Chat.

On ne sait... taxe : T. titres (p. 17, 14, 15, 16, 28 et s., 45 à 47, 75 et 76).

Sévère... romain (100) : tous.

Après... Fingal : T. (p. 311-312).

L'empereur... vaut : G. (p. 307-308), résumé, T. (p. 82), G. (p 306).

L'officier... éternel (101) : Chat.

Les règnes... continué (105) : F. marges et *passim* (p. 340 à 345, 324 et s., 335, 364 à 366, 334 (mot à mot), 337, 367, 385, 395, (marges, 396 à 408 (id.) et 419), sûr.

Sévère... affectait : G. *passim* (p. 318, 323, 308 et 309), T. (p. 119), probable.

Sévère... renversa : résumé de G. (p. 385 à 388 et 330-331) ou de T. (p. 124-125, t. III), probable; note T. (p. 124) ou Guizot chez G. (p. 386).

Sur les bords... révélés : T. titres d'articles (p. 126, 128), probable.

Passé... remords : Chat. et tous; citations chez T. (p. 117 et 132).

Macrin... involontaire : T. résumé (p. 138, 139, 141), probable.

Il ne resta... haine : Chat.

Macrin... prêté (110) : Chat. et tous (G. p. 333-334, F. t. I. p. 438).

Julie... adultère : F. résumé (p. 159 et 163), probable.

Macrin,.. sort : T. résumé (p. 160, 162), probable.

Elagabale... passions : T. et G. pour la chronologie.

Rome... romaine : Chat.; citations T. (p. 165, 166, 167), G. (p. 345, t. I).

Au milieu... brute : Chat.; citations G. (p. 347).

Il arriva... vêtements : G. (p. 347) et Chat.

Elagabale... tous (114) : Chat. (pas de citations).

Ces ressources... étroite : T. (p. 177), sûr.

Ce hasard... perdirent : Chat. et tous.

Les mêmes femmes... Orient (117) : Chat. et tous (G. p. 358 etc.).

Après... Sarrasins : G. *passim* (p. 4 et 5, t. II), probable.

Non... Rhin : G. citations (p. 34 et 36) et T. (p. 218, t. III), probable.

L'invasion... Orphée : G. (p. 359, t. I), ou T. (p. 179, 180, 184), probable.

A l'exemple... chrétiens (121) : F. mot à mot (p. 439, 440), sûr.

Ulpien... sagesse : Terrasson (cité d'ailleurs en note).

Pendant... discours : résumé de F. (p. 423 à 429, 434, 440), probable.

Origène... parvenu (126) : F. *passim* (p. 396, 430, 431, 441, 443 à 448), probable.

Vous avez... toucher : Chat. et tous (T., p. 230, 231, t. III, etc.).

Maximien... monde : (Quelques détails ni chez T. ni chez G. ni chez F. ni chez M.; donc) Chat.

Ainsi... siennes (131) : Chat. et tous.

Des amis... Rome : G. *passim* (p. 398), probable, et T. (p. 251).

On l'avait... contenir : Chat.

Mais... muses (133) : résumé T. (p. 284 et 249), G. (p. 403 et 401).

Le Sénat... vous : Chat. (citations chez G., p. 416).

Lorsque... Maximien : tous; F. (p. 456)? note chez G., (p. 411).

Cependant... jeunesse : note chez T. et résumé (p. 260).

L'empereur... républicaine : T. résumé (p. 261 et s.), probable.

La tête... ruine (139) : dissertation de Chat.

Maximin... Eusèbe : F. marges et *passim* (p. 453, 451, 455, 460, 459), sûr.

Origène... Carthage : F. mot à mot et *passim* (p. 461 à 403, 471 et s., 478), probable.

Homme... au-delà (143) : Chat.

La troisième... faite : G. résumé (p. 429 à 431, t. I), note T. (p. 289), probable.

La guerre... prisonniers : Chat. et tous.

Cela... Romains : note des *Martyrs*.

Gardien... donne (145) : tous, note chez G. (p. 432, t. I).

Rome... funérailles : Chat. et tous (T. p. 234 et 500, t. III; G. p. 433 et 435; M. p. 190).

Le dernier... régné : T. (p. 296 et 302, t. III).

C'est... Philippe : Chat. (notamment la coïncidence).

Philippe... avril : date de G. (non de F. ni de T.).

Jeux... chrétienne (147) : Chat.

Philippe... Rome : tous dont T. (p. 216 et 305 et 311 pour la note).

On raconte... épée : Chat.

APPENDICE B

CITATIONS DE FLEURY, DE TILLEMONT ET DE GIBBON DANS LES ŒUVRES ANTÉRIEURES

Fleury. — Dans l'*Essai*, l'*Histoire ecclésiastique* est citée une fois (t. II, p. 307); dans le *Génie*, elle est citée quinze fois, les *Mœurs des Chrétiens* une fois, et Fleury est cité une fois sans indication d'ouvrage; dans les *Martyrs*, l'*Histoire ecclésiastique* est citée cinq fois, les *Mœurs des Chrétiens* onze fois et Fleury, sans indication, deux fois; dans l'*Itinéraire*, Fleury n'est pas cité.

Tillemont. — N'est pas cité dans l'*Essai*; les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* sont cités deux fois dans le *Génie*; dans les *Martyrs*, ils sont cités trois fois et l'*Histoire des Empereurs* une fois; dans l'*Itinéraire*, l'*Histoire des empereurs* est citée une fois (Introduction, p. 181).

Gibbon. — Est cité une fois dans l'*Essai* (t. II, p. 307); n'est pas cité dans le *Génie*; est cité trois fois dans les *Martyrs* et une fois dans l'*Itinéraire* (Introduction, p. 197). On lira la thèse de M. Dick pour les emprunts à Gibbon dans ces ouvrages.

LISTE DES AUTEURS ANCIENS ET DES COMMENTATEURS CITÉS DANS LES ÉTUDES HISTORIQUES ET DES CITATIONS DE CES MÊMES AUTEURS DANS LES NOTES DES OUVRAGES ANTÉRIEURS DE CHATEAUBRIAND

E. = Essai sur les révolutions. — G. = Génie du christianisme. — M. = Martyrs. — I. = Itinéraire.
Lorqu'un titre d'ouvrage n'est pas donné, c'est que Chateaubriand lui-même n'en a pas indiqué.
O. = oui, c'est-à-dire cité dans. — N. = non, c'est-à-dire non cité dans. — * marque un auteur dont Chateaubriand a probablement lu au moins des passages dans le texte.

ACTES DES APÔTRES. — E. n.; G. o.; M. n.; I. o.

*ACTES SINCÈRES DES MARTYRS. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

ADAM DE BRÈME. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

ADRIEN DE VALOIS. — *Gestes des Francs*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

AGATHIAS. — *Histoire*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

ALEMAN. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

AMMIEN MARCELLIN. — E. n.; G. o.; M. o.; I. n.

AMBROISE. — *La foi, L'esprit saint, Contre Symmaque, Sermons*; E. n.; G. o.; M. o.; I. o.

ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE. — *Vies des pontifes romains*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

ANASTASE (saint). — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

ATHANASE. — *Apologie contre les Ariens, De l'incarnation du vrai Dieu*; E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

ATHÉNAGORAS. — *Apologie*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

ATHÉNÉE. — *Deipnosophistes*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

AUGUSTIN. — *La Cité de Dieu, Confessions, Epitres*; E. n.; G. o.; M. o.; I. n.

AURELIUS VICTOR. — *Histoire abrégée, Epitome*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

AUSONE. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

BARONIUS. — *Martyrs*. — E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

BASILE. — *Homélies, Hexaméron*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

BOLLAND. — *Actes des saints*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Boniface. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Calpurnius. — *Eglogues*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Cassiodore. — *Variarum épistolarum*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Chronique alexandrine. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Cicéron. — *Philippiques, Verrines*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

Claudien. — *De sexto consulatu Honorii, In Rufinum, In Eutropium, De bello Gothico*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Clément d'Alexandrie. — *Stromates, Le pédagogue*; E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

César. — *De bello Gallico*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Code Justinien. — E. o.; G. o.; M. n.; I. n.

Code Théodosien. — E. o.; G. o.; M. n.; I. n.

Conciles des Gaules. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Constantin Porphyrogénète. — *Livre de l'administration*; E. n.; G. n.; M. o.; I. o.

Cyprien. — *Œuvres, Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

*Cyrille d'Alexandrie. — *Contre Julien, Histoire ecclésiastique* (?); E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Damascius. — *Vie d'Esidore* (?); E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

Démétrius. — Ouvrage non identifié (« Ni epist. an Plorem »); E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Digeste. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Diodore de Sicile. — E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Dion Cassius. — *Histoire romaine*; E. n.; G. o.; M. o.; I. o.

Douze Tables. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Duchesne. — *Histoire*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Edda. — E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

Ennodius. — *Vie de saint Epiphane*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Epiphane. — *Traité des poids et mesures, Contre les hérétiques* (*Panakion*); E. n.; G. o.; M. o.; I. n.

Ephrem. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n,

Eugippe. — *Vie de saint Séverin*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Eunape. — *Vies des philosophes et des sophistes*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Eusèbe. — *Vie de Constantin, Histoire, Histoire ecclésiastique* lue par endroits par Chateaubriand, *Chronique, Préparations évangéliques*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Eutrope. — *Vie de Pontius, Histoire romaine*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Evagre — *Histoire ecclésiastique*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Les Evêques de Constance. — *Contre les quatre-vingts hérétiques*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Frédégaire. — *Chronique*, E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Gildas. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Grégoire de Nazianze. — *Contre Julien, cinquième oraison*; E. n.; G. o.; M. n.; I. o.

Grégoire de Nysse. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Grégoire le Thaumaturge. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Grégoire de Tours. — E. o.; G. n.; M. o.; I. o.

Hégésippe (chez Eusèbe). — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Hérodien. — *Vie de Commode*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Hérodote. — E. o.; G. n.; M. o.; I. n.

Hiéronyme. — *De l'Assomption, sur Ezéchiel, Vie de Paul, Chronique, Commentaires, Epîtres, Sur les écrivains ecclésiastiques*; E. n.; G. o.; M. o.; I. o.

Hilaire. — *Fragments*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

*Histoire Auguste. — E. o.; G. o.; M. n.; I. n.

Horace — *Epîtres, Satires*; E. o.; G. n.; M. o.; I. n.

Idace. — *Chronique*; E. n.; G. n.; M o.; I. n.

Ignace. — *Epîtres*; E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

Irénée. — *Contre les hérétiques*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Jean Chrysostome. — *Homélies*; E. n.; G. o.; M. n.; I. o.

Jérôme. — E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

*Jornandès. — *Origine et histoire des Goths*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

*Josèphe. — *La guerre des Juifs*; E. o.; G. o.; M. n.; I. o.

*Julien. — *Epîtres, Misopogon, Les Césars, Œuvres*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Juste Lipse. — *Sur la grandeur romaine*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Justin. — *Apologie des martyrs*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

Juvénal. — *Satires*; E. o.; G. n.; M. o.; I. n.

Labbe. — *Collection des conciles*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

*Lactance. — *Institutions divines, De la mort des persécuteurs, De la fausse religion*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

Laerce. — *Sur Pyrrhon, sur Héraclite* (dans son ouvrage sur *Les philosophes*); E. o.; G. o.; M. n.; I. n.

Lampride. — *Vie d'Alexandre Sévère, Vie d'Héliogabale, Histoire Auguste*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Léon. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

*Libanius. — *Panégyrique, Pour les temples*; E. n.; G. n.; M. o.; I. o.

Loi anglo-saxonne. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Loi ripuaire. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Loi salique. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Loi wallone. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Lucifer. — *Deux livres adressés à l'empereur Constance*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

*Lucien. — *La mort de Peregrinus, Les amours* (?), *Nigrinus, Le pédagogue, Protrepticon, Dialogues*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

Majorien. — Non identifié.

Mamertinus. — *Panégyrique*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Marinus. — *Vie de Proclus*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Martial. — *Epigrammes, Sur les spectacles*; E. n., G. n.; M. o.; I n.

Martyrologe. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Maxime. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Minutius Félix. — *Octavius*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Nicephore. — E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Onuphure (?) — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Optat. — Du *schisme des donatiens*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n,

*Origène. — *Contre Celsius;* E. n.; G. o.; M. o.; I. n.

Orose. — *Histoire*; E. n.; G. o.; M. n.; I. n.

Pacatus (Drepanius). — *Panégyrique de Théodose*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Pallade. — *Vie de saint Chrysostome*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Pandectes. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Panégyriques anciens. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

Paulin (le Pénitent). — *Euchariston*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Philostrate. — *Vie d'Apollonius de Thyane*; F. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Photius. — *Bibliothèque*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Pline l'Ancien. — *Histoire naturelle*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o,

*Pline le Jeune. — *Epîtres, Epître à Trajan*; F. n.; G. o.; M. o.; I. o.

Plotin. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

Plutarque. — *Marius, Alexandre, Demetrius, Lucullus*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.

Pomponius Mela. — *De situ orbis*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.
Posidonios. — *Vie d'Auguste*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Polycarpe. — *Epîtres* : E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Priscus. — *Histoire de l'empire byzantin, fragments de l'histoire des Goths*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Procope. — *Guerre des Perses, Guerre des Vandales, Guerres des Goths*; E. o.; G. n.; M. o.; I. o.
Prosper Tiro. — *Chronique*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Prudence. — *Peristephanon, Contre Symmaque*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.
Rufin. — *Histoire ecclésiastique*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
Rutilius (Numatianus). — *Itinerarium*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Salvien. — *Du gouvernement de Dieu*; E. n.; G. o.; M. o.; I. n.
Sénèque. — *Epîtres*; E. o.; G. o.; M. o.; I. n.
*Sidoine Apollinaire. — *Poèmes, Panégyrique, Epîtres*; E. n.; G. n.; M. o.; I. n.
Socrate (le Scolastique) E. n.; G. o.; M. n.; I. o.
Sozomène. — *Histoire ecclésiastique*; E. n.; G. o.; M. n.; I. o.
Spartien. — *Hadrien, Histoire*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
Strabon. — E. o.; G. o.; M. o.; I. o.
Suétone. — E. o.; G. o.; M. o.; I. o.
Suidas. — *Lexique*; E. o.; G. o.; M. n.; I. n.
Sulpice Sévère. — *Histoire sacrée*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
*Symmaque. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Synésius. — *Epîtres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
Tacite. — *Agricola, Annales, Mœurs des Germains*; E. o.; G. o.; M. o.; I. o.
Térence. — *Œuvres*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
* Tertullien. — *Apologie, De la parure des femmes, Contre les hérétiques, Prescriptions*; E. n.; G. o.; M. o.; I. o.
Themistius. — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Théodore (saint). — E. n.; G. n.; M. n.; I. n.
Théodoret. — *Histoire ecclésiastique, Sermons*; E. n.; G. o.; M. n.; I. o.
Théophile (saint). — *Chronique*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
Tite-Live. — E. o.; G. o.; M. o.; I. n.
Trebellien Pollion. — E. n.; G. n.; M. n.; I. o.
Ulpien. — *Principes de la constitution de l'Etat*; E. n.; G. n.; M. n.; I. n.

VEGÈCE. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

VELLEIUS PATERCULUS. — E. o.; G. n.; M. n.; I. o.

VICTOR DE VITE. — *La persécution des Wandales;* E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

VIRGILE. — E. o.; G. o.; M. o.; I. n.

VOPISCUS. — E. n.; G. n.; M. o.; I. n.

ZONARAS. — *Vie de Dioclétien, Histoire*; E. n.; G. o.; M. o.; I. o.

ZOSIME. — *Histoire, La guerre Wandale*; E. n.; G. n.; M. n.; I. o.

Vu et lu.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

Signé : Gabriel MAUGAIN.

Strasbourg, le 29 octobre 1931.

Vu et permis d'imprimer.

Strasbourg, le 2 novembre 1931.

Pour le Recteur :

Le Vice-Président du Conseil de l'Université,

Signé : J. DUQUESNE.

CURRICULUM VITAE

Je soussigné, Albert Dollinger, suis né à Strasbourg, le 3 septembre 1909, d'une vieille famille alsacienne dont le français n'a pas cessé d'être la langue depuis plusieurs générations. Après l'armistice, j'ai continué, au Lycée Fustel de Coulanges, à Strasbourg, ma scolarité commencée à Genève au début de la guerre; bachelier ès-lettres (latin-grec, philosophie) depuis 1927, j'ai passé, après une année de Première Supérieure au Lycée Louis-le-Grand, le premier certificat de la licence ès-lettres à la Sorbonne et les autres en 1929 devant la Faculté des Lettres de Strasbourg; lauréat de la Faculté de Droit, j'ai obtenu la licence en droit en juillet 1931. Cette thèse, entreprise en juillet 1930, a été achevée au cours de l'été 1931.

Le 1er octobre 1931.

ALBERT DOLLINGER

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos 9

INTRODUCTION. — HISTOIRE DE L'OUVRAGE

Eveil de la vocation d'historien chez Chateaubriand, p. 13. — La genèse de l'ouvrage, p. 19. — Le lancement de l'ouvrage, p. 61. — Les jugements de la critique, p. 70. — Le manuscrit Chalvet, p. 80.

PREMIERE PARTIE. — LES FAITS

CHAPITRE PREMIER. — Les Sources..... 93
Utilisation des ouvrages antérieurs, p. 94. — Les sources principales de Chateaubriand : Fleury, Tillemont et Gibbon, p. 111. — L'utilisation des sources, p. 145. — Les erreurs, p. 156.

CHAPITRE II. — La Méthode..... 164
La critique des témoignages, p. 165. — Les longueurs et lacunes, p. 176. — L'impartialité, p. 185.

DEUXIEME PARTIE. — LES IDEES

CHAPITRE PREMIER. — Les conceptions politiques, philosophiques et religieuses..... 197
Les idées politiques, p. 203. — La philosophie de l'histoire, p. 210. — L'apologie du catholicisme, p. 228.

CHAPITRE II. — Les Etudes historiques et l'Œuvre antérieure de Chateaubriand 236
Filiation des idées politiques, p. 237. — Filiation des idées de progrès, p. 245. — Filiation de l'idée chrétienne, p. 247. — Filiation des idées sur la valeur du catholicisme, p. 253.

Chapitre III. — Les Influences..... 262
Influence de Bossuet, p. 263. — Influence des idées du XVIIIe siècle, p. 268. — Les courants d'idées contemporains, p. 277.

TROISIEME PARTIE. — L'ART

Chapitre Premier. — Le Genre historique..... 307
La théorie du genre historique, p. 307. — La méthode chronologique, p. 311. — Les conceptions de Villemain sur la composition d'une histoire romaine idéale, p. 318.
Chapitre II. — Le Style des Etudes historiques..... 320
I. Les caractères : la souplesse, p. 321. — La couleur et l'évocation, p. 325. — Les antithèses et les comparaisons, p. 329. — La phrase et la syntaxe, p. 331. — Le rythme, p. 332. — Les influences, p. 333.
II. Les corrections de Chateaubriand, p. 336.

Conclusion 349

Bibliographie et Appendices..... 355

IMPRIMERIE J. BUGUET-COMPTOUR — MACON

IMPRIMERIE J. BUGUET-COMPTOUR, MACON.